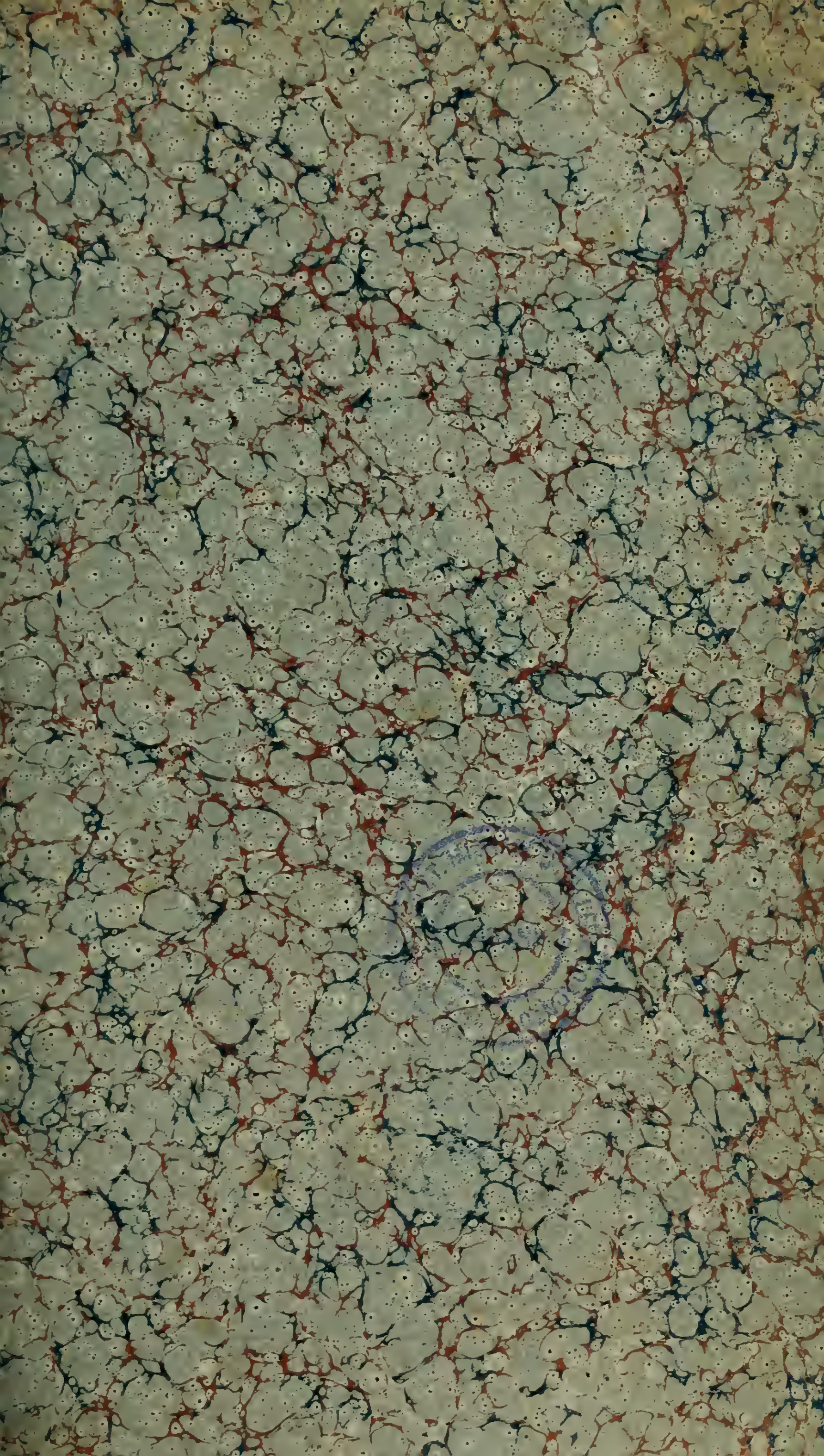

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05000321 9


1216
SOCIÉTÉ
DES RELIGIEUSES AUXILIATRICES
DES ÂMES DU PURGATOIRE
BIBLIOTHÈQUE DES DAMES ASSOCIÉES
A MAISON DE PARIS 1
16, RUE DE LA BAROUILLÈRE



HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME I



Propriete de DUSA[illegible] & Cie Editeurs d[illegible]

St AUGUSTIN ET Ste MONIQUE

HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

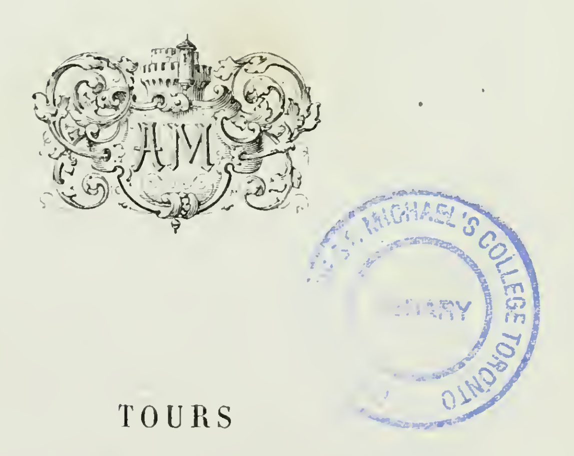
PAR

M. POUJOULAT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Et approuvé par Mgr Affre, archevêque de Paris

CINQUIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXVI

AVANT-PROPOS

Une œuvre d'histoire n'étant jamais parfaite, chaque édition est une occasion de rectifier ou d'améliorer. Une œuvre d'art ou de pure littérature pourrait souffrir d'un effort trop prolongé de correction ; mais, quand il s'agit de plonger dans les vieux siècles et de s'élever à l'étude des plus grandes choses qui puissent occuper l'esprit de l'homme, le travail et la méditation sont toujours profitables. Après la mort, on ne peut plus rien pour son œuvre dans le temps, pas plus que pour son âme dans l'éternité; nous n'avons que cette vie fugitive pour nous corriger. J'avais soigneusement revu l'édition de l'*Histoire de saint Augustin*, publiée en 1852; celle que je présente aujourd'hui à l'indulgence du lecteur, a été l'objet d'un nouvel et sévère examen. Je ne me vante pas d'avoir fait disparaître toutes mes fautes; mais je m'applaudis d'en avoir diminué le nombre. Il n'y a de comparable aux joies de l'esprit, dans la création d'un livre, que celles qu'il éprouve en l'améliorant.

Lorsque parut la première édition de l'*Histoire de saint Augustin*, rien ne favorisait la littérature sérieuse et chrétienne; la frivolité et la corruption se partageaient l'empire des lettres: le public se re-

paissait de tout ce qui souille l'âme; les hauts lieux étaient délaissés. Je disais, dans mon *Introduction*, qu'on avait besoin d'une sorte d'intrépidité d'esprit pour se livrer à une grande étude. Nous avons aujourd'hui, sous des formes diverses, une littérature qui flétrit toute fleur, et qui caresse tout ce qu'il y a de plus mauvais dans l'homme, comme si on voulait exécuter je ne sais quelle vaste entreprise d'avilissement; mais, à côté de ce courant fangeux, il en existe un autre, vigoureux et pur, et qui porte avec lui la réparation et l'espérance. Les révolutions, qui laissent voir tant d'abîmes, et qui broient tant de choses, donnent aux âmes le goût de ces hautes cimes où les vicissitudes et les ombres ne se montrent pas. Il s'est formé un public, composé surtout des générations nouvelles, et qui s'attache avec amour à l'étude du passé de l'Église, aux traces des beaux génies chrétiens. Au milieu de tant de plaies qui rongent la société française, jamais les livres d'inspiration religieuse n'ont été aussi bien accueillis. Saint Augustin marche à la tête de l'immortelle phalange des grands hommes de l'Église; il a éclairé et charmé l'intelligence humaine à travers les temps; il ravissait le XVIIe siècle; nous voudrions que le nôtre achevât sa course en puisant à cette source profonde. Le goût pour ce tendre et merveilleux génie sera toujours pour une époque un bienfait et un honneur.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1852

Je disais, il y a plusieurs années, en tête d'un ouvrage[1] qui était l'exécution tardive d'une pensée de prédilection : « L'homme est rarement libre de choisir son « œuvre ; il est placé sous l'empire de nécessités sans « nombre, qui deviennent les inflexibles maîtresses de « ses jours ; mille choses diverses s'emparent de son in- « telligence ; le noble esclave accepte le sort qui lui est « fait et rêve des temps meilleurs. »

Ces impérieuses situations qui se succèdent dans la vie, qui permettent peu à un écrivain de travailler selon les penchants les plus vrais de son intelligence, lui laissent encore bien moins le temps de corriger ses œuvres. On a rarement le bonheur de ressaisir son livre et de le soumettre à un sévère et complet examen. Les récentes révolutions, qui m'ont fait tout à coup des loisirs, m'ont

[1] *Histoire de Jérusalem.*

valu cette bonne fortune au profit de l'*Histoire de saint Augustin*. Mon esprit s'est trouvé assez calme pour monter sans effort vers l'étude de ces hautes et pures régions où plane le beau génie de Thagaste, et si j'avais eu besoin d'être consolé, je l'eusse été par les joies que les grandes et sublimes choses donnent à l'intelligence.

L'*Histoire de saint Augustin*, mise au jour à la fin de l'année 1844, était depuis assez longtemps épuisée. J'ai songé à en préparer une édition nouvelle. Le public avait fait bon accueil à cet ouvrage ; l'Académie française lui avait accordé des suffrages indulgents ; M. Hurter, le célèbre historien d'Innocent III, l'avait traduit en langue allemande ; il avait été aussi traduit en espagnol et en italien ; un prélat qui, depuis la publication de ce livre, a pris rang parmi les martyrs, monseigneur Affre, la sainte et glorieuse victime de nos mauvais jours, l'immortel archevêque de Paris, dont le sang n'aura pas inutilement coulé pour le salut de la société française, voulut bien m'écrire une lettre d'approbation : cette lettre reste en tête de mon livre ; elle y reste comme une bénédiction. Enfin le pontife qui depuis a été le plus auguste des persécutés de ce temps, Sa Sainteté Pie IX, a daigné m'honorer de ses encouragements : puisse-t-il n'avoir plus à boire le calice dans ce Gethsémani que les révolutions lui ont fait ! Il fallait que, par de nouveaux efforts, l'*Histoire de saint Augustin* devînt moins indigne de ces bons témoignages si divers et d'un si haut prix ; c'est ce que j'ai cherché avec une laborieuse assiduité durant des mois passés dans la solitude, sans que rien

d'étranger soit venu gêner ou interrompre cette sérieuse révision.

Les sujets d'études frappent plus ou moins l'imagination, qu'il s'agisse d'une époque, d'une nation ou d'un grand homme, et parfois le choix du sujet entre pour moitié dans le succès de l'écrivain. Mais quelque intérêt que puisse présenter une matière, quel que soit le charme profond qui s'attache à des personnages, à des idées ou à des temps, un ouvrage est sans valeur durable si le mérite de la forme ne le recommande point. Vous aurez beau extraire des carrières de la Grèce ou de l'Italie le marbre le plus éclatant, vous aurez beau le tailler d'une certaine manière, vous ne serez qu'un manœuvre si, l'œil en feu, armé du ciseau créateur, vous n'avez pas su donner à ce marbre de Carrare ou de Paros la vie, le mouvement, la pensée. Cette puissance de manier le ciseau c'est le style. C'est par le style que le génie des anciens respire encore au milieu de nous; c'est par là qu'on s'empare des générations futures, et que l'erreur elle-même, quand elle a eu pour interprète le talent, reçoit une triste et immortelle consécration. Heureux les écrivains qui, en possession de la vérité, peuvent, par l'impérissable durée de l'expression, lui donner en quelque sorte la royauté des siècles! Je ne suis pas de ceux dont le nom est fait pour l'avenir; je m'unis aux voix des serviteurs de la vérité comme le bourdonnement de l'insecte se mêle à l'hymne magnifique de la création, et je n'ignore pas ce qui est réservé à mon obscure faiblesse; mais j'ai toujours voulu ce qui

fait vivre, j'ai toujours senti à quelles conditions un livre peut marquer sa place par delà la poussière de nos jours. Je ne suis arrivé, hélas! à rien qui ressemble à du style; mais du moins suis-je arrivé à une très-grande admiration pour ceux qui savent écrire : il y en a si peu!

L'*Histoire de saint Augustin,* malgré la riche abondance du sujet, était, au point de vue littéraire, d'une assez difficile exécution. Les questions de théologie les plus capitales y sont remuées, et ces sortes de questions ne revêtent pas d'elles-mêmes des formes attrayantes. Ce livre, sans compter l'étendue des recherches et des méditations qu'il exigeait, demandait, sous le seul rapport de la forme, plus de travail que tout autre livre. Je l'avais compris. Toutefois, en relisant mon ouvrage à sept ans de date, j'y ai trouvé des traces de négligence ou de précipitation. Une ardente et exclusive application, à force de nous identifier avec notre travail, ne nous permet plus d'en saisir les défectuosités, et nous fait voir même ce qui n'y est pas. Mais quand nous le retrouvons après un certain intervalle de temps, nous le jugeons comme nous jugerions l'œuvre d'un autre. En remettant la main tout à mon aise sur l'*Histoire de saint Augustin,* j'en ai donc châtié la forme aussi soigneusement qu'il m'a été possible. Nous gardons en nous quelque chose de meilleur que nos œuvres : ce sont les retours sur soi-même et les efforts persistants qui tirent du fond de l'intelligence ces suprêmes rayons par lesquels on diminue le nombre de ses imperfections et de ses fautes.

Le temps où vécut saint Augustin est celui où s'achève la transformation de l'ancien monde ; le quatrième et le cinquième siècle offrent des événements, des caractères, des situations morales qui ont leur physionomie à part dans l'histoire du genre humain ; ce qui restait de la société romaine, de la vie païenne en face du christianisme triomphant dans l'univers, forme un spectacle dont le moindre détail plaît aux esprits curieux. Je m'y étais arrêté avec complaisance dans l'*Histoire de Jérusalem*[1], car les ruines de la vieille société romaine viennent aboutir au saint tombeau et à la crèche de Bethléhem. « D'un côté, disais-je, nous trouvons la corruption et la « frivolité mêlées à la décrépitude de la civilisation ro- « maine ; de l'autre, des vertus nouvelles, des abnéga- « tions sublimes, une indomptable énergie pour le « bien, pour la vérité. Ici, des nations jeunes et ter- « ribles s'avancent avec la hache et l'incendie, et em- « portent sur leur route les œuvres du passé ; là, de « nobles âmes étonnent le désert par une angélique vie « et font entendre les accents de la prière dans les ca- « vernes qui n'avaient jamais retenti que des hurle- « ments des bêtes fauves. Ce mélange des croyances « anciennes et des croyances venues de Judée donne au « monde un spectacle qui ne peut se montrer qu'une « fois dans l'histoire. L'antique élément païen s'attache « opiniâtrément à une civilisation vermoulue, comme le « lierre aux vieux murs délabrés, et le voilà peu à peu

[1] Chap. XXVI.

« effacé par l'élément chrétien muni d'une force irrésis-
« tible. Les statues d'or de Jupiter et de Minerve tom-
« bent en poussière à l'approche de la croix de bois;
« l'Olympe mythologique croule devant le Calvaire.
« Spectacle unique! changement rapide et merveilleux!
« bataille magnifique où les humbles et les faibles sont
« vainqueurs, où les vaincus ne sont pas maudits, mais
« appelés à profiter du triomphe. »

En caractérisant la littérature de ces temps représentée par Ausone, Prudence, saint Paulin de Nole, Claudien et Rutilius, en peignant saint Jérôme[1], dont l'austère figure se détache au fond du tableau du naufrage de l'empire romain, j'avais cherché à mettre en lumière la situation de l'ancienne société.

Ce qui ne s'est rencontré dans l'*Histoire de Jérusalem* qu'en des pages épisodiques devenait partie essentielle dans l'*Histoire de saint Augustin*. Le fils de Monique a exercé un trop grand empire sur ses contemporains, sous le double rapport philosophique et religieux, pour que son historien ne se soit pas attaché à montrer l'état où se trouvait alors le monde antique et quelle figure faisaient ses institutions, ses croyances, ses idées. Lorsque les événements, les questions ou les dates m'y ont conduit, j'ai touché à ces hommes et à ces choses qui s'obstinaient dans la lutte. Pour retracer ce côté du passé, on n'a pas de nombreux monuments d'où s'échappent des flots de lumière; on pénètre dans les secrètes pro-

[1] *Histoire de Jérusalem*, chap. XXV.

fondeurs de l'époque à l'aide d'une page d'histoire, d'un lambeau de discours, d'un fragment de correspondance; le peu qu'on apprend a du prix, et la part des révélations paraît toujours trop petite à la curiosité de l'esprit. Les appréciations, les indications ou les traits de cette nature ne m'ont pas semblé suffisants dans ma première édition, et je les ai complétés dans mon édition nouvelle. Je me suis attaché à ces améliorations avec d'autant plus de confiance que je suivais les conseils d'une illustre et compétente autorité, M. Villemain, organe de l'Académie française. J'ai refait, en y donnant beaucoup plus d'étendue, la peinture de Rome et de l'empire romain au moment où Augustin, voyageur et pas encore chrétien, arrive aux bords du Tibre. Aux entretiens philosophiques d'Augustin et de ses jeunes amis aux environs de Milan j'ai mêlé une appréciation de la philosophie païenne et du néoplatonisme au IVe siècle. J'ai dérobé aux correspondances contemporaines plus de traits et de détails sur les sentiments et les idées de la société païenne expirante.

M. Villemain, ce maître si habile dans l'art de juger les œuvres de l'esprit, adresse à l'historien de saint Augustin, au milieu d'expressions inspirées par un sentiment d'extrême bienveillance, une observation critique qui pourrait être discutée. « L'admiration de l'historien, « dit M. le secrétaire perpétuel de l'Académie française, « est peut-être non pas trop vive, mais trop générale « et trop arrêtée d'avance ; elle semble un article de

« foi plutôt qu'une libre conviction de l'étude. [1] »

Le long tête-à-tête avec le grand évêque d'Hippone vous apprend surtout deux choses : la première, c'est la nécessité de croire sous peine de manquer de bon sens, de rectitude et de logique ; la seconde, c'est un profond respect pour les droits et l'indépendance de la raison ; cette liberté de l'intelligence, qui ne s'abdique pas, même en matière religieuse, s'abdiquerait encore moins au profit d'un homme, quelque grand qu'il puisse être ; ce serait avoir mal profité des enseignements d'Augustin. Pourquoi ai-je entrepris l'histoire de l'évêque d'Hippone? Parce que son génie me ravissait. Comment suis-je arrivé à la vive et constante admiration? Par la *libre conviction de l'étude*. Mais une fois que ce sentiment m'est entré au fond de l'âme, et du moment que ma prédilection choisissait saint Augustin pour le *héros* d'un livre, à quoi m'eût servi une sorte de réserve méthodique, une attitude d'esprit pareille à celle d'un homme qui fait une nouvelle connaissance, qui n'accepte qu'après contrôle et discussion sa valeur et son autorité? Qu'aurais-je gagné à me présenter avec ces formes hésitantes et dubitatives, avec ces airs d'impartialité? Mon admiration soutenue exclut-elle la liberté du jugement? Non, assurément. Un autre procédé eût couru risque de refroidir le livre. Au début même d'un sujet, il faut y entrer vivement, de tout cœur, et l'aimer de passion ;

[1] Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie française sur le concours de 1845.

une fervente et continuelle sympathie pour un beau génie soutient et anime le récit, lui donne de la poésie et de la grandeur. Il est des sujets où tout l'art de l'écrivain semble particulièrement consister à s'abandonner aux naturelles impressions de l'âme, à l'élan de l'intelligence. Voilà ce que j'aime à soumettre à la pénétrante sagacité de M. Villemain.

On a dit aussi que *quelques-unes des digressions de l'Histoire de saint Augustin peuvent être contestées.* C'est, évidemment pour moi, une allusion à la place qu'occupe dans cet ouvrage la peinture des lieux. Les couleurs du pays répandues dans un tableau d'histoire ne sauraient exciter le blâme ni trouver les lecteurs indifférents. Les insinuations critiques porteraient donc sur une trop complaisante description des lieux. Ah! je l'avoue, après avoir longtemps vécu par la pensée avec saint Augustin, avec les personnages et les choses de son temps, j'ai foulé avec bonheur les bords de la Seybouse, les coteaux d'Hippone et de Calame, les hauteurs sévères de Constantine, et ce n'est pas avec un moindre charme que j'ai essayé de faire passer dans mon livre cette nature, ces images, ce ciel, cette belle lumière dont saint Augustin parle avec tant d'amour et qui semblait l'aider à comprendre la lumière du monde invisible. Peut-être est-il vrai que le vif intérêt des lieux m'ait trop séduit. S'il en était ainsi, j'oserais demander à mes juges la permission de ne pas corriger cette faute.

Les événements de la terre ne sont pas toujours féconds en ravissements. De tout temps l'étude a servi

d'abri à l'âme humaine. Les livres sont des consolateurs immortels. Mais lorsque, par un long recueillement et un sérieux effort d'esprit, vous pénétrez dans les profondeurs d'un génie comme celui de l'évêque d'Hippone, ce n'est plus seulement un charme passager que vous trouvez, un utile oubli qui vous dérobe au poids de l'ennui, c'est une force nouvelle que vous sentez monter en vous-même. Vous vous rapprochez de ce qui est le vrai, le beau, le grand par excellence ; vous vous prenez d'un goût plus vif pour le culte de la puissance immatérielle, pour le culte de l'esprit, qu'on peut nier comme on nie Dieu, qu'on outrage mais qu'on ne détruit pas, et qui, à un jour marqué, ressaisit sa domination, cette impérissable domination faisant partie de l'harmonie même du monde.

POUJOULAT.

Écouen, près Paris, juin 1852.

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR AFFRE, ARCHEVÊQUE DE PARIS

A M. POUJOULAT

Monsieur,

Vous désirez connaître mon opinion sur l'*Histoire de saint Augustin* que vous allez publier. Je m'empresse de vous répondre que cette opinion est favorable au choix du sujet, aux motifs que vous avez eus de le traiter, ainsi qu'aux sentiments que vous y manifestez.

Quelle vie plus riche en précieux enseignements que celle d'un puissant génie, objet du respect de tous les âges chrétiens, et illustré par tant de grandes et admirables conceptions! Soit qu'il s'élève jusqu'à Dieu pour contempler ses infinies perfections, ou qu'il descende aux plus profonds abîmes de la nature déchue pour en sonder les maux, et lui montrer, avec le privilége de sa liberté, la nécessité d'une grâce surnaturelle; soit qu'il nous révèle en quelques paroles le fond de ce polythéisme impur, si varié dans ses égarements, et n'ayant pourtant qu'un seul principe d'erreur, l'éternité et la divinité de la nature; soit qu'il lutte contre l'hérésie, ou qu'il réclame l'indulgence en faveur de ceux qu'elle égare, ou que sa répression lui paraisse nécessaire pour sauver de la tyrannie des sectaires les catholiques paisibles; soit qu'il se joue aux plus difficiles problèmes de la philosophie, et jette devant lui des pensées qui suffiront plus tard à l'immortelle renommée

de Descartes ; soit que, dans son immense érudition, il embrasse toute la suite des événements d'ici-bas, fasse voir le lien secret qui les unit selon l'ordre de la Providence, prépare ainsi la route à Bossuet, et ouvre à l'aigle un chemin dans les airs ; toujours on voit dans ce grand docteur ce dont est capable le génie humain fécondé et soutenu par l'esprit de Dieu, et à quelle hauteur peut s'élever la raison éclairée par la foi.

Tel est, Monsieur, le sujet que vous avez traité avec succès. Les esprits légers, qui parlent du christianisme sans le connaître, pourront recueillir du fruit de vos veilles une salutaire leçon, et les fidèles y trouveront de quoi s'édifier et s'instruire.

Votre œuvre sera d'autant plus utile que vous n'avez rien négligé pour vous rendre digne de la traiter convenablement. Après vous être enfermé dans la retraite pour lire d'un bout à l'autre tous les ouvrages de saint Augustin, pour consulter tout ce que les savants ont écrit sur ce grand homme aux divers âges, vous avez voulu franchir les mers, et vous transporter sur les lieux où saint Augustin a vécu, où il a enseigné, où il est mort, pour y recueillir jusqu'aux moindres vestiges de cette noble vie. Dans ces laborieux efforts, vous vous êtes animé non d'une vaine ambition de succès, mais, par-dessus tout, de cette joie élevée qu'on ressent à servir la vérité, et à faire connaître la vertu dans un saint qui dut à ce double trésor de l'humanité la beauté de sa vie et la sublimité de ses écrits.

D'après le compte qui m'a été rendu, votre ouvrage se recommande non-seulement par la pureté de vos intentions, par une foi vive, par une sincère et entière soumission à l'Église, mais aussi par une érudition solide et variée, de grandes vues, la belle harmonie de l'ensemble, enfin par

l'éclat du style, qui donne à votre œuvre un attrait de plus, sans nuire à l'exactitude de la doctrine. L'on m'assure que celle-ci a toujours été respectée.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai un grand plaisir à vous écrire, en vous priant d'agréer l'assurance de ma considération très-distinguée et de mon entier dévouement.

† DENIS,
Archevêque de Paris.

Paris, le 25 septembre 1844.

RÉPONSE DE L'AUTEUR

Monseigneur,

Votre approbation de l'*Histoire de saint Augustin,* d'après le rapport qui vous a été présenté, m'arrive comme un bienfait dont je sens tout le prix; la forme exceptionnelle que vous avez daigné lui donner ajoute à cette faveur une grâce infinie. Vous proclamez la pureté de mes intentions et l'orthodoxie de mes doctrines en des termes qui m'honorent et me rendent heureux. Me voilà magnifiquement payé des fatigues d'un très-long et très-difficile travail, et aussi des fatigues d'un pèlerinage aux pays d'Hippone, de Calame et de Constantine.

Laissez-moi vous dire, Monseigneur, que vous parlez de saint Augustin comme un homme qui a étudié ce beau génie et son œuvre sur la terre dans toutes leurs profondeurs. Déjà notre conversation à Saint-Germain, il y a un mois, m'avait permis d'apprécier l'admirable rectitude

de votre esprit, la solidité de vos connaissances, l'étendue de vos lumières. Que n'ai-je pu, Monseigneur, vous soumettre mon livre page à page, m'inspirer de votre jugement, et corriger ainsi les fautes qui, malgré tous mes soins, doivent se rencontrer dans ce grand travail! J'ai cru qu'au temps où nous sommes, et en face de l'Afrique française, l'histoire de saint Augustin était une œuvre à faire; il me semblait y reconnaître à la fois un haut intérêt religieux et un intérêt national : je me suis dévoué à cette pensée comme écrivain chrétien et comme Français. Votre indulgente lettre, Monseigneur, m'est d'un bon présage et me vaudra l'indulgence du public.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance.

Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

POUJOULAT.

Écouen, près Paris, 30 septembre 1844.

INTRODUCTION

Le IVe siècle et le commencement du Ve sont les temps des plus grands hommes chrétiens et des plus grandes calamités. La Providence semblait avoir ménagé ces beaux génies religieux pour la consolation du monde dans ses plus mauvais jours. Les empereurs se poussent violemment dans la mort, de profondes commotions ébranlent les États, le corps des nations devient cadavre, et les barbares, pareils aux oiseaux rapaces qui sentent les funérailles, accourent pour s'en disputer les lambeaux. Les rapides progrès du christianisme paraissent se mesurer au nombre infini de souffrances qu'il faut soulager, à la largeur des plaies qu'il faut guérir. Tout l'univers connu gémissait ; l'Évangile allait frapper à chaque porte comme pour embrasser et bénir toutes les douleurs.

Il n'est pas de plus intéressant spectacle que celui des Pères travaillant à l'édifice de l'Église au milieu d'un monde croulant. Ils élèvent, sous les ordres du Christ, les murs de la Jérusalem catholique, dont l'enceinte doit être grande comme l'univers, et, de tous côtés, des cités s'écroulent, des empires tombent. J'imagine voir un torrent qui emporte mœurs et institutions, nations et royaumes, et, tandis que le torrent roule de vastes ruines, les Pères, debout sur les bords, parlent d'avenir, fertilisent et fondent.

Quelle série de génies chrétiens dans ce IVe siècle! Athanase à Alexandrie, Hilaire [1] dans les Gaules, Basile à Césarée en Cappadoce, Grégoire de Nazianze [2] et Chrysostome à

[1] Saint Hilaire, évêque de Poitiers.

[2] Nous avons sous les yeux une intéressante *Vie de saint Grégoire de Nazianze,* par J.-B. Bauduer, curé de Peyrusse-Massas, diocèse d'Auch. Nous citons avec bonheur le nom de ce docte et vénérable prêtre, qui, plus que nonagénaire, a bien voulu nous écrire des lettres pleines de témoignages touchants et honorables.

Constantinople, Ambroise à Milan, Jérôme en Palestine, et, le dernier par rang de date, Augustin en Afrique, Augustin, le plus doux, le plus pénétrant, le plus profond, après lequel descend la nuit des temps barbares!

Saint Augustin demeure comme l'expression complète et mémorable de l'intelligence humaine condamnée aux longs ennuis, aux inquiétudes, aux tourments, à tous les supplices de l'incertitude, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu une fois trouvé, elle sorte du vide, du trouble et de la nuit. Nous nous sommes donc appliqué à l'histoire de saint Augustin [1] comme à une grande étude de l'homme et à une grande étude du christianisme. Depuis longtemps aussi notre esprit se sentait attiré vers le IVe et le Ve siècle, si pleins de choses fortes et

[1] Nous connaissons plusieurs *Vies de saint Augustin.* Possidius, évêque de Calame, disciple de saint Augustin, fut son premier biographe. Ce pieux et précieux travail nous a été utile. Nous mentionnerons la *Vie de saint Augustin,* par Georges Moringo, 1 vol. in-8°, 1533; *id.* par Lancilot, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; *id.* par Louis des Anges, 1 vol. in-8°, 1614; *id.* par Ant. Sanderi, 1644; *id.* par Jordan de Sax. (Suppl. des Pères, p. 569, Paris, 1684); *id.* par Claude Maimbourg, 1 vol. in-8°, Paris, 1659; *id.* par Godeau, évêque de Grasse et de Vence, in-4°, 1652; — *Orationes de laudibus sancti August.,* voir le comment. d'Ambroise Coriolan sur la règle de Saint-Augustin, Rome, 1629; *Le grand saint Augustin, docteur de l'Église, converti, religieux, évêque,* par le P. Valentin, Augustin déchanssé, in-4°, Paris, 1656; — *Sancti Augustini Elogium,* par Gennade, prêtre de Marseille. — Dom Remy Ceillier a donné une *Vie de saint Augustin,* en tête de ses deux vol. in-4°, qui contiennent une analyse des ouvrages du saint évêque d'Hippone; ces deux volumes font partie de l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques.* Le travail que nous avons consulté avec le plus de fruit est la *Vie de saint Augustin,* par Tillemont: vaste et savante compilation, qui forme le treizième volume des *Mémoires ecclésiastiques.* La *Vie de saint Augustin,* qui se trouve dans le onzième volume in-folio des œuvres de ce Père (édit. des Bénédictins), n'est qu'une version latine du travail de Tillemont. Monseigneur Dagret, camérier secret de Sa Sainteté, vicaire général d'Alger, a publié en français, sous le titre de *Catéchisme du diocèse d'Alger expliqué par saint Augustin,* trois volumes de fragments, tirés des ouvrages du saint évêque d'Hippone; ces fragments sont coordonnés de manière à former un corps de doctrine.

M. Villemain, dans son beau travail sur *l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle,* s'est occupé de saint Augustin; ses premières pages sur l'évêque d'Hippone, pages brillantes et ingénieuses, parurent en 1828; mais ce morceau a fait place à une étude beaucoup plus forte et plus développée qui se trouve dans le volume du *Tableau de l'éloquence chrétienne,* publié format anglais en 1851.

décisives, et dont les pensées et les révolutions offrent plus d'un trait de ressemblance avec notre âge.

Chaque peuple a ses grands hommes qu'il révère, et dont la mémoire devient l'objet d'un culte patriotique; ce qui n'empêche pas l'humanité tout entière d'avoir des hymnes pour les divers génies, quel que soit leur pays, dont les œuvres ont éclairé, protégé ou consolé les nations. Mais les différences de races et de contrées s'effacent lorsqu'il s'agit des grands hommes de l'Église, parce que l'Église est la société universelle qui ne connaît pas de frontières; elle ouvre une tente immense sous laquelle peut prendre place chaque créature faite à l'image de Dieu. Nous pouvons dire que les saints ne sont d'aucun pays; ils appartiennent à la grande société religieuse. Qu'un catholique, puissant par sa vertu, ses écrits ou sa parole, vienne réjouir l'Église, il est à nous, qu'il soit né aux bords du Nil ou du Gange, du Tibre ou de l'Éridan, de l'Èbre ou du Danube, sous le soleil d'Afrique ou sous les glaces du Nord. Quoique Thagaste ait eu son berceau et Hippone sa tombe, saint Augustin nous appartient, à nous catholiques français, comme si les rives de la Seine, de la Loire ou du Rhône étaient ses rives natales.

Il nous appartient surtout plus qu'à d'autres peuples du monde catholique, depuis que le drapeau de la France flotte sur cette terre où le génie et la sainteté de ce grand homme jetèrent un si magnifique éclat. La gloire de l'évêque d'Hippone est devenue pour nous une gloire nationale. Parmi les villes d'Afrique dont les noms se sont retrouvés sous notre plume dans le cours de cet ouvrage, il en est qui subsistent encore et qui sont maintenant des villes françaises : c'est ainsi que le patriotisme est venu à notre aide pour une œuvre d'histoire religieuse.

Les anciens ne connaissaient qu'une petite partie de l'Afrique, qui, même de nos jours, laisse encore tant à faire à la science géographique. Rien n'est plus obscur, plus incertain que la simple notion des peuples indigènes de l'Afrique; lorsqu'on a nommé, avec Salluste, les Numides et les Maures, les Gétules [1] et la race nègre, on est loin d'avoir satisfait à

[1] On croit que les Kabyles actuels représentent les anciens Gétules, que

toutes les données de l'histoire. D'autres peuples, tels que les Masiques, les Musons, les Isafliens, les Jésaliens [1], ont résisté aux armées du Tibre ou du Bosphore. En outre, sans parler des sept nations ou souches de la religion du Nil, ni des Arabes et Osmanlis répandus plus tard dans ces fertiles contrées, les géographes comptent vingt-neuf nations éparses dans la région de l'Atlas et de la Nigritie, dans l'Afrique australe et l'Afrique orientale [2]. Qui pourra jamais préciser les origines de tant de races dispersées sur le sol africain, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'océan Austral, depuis l'océan Atlantique jusqu'au golfe d'Aden et à l'océan Indien? Mais l'historien de saint Augustin n'a pas besoin de chercher à pénétrer dans tous les mystères de la géographie africaine; sous ce rapport, sa tâche est de se mettre en possession de la partie de l'Afrique connue des Romains, car elle représente toute l'Afrique chrétienne; et bien souvent encore nous serons condamnés à d'inutiles efforts pour fixer l'emplacement de beaucoup de villes dont les évêques assistaient à ces conciles fameux qui rendaient les oracles catholiques. Les armées françaises, qui, depuis 1830, nous ont valu des découvertes, continueront à nous faire retrouver des lieux importants, et la victoire achèvera de nous enseigner la géographie de ces contrées.

On sait que l'Afrique fut le principal grenier de la ville éternelle. Salvien l'appelle l'*âme* de la république; les Romains l'avaient couverte de routes, de villes libres et de monuments. L'Afrique portait l'empreinte de leurs mœurs et de leur génie; c'était comme une riche médaille frappée à l'image de Rome. Une loi impériale ferma la porte de l'Afrique aux exilés, *parce qu'ils y auraient trouvé les habitudes, les plaisirs et le langage de Rome.* Dans les premières époques de leur occupation, les dominateurs du bord du Tibre, inspirés par une politique habile et voulant créer peu à peu, en Afrique, des intérêts romains, confièrent à des rois indigènes le gouvernement du pays. C'est ainsi que régnèrent

Salluste appelle une race d'hommes féroces et grossiers : *Genus hominum ferum incultumque.* On prépare un dictionnaire de la langue kabyle.

[1] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. XVIII.

[2] Balbi, *Abrégé de géographie.*

Masinissa dans les contrées carthaginoises, Jugurtha en Numidie, Bocchus en Mauritanie. Mais, plus tard, lorsque l'Afrique septentrionale devint toute romaine, un vicaire ou vice-roi la gouvernait pour le compte des empereurs.

Maxence laissa en Afrique d'effroyables vestiges de son pouvoir. Au lieu de s'en tenir à la punition du vieil Alexandre, coupable de s'être laissé couronner empereur par ses soldats, le tyran frappa le pays tout entier. Le pillage et l'incendie de Carthage et de Cirta, la ruine, l'exil ou la mort des nobles et des riches, la spoliation de la province, marquèrent en traits lamentables l'année 312 dans les annales africaines. Constantin envoya en Afrique la tête de ce tyran, qu'il avait vaincu ; il n'eut pas de peine à y faire accepter son autorité.

Quand saint Augustin entra dans la vie, il y avait cinq siècles et demi que la domination romaine, succédant à la domination carthaginoise, s'étendait sur l'Afrique. Constance, dont la meilleure part de gloire fut son titre de fils de Constantin, venait d'être débarrassé de trois tentatives d'usurpation. Un moment on avait vu cinq empereurs sur divers points de l'univers romain : d'abord Constance et Constant, les deux légimes héritiers de Constantin ; ensuite Magnence, Vétranion et Népotien. Celui-ci, neveu du vainqueur de Maxence, ne garda son fantôme d'autorité que vingt-huit jours, et paya de sa vie un mouvement d'ambition. Vétranion, vieux général d'infanterie en Illyrie, proclamé auguste par ses soldats, se hâta d'apprendre à lire en se voyant le diadème au front ; mais la fortune, qui se pressa de l'en dépouiller, lui laissa à peine le temps d'apprendre toutes les lettres de l'alphabet. Quant à Magnence, qui était venu d'au delà du Rhin, enfant, pauvre et captif, son usurpation avait été plus sérieuse. Commandant des deux légions des Joviens et des Herculiens, il s'était fait saluer empereur à Autun au milieu d'un grand festin ; il ne recula point devant le meurtre de Constant, qui lui avait sauvé la vie dans une émeute de soldats en le couvrant de la pourpre romaine. L'Afrique, entraînée par les exemples de la Gaule, de l'Italie et de la Sicile, s'était déclarée en faveur de Magnence ; mais l'armée de Constance vainquit la sienne dans les plaines de Murse, sur les bords de la Drave ; et, de déroute en déroute, Ma-

gnence, désespéré, se perça de son épée à Lyon, après avoir porté trois ans et sept mois la dignité impériale. Constance, triomphant des guerres civiles, non point par son courage et son génie, mais par son bonheur, gardait l'empire romain dans sa force.

La possession du riche pays d'Afrique était fort importante au milieu des guerres de compétiteurs. Dans sa lutte avec Julien, dont il avait élevé l'ambition en lui donnant imprudemment le titre de César, Constance eut soin de défendre la contrée africaine des agressions de son jeune et ingrat ennemi; il y fit organiser une vigilance vigoureuse et active, qui rendît impuissantes les menaces des troupes de Julien, postées sur les côtes de Sicile. Depuis que l'Afrique était soumise à Rome, elle recevait le contre-coup de toutes les commotions de l'empire.

Une rapide peinture de l'Église africaine achèvera de nous introduire à l'histoire de saint Augustin.

Nous aimerions à dégager de leurs ténèbres les commencements de la foi chrétienne dans ce pays; mais l'histoire et les traditions sont muettes; notre curiosité ne rencontre que le silence et la nuit, et lorsque nous commençons à soulever le voile des origines, nous apercevons des pages écrites avec le sang des martyrs : la gloire de ces *témoins* intrépides ouvre bien l'histoire d'une Église; le sang des confesseurs est un solide ciment pour le naissant édifice de la foi C'est au commencement du IIIe siècle, et sous un empereur d'origine africaine, que des martyrs africains sont cités, pour la première fois, dans les annales catholiques; alors se présentent à notre admiration pieuse les noms de Révocat et de Félicité, de Saturnin et de Secondule, et le nom de la jeune et sublime Vivia-Perpétue, dont la touchante et dramatique histoire figurerait merveilleusement dans une épopée chrétienne [1]. Avant cette époque, il y eut sans doute des martyrs aux pays de Carthage, d'Hippone ou de Césarée, mais leur mémoire n'a été conservée que dans le ciel.

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Reboul, de Nîmes, poëte d'inspiration grave et chrétienne, a composé un mystère en trois actes et en vers intitulé : *Le Martyre de Vivia*.

L'Afrique, placée sous la domination et le souffle de Rome, ne fut certainement point oubliée par les premiers continuateurs de saint Pierre [1]; elle ne dut pas tarder à recevoir la bonne nouvelle, et deux siècles ne pouvaient pas s'écouler sans que l'immolation des chrétiens fertilisât le sol africain. Les ardentes natures de ces contrées n'étaient pas faites pour reculer devant les redoutables extrémités de la vie évangélique : les cruautés du cirque souriaient à l'impétuosité de leur foi. Nous en avons pour garant l'*Apologétique* de Tertullien, qui clôt si magnifiquement le second siècle de notre ère. Le fils du centurion, le premier, par ordre de date, des génies chrétiens de l'Afrique, nous montre les chrétiens, ses compatriotes, d'autant plus nombreux qu'ils sont plus fréquemment fauchés.

Quoiqu'il ait fini dans des erreurs misérables, comme un beau fleuve se perd dans le sable ou les marais, Tertullien ne laisse pas d'apparaître à nos regards avec une imposante figure ; l'Église d'Afrique n'a pas perdu le droit de prononcer son nom avec orgueil : la postérité peut encore l'appeler *le maître,* comme l'appelait le grand Cyprien lui-même. Sa mâle et forte éloquence, tonnant en face de l'univers païen, nous représente bien la jeune et puissante séve du christianisme au milieu d'un monde épuisé qui était à bout de toute espérance. Tertullien tomba des hauteurs de la vérité et de son génie dans les folies des montanistes; mais les ombres de sa chute sont dominées par la gloire de tant d'ouvrages, trésors de l'antiquité chrétienne. Quand il mourut, vers la moitié du IIIe siècle, le vieux Tertullien, quoique séparé de la communion catholique, combattait, au nom du christianisme, des erreurs qui voulaient s'ouvrir passage autour de lui.

L'Église d'Afrique s'inclinait devant l'autorité des successeurs de Pierre, et peut-être même fut-elle pendant un cer-

[1] Saint Augustin (lettre XLIII) dit que l'Évangile vint de Rome en Afrique. Salvien (livre VII *du Gouvernement du Monde*) parle de l'Eglise de Carthage comme ayant été établie par les apôtres. Tertullien, homme du pays, dit positivement (liv. *des Pères*) que l'Eglise d'Afrique n'est pas *apostolique*, c'est-à-dire fondée par les apôtres ou les compagnons des apôtres.

tain temps gouvernée par un délégué du pontife romain; mais elle n'avait ni centre bien reconnu, ni lien commun, ni organisation hiérarchique. Elle était composée d'une multitude d'Églises qui formaient 'autant de petites sociétés indépendantes; de plus, l'intervention populaire dans les élections épiscopales, et même dans les affaires d'administration ecclésiastique, intervention mal dirigée, enfantait de perpétuelles divisions, d'où trop souvent naissaient des schismes. L'Église d'Afrique avait besoin d'un organisateur : Cyprien parut.

Cyprien, jeune encore, était professeur et avocat à Carthage, tandis que Tertullien vieillissait dans une vie sévère et sombre. La lettre qu'il écrivit peu de temps après sa conversion à son ami Donat, nouveau chrétien comme lui, a été plus d'une fois admirée; on y sent une âme embrasée du feu divin du christianisme. Combien il est éloquent lorsqu'il s'écrie : « Le chrétien, rapproché de Dieu par l'esprit, « regarde comme au-dessous de sa dignité les grandeurs et « les pompes de la terre. Que reste-t-il à demander ou à « regretter dans le monde quand on est plus grand que le « monde? Une fois que l'âme, en contemplant le ciel, y a « lu le nom de son auteur, plus haute que le soleil, plus « élevée que toute puissance humaine, elle commence déjà « d'être ce qu'elle espère. » Porté par acclamation au gouvernement épiscopal de Carthage, deux ans après sa conversion, Cyprien se mit à l'œuvre avec une énergique habileté; rassemblant sous sa main les éléments épars, il fortifia, disciplina et régularisa selon les besoins divers. La persécution de Dèce traversa son épiscopat, qui fut un travail de création. Ne voulant pas que le martyre interrompît trop tôt son œuvre, ce grand homme s'en alla de Carthage; mais, du fond de la solitude ignorée qui abritait ses jours, il dirigeait encore son Église. Qui nous dira les ressources infinies à l'aide desquelles son génie continuait à présider à tout?

Quand, sous Valérien, la guerre aux chrétiens se réveilla terrible, Cyprien avait utilement travaillé pour la constitution de son Église, et ne songea point à se dérober à la mort. Le 14 septembre 258 il livra sa tête à la hache, après avoir

gratifié le bourreau de vingt-cinq écus d'or, et toute la grandeur de son âme éclata dans son martyre. En périssant ainsi, cet admirable et saint évêque effaçait le souvenir de sa lutte contre le pape Étienne, et d'une erreur soutenue avec quelque ténacité [1]. Au commencement du IXe siècle, la terre de France, si on en croit des traditions fortement accréditées, hérita de ses restes vénérés, qui furent tour à tour déposés à Arles, à Lyon, et enfin dans la royale abbaye de Saint-Corneille, à Compiègne.

Ce fut Charles le Chauve qui, en 877, fit transférer de Lyon à Compiègne les restes de saint Cyprien, pour enrichir l'église de Saint-Corneille, qu'il venait de fonder. Ce monument, brûlé aux premières années du Xe siècle, et relevé par Charles le Simple; brûlé de nouveau en 1300, et rebâti cent ans après, subsistait encore au moment de la révolution française, et offrait à la piété chrétienne le reliques du grand évêque de Carthage renfermées dans une splendide châsse d'argent; mais la tempête politique détruisit l'antique abbaye et dispersa les pieux trésors qu'elle possédait [2].

1 Saint Cyprien soutint à tort la nécessité de rebaptiser ceux qui avaient été baptisés par des hérétiques. Nous verrons plus tard les donatistes s'armer de son nom; mais saint Augustin saura bien leur arracher cette autorité. Il est un passage de saint Jérôme dont les donatistes auraient pu s'armer aussi, mais qui apparemment ne leur fut pas connu. Ce passage, d'une hardiesse inexacte, est tiré des commentaires de saint Jérôme sur Sophonias; le voici : « Les prêtres qui servent l'Eucharistie et partagent « le sang du Seigneur à ses peuples agissent avec impiété contre la loi du « Christ, QUAND ILS CROIENT QUE CE SONT LEURS PAROLES DE PRIÈRE ET NON PAS « LEUR VIE QUI FONT L'EUCHARISTIE, ET QUE L'ORAISON SOLENNELLE EST SEULE « NÉCESSAIRE, ET NON PAS LES MÉRITES DES PRÊTRES. » Sacerdotes qui Eucharistiæ serviunt, et sanguinem Domini populis ejus dividunt, impie agunt in legem Christi, putantes Εὐχαριστίαν imprecatus facere verba, non vitam; et necessariam esse tantùm solemnem orationem, et non sacerdotum merita.

La doctrine de l'Église, c'est que le sacrement demeure indépendant du mérite du prêtre.

2 L'église Saint-Pierre de Moissac, diocèse de Montauban, a recueilli, dit-on, quelques reliques de saint Cyprien. On trouve des renseignements sur la fondation de l'abbaye de Saint-Corneille et sur les reliques de saint Cyprien dans deux ouvrages sans nom d'auteur, publiés, l'un en 1765, sous le titre de *Description ou Abrégé historique de Compiègne*; l'autre, en 1770, sous le titre de *Description historique des reliques et des monuments remar*

A l'époque où la tête de Cyprien roulait sous le fer à Carthage, d'autres chrétiens, à soixante-dix lieues de là, sur les bords du Rummel, livraient leur vie pour la cause de l'Évangile; Constantine, l'ancienne Cirta, tombée au pouvoir de la France le 13 octobre 1837, eut ses martyrs catholiques en 258 ou 259. Entre le plateau de Mansourah et les derniers penchants du Koudit-Ati, le Rummel roule ses eaux rapides et disparaît tout à coup dans un étroit passage formé par d'immenses rochers ouverts. L'espace escarpé qui s'élève sur la rive droite de la rivière fut arrosé du sang de plusieurs confesseurs de la foi de Jésus-Christ, et nous y avons arrêté nos pas avec une respectueuse émotion; une inscription [1] gravée sur le roc en témoignage de cette *passion* nous a offert les noms de Marien et de Jacques, de Rusticus et de Crispus. Rien de plus touchant et de plus beau que ce souvenir des vieux temps de l'Église d'Afrique, souvenir monumental qui a survécu depuis douze siècles à la ruine du catholicisme africain ! Dans ce pays, si longtemps livré à la nuit musulmane, quelques lignes confiées à la pierre en mémoire de la mort donnaient au christianisme une sorte d'immortalité.

Le grand Cyprien laissa l'Église de Carthage et aussi l'Église d'Afrique dans un meilleur état qu'auparavant; mais que de maux encore dont la peinture se trouve particulièrement retracée dans la correspondance de l'illustre évêque de Carthage! Le schisme était la terrible plaie de l'Église d'Afrique. Saint Cyprien éprouva les maux des discordes intestines quand il vit les schismatiques élever autel contre autel, et lui disputer le siége de Carthage par l'ordination

quables qui sont dans l'abbaye royale de Saint-Corneille de Compiègne. L'abbaye de Saint-Corneille porta aussi le nom de Saint-Cyprien.

[1] Le 12 mai 1844, lorsque je visitai, accompagné de M. l'abbé Suchet, l'inscription chrétienne de Constantine, la mine menaçait de la faire sauter; encore quelques coups, et cette vénérable et glorieuse page de l'ancienne Eglise d'Afrique allait disparaitre! Les Français étaient près de détruire ce que des siècles de barbarie avaient respecté. A notre retour à Alger, je suppliai M. le maréchal Bugeaud, gouverneur général, de donner des ordres pour sauver l'inscription chrétienne, et des ordres ont été donnés.

de Maxime. La couronne épiscopale de Carthage devait être, un demi-siècle plus tard, l'occasion d'un plus vaste déchirement religieux : nous voulons parler du schisme des donatistes.

Les païens, durant les persécutions, avaient imaginé un moyen nouveau d'arriver à la destruction du christianisme : c'était de chercher de tous côtés nos livres saints, de les obtenir par ruse ou violence, et de les brûler. Comme les Écritures sont un des fondements de la foi, ils espéraient effacer la foi de la terre en anéantissant les Écritures. Il y eut des évêques assez faibles pour racheter leur vie ou leur liberté au prix de complaisances impies; mais la plupart opposèrent à ces demandes sacriléges une indomptable fermeté. Cécilien, évêque de Carthage, avait été injustement accusé de cette lâcheté criminelle par ceux-là mêmes qui s'en étaient rendus coupables; soixante-dix évêques mal informés ou de mauvaise foi condamnèrent Cécilien dans une assemblée tenue à Carthage; ils ordonnèrent à sa place Majorin. Leur jugement frappa aussi Félix, évêque d'Aptonge, cité voisine de Carthage, qui avait consacré Cécilien. Or Secundus de Tigisy, ville de la Mauritanie Césarienne, ce primat de Numidie qui présida l'assemblée des soixante-dix évêques, avait, dans une assemblée précédente, pardonné aux évêques qui s'étaient rendus coupables du crime dont on accusait Cécilien et Félix. Une confusion déplorable régnait dans l'Église de Carthage. Les donatistes, ainsi appelés du nom de leur premier chef, Donat, évêque des Cases-Noires, proposèrent de porter la question devant l'empereur Constantin; Cécilien et ses amis y consentirent. Constantin pria le pape Melchiade de juger l'affaire; les principaux représentants des deux partis comparurent devant le pontife romain. Les ennemis de Cécilien n'ayant pu rien prouver contre lui, le pape le maintint dans sa dignité. Mécontents de l'arrêt de Melchiade, les donatistes demandèrent à être jugés une seconde fois; Constantin leur donna pour tribunal un concile tenu à Arles en 314. Le concile jugea comme Melchiade; les donatistes voulurent encore en appeler à Constantin, qui, en présence des deux partis, proclama l'innocence de Cécilien. Félix, évêque

d'Aptonge, ne fut pas oublié ; renvoyé au proconsul par ordre de l'empereur, il obtint une pleine et entière réhabilitation.

Quatre arrêts ne suffirent pas pour arracher les donatistes à une opiniâtre rébellion. Les actes ecclésiastiques et les actes proconsulaires parlaient haut ; les schismatiques n'en tenaient aucun compte. Ils niaient l'évidence des faits [1]. Telle fut l'origine du schisme des donatistes, sur lequel nous aurons à revenir à mesure que saint Augustin les combattra. Ainsi fut rompue l'unité de l'Église catholique en Afrique ; ce schisme sera la grande calamité de ce pays. Le mal, né à Carthage, se répandit rapidement dans les différentes régions africaines.

Les donatistes soumettaient à un nouveau baptême ceux des catholiques qu'ils parvenaient à attirer dans leurs rangs ; ils faisaient dépendre de la sainteté des ministres la validité des sacrements, et, tandis qu'ils se donnaient pour les seuls représentants de la véritable Église, ils étaient séparés de communion avec le monde entier. Les donatistes regardaient les catholiques comme souillés ; ils purifiaient les lieux par où les chrétiens de la foi romaine avaient passé, grattaient leurs autels, brisaient leurs calices, et trempaient dans l'eau salée les robes et les cheveux des vierges catholiques qui allaient à leur communion [2].

De sanglants excès accompagnaient le schisme des donatistes. Les circoncellions [3], espèce de bagaudes comme ceux des Gaules, ramas de paysans et de moines furieux, imbus de manichéisme, s'étaient faits les exécuteurs des colères des donatistes, et quelquefois n'épargnaient pas les donatistes eux-mêmes ; armés de flèches, poussés par une farouche audace et un brutal orgueil, ils se répandaient en troupes et marquaient leur passage par le pillage et les massacres. Les bandits de l'Atlas, les tribus de l'intérieur de l'Afrique, dont le brigandage a toujours été l'unique in-

[1] Saint Augustin, lettre XLIII, à Glorius, Eleusius, etc.

[2] Optat de Milève, livre V, édit. d'Ellies Dupin, 1 vol. in-fol., 1700. Beausobre a fait une dissertation sur les livres d'Optat.

[3] Circumcelliones dicti quia circum cellas vagantur. Saint Augustin, in Ps. CXXXII.

dustrie, se joignaient aux circoncellions. Cette jacquerie africaine, hostile à tout ce qui était debout, nourrissait d'effroyables passions; l'embrasement des têtes produisait souvent le délire et la folie. Il n'était pas rare de voir des circoncellions se tuer de leurs propres mains : les donatistes les mettaient au rang des martyrs. Comme les puissances légitimes se déclaraient constamment pour les catholiques d'Afrique, les donatistes favorisaient toute tentative d'usurpation. C'est ainsi que Julien l'Apostat, le Maure Firmus [1], son frère Gildon [2], qui fut le tyran de l'Afrique pendant douze ans, payèrent par l'oppression des catholiques les services des donatistes. Ceux-ci haïssaient à la fois l'autorité religieuse et l'autorité politique des Romains; toute révolte, toute révolution pouvait compter sur eux. Ils formaient sur les divers points de l'Afrique un foyer permanent d'insurrection. Leur acharnement contre les catholiques africains dépassait en cruauté les anciennes persécutions des païens.

D'autres ennemis, les manichéens, attaquaient le catholicisme et retardaient le règne évangélique dans ces contrées où le génie et les vertus du fils de Monique devaient l'élever à son plus haut point de gloire. Ils poursuivaient la foi chrétienne autant avec la calomnie et les artifices qu'avec leurs doctrines.

L'existence du mal sous un Dieu bon est un problème qui préoccupa l'esprit humain dans les âges les plus reculés et chez les nations les plus diverses. Aussi, pour résoudre cette difficulté, il n'y a pas d'extravagance qui n'ait traversé l'imagination des peuples. L'antique philosophie orientale, rêvant

[1] Un évêque donatiste livra à Firmus la ville de Rucate, dont tous les habitants catholiques furent maltraités. Année 373.

[2] Nous avons une lettre de saint Jérôme, adressée à une fille de Gildon. Cette fille, appelée Salvina, avait épousé le jeune Nebridius, neveu de l'impératrice Aelia Flacilla. Théodose arrangea ce mariage pour mieux s'assurer la soumission de Gildon. Salvina fut veuve de bonne heure, se voua à une chaste vie, et le but de la lettre de saint Jérôme fut de l'exhorter à persévérer dans ses résolutions chrétiennes. « Nous parlons à une per« sonne, disait Jérôme, dont nous ne connaissons pas le visage, mais dont « nous connaissons les vertus. » La lettre à Salvina est la quatre-vingt-cinquième du recueil.

pour la suprême divinité une neutralité éternelle, avait supposé des génies subalternes qui se disputaient l'empire de l'univers. Scythien, marchand du pays d'Arabie, Égyptien selon quelques auteurs, enseigna dans le Ier siècle de notre ère la doctrine de la coéternité des deux principes de la lumière et des ténèbres. Dans la première moitié du IIIe siècle, Manès [1], jeune esclave de la veuve d'un disciple de Scythien, reçut d'elle en héritage les livres du maître arabe ou égyptien en même temps que la liberté. Ce fut ainsi que vint à Manès l'idée de se faire apôtre de la doctrine des deux principes, déjà prêchée au milieu des chrétiens par Basilide et Marcion.

Manès ou Manichée, appelé tour à tour par les Orientaux Zendik (l'impie), Al-Thaniki (l'apôtre des deux principes), Al-Nakasch (le peintre), originaire du pays de Zoroastre, dont il voulut concilier les doctrines [2] avec le christianisme, essaya une révolution religieuse avec la parole, comme Mahomet, trois siècles plus tard, sut en accomplir une avec les armes. Ni le novateur persan ni le prophète de la Mecque n'opérèrent des miracles; mais, appelant au secours de sa prétendue mission son talent d'artiste, Manès feignit d'avoir reçu du ciel des tableaux composés dans le secret d'une solitude, comme Mahomet attribua une céleste origine au livre sorti de son poétique cerveau. Là s'arrête toute similitude possible entre ces deux hommes.

Génie adroit et souple, Manès s'occupa de faire marcher de front l'Évangile et le dualisme quand il vit les chrétiens armés contre son enseignement. Ses titres de *disciple du Christ*, d'*apôtre de Jésus*, de *Paraclet*, ne le sauvèrent point de la dialectique de l'évêque d'Archélaüs dans la conférence publique de Cascar [3], aujourd'hui Charres ou Harren en

[1] La vie de Manès est entourée de ténèbres. Ferdoucy, Mirkoud et Aboul-Faradj en ont parlé.

[2] Le docteur Hyde a compté chez les mages soixante-dix sectes, qui professaient des croyances diverses sur la nature et la propriété du mauvais principe. *Veterum Persarum et magorum religionis Historia.*

3 Beausobre, dans son *Histoire critique de Manichée et du manichéisme*, a traité fort longuement la question de la fameuse conférence de Cascar entre Archélaüs et Manès. Il a élevé des doutes contre l'authenticité des actes de

Mésopotamie ; ce lieu, déjà célèbre par la défaite de Crassus, fut aussi témoin de la défaite du réformateur persan.

Les rois de Perse se montraient gardiens jaloux de leurs croyances et de celles de leurs peuples. Manès avait nié la résurrection des morts, l'un des principaux dogmes de la religion de Zoroastre. Il chercha dans l'Hindoustan, la Chine et le Turkestan un abri contre les menaces de Sapor Ier. La faveur passagère d'Hormisdas ou d'Hormouz Ier lui rouvrit les chemins de la Perse ; mais ce fut pour y mourir peu de temps après par l'ordre de Behram Ier. Un trépas cruel termina la carrière de Manès à Gandi-Sapor ou Djoudis-Chaour, cité bâtie sur les ruines de Persépolis; selon quelques auteurs, on le crucifia ; selon d'autres, on l'écorcha vif. Son corps fut abandonné aux bêtes et aux oiseaux de proie *pour qu'il ne souillât point la terre.* Comme les doctrines des chrétiens et celles des mages se trouvaient corrompues dans le système de Manès, toutes les opinions religieuses établies sur les bords de l'Euphrate et du Tibre s'étaient liguées contre lui. En périssant, il aurait pu croire qu'il emportait dans la tombe son entreprise avortée ; mais l'origine du mal est une de ces questions dont la solution philosophique occupera toujours les hommes. Manès ou Manichée personnifie la doctrine du dualisme, qui n'est pas morte encore après avoir été terrassée par saint Augustin, après avoir subi les formes les plus diverses, ainsi que nous le verrons plus tard.

Comment et à quelle époque précise le manichéisme pénétra-t-il en Afrique ? c'est ce que nous ignorons. L'orage qui frappa Manès dispersa ses disciples dans l'empire romain ; c'est ainsi que la doctrine des deux principes se répandit à travers les régions africaines.

cette conférence ; mais ces doutes ne peuvent pas résister à un examen approfondi. On trouve les actes de la conférence dans les *Monuments de l'Église grecque et latine* de Zacagni, dans la *Bibliothèque des auteurs ecclés.*, tom. III, de D. Ceillier, dans la *Biblioth. grecque* de Fabricius, tom. II. Beausobre, homme d'esprit et d'un savoir étendu, n'a pas toute l'impartialité désirable. Laurent Alticozi a publié à Rome, en 1767, une dissertation sur les *Mensonges et les Fraudes* de Beausobre. Nous connaissons de Laurent Alticozi une dissertation sur les anciens et les nouveaux manichéens, et une *Somme* de saint Augustin, en 6 vol. in-4°.

Les disciples de Manès, chargés de faire revivre sa pensée, la modifièrent à leur guise et aussi selon les temps et les lieux. Mais ce qui domine dans leur système, c'est la croyance à deux principes éternels et nécessaires : le principe du bien et le principe du mal; l'un représenté par la lumière, l'autre par les ténèbres. Le monde était né du choc de ces deux puissances. Tout ce qui a la vie et la séve, depuis l'homme jusqu'au brin d'herbe, subsistait par la force de la céleste lumière. Le mariage était proscrit, parce que la génération qui, selon les manichéens, unissait à la matière un rayon de lumière, ne faisait qu'entretenir l'esclavage de l'esprit. Les arbres des forêts, les fleurs des jardins, l'herbe des prairies, toute plante qui sort de la terre avait des joies ou des souffrances comme des créatures animées; les occupations agricoles devenaient ainsi une effroyable succession de meurtres, et les manichéens s'en abstenaient.

Quant à la nature de l'homme, les disciples de Manès la proclamaient excellente, puisqu'ils considéraient son âme comme une émanation de la substance du bon principe; seulement l'âme humaine, se trouvant engagée dans la matière ténébreuse, c'est-à-dire dans la substance du principe du mal, par l'effet du mélange primitif et impétueux des deux puissances dans la création de l'univers, avait besoin qu'une force supérieure vînt à son aide. Les manichéens révéraient dans Jésus-Christ une portion de la céleste lumière qui avait révélé aux hommes une loi plus parfaite que les institutions de Moïse; ils ne reconnaissaient rien de réel dans les événements de la vie mortelle du Verbe divin. Leur croyance à la transmigration des âmes, à une série successive de purifications ou d'expiations, avait fait disparaître le dogme de l'enfer éternel. L'apparente sévérité de leurs mœurs imposait à la multitude, et même à des esprits réfléchis; leur attitude vis-à-vis de la foi catholique était une petite guerre incessante, guerre sourde et perfide. Les manichéens se partageaient en auditeurs et en élus : les auditeurs étaient comme les catéchumènes du manichéisme; les élus en étaient les prêtres et les saints. Tandis que tous les hommes et même les auditeurs ne pouvaient rien manger impunément, les élus, en prenant leur nourriture, avaient

le privilége de dégager les parties de la substance du bon principe mêlée aux choses bonnes à manger; ces parties ainsi dégagées remontaient au sein de la céleste lumière. La faim des élus servait donc au principe éternel du bien, pour échapper aux étreintes du principe éternel du mal !

Nous ne dirons rien de plus ici des manichéens; nous y reviendrons souvent par l'étude et l'analyse des travaux de saint Augustin.

Telles étaient les deux erreurs (le donatisme et le manichéisme), qui, à l'entrée d'Augustin dans le sanctuaire, multipliaient autour de l'Église africaine les obstacles et les périls, et menaçaient l'intérêt général de la vérité. Mais la victoire de la foi chrétienne habite éternellement dans les conseils de la Providence; Augustin était tenu en réserve comme une des meilleures flèches du carquois divin. Lorsque, plus tard, le pélagianisme leva la tête parmi les hommes, Augustin, théologien sans égal, se dressa contre lui comme un marteau vivant.

En indiquant les maux qui, au IVe siècle, arrêtaient le progrès de la foi catholique en Afrique, nous n'avons pas nommé le paganisme; c'est que le paganisme, à cette époque, n'était plus une force, mais un impuissant assemblage de souvenirs. Les anciennes idées achevaient de mourir; parmi leurs représentants les plus illustres, les uns s'approchaient avec respect de la nouvelle lumière, les autres se consolaient de la défaite par des injures contre le christianisme vainqueur. Le génie du passé était comme une coupe vide qui ne peut plus rien pour la soif de l'homme; tout ce qui datait de loin se trouvait frappé de mort; il n'y avait de jeune et de vigoureux que la religion de Jésus-Christ : dans le craquement universel, l'avenir du monde ne pouvait plus appartenir qu'aux deux bras attachés sur le Calvaire. Il faut voir dans les biographies d'Eunape [1] les inutiles efforts des philosophes, des rhéteurs, des grammairiens, pour ressaisir l'influence qui leur échappait et retenir une société poussée

[1] *Eunapii Sardiani Vitas sophistarum et Fragmenta historiarum recensuit notisque illustravit J. F. Boissonade; accedit annotatio Dan. Wyttenbachii.* Amstelodami, 1822, 2 vol. in-8°.

dans des voies nouvelles. Lorsque la chute de Rome sera pour les polythéistes une occasion de murmurer et de blasphémer, saint Augustin leur répondra.

L'évêque d'Hippone est le grand homme de prédilection de toutes les âmes tendres et vives, et aussi de tous les esprits curieux qui cherchent par la voie philosophique le mot des énigmes de la vie humaine et de l'univers. « Si « j'avais à croire quelque philosophe sur la réputation, dit « Fénelon, je croirais bien plutôt Platon et Aristote, qui « ont été pendant tant de siècles en possession de décider : « je croirais même saint Augustin bien plus que Descartes, « sur les matières de pure philosophie; car, outre qu'il a « beaucoup mieux su les concilier avec la religion, on trouve « d'ailleurs dans ce Père un bien plus grand effort de génie « sur toutes les vérités de métaphysique, quoiqu'il ne les ait « jamais touchées que par occasion et sans ordre. Si un « homme éclairé rassemblait dans les livres de saint Augus-« tin toutes les vérités sublimes que ce Père y a répandues « comme par hasard, cet extrait fait avec choix serait très-« supérieur aux *Méditations* de Descartes, quoique ces « *Méditations* soient le plus grand effort de l'esprit de ce « philosophe[1]. »

L'appréciation des œuvres de saint Augustin nous a conduit à réaliser jusqu'à un certain point la pensée de Fénelon.

Pour une intelligence douée de quelque élévation et de quelque amour pour la vérité, l'âge où nous sommes n'a rien qui mérite l'enthousiasme. Des ruines pas encore assez vieilles pour qu'on puisse y rêver avec charme, pour que les fleurs y croissent et que la mousse y verdisse, des ruines d'hier et des ruines d'aujourd'hui sur lesquelles s'entre-choquent des hommes agités; un fracas de paroles à travers de vastes débris, paroles qui toutes ont l'ambition de saisir l'empire de l'avenir et qui meurent sans effet comme les vains bruits de la solitude : voilà ce qu'on voit, ce qu'on entend; et tout est si déplacé, si confondu dans le champ de bataille des partis, et la poussière soulevée par les com-

[1] *Lettres sur la Religion*, lettre IV. Ce travail de Fénelon et son *Traité de l'existence de Dieu* sont remplis des idées de saint Augustin.

battants a tellement obscurci les positions diverses, qu'on ne sait plus vers quel point marcher. L'âme alors se replie sur elle-même, et, grâce au dédain des choses d'ici-bas, plus prompte, plus légère dans son vol vers les régions supérieures, elle se livre avec ravissement à la contemplation de ces hauteurs divines qui ne connaissent ni ruines ni tempêtes, à ces recueillements mystérieux d'où nous sortons plus forts et meilleurs.

Cette situation n'est pas seulement le partage de quelques hommes choisis; tous ceux que n'embrase pas la fièvre des intérêts de la terre ont senti s'éveiller au fond de leur cœur le goût du christianisme. La religion, il y a dix-huit siècles, dans son envahissement du monde, commença de bas en haut; les rôles sont changés aujourd'hui; dans le nouveau travail qui s'accomplit, la foi visite les jeunes hommes instruits, les jeunes intelligences placées aux sommets, et, par la puissance de l'exemple, elle descendra et ramènera l'ignorance du peuple au pied de la croix. L'histoire de saint Augustin, grand et fécond sujet d'étude morale, religieuse et philosophique, peut ranimer les intelligences affaissées, purifier et élever les imaginations, favoriser les meilleurs instincts de nos contemporains. Il ne fait pas bon dans la caverne de Platon [1]; et l'évêque d'Hippone a des bras puissants pour vous aider à sortir de l'épaisseur des ombres.

Nous voulons aller au-devant d'un reproche que ne manqueront pas de nous adresser certains esprits. Comme cet ouvrage est écrit par un homme de foi, ils jugeront que l'ouvrage manque de critique; c'est ce que des appréciateurs peu croyants ont dit de l'*Histoire de Jérusalem* [2]. Il est bon de s'entendre sur ce point. Ce que nous appelons, nous, de la critique, ce n'est pas l'exercice d'un contrôle plus ou moins philosophique sur les croyances chrétiennes, ce n'est pas même un système d'insinuation contre la vérité des dogmes, un soin constant d'assembler des nuages en face de la lumière catholique, une habitude de dénigrement ou

1 *République*, liv. VII.

2 Gudin de la Brenellerie avait jugé que le *Discours sur l'Histoire universelle* manquait de critique. Il y a de la gloire à être condamné avec Bossuet.

de blâme appliquée aux institutions ou aux traditions chrétiennes; nous laissons cette tâche à ceux qui, selon nous, comprenant mal la dignité de l'intelligence humaine, se refusent à plier sous le joug de la révélation. Notre critique à nous, c'est de montrer chaque événement avec son caractère, et chaque fait avec sa couleur; c'est de juger les différents systèmes, de ne rien introduire qui soit contestable aux points de vue de l'histoire et du bon sens, d'établir une exactitude rigoureuse à la place des fantaisies humaines, quels qu'en soient l'intention et le but; enfin, c'est de chercher à apprécier dans leur vérité les temps, les œuvres et les hommes. Voilà la critique à laquelle nous aspirons, et toute autre nous tenterait en vain. Elle ne nous paraît pas indigne d'un philosophe chrétien. L'homme dont on va lire l'histoire appliqua son discernement à la recherche de la vérité religieuse, et ne renonça point à sa raison lorsqu'il eut embrassé le christianisme; en marchant avec un génie si accoutumé à creuser toute chose, nous ne courons pas risque de déshonorer notre intelligence par un excès de crédulité.

M. de Maistre, en tête de son livre *Du Pape,* disait : « Il « pourra paraître surprenant qu'un homme du monde s'at- « tribue le droit de traiter des questions qui, jusqu'à ce « jour, ont semblé exclusivement dévolues au zèle et à la « science de l'ordre sacerdotal. » Pour se faire absoudre *de toute tache d'usurpation,* l'auteur exposait ensuite les raisons qui l'avaient déterminé à se jeter dans cette lice honorable. Il paraîtra assez surprenant aussi qu'un homme du monde se fasse l'historien de saint Augustin. Les excuses par lesquelles M. de Maistre justifiait son œuvre gardent une entière vérité; nous les invoquons toutes à l'appui de notre audace; que ne pouvons-nous, comme M. de Maistre, légitimer notre entreprise par une raison qui seule répond à tout : c'est le génie! Nous répétons avec l'auteur *Du Pape :* « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, « où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une « pierre pour l'édifice auguste, dont les plans sont visible- « ment arrêtés [1]. »

[1] *Du Pape,* discours préliminaire.

Non, le cœur ne nous a point failli devant la grandeur redoutable d'un tel sujet ; l'amour du bien, qui est notre passion, double nos forces et enflamme notre courage. Nous nous sommes souvenu d'une belle parole par laquelle saint Augustin ranimait ses jeunes amis dans la recherche des vérités sublimes : « Quand les petits s'appliquent à de « grandes choses, elles les font devenir grands [1]. »

L'*Histoire de saint Augustin* n'a pas été un caprice de mon esprit, une œuvre née d'une impression fortuite et sans que de longs précédents l'aient préparée. Les lettres n'ont pas seules rempli ma vie; la science religieuse m'a occupé; les divines Écritures et les Pères de l'Église ont tenu une grande place dans les études de ma jeunesse. Vingt ans de travaux sérieux, la contemplation des choses chrétiennes à Jérusalem et à Rome, m'ont amené à écrire l'*Histoire de saint Augustin.* Si j'ose parler de ces précédents, c'est que je désire ardemment obtenir du lecteur quelque confiance. J'ai lu dans leur texte tous les ouvrages de l'évêque d'Hippone dont je présente l'analyse; ceux qui ont ouvert les dix volumes in-folio de saint Augustin m'accorderont peut-être un peu d'indulgence, en songeant à un aussi énorme travail. La littérature contemporaine ne fait pas tant de façons; la conscience et l'amour du vrai sont à ses yeux un bagage incommode dont on ne doit pas trop s'embarrasser. Nous n'avons rien à dire de la forme de ce livre; quelque grave qu'en soit la nature, ce nouveau livre ne nous a pas fait oublier le caractère de nos précédents travaux; nous avons voulu, selon la nature de nos forces, que l'*Histoire de saint Augustin* fût à la fois une œuvre complète et une œuvre littéraire. Nous avons cherché à mettre à la portée de tout entendement la fleur du génie de ce grand homme : pour atteindre un tel but, il a fallu vaincre des difficultés dont les juges compétents sentiront l'étendue.

Les lieux font partie de l'histoire; ils complètent, animent et colorent les récits. Nous savions par expérience tout ce qu'il y a de lumière et de puissance dans la vue des lieux; et de même que nous avions mieux compris les livres et les

2 *Contre les acad.*, liv. I, chap. II.

événements du peuple hébreu en les étudiant en Palestine, de même nous espérions mieux comprendre saint Augustin et les peuples avec lesquels il vécut, en interrogeant les pays d'Hippone, de Calame et de Constantine. Au printemps de 1844, nous franchîmes les mers pour recommencer, au milieu des solitudes africaines, notre vie de voyageur, dans le but d'améliorer une œuvre d'histoire [1]. On visite avec un empressement pieux la demeure, la chambre d'un grand homme; on touche respectueusement ce qu'on croit lui avoir appartenu : nous cherchons ainsi dans les objets extérieurs, dans les images mêmes de la vie quelque chose comme l'explication de l'homme que nous voulons connaître. Pourquoi donc ne demanderait-on pas à sa terre natale, aux lieux où s'écoulèrent ses jours, à la nature et aux horizons, les secrets de son génie? L'homme ne se sépare pas plus de la nature que du corps même qu'il habite ; il s'inspire des lieux, et la physionomie de son intelligence et de sa vie s'empreint du climat, des collines, des cieux dont il est entouré. De plus, des noms de cités retentissent dans le récit; il faut marquer leur position et les reconstruire par la pensée ; il faut prêter l'oreille aux débris pour entendre les bruits du passé. Nous n'avons reculé devant aucune fatigue, devant aucun sacrifice pour donner quelque intérêt à ce sérieux travail.

Qu'on nous permette de finir par des réflexions qui ne seront point exprimées sans tristesse.

La société française, découpée en partis et en coteries, accueille mal l'homme qui marche dans l'indépendance de ses sentiments et de ses pensées. Il est difficile de se donner tout entier à un parti sans qu'on y laisse quelque chose de sa dignité, de son amour pour le vrai, et les partis ne manquent jamais de faire expier les réserves honorables. Le morcellement des opinions rend plus difficile de satisfaire des contemporains : mille tyrans sont là qui demandent à être flattés ou obéis; les innombrables dominations du

[1] Le récit de notre voyage en Algérie forme deux volumes intitulés : *Voyage en Algérie, études africaines*. Cet ouvrage se lie à l'*Histoire de saint Augustin* sous le double rapport des lieux et des vieux souvenirs des temps chrétiens d'Afrique.

moyen âge féodal se présentent de nouveau sous la forme de systèmes et d'idées. Comment poursuivre son chemin à travers tant de bannières diverses? et combien de fois ne sera-t-on pas arrêté par le qui-vive des sentinelles posées au pied des tours! L'uniforme de l'indépendance fait de vous un étranger dont on se défie et contre lequel on est toujours près de s'armer.

Si la France politique nous offre ces regrettables images, pourquoi au moins la France religieuse ne se montre-t-elle pas comme une douce et fraternelle association? Pourquoi les hommes de foi ne se donnent-ils point la main dans leurs luttes en faveur de la vérité? Tandis qu'avec Jésus-Christ il n'y a plus ni Scythe ni Barbare, à quoi bon l'indifférence glacée ou les rivalités jalouses sous l'empire d'une loi divine où tout est amour? L'énergie humaine n'est pas inépuisable; l'espoir d'accomplir un peu de bien la soutiendra longtemps, mais ne pourra suffire à la soutenir toujours; il lui faut d'encourageantes paroles, le sourire de l'amitié, l'appui d'une pensée commune. L'homme n'est pas plus fait pour vivre seul dans son intelligence que seul dans l'univers; l'association est le principal besoin de sa destinée. La France religieuse, mutilée, brisée par cinquante ans de révolutions, a subi une désorganisation funeste qui se retrouve dans les moindres détails de son existence; elle nous présente des individus, mais pas de corps; des efforts isolés, mais pas d'ensemble; elle nous présente une sorte de dispersion morale. Les hommes qui concourent à la défense des idées chrétiennes sont trop souvent réduits à ne prendre conseil que de leur zèle. Des jours mauvais pour la foi peuvent se lever sur notre pays; il faut prendre garde à ne pas diminuer par le découragement le nombre des combattants religieux!

Quant à celui qui écrit ces lignes, la paternelle bienveillance du pontife suprême [1] de l'univers catholique lui a fait oublier les dégoûts qu'il a parfois rencontrés sur sa route; des évêques dont les suffrages font sa gloire, de douces et illustres amitiés, suffisent à son ambition dans ce monde; il se souvient du Psalmiste, qui dit que le sépulcre et la

[1] Grégoire XVI.

poussière ne loueront point Dieu, ne raconteront point ses grandeurs, et, tant qu'il vivra, sa plume restera dévouée aux sublimes intérêts du christianisme, inséparables des intérêts du genre humain!

Un mot encore.

Au premier abord, il semble qu'on ait besoin d'une sorte d'intrépidité d'esprit pour livrer au public une grande étude, dans un temps où l'audace de tout dire obtient seule d'infaillibles succès. Et pourtant, en y songeant bien, on cesse de s'étonner qu'il faille à la populace des lecteurs quelque chose comme les joies du cirque. Aujourd'hui le feuilleton a ses gladiateurs, avec cette différence qu'ici ce ne sont point les gladiateurs qui reçoivent les coups, mais c'est la vérité, le bon goût, la langue et l'art lui-même. Les grossières félicités de l'amphithéâtre ne sauraient empêcher les esprits choisis de s'élever à des spectacles plus nobles et plus purs. D'ailleurs, lors même que l'*Histoire de saint Augustin* ne rencontrerait pas un seul lecteur, je n'aurais pas moins senti des voluptés sublimes dans la contemplation assidue d'un beau génie. A Balbeck, quand je m'arrêtais saisi d'admiration devant le temple du Soleil, j'aurais voulu voir là tous les hommes dont le cœur bat au spectacle des choses magnifiques; mais la stupide indifférence du Druse ou du Motuali qui passait à mes côtés, n'ôtait rien aux douces émotions de mon enthousiasme.

HISTOIRE

DE

SAINT AUGUSTIN

CHAPITRE I

L'enfance et la jeunesse de saint Augustin jusqu'à son voyage à Rome.

354-383

A vingt-cinq lieues sud-sud-est de Bone, à quinze lieues de Ghelma, l'ancienne Calame, le voyageur rencontre des ruines que les Arabes désignent sous le nom de *Souk-Arras;* ces ruines, qui couvrent un espace d'une demi-lieue carrée environ, sont celles de Thagaste, une des villes libres citées par Pline[1], et qui a reçu du berceau d'Augustin une renommée immortelle. D'abord livrée au schisme des donatistes, elle revint à l'unité catholique en 348 ou 349, à la suite des sévères décrets de l'empereur Constant. Augustin, surnommé Aurèle, y naquit le 13 novembre 354. D'anciens auteurs n'ont pas manqué de faire observer qu'Aurèle veut dire à la fois *or* et *soleil*, et qu'Augustin était bien digne de ce surnom; ses écrits et sa vie ont brillé comme l'*or*, et les hommes s'éclairent

1 Pline, liv. V, chap. v.

au *soleil* de son génie. Un vieux biographe a trouvé dans la signification du nom d'*Augustin* un présage des grandes choses accomplies par l'évêque d'Hippone; l'incomparable docteur *augmenta* l'Église catholique, la *chose chrétienne*[1]. Le monde révère sainte Monique, qui fut mère d'Augustin ; le nom de cette illustre femme reviendra plus d'une fois sous notre plume. Augustin eut pour père un homme de condition modeste, Patrice, qui mit au rang de ses premiers devoirs l'instruction de son fils. Il avait dix-sept ans lorsqu'il le perdit. Patrice mourut chrétien.

L'évêque d'Hippone s'est fait l'historien de sa jeunesse ; tout le monde a lu les *Confessions;* à quoi bon répéter des détails que nul n'ignore? Ce que nous avons à faire dans la première partie de notre travail, c'est de reproduire assez de traits et de couleurs pour que le tableau des jeunes années d'Augustin ne manque point à cette Histoire.

Augustin, enfant, apprit aux écoles de Thagaste les premiers éléments des lettres; il y rencontra des hommes qui invoquaient le nom de Dieu, et se mit à bégayer des prières a l'Être grand et éternel dont il entendait parler. Tout petit, il suppliait Dieu qu'on ne lui donnât pas le fouet, châtiment ordinaire de l'école. La passion du jeu le dominait; son caractère, enclin à la rébellion, pliait difficilement sous la volonté de ses parents et de ses maîtres. Les victoires remportées sur ses compagnons l'enivraient. Comme les contes et les récits fabuleux le charmaient, Augustin se sentit violemment attiré vers les émotions du théâtre. Il avait, en naissant, reçu de sa mère chrétienne le sel mystérieux des catéchumènes, mais n'avait pas été baptisé. Dans une maladie dangereuse survenue à l'âge le

1 Rem christianam *auxit.*

plus tendre, il demanda le baptême ; tout était prêt pour laver Augustin dans les eaux salutaires ; le jeune malade s'étant tout à coup trouvé mieux, on remit la cérémonie à un autre temps. Il était alors d'usage qu'on différât le baptême ; on attribuait aux fautes commises après la régénération sainte plus de gravité. Par quelles révolutions morales devra passer Augustin avant d'arriver à la régénération baptismale !

On sait l'aversion d'Augustin pour l'étude dans le premier âge de sa vie, sa violente aversion surtout pour l'étude du grec ; rien ne lui paraissait plus difficile que d'apprendre une langue étrangère ; mais il aimait le latin, qu'il avait appris sans méthode ni tourment, insensiblement, par une expérience de tous les moments, au milieu des caresses de sa nourrice, au milieu des jeux et des passe-temps de l'enfance. Ceux qu'on appelait alors des *grammairiens* initiaient Augustin dans les plus secrètes beautés de la langue de Virgile, et plus tard ce souvenir devint pour lui un remords : « Il lui fallait occuper son esprit des courses vagabondes de je ne sais quel Énée, tandis qu'il oubliait ses propres égarements ; il s'attendrissait sur la mort de Didon, qui avait péri pour avoir trop aimé ce Troyen, et ne pleurait pas sur lui-même déjà mort, puisqu'il manquait d'amour pour Dieu[1] ! » Augustin met le simple avantage de savoir lire et écrire bien au-dessus des aventures d'Énée. Les voiles qui flottaient à la porte des écoles des grammairiens étaient comme un emblème des prétendus mystères renfermés dans les fables anciennes ; mais ces fables allégoriques, dit saint Augustin, annonçaient plutôt que les grammairiens cherchaient à cacher leurs erreurs ; il les appelle des *vendeurs de gram-*

1 *Confessions*, liv. I, chap. XIII.

maire, des *acheteurs*, et leur science ne lui inspirait que dédains.

Les *Confessions* nous racontent que le fils de Patrice dérobait beaucoup de choses au logis, soit sur la table paternelle, soit dans le meuble où l'on enfermait les provisions ; il lui arrivait de n'être vainqueur dans ses jeux que par supercherie ; ainsi la corruption, observe saint Augustin, entre de bonne heure dans le cœur des enfants : « Tels « ils sont alors au sujet de leurs noix, de leurs balles, de « leurs oiseaux, avec les maîtres et les surveillants, tels « ils deviennent par la suite à l'égard des rois et des « magistrats pour de l'argent, des terres, des esclaves ; « c'est le même fonds de corruption dont les années « changent seulement les effets, de même qu'aux légers « châtiments des écoles succèdent les supplices et les bour- « reaux. C'est donc seulement la petite stature des enfants « que vous avez considérée, ô mon Sauveur et mon roi, « comme un symbole d'humilité, lorsque vous avez dit « en les montrant : *Le royaume des cieux est à qui leur res- « semble*[1]. »

Madaure (aujourd'hui Mdaourouche)[2], à sept lieues de Thagaste, plus importante que la ville natale d'Augustin, offrait des ressources pour l'étude des lettres humaines. Augustin y fut conduit à seize ans. Bientôt les écoles de Madaure ne suffirent plus à son savoir et à son intelligence ; son père songea à le conduire à Carthage. Le voyage était long, le séjour et les études dans la métropole africaine coûtaient beaucoup d'argent ; Patrice était pauvre, et mit tous ses soins à réunir la somme dont Augustin avait besoin. La postérité doit bénir la mémoire de ces pères

[1] *Confessions*, liv. I, chap. XIX.

[2] Ptolémée écrit *Maduros* : on écrit aussi *Mataure*. On trouve dans la notice de Numidie : *Episcopus Metaurensis*.

généreux qui, frappés du naissant génie d'un fils, n'ont pas craint de tirer de leur pauvreté tout ce qu'il fallait pour ouvrir les portes de l'avenir à une jeune destinée.

Durant son séjour dans la maison paternelle, avant le départ pour Carthage, à cet âge où le sang bouillonne et emporte un adolescent, Augustin ne put maîtriser ses penchants. Les *Confessions* nous parlent, avec l'expression d'un violent repentir, d'un vol de poires que commit alors le fils de Monique, avec une troupe de jeunes amis; les poires n'étaient ni belles ni bonnes; Augustin en avait de meilleures chez lui, ce qui ne l'empêcha pas d'aller secouer pendant la nuit le poirier du voisin, et d'en saisir les fruits, qu'on jeta ensuite aux pourceaux. Cette espièglerie d'écoliers revint avec amertume dans le souvenir du saint évêque d'Hippone.

A la fin de l'année 370, Augustin prenait place au premier rang dans les écoles de rhétorique à Carthage; les séductions d'une grande cité ne manquèrent pas d'avoir prise sur ce cœur si ardent; les joies du théâtre entrèrent pour beaucoup dans la vie du jeune étudiant[1]. La coupable liaison d'Augustin avec une femme nous rappelle ses pleurs pénitents; il lui demeura fidèle quatorze ans; cette constance n'en diminue point la faute, mais elle révèle les sentiments du cœur. L'auteur des *Confessions* ne s'est pas épargné dans le récit de son séjour à Carthage; pourtant Vincent le Rogatiste nous apprend que le fils de Monique passait pour un jeune homme *ennemi du trouble et aimant l'honnêteté*. Saint Augustin nous a dit lui-même qu'il ne se mêlait point aux excès des écoliers de Carthage, tout fiers de leur surnom de *ravageurs*[2]. Il partageait la demeure

[1] Le deuxième chapitre du troisième livre des *Confessions* explique parfaitement les sources du plaisir et de l'intérêt qu'on trouve aux spectacles.

[2] *Eversores.*

d'un ami, Romanien, de Thagaste, qui, après la mort de Patrice, devint son principal appui, et l'affranchit de tous les soucis temporels. Les libéralités du riche Romanien envers le jeune Augustin ont jeté sur son nom une sorte d'éclat : les grands hommes donnent à leurs amis une douce et durable renommée en échange du bien qu'ils en reçoivent.

A dix-neuf ans, Augustin fut profondément remué par la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron, ouvrage que nous avons perdu dans le naufrage des temps ; il se sentit saisi d'un violent mépris pour les espérances du siècle, et d'un ardent amour pour l'immortelle beauté de la sagesse. Nous regardons comme une gloire de Cicéron d'avoir le premier éveillé dans l'âme d'Augustin le goût des biens invisibles et de la beauté impérissable. Quelque chose venait refroidir son enthousiasme pour l'ouvrage de l'orateur romain ; c'était l'absence du nom de Jésus-Christ. Le fils de Monique avait appris à aimer ce nom dès ses plus tendres années ; il l'avait sucé avec le lait ; à travers les tempêtes de son jeune cœur, le nom de Jésus-Christ y était resté au fond comme un parfum divin ; les plus magnifiques traités de philosophie lui semblaient incomplets et perdaient à ses yeux de leur puissance et de leur charme, du moment que le nom de Jésus-Christ ne s'y trouvait point. Augustin commença à lire les saintes Écritures, auxquelles il ne comprit rien d'abord ; la seule impression qu'il en garda, ce fut que rien dans les livres sacrés ne pouvait se comparer à l'éloquence majestueuse de l'orateur romain [1] ; la simplicité biblique n'allait pas à l'orgueil de son esprit.

A cette époque Augustin rencontra pour la première

1 *Confessions*, liv. III, chap. V.

fois des manichéens, grands parleurs, qui répétaient toujours *vérité, vérité,* et dont le cœur était vide de toute vérité[1]. Il se laissa enchaîner dans les ténèbres d'une opinion insensée. Ce génie, pris aux piéges des sectaires, aiglon garrotté dans les liens de l'erreur, en était venu au point de croire qu'une figue détachée de l'arbre pleurait, que le figuier pleurait aussi, et que les gouttes de lait de la figue détachée étaient des larmes[2]! Mais l'élu de la Providence pour la défense du monde catholique n'était pas destiné à se coucher dans ses erreurs comme dans un lit de repos; les larmes d'une pieuse mère ne tombaient point en vain aux pieds de Jésus-Christ; Monique pleurait son fils plus amèrement *qu'une autre mère ne pleure son enfant qu'on va porter en terre.* Toutefois Augustin ne fut que simple auditeur parmi les manichéens; il ne figura jamais parmi leurs prêtres et leurs élus. Son esprit, qui avait faim et soif de vérité, ne trouvait point dans le manichéisme une complète réponse aux doutes dont il était travaillé; mais rien de mieux ne s'offrait alors à sa sincérité. Il se pratiquait chez les manichéens des choses infâmes connues seulement des initiés et qui étaient ignorées d'Augustin; le jeune auditeur n'avait aucune idée de leur eucharistie; tout ce qu'il savait de leurs cérémonies, c'était la prière à laquelle il assistait quelquefois; dans cette prière, qui n'avait rien de mauvais, les assistants se tournaient toujours vers le soleil.

En 375, Augustin avait achevé ses études à Carthage; revenu à Thagaste, il y enseignait la grammaire; la demeure de Romanien, son appui et son ami, était encore

1 *Confessions,* liv. III, chap. VI.

2 Dans cette partie de ses *Confessions,* saint Augustin fait une admirable peinture de Dieu, du mal, de la variété des lois humaines et religieuses selon les temps et les lieux, de l'harmonie universelle qui naît de la diversité. Liv. III chap. VII.

devenue la sienne. Ce fut alors que Monique eut le songe prophétique d'après lequel elle permit à son fils de demeurer dans sa maison et de s'asseoir à sa table, ce qu'elle lui avait interdit depuis quelque temps, à cause de ses détestables erreurs. On connaît ce songe ; Monique, debout sur une pièce de bois dans l'attitude d'une profonde tristesse, vit s'avancer vers elle un jeune homme brillant de lumière qui, instruit de la cause de son chagrin, lui ordonna de ne plus s'inquiéter, de regarder attentivement, et lui dit que *là où elle était, elle verrait aussi son fils.* En effet, la pieuse mère, ayant jeté les yeux autour d'elle, reconnut le jeune Augustin sur cette même pièce de bois. Saint Augustin nous raconte qu'il chercha à interpréter le rêve en faveur de ses propres doctrines, comme si ce rêve eût signifié qu'un jour sa mère adopterait ses croyances, et non pas qu'il dût embrasser les croyances de sa mère : « Non, » lui répondit Monique sans la moindre hésitation ; « il ne m'a pas été dit : *Vous êtes où il est,* mais *il est où* « *vous êtes.* » Cette prompte réponse de sa mère fit sur l'esprit d'Augustin une plus profonde impression que le songe lui-même.

Augustin cependant resta encore neuf ans dans les voies mauvaises. Un saint évêque que Monique avait supplié de s'occuper de son fils s'en excusa en disant qu'il le trouvait trop indocile ; il fit espérer à la pauvre mère qu'Augustin finirait par quitter de lui-même le manichéisme, et se donna pour exemple, car lui aussi avait été livré à ces rêveries impies. Pressé par les instances et les gémissements de Monique, l'évêque lui fit entendre ces touchantes paroles : « Allez et continuez de faire ce que vous avez fait : « il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. » Monique reçut ces paroles comme si elles étaient descendues du ciel même.

O mystérieuse puissance des larmes d'une pieuse mère! un ange les recueille dans une coupe d'or, et les porte au pied du trône divin comme l'offrande du plus grand prix ; les pleurs d'une sainte mère pour son fils se changent en bouclier de diamant qui le défend à travers la vie. Si ce fils est enseveli dans la nuit du mensonge, les larmes maternelles ont une force inexprimable pour l'arracher du gouffre, quelle qu'en soit la profondeur; elles disent au jeune homme couché dans le cercueil de l'erreur, comme autrefois le divin Maître au fils de la veuve de Naïm : *Lève-toi, je te le commande!* Orages de l'Océan, bêtes du désert, vous ne pourrez rien contre le fils protégé par les larmes d'une mère priant sans cesse au pied de la croix ! vous ne pourrez rien contre lui, périls de tout genre dont la carrière de l'homme est semée : et quand la mère qui prie et qui pleure se sera envolée sur un rayon de lumière vers l'invisible patrie où l'œil ne connaît plus les larmes, sa prière gardera encore le fils qu'elle aura laissé orphelin !

De dix-neuf ans à vingt-huit ans, la vie d'Augustin fut tour à tour consacrée à la défense du manichéisme et à l'enseignement des belles-lettres. Il demeura peu de temps à Thagaste ; la perte d'un ami avec lequel l'avait étroitement lié une conformité de goût, d'âge et d'étude, lui rendit intolérable le séjour de la ville natale. Augustin sentit dans toute son amertume la douleur de ne plus retrouver autour de lui celui qui remplissait sa vie et son cœur. Comme l'idée qu'il se faisait de l'Être éternel restait encore vague et incertaine, ses angoisses, ses larmes, son dégoût du monde ne le ramenaient point à Dieu. Privé de tout soutien au milieu d'un vide immense, et retombant toujours sur lui-même, il était devenu pour son âme comme une habitation funeste qu'elle voulait fuir et d'où elle ne

pouvait sortir. Augustin quitta Thagaste pour chercher un peu moins son ami aux lieux où ses regards n'avaient pas coutume de le rencontrer. En reprenant le chemin de Carthage, il pouvait aussi s'abandonner à la pensée d'y trouver une scène plus vaste et plus digne de son talent. Son ami Romanien le vit partir de Thagaste avec regret; après avoir inutilement combattu la résolution d'Augustin, il ne continua pas moins envers lui ses libéralités.

Augustin enseigna la rhétorique à Carthage ; l'attention publique ne tarda pas à être frappée de ce jeune maître. Il nous faut citer parmi ses disciples un fils de Romanien, Licentius, que nous retrouverons un peu plus tard, et Alype, qui déjà avait reçu à Thagaste les leçons d'Augustin : le nom d'Alype est demeuré à jamais attaché à celui du grand homme dont nous avons entrepris l'Histoire. Le nouveau professeur de rhétorique, vivement épris de la gloire, s'enivrait des applaudissements de son école, et, poursuivant les triomphes partout où on pouvait en obtenir, il disputa le prix de poésie qui se proclamait au théâtre au milieu des acclamations d'une nombreuse assemblée. Un devin lui proposa de lui faire remporter la couronne. Ces devins, sorte de charlatans mystérieux, offraient des sacrifices d'animaux pour appeler les démons à l'aide de celui en faveur de qui s'accomplissaient les détestables cérémonies. Augustin, plein d'horreur pour ces abominations, fit répondre au personnage que, quand même la couronne serait d'or et immortelle, il refuserait de l'obtenir au prix de la mort même d'*une mouche*. Il n'eut besoin que de son talent pour remporter le prix. Le proconsul de Carthage qui posa la couronne sur la tête d'Augustin était un médecin célèbre appelé Vindicien. Il admit le jeune vainqueur dans sa familiarité ; s'étant aperçu de sa passion pour les livres qui traitaient de l'astrologie judiciaire, le

proconsul le détourna de cette étude comme d'une occupation indigne de son esprit. Le vieux proconsul s'y était jadis appliqué ; il avait ensuite repoussé l'astrologie avec dégoût parce qu'elle ne lui avait offert qu'un amas d'impostures. Il attribuait le succès de quelques-unes des prédictions des astrologues à la puissance du hasard, puissance qu'il supposait répandue dans toutes les parties de la nature. Une comparaison ingénieuse lui servait mieux à expliquer sa pensée.

« Puisqu'il arrive souvent, disait Vindicien, qu'en ouvrant à l'aventure le livre d'un poëte avec l'intention d'y trouver quelque lumière dont on a besoin, on tombe sur tel vers qui s'accorde merveilleusement avec ce que l'on y cherche, bien qu'en le composant ce poëte eût, sans doute, tout autre chose dans l'esprit, il ne faut pas s'étonner si, poussé par quelque instinct secret qui le maîtrise et sans même savoir ce qui se passe en lui, par pur hasard enfin et non par sa propre science, les réponses d'un homme s'accordent quelquefois avec les actions et les aventures d'un autre homme qui vient l'interroger. »

L'opinion de Vindicien donna beaucoup à penser à Augustin. Mais ce qui acheva de discréditer l'astrologie dans son esprit, ce fut un entretien avec un de ses amis appelé Firmin, dont le père avait été fort enclin à cette étude. Firmin lui apprit que lui et le fils d'une servante d'un ami de son père étaient nés dans le même moment, et, par conséquent, sous le regard des mêmes planètes ; l'horoscope des deux nouveau-nés ne pouvait qu'être absolument le même ; et pourtant l'un, Firmin, avait été appelé aux charges les plus honorables, et l'autre traînait péniblement ses jours dans la plus grossière condition ! Ce trait parut à Augustin un argument sans réplique contre l'astrologie. Il y avait à Carthage un devin nommé Albicère, dont les ré-

ponses, pleines d'une surprenante vérité, confondaient l'intelligence d'Augustin. Celui-ci, ayant perdu une cuiller, s'amusa à faire consulter Albicère, qui découvrit aussitôt à qui appartenait la cuiller, et en quel endroit elle était cachée. « Dites-moi à quoi je pense? » demanda un jour au devin un disciple de notre professeur. « A un vers de Virgile, » répondit Albicère, qui récita le vers. Il ne s'était pas trompé.

En 380 ou 381, de longues réflexions sur l'union harmonieuse des parties et sur l'accord qui s'établit entre un corps et un autre corps, amenèrent Augustin à composer *deux* ou *trois* livres sur la Beauté et la Convenance. « Vous « en savez au juste le nombre, ô mon Dieu! s'écrie saint « Augustin dans ses *Confessions*[1]; pour moi, je l'ai oublié, « n'ayant plus cet ouvrage, et ne sachant plus même com- « ment je l'ai perdu. » Cet ouvrage était dédié à Hierius, orateur établi à Rome et originaire de Syrie, qu'il n'avait jamais vu.

Les erreurs d'Augustin se prolongèrent par l'absence d'hommes supérieurs qui pussent parler fortement à son esprit et lui montrer, avec la double autorité de la science et du génie, de quel côté se trouvait la vérité. Personne à Carthage ne l'égalait en pénétration. Ce jeune homme qui, à vingt ans, avait compris tout seul et à la simple lecture les catégories d'Aristote, qui, sans le secours d'aucun maître, avait appris la géométrie, l'arithmétique, la musique, et deviné l'art de l'éloquence[2], triomphait sans peine chaque fois qu'une dispute philosophique ou religieuse s'engageait; de faciles victoires enflaient son cœur au lieu

[1] Liv. IV, chap. XIII.

[2] Les sciences manquaient à son esprit, plutôt que son esprit aux sciences; et dans la facilité qu'il avait à les apprendre, on eût dit qu'il les inventait. Fléchier, *Panég. de saint Augustin.*

de l'éclairer. Augustin, dans les derniers temps de son séjour à Carthage, nous apparaît comme un jeune mendiant affamé de vérité, et nul n'est assez riche en Afrique pour faire magnifiquement l'aumône à son intelligence. S'il eût vécu dans le siècle précédent, au temps du grand Cyprien, les jours mauvais de sa vie eussent été abrégés; mais plus le détour fut laborieux et long, plus l'arrivée à la foi fut éclatante, et c'est précisément parce que l'Église d'Afrique manquait alors de grandes lumières, que Dieu lui réservait Augustin.

D'un autre côté, le manichéisme n'était représenté par aucun homme fort; cette circonstance, qui réduisait les doctrines persanes à leur propre valeur, devait favoriser le retour d'Augustin à la vérité religieuse. Les plus mauvaises doctrines reçoivent un certain prestige de la puissance du talent qui s'attache à leur défense; ce prestige manquait alors au manichéisme. On avait beaucoup vanté à Augustin un *certain évêque* manichéen, Fauste de Milève, en Numidie; à chaque doute qui traversait l'esprit du professeur de rhétorique de Carthage, à chaque difficulté qu'il élevait contre leur système, les sectaires le renvoyaient à Fauste, comme à l'oracle à qui rien n'était caché, et devant lequel tout argument tombait en poussière. En 383, Fauste étant venu à Carthage, Augustin se présenta à ce pontife du manichéisme, qu'il avait tant souhaité de voir et d'entendre. Or il se trouva que Fauste n'était qu'un parleur agréable; il disait mieux, mais ne disait pas plus que les autres manichéens. Sa parole facile avait seule pu lui faire une renommée. Après quelques objections sérieuses restées sans réponse, Augustin ne tarda pas à reconnaître que, de toutes les sciences, Fauste ne savait que la grammaire, et encore assez médiocrement. Quelques harangues de Cicéron, quelques ouvrages de Sénèque, di-

vers passages des poëtes et les livres manichéens les mieux écrits, voilà de quoi se composait le savoir de ce génie tant vanté ; cette étude avait donné une grâce élégante et de la séduction à son langage. Comme les manichéens mêlaient à leurs doctrines les hautes sciences, et qu'ils avaient la prétention d'expliquer les phénomènes du ciel et la marche des astres, Augustin pensait trouver dans Fauste un grand astronome ; il ne trouva qu'un ignorant, mais un ignorant de bonne foi et qui avouait son insuffisance. Ce mécompte refroidit beaucoup Augustin ; en voyant le peu que savait le plus célèbre d'entre eux, il désespéra de rencontrer la vérité dans leurs rangs.

L'Afrique, qu'Augustin était appelé à élever au rang des plus illustres pays catholiques, n'avait point été choisie pour être l'instrument de la conversion de cet ardent chercheur de la vérité, qui fuyait sans cesse à ses regards avides. D'autres contrées devaient l'enfanter à la vie. Rome, qui un jour le proclamera docteur sublime à la face de l'univers, sera auparavant le témoin des inquiétudes de son âme errante, et Milan aura l'insigne honneur de voir Augustin entrer dans l'eau baptismale.

CHAPITRE II

Saint Augustin à Rome ; état de cette ville, de ses mœurs et du monde romain ; saint Augustin à Milan ; les préliminaires de sa conversion. — Il est converti.

383-386

Les étudiants de Carthage étaient fort indociles et fort turbulents ; ils faisaient invasion dans les écoles de la ville, et telle était la puissance de cette détestable coutume, que les maîtres ne venaient jamais à bout de maintenir contre

les écoliers étrangers la discipline de leur classe. Ces violences avaient fini par fatiguer Augustin. On lui avait vanté la soumission de la jeunesse des écoles de Rome ; le professeur résolut de s'en aller vers l'antique capitale de l'univers ; les magnifiques souvenirs de Rome, le génie de ses grands hommes, la majesté de son histoire, donnaient, sans doute, du charme à ce projet d'Augustin. Sa jeune ambition se plaisait aussi dans la perspective d'une scène plus haute, d'un plus large horizon. Ainsi se poursuivaient les desseins providentiels sur le fils de Monique, sans que lui-même reconnût la main de Dieu.

Monique, dont le cœur se brisait à la seule pensée d'une longue séparation, ne voulait pas laisser partir son fils ou voulait partir avec lui. Elle s'avança jusque sur le rivage de la mer où devait s'embarquer Augustin. Celui-ci feignit de ne monter sur un navire que pour prolonger ses adieux à un ami et rester avec lui jusqu'au moment du signal du départ ; trompant l'amour de sa mère et voulant se dérober à ses larmes, Augustin lui persuada de passer la nuit sur le rivage dans une chapelle consacrée à l'illustre Cyprien. Dès que le vent se fut levé, on mit à la voile ; et tandis que la pauvre mère, retirée dans l'oratoire de Saint-Cyprien, offrait à Dieu pour son fils ses prières et ses pleurs, le navire s'éloignait. Oh ! que de gémissements et de sanglots lorsque Monique vit les flots déserts et reconnut le départ de son fils ! Tout ce qu'elle put faire dans sa douleur, ce fut de le recommander de nouveau à la Providence ; puis elle regagna tristement son foyer.

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, n'a pas songé à nous dire quel était l'état de Rome et de l'empire quand il parut pour la première fois dans cette ville qu'on appelait le sanctuaire de l'univers. A défaut du témoignage de notre docteur africain, nous chercherons ailleurs ce qui restait de

l'ancien monde, et nous essaierons de reconstruire avec des lambeaux et de fugitives indications le passé romain de cette époque.

D'après les évaluations les plus probables, Rome, bâtie en forme circulaire et d'une circonférence de vingt-un milles, renfermait alors environ douze cent mille habitants. On y comptait près de dix-huit cents palais ou maisons opulentes, et près de quarante-sept mille demeures à plusieurs étages, où le peuple était misérablement entassé[1]. L'inégalité des fortunes offrait d'étonnantes disproportions. La société romaine ne présentait point ce milieu que nous trouvons dans les sociétés de l'Europe moderne; la classe moyenne n'y existait pas. C'était d'un côté l'esclavage, la misère oisive ou livrée aux métiers, de l'autre de très-riches existences et même des fortunes si élevées qu'on serait tenté d'accuser d'invention fabuleuse les auteurs de ce temps. Que dire de ces sénateurs qui tiraient de leurs patrimoines un revenu annuel de quinze cent mille francs de notre monnaie, sans compter les provisions de blé et de vin? Les domaines des grandes familles romaines s'étendaient non-seulement en Italie, mais aussi dans l'Archipel, le Péloponèse et l'Afrique.

Nous disions plus haut que rien d'intermédiaire ne se rencontrait dans la société romaine. On voyait au-dessous d'une aristocratie opulente le peuple pauvre et libre et les esclaves laborieux. Mais ce peuple pauvre et libre comment subsistait-il? La très-mauvaise organisation des sociétés anciennes, à Athènes comme à Rome, consistait à dissiper et à ne rien produire; les esclaves seuls travaillaient, et tout ce qui, n'étant pas esclave, n'était pas riche, vivait aux dépens du trésor public. Il y avait à Rome deux ou

[1] Nardini, *Roma antica*, liv. III.

trois cent mille citoyens libres qui, au nom de leur dignité, méprisaient les labeurs utiles et subsistaient aux frais de l'État. L'*annone* était leur budget. Parmi les dieux, si nombreux aux bords du Tibre, le plus adoré fut toujours Jupiter Pillard. Les plus aimés des empereurs étaient ceux qui pouvaient faire les plus abondantes distributions : c'est ce qui nous explique la popularité de tant d'empereurs infâmes. Ces deux ou trois cent mille citoyens libres, ayant voix dans les comices, ne possédant rien et dédaignant les travaux manuels comme indignes de la majesté romaine, formaient au cœur de Rome un chancre qui hâta sa chute. Ce n'était pas le droit au travail ; c'était le droit à l'oisiveté, ce qui peut-être au fond est un peu la même chose. La grande cause qui frappa de mort les sociétés de l'ancien monde, ce fut l'absence du travail. Les peuples anciens ne comprirent pas cette loi du travail qui entretient la vie des empires, multiplie la richesse, crée les conditions, les améliore ou les refait. Ils abandonnaient le travail aux esclaves, et ne jugeaient dignes de leurs mains que les armes et l'agriculture. Le christianisme, en faisant du travail, qu'il a divinisé, une loi pour tous les hommes, a mis dans les flancs des sociétés modernes une vitalité inconnue aux nations païennes.

Augustin avait vu des monuments à Carthage; mais il ne dut pas s'arrêter sans une vive surprise devant les monuments de Rome, qui gardaient à cette époque toute leur magnificence. Vingt-six ans auparavant, l'empereur Constance, visitant Rome pour la première fois, admirait du haut de son char de triomphe le temple de Jupiter Tarpéien, l'immense amphithéâtre construit en pierres de Tibur, le Panthéon avec les colonnes qui portaient les statues des consuls et des anciens princes, le temple de la Ville, la place de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade,

la place de Trajan, *unique sous le soleil,* comme dit Ammien Marcellin. Les sanctuaires païens de Rome, dans lesquels Augustin entrait en voyageur, devaient voir les images du christianisme se substituer aux images de leurs dieux.

Où en étaient les mœurs de Rome dans ce IVe siècle où le génie chrétien éclata avec tant de séve et d'élan? Qu'étaient devenus les descendants de ces anciens Romains si sobres, si pauvres, si désintéressés? Dans ces abîmes de décadence on ne trouve plus trace de délicatesse, d'honneur, de vertu ; la frivolité, l'indolence et l'ignominie remplissaient les jours de ces patriciens qui traînaient de grands noms. Avec le fruit des rapines ou des honteuses manœuvres, ils donnaient libre carrière à leurs appétits, à leurs vices ; ils épuisaient toutes les joies brutales. La gloutonnerie et l'extravagance marquaient leurs festins ; lorsqu'il leur prenait fantaisie d'inviter des étrangers à leur table, ce n'est ni le mérite ni la bonne renommée qui inspiraient leur choix ; ils préféraient les joueurs de dés et les libertins. Rien n'était digne d'admiration que l'abondance et la variété des viandes : ce qu'on mangeait, donnait de la gloire. Quelquefois, au milieu d'un festin, on demandait des balances pour peser les poissons, les oiseaux, les loirs, devant lesquels les convives s'étaient extasiés. Trente secrétaires avaient mission de compter les services [1]. Des maisons, jadis célèbres par le goût des sérieuses études, ne connaissaient plus que les bavardages de l'oisiveté et les molles harmonies. On entendait les orgues hydrauliques à côté des bibliothèques fermées comme des tombeaux. Des lyres, grandes comme des chariots [2], des flûtes, tout l'atti-

[1] Ammien Marcellin, liv. XXVIII.

[2] *Lyræ ad speciem carpentorum ingentes,* Ammien Marcellin, liv. XVI.

rail des histrions, voilà ce qui frappait les regards dans ces palais. Au lieu d'un philosophe, on trouvait un chanteur; au lieu d'un orateur, un baladin. Impitoyables pour les moindres détails de leur service, ces maîtres dégénérés condamnaient à trois cents coups d'étrivières l'esclave coupable de n'avoir pas apporté de l'eau chaude assez promptement; ils se montraient fort indulgents s'il s'agissait d'un meurtre commis par un de leurs esclaves. Des mouches se posaient-elles sur les franges de soie de leurs éventails dorés, un faible rayon de soleil pénétrait-il par un petit trou de leurs ombrelles, ils se plaignaient de n'être pas nés chez les Cimmériens.

Lorsqu'ils sortaient de leurs demeures, ils portaient des bagues et des bijoux, d'éclatantes robes de soie, un manteau agrafé autour du cou, qu'ils secouaient de temps en temps pour laisser voir toutes les splendides variétés de leur vêtement; une bruyante foule d'esclaves les suivaient. Ils aimaient à parcourir Rome en grande cavalcade, ébranlant le pavé sous les pas de leurs chevaux rapides, précédés des plus bas officiers de leur maison et des oisifs de la rue, et suivis de leurs eunuques, jeunes et vieux, dont le livide visage était horrible à voir. Souvent un de ces patriciens, entrant dans les bains accompagné de cinquante domestiques, demandait d'un ton menaçant où donc ils étaient, et si tout à coup il apprenait qu'il y eût là quelque courtisane, eût-elle vieilli dans la débauche, il courait lui porter des hommages, et l'exaltait, dit l'historien [1], comme les Parthes exaltaient Sémiramis, les Égyptiens Cléopâtre les Cariens Artémise, les Palmyréens Zénobie.

Les menaçantes apparitions des barbares, les questions de paix ou de guerre ne troublaient pas les grossières féli-

[1] Ammien Marcellin, liv. XXIII.

cités de l'aristocratie romaine; on n'aurait pas eu la force d'être curieux pour des sujets graves ou éloignés; l'activité de l'esprit et du cœur n'allait pas au delà des qualités et des mérites des coursiers et des conducteurs de chars nouvellement arrivés à Rome. On se tenait plus au courant des riches sans famille dont on convoitait l'héritage que des affaires de la république. Tout était fatigue, tout pesait à la mollesse de ces inutiles fardeaux de la terre. Une visite à des campagnes situées à quelque distance, une chasse qui ne leur donnait d'autre peine que celle d'y assister, une promenade en bateau peint depuis le lac Averne jusqu'à Pouzzoles ou à Gaëte, surtout par une chaude journée, étaient pour eux, dit Ammien Marcellin[1], comme les grands voyages d'Alexandre ou de César. C'est ainsi que le patricien païen des derniers temps se préparait au terrible passage d'Alaric. Beaucoup de ces illustres corrompus ne croyaient plus à rien, et, pour eux, le ciel, sans puissances supérieures, n'était qu'un brillant désert; mais la superstition envahissait leurs âmes fermées à toute religion; ils ne se seraient pas montrés en public, ne se seraient pas lavés et n'auraient pas mangé sans avoir attentivement consulté les éphémérides pour savoir où en était la planète de Mercure, ou à quel degré du Cancer se trouvait la lune.

L'histoire contemporaine ne nous a pas laissé ignorer les mœurs du peuple, de ce peuple-roi qui manquait de chaussures. Le vin, les dés, la débauche, les spectacles, le grand cirque, voilà les joies, les passe-temps, les travaux des citoyens. Des groupes d'oisifs en querelle remplissaient les rues, les places et les carrefours. Quelques-uns, se faisant écouter par l'autorité de la vieillesse, déclaraient la

[1] Liv. XXVIII.

république en péril si tel conducteur de char ne sortait pas le premier des barrières et ne rasait pas la borne : la grande, l'ardente affaire qui préoccupait le plus la multitude, c'étaient les jeux du cirque. Ammien Marcellin avait vu les citoyens à jeun, attirés par l'odeur des viandes et les cris des femmes semblables aux cris des paons affamés, s'avancer dans les salles sur la pointe des pieds et se ronger les doigts en attendant que les plats fussent refroidis. Le soleil de la majesté romaine ne se couchait pas dans la gloire.

De nouvelles révolutions venaient d'agiter le monde des Césars. Ce fut au mois d'août 383 que périt à Lyon le jeune empereur Gratien, l'élève d'Ausone, abandonné par ses troupes et victime de l'usurpation de Maxime; le fils de Monique se trouva donc au milieu des émotions que cette nouvelle put produire à Rome entre deux courses de chars, mais il n'en a point parlé. Trop peu belliqueux pour son armée, trop ami des catholiques pour les ariens et pour le peuple encore livré aux superstitions du polythéisme, Gratien, malgré des vertus rares et des mœurs douces, n'emporta pas de grands regrets ; l'Église le pleura; les larmes les plus tendrement versées furent celles de saint Ambroise : il aimait d'une affection paternelle le jeune empereur.

L'année précédente, Gratien avait frappé un grand coup contre ce paganisme qui durait depuis onze siècles. Il avait fait disparaître de la salle du sénat la statue de la Victoire, dépouillé de leurs revenus et de leurs priviléges les pontifes, les prêtres et les vestales, et réuni au domaine impérial tous les biens appartenant aux temples. Gratien ne s'était pas ému d'une requête de Symmaque, ancien proconsul d'Afrique, requête portée au nom de la portion païenne du sénat et contre-balancée par une supplication

contraire des sénateurs chrétiens adressée au pape Damase. On ne manqua pas d'attribuer à cette irrévérence envers les dieux la famine causée à Rome par les retards des navires d'Afrique et les habitudes imprévoyantes des administrateurs romains. Les mesures prises à l'occasion de cette famine nous laissent voir un curieux témoignage de la corruption de la ville éternelle à cette époque. Quand il fallut aviser à la diminution du nombre des bouches, on chassa sans pitié tous les étrangers et l'on retint les danseuses et les baladins au nombre de trois mille! Une résolution qu'inspira l'humanité du préfet de Rome fit rentrer ensuite ces milliers de bannis, mourant de faim dans les campagnes environnantes. Symmaque fut un opiniâtre défenseur des dieux; il s'entêta à plaider leur cause dans ses fonctions comme le professeur Libanius dans sa chaire, ce qui ne prouve pas un bien pénétrant génie. Devenu préfet de Rome en 384, il reprit son œuvre de réhabilitation polythéiste, et adressa en faveur de l'autel de la Victoire un plaidoyer aux empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius. Cette nouvelle requête, assez éloquente, fut victorieusement réfutée par saint Ambroise. Valentinien, à qui seul elle avait été présentée, n'en tint aucun compte. Symmaque finit par expier dans l'exil sa persévérance intempestive, et peut-être aussi ses relations suspectes avec l'usurpateur Maxime. Celui-ci régnait sur la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, en attendant le châtiment que lui réservaient les armes de Théodose. Le reste de l'empire d'Occident demeurait soumis à l'impératrice Justine et à son fils Valentinien.

Lorsque Augustin toucha aux sept collines, le monde romain, sous le coup des menaces des barbares, respirait protégé par Théodose. La gloire du jeune Gratien, c'est d'être allé chercher dans sa retraite le fils d'un homme

faussement accusé, injustement condamné à mort par ses propres ordres; c'est d'avoir compris que cette capacité, alors oisive, pouvait seule tenir tête aux dangers présents; c'est de lui avoir donné le sceptre de l'empire d'Orient pour prix d'une rapide victoire aux bords du Danube sur les Goths et les Sarmates. Théodose, ce Trajan des derniers temps de l'empire romain, capitaine habile, réformateur courageux, grande âme qu'on s'étonna de trouver cruelle, contint les Goths durant tout son règne. En recueillant l'héritage de Valens, il s'était vu souverain d'un vaste pays inondé de barbares : les barbares avaient fait silence devant le nom de Théodose. Damase, successeur de Libère, occupait depuis dix-sept ans la chaire de Saint-Pierre. La papauté, ce pouvoir nouveau qui devait survivre à tant d'autres pouvoirs, commençait à grandir; les Césars ne se sentaient plus chez eux, à Rome, en présence de cette souveraineté religieuse qui s'étendait de plus en plus sur le monde. Les intrigues séditieuses de l'antipape Ursin avaient troublé le pontificat de Damase, marqué par plusieurs conciles et par le rétablissement d'une sévère discipline dans le clergé de Rome. Saint Jérôme, alors âgé de cinquante-deux ans, remplissait auprès de Damase les fonctions de secrétaire; il l'a appelé le *docteur vierge de l'Église vierge*. Le vieux Damase étant mort peu de temps après, Jérôme s'éloigna de Rome, où sa laborieuse vie se trouvait en butte à des passions jalouses; il est intéressant de remarquer qu'Augustin aurait pu, à cette époque, faire connaissance avec le savant docteur, qu'il ne devait plus rencontrer dans la suite de ses jours.

Aux années dont nous parlons, de temps en temps on entendait dire que telle ou telle des illustres familles qui remplissaient Rome de leur magnificence et de leur orgueil, venait tout à coup d'embrasser la pauvreté de Jésus-Christ,

et que leurs trésors avaient servi à des églises, à des fondations pieuses, à des aumônes. Rome offrait un curieux spectacle, dont Augustin fut assurément frappé, mais dont il n'a rien dit pour la postérité. Les quatre cent vingt sanctuaires païens de l'ancienne maîtresse des nations étaient presque tous déserts, et si les statues des dieux subsistaient encore, on pouvait les prendre pour des suppliants qui imploraient de la pitié du monde un peu de vie et d'honneur. Au milieu de cette société romaine dont nous avons peint la corruption et les suprêmes orgies, à côté de ces temples où de rares adorateurs venaient assister en quelque sorte à l'agonie des dieux, on voyait des hommes détachés des biens fragiles vivre entre eux sous un régime de vie inconnu à l'ancien monde; leurs jours s'écoulaient dans la prière, le travail et les plus dures austérités. On rencontrait des communautés d'hommes et des communautés de femmes. Augustin les avait visitées avec une respectueuse admiration. Il en a parlé dans son livre des ***Mœurs de l'Église catholique,*** dont nous aurons à nous occuper plus tard. Quel contraste entre la vie de ces hommes évangéliques, de ces vierges et de ces veuves, et la vie de ces patriciens débauchés se roulant dans la fange des plaisirs les plus immondes !

Au milieu de l'agonie des dieux, le génie chrétien s'était fait sentir aux pauvres de la ville éternelle, par une œuvre qui avait honoré Valentinien, en 368 [1]. Un habile médecin, établi dans chacun des quatorze quartiers de Rome, et entretenu aux dépens du trésor public, était chargé de secourir les indigents malades. Le décret impérial permettait aux médecins d'accepter des malades guéris un témoignage de reconnaissance, mais défendait d'exiger ce que la peur

[1] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire,* liv. XVII.

avait pu promettre avant la guérison. On donnait au concours ces places de médecins qui venaient à vaquer, et le mérite seul décidait de l'élection.

Ainsi allaient Rome et l'empire en 383.

Augustin, logé chez un auditeur des manichéens, tomba malade en arrivant. Alype, son ami et son disciple, l'avait suivi; son tendre dévouement contribua, sans doute, à la prompte guérison du fils de Monique. En attendant d'autres lumières, Augustin tenait encore à certains points du manichéisme; il fréquentait à Rome les auditeurs, les saints et les élus de la secte. Dans l'état où l'avaient laissé ses mécomptes avec les manichéens, son désespoir le ramenait parfois à l'opinion des philosophes *académiciens*, qui refusaient à l'homme le pouvoir de s'élever à la connaissance d'aucune vérité. La principale cause des erreurs d'Augustin, c'est qu'il ne pouvait pas concevoir qu'il existât quelque chose hors des corps. Les manichéens attaquaient dans les saintes Écritures des passages dont la défense lui paraissait impossible; quelquefois il éprouvait le désir d'en conférer avec quelque chrétien versé dans l'étude des livres saints. A Carthage, Augustin avait entendu sur ce point un certain Helpidius, dont les discours firent quelque impression sur son esprit. Pour échapper aux réponses d'Helpidius, les sectaires disaient que les livres du Nouveau Testament avaient subi des altérations; mais ils ne pouvaient pas produire un exemplaire de ces livres tels qu'ils devaient être avant cette prétendue falsification.

Les élèves de rhétorique ne manquèrent pas à Augustin. Les désordres des écoles de Carthage ne se montraient point dans les écoles de Rome [1]; toutefois la bassesse rem-

[1] Les traditions de Rome n'ont pas oublié le lieu où saint Augustin enseigna la rhétorique; la place présumée est marquée par l'église de Santa-Maria-della-scuola-græca.

plaçait ici la turbulence. Souvent il arrivait que les écoliers romains se concertassent entre eux pour priver leur maître de son salaire, et déserter en masse ses leçons. Augustin sentait un profond mépris pour ces façons d'agir ; il passa vite du mépris au dégoût, et lorsqu'il sut que la ville de Milan avait demandé à Symmaque, préfet de Rome, un professeur de rhétorique, il sollicita et obtint cet emploi. Symmaque, pour s'assurer de la capacité d'Augustin, lui proposa le sujet d'un discours, que le candidat prononça devant lui. Le défenseur des vieilles divinités romaines ne se doutait pas que ce jeune professeur de rhétorique, dont il savait à peine le nom, porterait le dernier coup aux dieux, clouerait dans le sépulcre l'ancien monde païen, et, par-dessus cette immense tombe, ferait resplendir la croix, symbole prophétique des plus belles destinées.

Augustin arriva à Milan, avec son cher Alype, à la fin de l'année 384. Il se présenta à l'évêque, dont la renommée remplissait le monde. Ambroise dispensait cette parole divine, « pur froment qui nourrit et fortifie l'homme, par« fum qui l'embellit et lui donne la joie, vin qui l'enivre « sans altérer sa raison [1]. » Saint Ambroise reçut Augustin avec une paternelle bonté; le professeur de rhétorique [2] aima tout d'abord le grand évêque. Il se montrait assidu à écouter ses discours au peuple, non point dans l'intention de profiter des enseignements chrétiens, mais pour juger de l'éloquence du pontife. Le souvenir de Fauste lui revint à l'esprit comme terme de comparaison avec saint Ambroise; le célèbre discoureur manichéen possédait plus que l'évêque de Milan la grâce du langage; mais entre les deux hommes nulle comparaison n'était possible pour la solidité

[1] *Ps.* CIII, v. 15, 16.
[2] Le lieu où l'on croit que saint Augustin enseigna la rhétorique à Milan se nomme *Cathedra S. Augustini.*

du raisonnement, la profondeur des idées et l'étendue du savoir.

Saint Ambroise avait été choisi pour ouvrir à Augustin la voie qui mène à Dieu. Une sorte de curiosité littéraire, le seul désir d'entendre une éloquente parole, conduisait Augustin aux discours du grand évêque; peu à peu le charme de la forme faisait accepter le fond des choses, et la vérité pénétrait dans ce cœur qui n'espérait plus la découvrir. Le professeur de rhétorique de Milan rompit tout reste de relation avec le manichéisme, et se mit au rang des catéchumènes. C'est dans cette situation nouvelle que Monique trouva son cher Augustin, lorsque, après l'avoir longtemps suivi de loin depuis son départ d'Afrique, elle le joignit enfin à Milan. De quel triste poids Monique sentit son âme délivrée! elle n'avait cessé de pleurer Augustin nuit et jour comme s'il eût été mort, mais cependant comme un mort que Dieu devait ressusciter, le portant dans le fond de sa pensée ainsi que dans un cercueil, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de rendre à la vie le fils de la veuve. Elle dit au catéchumène bien-aimé qu'elle espérait le voir fidèle enfant de l'Église, avant qu'elle sortît de ce monde. La pieuse mère écoutait avec ravissement les discours de saint Ambroise, et l'aimait en songeant que la situation meilleure de son fils était l'œuvre de sa parole. Il fallut toute l'affectueuse vénération qu'elle portait à saint Ambroise pour renoncer à la pieuse coutume d'apporter aux tombeaux des saints du pain, du vin, des viandes apprêtées, offrandes destinées aux pauvres. Cette coutume avait été supprimée à Milan à cause de sa ressemblance avec les pratiques superstitieuses des païens.

Tandis qu'il se faisait dans l'âme d'Augustin un heureux travail de vérité, avec quelle joie il se serait entretenu avec l'homme dont la parole l'avait remué! Combien eussent été

précieuses des réponses aux questions que le nouveau catéchumène s'adressait nuit et jour à lui-même! Mais le mouvement des affaires épiscopales rendait saint Ambroise inaccessible aux désirs secrets d'Augustin. Ne pouvant répandre ses inquiétudes dans le sein de l'évêque, il était réduit à l'entendre seulement le dimanche, lorsqu'il expliquait à son peuple la foi chrétienne.

Augustin le touvait souvent dans sa chambre (car elle était ouverte à tout le monde), occupé à de sérieuses lectures ; les yeux de l'évêque parcouraient les pages du livre : sa langue était muette, sa bouche fermée : son cœur seul s'ouvrait pour comprendre et retenir. Augustin, en entrant dans la chambre de saint Ambroise, s'asseyait en silence ; après l'avoir longtemps contemplé sans oser l'interrompre, il se retirait sans rien dire. Rien de plus intéressant, de plus touchant, que de voir le jeune Augustin, le futur docteur de l'Église, encore livré aux agitations du doute, entrer à pas discrets, et la bouche close, dans la chambre de saint Ambroise, attacher de respectueux regards sur le grand évêque absorbé par une lecture grave, et bientôt après sortir en silence sans avoir osé troubler le recueillement du pontife.

Les manichéens donnaient au Dieu des catholiques, créateur éternel, des formes humaines, par la raison que ce Dieu des chrétiens avait fait l'homme à son image. Augustin apprit avec joie que l'Église ne prêchait rien de pareil. Il connut alors que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Dans la crainte d'admettre de fausses croyances, le catéchumène africain hésitait à accepter la foi ; cependant il inclinait à donner la préférence à l'Église catholique. Le principe chrétien, qui ordonne d'abord de croire, lui paraissait conforme à beaucoup de choses humaines universellement acceptées.

Un jour qu'il se préparait à prononcer un panégyrique de l'empereur, qui devait être pour lui une occasion de débiter beaucoup de mensonges, l'esprit tourmenté d'une fièvre brûlante, il traversait avec quelques amis une rue de Milan ; il aperçut un pauvre mendiant qui, après avoir bu plus qu'il ne fallait, s'égayait et se divertissait de manière à paraître l'homme le plus heureux du monde. Augustin faisait observer à ses amis que le but de tant de pénibles travaux auxquels il se livrait, c'était d'arriver à une joie sans mélange comme celle du mendiant qui avait acheté une félicité passagère au prix de quelques petites pièces de monnaie obtenues de la charité publique. Augustin répétait à ses amis qu'il ne trouvait que trouble, fatigue, déception et misère dans son état ; il aimait surtout à verser son ennui dans les cœurs d'Alype et de Nébride ; ce dernier, originaire de Carthage, avait quitté son pays, ses biens et sa mère, pour aller à Milan vivre avec Augustin, et chercher avec lui la vérité et la sagesse.

Augustin et ses amis, au nombre de neuf, formèrent le projet d'une vie commune, afin de mieux s'adonner à la philosophie. Le riche Romanien entrait dans ce dessein ; mais plusieurs de ces jeunes gens étaient mariés, les autres désiraient prendre femme, et la difficulté de placer les femmes dans l'association philosophique fit évanouir ce plan.

En 385, au milieu de ses derniers efforts pour atteindre la vérité, Augustin aimait encore la terre ; son penchant pour le mariage et pour la gloire du monde lui restait au cœur ; il voulait arriver à ces deux choses, et après cela il aurait vogué à pleines voiles, et de toute l'étendue de ses forces, vers le port assuré, pour s'y tenir en repos [1]. Le ma-

[1] Livre de *la Vie bienheureuse.*

riage et l'étude de la sagesse ne lui semblaient pas incompatibles. Il songea donc à se marier ; on éloigna la femme à laquelle il demeurait attaché depuis plusieurs années, et qui était un obstacle à l'union projetée avec une jeune fille non encore nubile. L'ancienne amie d'Augustin reprit le chemin de l'Afrique, laissant auprès de lui Adéodat, le fils né d'un commerce illégitime ; elle se consacra à Dieu et fit vœu de passer dans la continence le reste de ses jours. Quant à Augustin, il avait encore deux ans à attendre pour que sa fiancée fût en âge de se marier ; ce temps lui parut long ; il forma avec une autre femme une liaison nouvelle : c'était le dernier triomphe de la terre dans ce cœur où Dieu allait bientôt établir définitivement son empire !

Son esprit avait accepté les principales vérités de la religion catholique ; mais la question de l'origine du mal était un abîme où il se perdait toujours. Il ne tenait plus compte des deux principes des manichéens, et disait avec Nébride : Si Dieu est incorruptible et inviolable, c'est-à-dire s'il est Dieu, le *mauvais principe* ne peut rien contre lui, ne peut pas lui nuire ; et si le mauvais principe est impuissant à nuire à Dieu, il est absurde de supposer un combat, un duel éternel. — L'argument était sans réplique. Le manichéisme n'avait plus prise sur Augustin ; mais convaincre de fausseté le manichéisme, ce n'était pas encore trouver la vérité. Son intelligence souffrait d'horribles tourments dans l'enfantement du vrai ; les angoisses qu'il laissait entrevoir à ses plus intimes amis étaient à peine comme l'ombre des réalités désolantes qui le déchiraient. Son âme roulait en de sombres tempêtes.

Le cours de rhétorique lui prenait ses matinées ; il n'avait ni le temps de lire ce qu'il croyait de nature à éclairer son entendement, ni argent pour acheter les livres, ni amis qui pussent les lui prêter. Enfin il lut Platon dans une tra-

duction latine de Victorin, professeur de rhétorique à Rome, et, sur les ailes de ce beau génie, il s'élança vers les régions purement spirituelles, qu'il avait tant de peine à comprendre, et dans ces hauteurs éternelles où se déploie la nature infinie de Dieu. Le spiritualisme lui était enseigné en même temps dans les sermons de saint Ambroise et dans les discours de Manlius Theodorus, qui fut consul en 399. Les livres des platoniciens préparaient Augustin à la connaissance de l'Évangile.

Enfin, de degré en degré il arrive à la vérité, à ce qui est. Il reconnaît que tout ce que Dieu a fait est bon. Il n'y a rien dans l'univers qui soit mauvais de sa nature. Le faux n'existe pas. Le faux n'est autre chose que notre ignorance, ou plutôt le faux c'est la chose dont nous disons qu'elle est lorsqu'elle n'est pas. Le péché n'est pas une substance, mais la volonté déréglée d'une âme qui s'éloigne de Dieu. Toutes ces vérités saisirent fortement l'esprit d'Augustin. Il reconnut et aima les invisibles beautés du Créateur dans les beautés de ses ouvrages. Il apprit à connaître le Verbe (*logos*) de Platon ; mais il ne reconnaissait pas encore le Verbe fait chair, le Verbe fait humble et pauvre, et attaché à une croix. Augustin ne comprenait pas Jésus-Christ, parce qu'il ne comprenait pas l'humilité. Les livres des platoniciens, quoiqu'ils fussent plus avancés que Platon lui-même, ne la lui avaient point apprise. Ils lui avaient enseigné où il fallait aller, mais non point par quelle voie [1]. La philosophie profane, dans ce qu'elle eut de plus parfait, fut comme une hauteur sublime d'où l'on apercevait la lointaine patrie de la paix et de la lumière,

[1] ..... Discernerem atque distinguerem quid interesset inter præsumptionem et confessionem; inter videntes quo eundum sit nec videntes qua, et viam ducentem ad beatificam patriam, non tantum cernendam, sed et habitandam. *Confess.*, liv. VII, chap. XX.

mais d'où l'on ne découvrait pas un chemin pour y parvenir. C'est Jésus-Christ qui est la *voie;* Augustin l'ignorait encore. Il vit pour la première fois, dans les Épîtres de saint Paul, que la lumière divine nous aide à connaître la vérité, et que l'homme, précipité dans la mort par une primitive déchéance, ne peut en sortir que par le secours divin. Saint Paul semble emporter Augustin dans un nouveau voyage aux cieux pour lui montrer l'éternelle demeure du vrai.

L'effet produit sur Augustin par saint Paul fut autrement complet et décisif que la lecture de Platon. « Le plus « savant des Pères de l'Église, dit Fléchier [1], devait être « la conquête du plus savant des apôtres. »

L'âme d'Augustin était trop pleine; il fallait que la charité du prêtre chrétien en recueillît les débordements sacrés. Augustin s'ouvrit à Simplicien, le père spirituel d'Ambroise, et plus tard son successeur dans le siége épiscopal de Milan. Le saint vieillard lui raconta la conversion du professeur Victorin; rien n'était plus propre à l'intéresser. Pontitien, personnage considérable, fort en crédit à la cour de l'empereur, et déjà chrétien, visitant un jour son compatriote Augustin, trouva sur sa table les Épîtres de saint Paul, et en fut joyeux. Pontitien raconta à Augustin et à ses amis la vie de saint Antoine, qui leur était inconnue, et le trait de deux officiers de l'empereur qui, ayant lu par hasard les saintes merveilles du solitaire du mont Colzim, résolurent tout à coup de se donner exclusivement à Dieu. Ces deux officiers étaient jeunes et sur le point de se marier; leurs fiancées, touchées de leur exemple, consacrèrent à Dieu leur virginité. Ces récits frappèrent beaucoup Augustin. Un combat terrible s'engage dans

[1] Panég. de saint Augustin.

son âme, entre sa volonté spirituelle et sa volonté charnelle, entre cette portion de lui-même qui s'élevait en haut, et cette autre portion de lui qui retombait constamment sur la terre.

L'abîme du cœur humain se montre à nous dans les étonnantes peintures qu'Augustin trace de lui-même dans ses *Confessions* [1]. Le spectacle d'Augustin se débattant dans sa chaîne est une des plus belles et des plus profondes études qui aient été faites. Augustin demeure attaché aux bords de l'abîme de ses anciennes misères, et y reprend haleine; puis, peu à peu, il se rapproche du bien vers lequel il tend péniblement les bras. A mesure qu'il est près d'atteindre le but, il se sent comme saisi de terreur par la pensée qu'il faut mourir à l'ancienne vie pour renaître dans l'amour du bien. Cette pensée ne le faisait pas reculer, mais il demeurait en suspens. Les folles vanités, ses amies d'autrefois, le tirant, pour ainsi parler, par le vêtement de sa chair, semblaient lui dire : « Vous nous abandonnez donc? » Les furtives attaques des petites choses humaines parvenaient ainsi à ralentir la marche d'Augustin; il traînait les derniers anneaux d'une chaîne qui allait se briser.

Quelles saintes et solennelles heures que celles d'Augustin, passées dans le jardin de la maison qui était sa demeure à Milan, heures d'angoisses profondes où il n'avait pour témoin que son ami Alype! Celui-ci attendait en silence le dénoûment de ce drame du cœur d'un homme de génie. Le violent orage intérieur amena une pluie abondante de larmes. Pour pleurer en liberté, Augustin se leva et s'éloigna d'Alype; il alla se jeter à terre sous un figuier, et se mit à fondre en larmes et à pousser des gémissements

[1] Liv. VIII, chap. IX et suiv.

religieux. Tout à coup d'une maison voisine sort comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon, qui disait en chantant et répétait ces paroles : *Prenez et lisez, prenez et lisez.*

« Je changeai soudain de visage, dit Augustin[1], et je « me mis à chercher attentivement en moi-même si, dans « certains jeux, les enfants n'avaient pas coutume de « chanter quelque chose de semblable ; il ne me souvenait « pas de l'avoir jamais entendu. Arrêtant alors le cours de « mes pleurs, je me levai, ne pouvant expliquer autre- « ment ces paroles que comme un ordre divin d'ouvrir le « livre des Écritures, et d'y lire le premier chapitre que « je trouverais. J'avais entendu qu'Antoine étant entré « dans une église au moment où on y lisait ces paroles de « l'Évangile : *Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez- « le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et « après cela, venez et suivez-moi*, les reçut comme un aver- « tissement particulier du ciel, et se convertit. Je retour- « nai donc précipitamment au lieu où Alype était demeuré « assis. C'est là que j'avais laissé le livre de l'Apôtre, « lorsque je m'étais éloigné de cette place. Je le pris, je « l'ouvris, et je lus en silence le chapitre sur lequel mes « regards se portèrent d'abord : *Ne vivez ni dans les excès « du vin, ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté « de la débauche, ni dans un esprit de contention et de jalou- « sie; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et « n'ayez pas l'amour de votre chair jusqu'à la livrer aux « sensualités*. Je n'en voulus pas lire davantage ; il n'en « était pas besoin ; car à peine eus-je achevé ce passage, « qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui « lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent

[1] *Confess.*, liv. VIII, chap. XII.

« les ténèbres de mes doutes. Puis ayant marqué cet en-
« droit du livre du doigt ou de je ne sais quel autre signe,
« je le fermai, et avec un visage paisible j'appris à Alype
« ce qui m'était arrivé. Je ne savais pas ce qui se passait
« en lui dans ce moment, et voici comment il me le décou-
« vrit. Il désira voir ce que je venais de lire, je le lui
« montrai; il porta ensuite son attention au delà de ce
« passage, j'ignorais ce qui suivait. Or on lisait ces pa-
« roles : *Recevez celui qui est faible dans la foi;* il se les
« appliqua et s'en ouvrit à moi. Il se trouva tellement for-
« tifié par ces avertissements, que, sans trouble ni hésita-
« tion, il s'associa à moi dans un tranquille et pieux des-
« sein si bien conforme à ses mœurs, depuis longtemps
« plus pures que les miennes. Nous allons trouver ma
« mère; nous lui apprenons l'événement, elle se réjouit;
« nous racontons comment il s'est passé, elle tressaille et
« triomphe, etc. »

La scène sous le figuier achève merveilleusement la transformation orageuse de l'âme d'Augustin : l'imagination ne conçoit rien de plus frappant dans l'histoire des sentiments humains et des révolutions du cœur.

Augustin venait de rompre avec toutes les espérances du siècle; sa mère, qui recevait le prix de ses larmes et de ses oraisons, obtenait plus qu'elle n'avait souhaité. Le prophétique songe de Monique s'était accompli.

Le voilà donc en possession de la vérité, cet admirable jeune homme, qui l'avait si longtemps et si ardemment cherchée! Le voilà au port, ce hardi navigateur sans boussole, après avoir inutilement exploré tant de plages, doublé tant de caps, subi le choc de tant de vagues orageuses! Il entre enfin dans la vérité, dont les flots bleus et purs n'ont jamais connu ni agitation ni naufrage; Dieu lui-même se peint dans la radieuse et calme immensité de cet océan du

vrai, et toute intelligence qui aborde ce rivage est inondée de félicités inconnues à la terre.

Pascal, ce ferme et sublime esprit qui chercha la vérité *avec des gémissements* comme le fils de Monique, et dont les *Pensées* portent la trace d'une profonde étude de saint Augustin, a écrit ces mots : « Il est bon d'être lassé et fatigué « par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les « bras au libérateur. »

Augustin vient de trouver ce libérateur qu'invoquait son cœur brisé.

CHAPITRE III

Retraite d'Augustin à Cassiacum, aux environs de Milan ; peinture de sa vie avec sa famille et ses amis ; les trois livres contre les académiciens.

Du mois d'août 386 à la fin de décembre de la même année.

La conversion d'Augustin[1] avait eu lieu au commencement du mois d'août ; il était alors âgé de trente-deux ans moins deux mois. Le temps des vacances approchait. Augustin ne voulant plus *se mettre en vente, après avoir été racheté par Jésus-Christ*[2], résolut de renoncer à sa profession de rhéteur ; il décida qu'il se séparerait de ses élèves à la prochaine clôture des écoles. D'ailleurs, le travail excessif de ses leçons publiques durant l'été avait beaucoup affaibli sa poitrine ; il ne respirait qu'avec une grande difficulté ; il éprouvait des douleurs qui lui faisaient craindre une atteinte aux poumons. L'état de sa santé devenait une excuse légitime pour abandonner le professorat à Mi-

[1] La conversion de saint Augustin et celle de saint Paul sont les deux seules conversions dont l'Église célèbre la mémoire.

[2] *Confess.*, liv. IX, chap. II.

lan. Verecondus, ami d'Augustin, s'était affligé d'une détermination qui lui offrait en perspective une séparation cruelle ; sa femme était chrétienne, mais lui-même ne l'était point encore, et, dans la situation nouvelle d'Augustin, il ne voyait que la douleur de perdre un tel ami. Cependant Verecondus désira mêler quelque douceur au dernier séjour du fils de Monique en Lombardie ; il avait une maison de campagne à Cassiacum, aux environs de Milan ; il la mit à la disposition d'Augustin et de ses amis, pour tout le temps que le fils de Monique passerait encore dans le pays de Milan. Verecondus mourut chrétien quelque temps après ; saint Augustin, dans ses *Confessions*, espère que Dieu, pour payer Verecondus du paisible asile offert avec une amitié si généreuse, l'aura fait jouir des joies et du printemps éternel de son paradis [1].

Lorsque les vacances, qui arrivaient au temps des vendanges, furent passées, Augustin fit savoir à la jeunesse de Milan qu'il ne lui était plus possible de continuer l'enseignement de la rhétorique, et commença dans la solitude de Cassiacum une vie de paix et de contemplation. Il réalisait pour quelques mois le rêve d'une vie commune avec des amis de son choix, rêve philosophique et tendre qu'il avait fallu abandonner. Augustin avait pour compagnons de solitude sa mère, son fils Adéodat, son frère

[1] Fidelis promissor, reddes Verecundo, pro rure illo ejus *Cassiaco*, ubi ab æstu seculi requievimus in te, amœnitatem sempiterne virentis paradisi tui, etc. *Confess.*, liv. IX, chap. III.

Nous rectifions ici le nom de la maison de campagne où s'était retiré saint Augustin avec ses jeunes amis. Ce n'est pas *Cassiciacum*, comme l'ont écrit les bénédictins d'après les manuscrits qu'ils ont suivis, mais c'est *Cassiacum*, comme on le voit dans les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne et dans les écrivains milanais. Lorsqu'il s'agit d'un nom de lieu aux environs de Milan, les témoignages du pays même méritent une préférence absolue. Ce point est parfaitement éclairci dans un opuscule du savant abbé Biraghi, docteur de la bibliothèque Ambroisienne.

Navigius, ses parents Lastidien et Rustique, ses amis Alype, Licentius et Trigetius. Il se levait dès que le jour commençait à paraître, faisait sa prière, et ensuite se promenait avec ses amis. La petite troupe, qui formait comme une jeune académie, allait fréquemment s'asseoir au pied d'un arbre, dans un pré voisin. Quand le temps ne permettait point la promenade ni la station accoutumée dans la prairie, Augustin et ses amis se réunissaient aux bains; ils y trouvaient une salle, et s'y livraient librement aux entretiens philosophiques. Ces entretiens, dont Augustin était l'âme et l'inspiration, se prolongeaient jusqu'à la nuit. La jeune académie quittait les bains pour aller souper. Midi était l'heure du dîner. La sobriété régnait dans les repas; on apaisait la faim sans diminuer la liberté de l'esprit. Augustin ne se couchait qu'après avoir prié Dieu; des réflexions, des méditations longues et profondes précédaient presque toujours son sommeil. Ses disciples, Licentius et Trigetius, avaient leur lit dans sa chambre; il veillait sur eux avec une vive affection; leur gaieté de vingt ans lui plaisait; elle était pour lui une distraction et une joie. Il semble que Licentius, le fils de Romanien, ait été l'objet de la prédilection particulière d'Augustin; il était alors catéchumène. « Augustin, dit saint Paulin, l'a-« vait porté dans son sein et l'avait nourri dès son enfance « du lait de la science des lettres. » Licentius aimait passionnément la poésie et faisait des vers. Augustin accordait chaque jour aux deux jeunes disciples la lecture de la moitié d'un chant de Virgile. Monique, qui était non-seulement une sainte mère, mais une femme d'un esprit pénétrant, se mêlait parfois aux réunions philosophiques de la prairie ou des bains. Il y avait quelque chose d'infiniment doux et tranquille, quelque chose de véritablement antique dans cette société de Cassiacum. Tout s'écrivait dans les

entretiens, chacun payait de son esprit, et apportait le produit instantané ou réfléchi de sa pensée. De jeunes et ardentes intelligences s'essayaient à déployer leurs ailes pour monter à Dieu ; Augustin les soutenait ou les dirigeait dans leur vol ; pour leur apprendre à fendre l'air, il s'élevait devant eux comme l'aigle avec ses aiglons.

Avant d'aller plus loin, il nous faut tenir compte d'un fait qui frappa très-vivement l'esprit d'Augustin. Dans le premier temps de son séjour à Cassiacum, il fut saisi d'un mal de dents si violent, qu'il lui était impossible de parler. Augustin écrivit sur des tablettes une prière à ses amis, pour qu'ils voulussent bien demander au Seigneur de le délivrer de ses horribles souffrances. A peine eurent-ils mis le genou à terre, que les douleurs d'Augustin disparurent. Celui-ci fut épouvanté du prodige.

Des conférences de Cassiacum naquirent des ouvrages qu'on lit encore avec beaucoup de fruit et de ravissement : les discours d'Augustin et d'Alype sont reproduits tels qu'ils sortirent de leur bouche ; quant aux paroles des autres interlocuteurs, Augustin s'est borné à la seule expression du sens. Nous devons nous arrêter en détail à ces livres, qui sont comme les mémoires philosophiques d'Augustin après sa conversion ; il est là en scène avec ses amis, et nous le voyons, nous l'entendons, nous le comprenons dans tout le naturel de son génie. Cette époque de la vie de saint Augustin présente un très-grand charme, un inexprimable intérêt. Une appréciation des ouvrages composés à Cassiacum nous fera, du reste, mieux pénétrer dans son âme, nous révèlera plus parfaitement sa situation morale un peu avant et après sa conversion, et, enfin, nous introduira au sein des régions philosophiques, où il a jeté tant de flots de lumière.

Nous tomberions dans une confusion extrême, si, en rendant compte de ces ouvrages, nous nous soumettions à l'ordre rigoureux de leur composition. Ce fut dans le court intervalle du premier au second livre contre les philosophes *académiciens* qu'Augustin composa le *Traité de la Vie bienheureuse;* Alype se trouvait en ce moment à Milan. Les deux livres *de l'Ordre* suivirent immédiatement le *Traité de la Vie bienheureuse.* Nous parlerons donc successivement de ces divers ouvrages.

Expliquons d'un mot la dénomination d'*académicien.* C'est ainsi qu'on appelait les philosophes, espèce de faux platoniciens, qui niaient la possibilité d'arriver à la vérité. Ils se donnaient pour chefs Arcésilas, fondateur de la seconde académie, et l'éloquent Carnéade, fondateur de la troisième. Le fils de Monique nous fera voir que le prétendu scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade fut une simple précaution que ne voulurent pas comprendre les esprits indolents, faibles ou corrompus. Les philosophes du désespoir avaient été combattus par Cicéron; quatre siècles après, Augustin entrait dans la voie chrétienne en démolissant un système si contraire à la nature de l'homme et si injurieux au Créateur.

Les *trois livres contre les académiciens* sont adressés à ce Romanien qui nous est déjà bien connu.

Dans le commencement du premier livre, nous trouvons ces pensées :

Peut-être ce qu'on appelle communément la *fortune*[1] n'est que le gouvernement de je ne sais quel ordre secret; et ce qui porte le nom de hasard dans les choses humaines, ce sont des événements dont on ne découvre ni la cause ni

[1] Saint Augustin, dans la *Revue de ses ouvrages* (liv. I, nº 4), s'est reproché le mot de *fortune* comme une expression peu chrétienne.

la raison : il est certain qu'il n'arrive rien de bien ou de mal à chaque partie de l'univers, qui ne trouve son harmonie dans le tout.

L'esprit attaché aux choses mortelles ne pénètrera point dans le port de la sagesse, à moins que le vent du malheur ou que quelque coup favorable ne l'y pousse.

Augustin rappelle à Romanien que les piéges humains auraient eu le pouvoir de le retenir encore, sans la douleur de poitrine qui le contraignit de quitter son école d'éloquence à Milan ; cette douleur fut le *coup de la fortune* qui le conduisit dans le sein de la vraie philosophie. « C'est *elle*, dit Augustin à son ami de Thagaste, qui, dans « le loisir où je me trouve et que nous avons tant souhaité, « me nourrit et me réchauffe ; c'est elle qui m'a tiré de la « superstition (le manichéisme) dans laquelle je t'avais pré- « cipité avec moi. Elle enseigne, et avec raison, que tout « ce qui est visible à des yeux mortels, que tout ce qui « frappe les sens (extérieurs[1]) ne mérite pas le moindre « culte, et n'est digne que de mépris ; elle promet de mon- « trer clairement le Dieu véritable et inconnu, et déjà, au « travers de quelques nuées lumineuses, elle daigne nous « le faire entrevoir. »

Augustin propose pour modèle à Romanien son fils Licentius lui-même ; à tout âge on peut sucer les mamelles de la philosophie, et puiser dans le fleuve profond de la sagesse qui coule toujours.

La discussion va mettre aux prises les disciples d'Augustin. Trigetius, dont nous avons à peine prononcé le nom, avait passé quelque temps dans les emplois militaires ; il y avait laissé le dégoût du travail, et ses amis l'avaient

[1] Saint Augustin, dans la *Revue de ses ouvrages*, distingue, au sujet de ce passage, des *sens intérieurs*.

retrouvé, jeune encore, animé de nobles élans. Ils avaient avec bonheur remarqué en lui une ardeur pour l'étude qu'ils ne lui connaissaient pas, une passion pour les sciences et les grandes investigations. La lecture de l'*Hortensius* de Cicéron, qui frappa si vivement l'esprit d'Augustin à Carthage, avait préparé ses jeunes amis à l'étude de la sagesse.

Augustin leur pose cette question : Sommes-nous obligés de connaître la vérité?

Tous répondent affirmativement.

Augustin ajoute : Si nous pouvions être heureux sans la vérité, serait-il nécessaire de la connaître ?

Alype ne se mêlera point à la dispute ; il sera un des juges. Trigetius, répondant à la seconde question d'Augustin, dit que si nous pouvons parvenir au bonheur sans la vérité, nous n'avons pas besoin de la chercher. Licentius pense que nous pouvons être heureux en cherchant la vérité. Navigius, frère d'Augustin, est de l'avis de Licentius ; peut-être, ajoute-t-il, que vivre heureusement, c'est passer la vie à chercher la vérité.

Augustin définit la vie heureuse, « la vie conforme à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait dans l'homme ; » or il n'est rien de plus excellent dans l'homme que cette partie de l'âme à laquelle il est si juste que tout le reste obéisse ; cette partie de l'âme, c'est la raison.

La question se réduit à deux opinions parmi les jeunes disciples d'Augustin : d'après les uns, la découverte de la vérité est une condition pour le bonheur ; d'après les autres, il suffit de la chercher. — C'est là une grande question, leur dit le maître. — Si le sujet est grand, répond Licentius, il demande donc de grands hommes. — Ne cherche pas, surtout dans cette retraite, reprend Augustin, ce qu'il serait si difficile de trouver dans le monde entier ;

mais plutôt fais nous connaître toi-même ta pensée. Quand les petits s'appliquent aux grandes choses, elles les font devenir grands.

Licentius, défenseur des académiciens, invoque à l'appui de sa cause cette parole de Cicéron : « Celui qui « cherche la vérité est heureux, quand même il ne par- « viendrait pas à la découvrir. » Nous trouvons dans la bouche du fils de Romanien cette belle pensée : La vertu dans l'homme est quelque chose de divin. Trigetius soutient l'opinion contraire aux académiciens ; pour être heureux, il faut être sage et parfait ; or chercher ce n'est pas un état de perfection.

Augustin résume les divers raisonnements des deux disciples, en qui s'étaient personnifiées les deux opinions philosophiques, et conclut logiquement contre les académiciens.

Puisque la félicité de la vie, d'après la définition d'Augustin, est une exacte conformité à la raison humaine, à ses instincts, à ses vœux, à ses besoins, il n'y aurait plus de bonheur possible si la raison affamée de vérité n'était pas faite pour s'en rassasier. Proclamer notre impuissance à découvrir la vérité, c'est proclamer l'inutilité des facultés qui nous séparent de la bête, c'est anéantir la plus haute, la meilleure partie de nous-même. Toutefois, on ne parvient à la vérité qu'après de longs efforts et de pénibles investigations : cette recherche n'est pas sans charme pour l'intelligence. Le vrai souffre une sorte de violence de la part de l'homme qui le poursuit. La sagesse, dit Augustin, est un astre qui ne vient pas éclairer notre âme aussi facilement que la lumière du soleil éclaire nos yeux.

Dans le deuxième chapitre du second livre contre les académiciens, Augustin repasse les bienfaits dont Romanien l'a comblé, et raconte les mouvements de son âme qui

ont précédé et accompagné sa conversion. Les *Confessions* ne furent écrites que quatorze ans après. Ce morceau est le premier récit qu'Augustin ait fait de sa transformation religieuse; il y règne une émotion produite par la vivacité de récents souvenirs. Dans le récit net et détaillé de la conversion d'Augustin que renferment les *Confessions*, nous reconnaissons un homme qui s'était paisiblement rendu compte de la révolution morale par laquelle Dieu l'avait fait passer; le morceau du deuxième livre contre les académiciens est l'épanchement rapide, ardent et familier du cœur d'Augustin dans le cœur d'un ami. Nous le traduisons en entier.

« Pauvre enfant que j'étais, dit Augustin à Romanien, lorsqu'il me fallut continuer mes études, tu me reçus dans ta maison, et, ce qui vaut mieux, dans ton cœur. Privé de mon père, ton amitié me consola, tes discours me ranimèrent, ton opulence vint à mon aide. Dans notre ville même, ton affection et tes bienfaits avaient fait de moi un personnage presque aussi considérable que toi. Lorsque, sans avoir confié mon dessein ni à toi ni à aucun des miens, je voulus regagner Carthage pour trouver une condition plus haute, l'amour de notre patrie commune (Thagaste) où j'enseignais, te fit hésiter à m'approuver; cependant, dès que tu compris qu'il n'était plus possible de vaincre le violent désir d'un jeune homme marchant vers ce qui lui paraissait meilleur, ta merveilleuse bienveillance changea l'avertissement en appui. Tu fournis tout ce qui était nécessaire à mon voyage; toi qui avait protégé le berceau et comme le nid de mes études, tu soutins l'audace de mon premier vol. Quand je me mis en mer en ton absence et sans te prévenir, tu ne t'offensas point d'un silence qui n'était point dans mes habitudes à ton égard, et tu demeuras inébranlable

dans ton amitié; tu songeas moins au maître qui abandonne ses disciples qu'à la secrète pureté de mes intentions.

« Enfin, toutes les joies du repos où je suis, mon affranchissement heureux des désirs superflus, des choses périssables, la liberté de mon souffle et de ma vie et mon retour à moi-même, le plaisir de chercher la vérité, le bonheur de la trouver, tout est le fruit de tes soins, tout est ton œuvre. La foi, mieux que la raison, m'a appris de qui tu étais le ministre. Après t'avoir exposé les sentiments intérieurs de mon âme, et t'avoir répété que je regardais comme le sort le plus doux, le loisir de se livrer à l'étude de la sagesse, et comme la plus heureuse vie, celle qui s'écoulait dans la philosophie; après t'avoir fait entendre que mon existence dépendait de mon emploi de professeur, que des nécessités et des craintes vaines me retenaient, le désir d'une vie semblable à celle que je souhaitais enflamma ton cœur; tu disais que si tu venais à briser les liens de ces procès importuns, tu te hâterais de briser mes propres chaînes en me faisant participer à tes biens.

« Tu partis avec le feu qui brûlait déjà dans mon cœur; nous ne cessâmes point de soupirer après la philosophie et de penser au genre de vie qui nous plaisait tant : il y avait pourtant plus de constance que de vivacité dans nos désirs. Nous imaginions faire assez. Comme la flamme qui devait nous dévorer n'était pas encore allumée, nous trouvions excessives les faibles atteintes que nous sentions. Mais voilà que certains livres vinrent répandre sur nous les bons parfums d'Arabie, comme dit Celsinus : aux premières gouttes de ces parfums précieux, à ces premières étincelles, il est incroyable, Romanien (la réalité est ici bien au-dessus de toutes tes obligeantes pensées), il est incroyable, dis-je, à quel incendie je fus livré tout à coup!

Honneur, grandeur humaine, désir de la renommée, intérêt de la vie, plus rien ne me touchait; c'est en moi que je revenais sans cesse, en moi que mes courses recommençaient toujours. Je regardais en chemin, je l'avoue, cette religion qui nous fut plantée et profondément imprimée au cœur dès notre enfance : c'est elle-même qui, à mon insu, m'entraînait à elle; chancelant et tristement incertain, je saisis donc le livre de l'apôtre Paul : Ces hommes-là, me dis-je, n'auraient pas accompli d'aussi grandes choses, et n'auraient pas vécu comme ils ont vécu, si leurs écrits et leurs sentiments avaient été contraires à ce grand bien. Je lus Paul tout entier, très-attentivement et avec une grande application.

« Alors, à la faveur d'un faible rayon de lumière, la philosophie se découvrit à moi, sous une forme telle que j'aurais voulu la montrer non-seulement à toi, qui avais ardemment désiré voir cette inconnue, mais à ton ennemi même, à cet ennemi dont les poursuites sont peut-être pour toi d'utiles épreuves, plutôt que des empêchements. Certainement, il aurait aussitôt méprisé et quitté Baïa, et les charmants jardins, les délicats et brillants banquets, les histrions domestiques, tout ce qui, jusque-là, l'avait séduit, et, pieux et doux amant, il aurait volé tout ravi vers cette beauté, etc. »

Une semaine après les entretiens renfermés dans le premier livre, la dispute recommença. Le ciel était serein et promettait un beau jour; on se leva de meilleure heure; la matinée fut employée à lire, pour le compte d'Alype, la séance philosophique qui avait eu lieu en son absence, et puis la jeune troupe retourna au logis.

Licentius, chargé de la défense des académiciens, prie Augustin de lui expliquer, avant le dîner, tout le système de ces philosophes, afin que rien d'important dans sa cause

ne lui échappe. Le maître lui répond en riant qu'il est d'autant plus disposé à satisfaire son désir, que Licentius en dînera un peu moins. « N'y compte pas trop, répond le « fils de Romanien, car j'ai remarqué plusieurs personnes, « et particulièrement mon père, qui ne mangeaient jamais « mieux que quand leur esprit était rempli de soins et « d'affaires; et, de plus, lorsque j'ai la tête bien pleine de « poésie, mon application ne met pas votre table en sû« reté [1]. »

Les académiciens, d'après l'exposition d'Augustin, croyaient que l'homme était impuissant à connaître les choses qui ont rapport à la sagesse; que l'homme, cependant, pouvait être sage; que tout son devoir consistait à chercher la vérité; d'où il fallait conclure que le sage ne devait donner créance à rien. Zénon, fondateur des stoïciens, avait établi que rien n'est plus heureux que de s'en tenir à des opinions incertaines. Les philosophes décidèrent alors que, puisqu'on ne pouvait rien connaître, et que le doute serait une honte, le sage ne devait jamais rien croire. Le soin de retenir et de suspendre son adhésion paraissait une assez grande occupation pour le sage.

Après dîner, Augustin reviendra sur ces questions.

La douceur et la magnifique sérénité de la journée invitaient à se rendre à la prairie; la place accoutumée réunit les jeunes amis; les entretiens prirent une tournure plus forte et plus haute avec Augustin et Alype, l'un chargé de combattre les académiciens, l'autre de les défendre.

Alype compare la vérité à Protée, qu'on veut saisir et qui échappe sans cesse; il pense aussi que la vérité ne peut être montrée à l'homme que par une certaine intervention divine.

[1] Liv. II, chap. IV, *Contre les académiciens.*

Alype prie Augustin de ne plus procéder par interrogation, mais de parler en un discours suivi. Augustin y consent; sa poitrine ne suffisait point à la fatigue de l'école de rhétorique; mais il ne s'agit en ce moment que de se faire entendre de quelques amis; sa santé n'en souffrira pas. La plume du secrétaire conduit et règle d'ailleurs la discussion, elle oblige de ne pas parler avec trop d'impétuosité et de chaleur, et vient ainsi au secours de la poitrine d'Augustin.

Zénon avait dit : On ne doit accepter que ce qui ne peut avoir aucun signe commun avec la fausseté. Là-dessus, Arcésilas soutint qu'on était incapable de rien connaître; la proposition de Zénon devint sa règle. Mais, de deux choses l'une, ou la proposition de Zénon est vraie, et alors il existe quelque chose de vrai; ou elle est fausse, et pourquoi alors la nouvelle académie s'appuie-t-elle sur une opinion fausse? De plus, si la proposition de Zénon est fausse, on peut donc connaître des choses vraies, quoiqu'elles aient des signes communs avec la fausseté.

Augustin met en présence les opinions philosophiques de Zénon, de Chrysippe et d'Épicure, passe en revue les subtilités par lesquelles l'esprit humain peut s'abuser, et démontre qu'il est en notre pouvoir de concevoir quelque chose et de nous élever à la connaissance de la sagesse. Il montre quelles absurdités, quels périls et quels crimes naîtraient d'une doctrine tendant à ravir à l'homme le sentiment de toute réalité. Arrivé à Platon, Augustin lui donne des louanges qu'il trouva plus tard exagérées [1], car le disciple de Socrate s'est trompé sur des points très-importants. Le fils de Monique indique les deux mondes de

[1] *Revue des ouvrages*, liv. I, n° 4.

Platon, le monde intelligible, où la vérité fait sa demeure; le monde visible aux yeux, accessible aux sens: le premier est le monde véritable; le second, le monde vraisemblable, tracé sur l'image du premier. Des hauteurs radieuses du premier descend la lumière qui éclaire l'âme humaine; du second naissent les opinions qui troublent l'esprit des insensés. Ce qu'il y a de bon dans les actions humaines n'est qu'une imitation des vertus du monde supérieur. Voilà les enseignements que les successeurs de Platon s'étaient fait une loi de croire, et même de cacher comme des mystères importants. Arcésilas, voyant l'école du maître livrée aux doctrines de Zénon, cacha le sentiment véritable des académiciens, et l'ensevelit comme un trésor que la postérité trouverait un jour. Il aima mieux soustraire la science à des gens dont il souffrait avec peine les mauvaises doctrines, que d'instruire des hommes indociles. De là, les extravagances attribuées a la nouvelle académie, dont Arcésilas fut le chef. La troisième académie, qui eut pour chef Carnéade, appelait du nom de *vraisemblable* toute œuvre d'ici-bas. C'était une suite de la doctrine de Platon. On considérait les choses humaines comme une imitation des choses véritables; mais Carnéade gardait tout ce qui avait trait au monde invisible, ou ne le révélait qu'à de rares amis assez élevés pour le comprendre. Cicéron, et plus tard Plotin, firent revivre Platon dans toute sa vérité. La raison humaine ne suffisait pas pour nous délivrer de toutes nos ténèbres. Dieu abaissa l'autorité de sa divine intelligence dans un corps humain, et, par ses préceptes et ses exemples, excita les âmes et leur donna le pouvoir de regarder la céleste patrie [1].

[1] Cujus non solum præceptis, sed etiam factis, excitatæ animæ redire in semetipsas, et respicere patriam, etiam sine disputationum concertatione potuissent. *Contra acad.*, lib. III.

En terminant son discours, Augustin disait : « De quel-« que manière que se possède la sagesse, je vois que je ne « la connais pas encore. Cependant, n'étant encore qu'à « ma trente-troisième année, je ne dois pas désespérer de « l'acquérir un jour; aussi suis-je résolu de m'appliquer à « la chercher par un mépris général de tout ce que les « hommes regardent ici-bas comme des biens. J'avoue que « les raisons des académiciens m'effrayaient beaucoup « dans cette entreprise; mais je me suis, ce me semble, « assez armé contre elles par cette discussion. Tout le « monde sait qu'il y a deux moyens de connaître : l'au-« torité et la raison. Pour moi, je suis persuadé qu'on « ne doit, en aucune manière, s'écarter de l'autorité de « Jésus-Christ, car je n'en trouve pas de plus puissante. « Quant aux choses qu'on peut examiner par la force de « la raison (car, du caractère dont je suis, je désire avec « impatience ne pas croire seulement la vérité, mais l'a-« percevoir par l'intelligence [1]), j'espère trouver chez les « platoniciens une doctrine qui ne sera point opposée à « nos saints mystères [2]. »

Il était nuit; la fin du discours d'Augustin avait même été recueillie à la lueur d'un flambeau. Les jeunes amis attendaient ce qu'Alype allait répondre; mais Alype déclara tout son bonheur d'avoir été vaincu; il vanta, avec toute l'effusion de l'enthousiasme et de l'amitié, le charme du langage, la justesse des pensées, l'étendue de la science. « Je ne saurais, disait-il, admirer assez dignement comment Augustin a traité en souriant des questions aussi épineuses, avec quelle force il a triomphé du désespoir, avec quelle modération il a exposé ses convictions, avec

[1] Ita enim jam sum affectus, ut quid sit verum, non credendo solum, sed etiam intelligendo, apprehendere impatienter desiderem.

[2] Liv. III, chap. xx, *Contre les acad.*

quelle clarté il a résolu d'aussi obscurs problèmes. O mes amis! vous attendez ma réponse, mais ne soyez prêts qu'à écouter le maître. Nous avons un chef pour nous conduire dans les secrets de la vérité, sous l'inspiration de Dieu lui-même. »

Nous dirons, nous aussi, qui avons entendu le maître comme si nous avions été assis dans la prairie, à côté d'Alype ou de Licentius, que ce discours d'Augustin, à peine indiqué par notre courte analyse, nous a ravi. C'est l'œuvre du plus pur platonisme complété par les rayons chrétiens. On y sent une pénétrante chaleur d'âme, une éloquence douce et forte, et déjà cette dialectique puissante qui triomphera plus tard des ennemis de la foi. Augustin descend tour à tour à la portée des jeunes gens qui l'écoutent, plonge dans les profondeurs philosophiques et s'élève aux plus hautes cimes de la pensée. Le génie d'Augustin semble se jouer avec ces sujets si difficiles. Le futur docteur de l'Église se révèle dans cet entretien au pied de l'arbre du pré de Cassiacum.

CHAPITRE IV

La philosophie païenne au quatrième siècle. — Les deux livres *de l'Ordre.*

Avant de pousser plus loin le récit des entretiens et de la vie contemplative de nos jeunes solitaires de Cassiacum, nous voudrions montrer en quelques lignes rapides quel était alors l'état de la philosophie dans le monde, quels systèmes gouvernaient les écoles, à quelles autorités obéissaient les imaginations spéculatives en dehors de la naissante autorité du christianisme. La philosophie d'Augustin

à Cassiacum est comme le vestibule de la foi évangélique; mais ceux que la lumière nouvelle ne visitait point encore, dans quelles régions d'idées étaient-ils restés?

Il est un nom qu'Augustin a prononcé avec respect, un nom qui a beaucoup retenti dans le IIIe siècle, qui, au IVe siècle, gardait une grande autorité, et en garde encore de nos jours, c'est le nom de Plotin. Parmi les maîtres alexandrins, un seul lui avait plu, Ammonius Saccas: « Voilà ce que je cherchais, » s'écria Plotin en entendant pour la première fois Ammonius. Or, ce maître, autant qu'on peut l'apprécier sans œuvre écrite et à travers le nuage des traditions, offrait dans ses enseignements un monstrueux mélange de systèmes et de dogmes, et a mérité d'être appelé le fondateur de l'illuminisme philosophique. On lui avait attribué, mais avec peu de fondement, l'idée première de l'éclectisme. Plotin représente, dans ses formes les plus accréditées, ce qu'on est convenu de nommer le néoplatonisme. Les cinquante-quatre livres [1] qui renferment ses doctrines, et que rédigea son disciple Porphyre, sont comme un défi jeté à l'esprit le plus intrépide. On prétend que les idées du célèbre philosophe égyptien exciteraient fort l'admiration si son langage était assez clair pour être compris; mais qu'est-ce que c'est que de belles idées dont l'expression est déclarée impossible? Pourtant on n'exerce pas un grand empire sur les intelligences sans de sérieuses conditions d'influence: malgré tant d'obscurités et d'extravagances, on reconnaît dans les livres de Plotin le métaphysicien profond et parfois le contemplateur sublime. L'élan qu'il portait dans son spiritualisme et dans sa foi au premier principe frappait vivement

[1] Marcile Ficin, directeur de l'académie platonicienne établie à Florence par les Médicis, publia, à la fin du quinzième siècle, une traduction latine de Plotin.

les imaginations. Le néoplatonisme ne fut en réalité qu'une suprême lutte de la philosophie contre le christianisme triomphant. On se complaisait dans les invisibles splendeurs de l'âme pour se dérober au reproche d'impur matérialisme ; on opposait je ne sais quelle trinité d'invention philosophique au dogme chrétien d'un Dieu en trois personnes ; mais tout ce spiritualisme se trouvait contredit par la doctrine de l'éternité du monde d'où naissait logiquement le panthéisme. Le plus humble, le plus petit d'entre nous qui, en récitant le Symbole des apôtres, dit : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre*, se place sans effort au-dessus de toute la philosophie des temps antiques.

La pluralité des dieux, leur existence indépendante et libre, ne pouvaient plus se soutenir en présence de la prédication chrétienne. Plotin remplaça le polythéisme par la théurgie ; il substitua aux divinités les génies d'un commerce bienveillant, une démonologie qui animait l'univers et répondait à tout le mouvement de la vie humaine. Il fit aux sciences occultes une grande part, et passa pour un incomparable magicien. La démonologie n'était pas d'invention plotinienne. D'après les enseignements de la vieille Égypte, acceptés par la Grèce, les démons ou les génies, dans leurs variétés, n'étaient autre chose que les âmes des morts. Les idées pythagoriciennes, sur ce point, sont restées assez incertaines ; on a attribué au philosophe de Samos une hiérarchie démonologique avec des dieux, des démons, des demi-dieux et des héros. La doctrine des Hébreux, reproduite par les Perses, établissait de bons et de mauvais anges, tout à fait distincts des âmes, et formant une hiérarchie de puissances médiatrices entre Dieu et l'homme. Cette doctrine devint celle du christianisme. Plotin s'y attacha ; elle avait cours dans la plupart des

écoles du néoplatonisme. La philosophie de Platon reçoit son expression dans Plotin avec les différences que lui impose l'influence chrétienne de son temps.

Platon s'était montré comme le sage de la cité, vivant au milieu des hommes, régis par des lois et des institutions. Plotin parut quand le crucifiement de la chair sur le Calvaire avait révélé au monde de nouveaux devoirs, quand le mépris des sens faisait le fond d'une religion qui se prêchait partout avec un succès inouï, quand le goût du désert saisissait violemment les âmes et que, de toutes parts, les hommes ne demandaient qu'à quitter les choses périssables, à s'enfuir de la vie. Il représenta dans ses idées, et aussi dans ses habitudes et ses mœurs, cet enthousiasme sévère qui ne tenait aucun compte du corps et dédaignait les joies du monde visible. Plotin, c'est Platon ermite. Comme s'il se fût déclaré étranger au temps et à la terre, il ne voulut jamais dire son âge ni son pays; il refusa toujours de laisser faire son portrait, trouvant misérable de s'attacher à l'image de ce qui devait tomber en poussière. Plotin soumit ses jours à une dure abstinence. Il y eut toutefois en lui plus d'orgueil que de vertu. La vie cénobitique, si merveilleusement pratiquée par les chrétiens, surtout en Orient, étonnait les intelligences comme un spectacle extraordinaire; elle gênait les prétentions superbes du néoplatonisme, qui, lui aussi, s'était mis à prêcher le mépris de la chair, mais ne fondait rien sur le renoncement et les sacrifices volontaires. Plotin eut l'idée d'une communauté, d'une association de philosophes; il obtint de l'empereur Gallien un territoire, en Campanie, pour y construire une cité qui se serait nommée Platonopolis, en souvenir du beau génie qu'on ne cessait d'interroger et d'invoquer; les détails nous manquent sur ces colons philosophes épris tout à coup d'amour pour un régime

idéal ; nous savons seulement que la tentative ne réussit pas.

Cette philosophie eut pour principal continuateur Porphyre, plus savant, plus clair et plus lettré que Plotin, son maître. Porphyre entendit les leçons de Longin et d'Origène. Fut-il d'abord chrétien, comme l'ont pensé quelques écrivains et saint Augustin lui-même? Nous n'affirmerons rien ; il est au moins certain que Porphyre connut nos livres sacrés; il les repoussa, et Dieu le punit en le laissant tomber dans les plus grossières erreurs et les superstitions les plus misérables.

Après Porphyre, l'école plotinienne nous montre Jamblique, le biographe de Pythagore, qui, voulant rendre vénérables ses doctrines, leur donna pour aïeux Zoroastre, Hermès et Orphée. Les écoles d'Orient, au IVe siècle, retentissaient de ces enseignements; ils allaient se corrompant par la décadence même de l'ancienne société.

Dans cette dernière moitié du IVe siècle, qui fut témoin de la conversion d'Augustin, le néoplatonisme n'a pas de grands interprètes; il règne sans beaucoup d'éclat à Athènes avec Proheresius, qui compta au nombre de ses disciples Eunape, le curieux biographe des philosophes et des sophistes; avec Diophante, qui vit autour de sa chaire Libanius; avec Plutarque, le commentateur des trois livres d'Aristote sur l'*âme*, auquel devait succéder Syrianus. Lorsque Augustin élevait ses jeunes amis, à Cassiacum, à la contemplation des vérités philosophiques, Syrianus n'était qu'un petit enfant jouant à Alexandrie; ce philosophe, qui entreprit de mettre d'accord Orphée, Pythagore et Platon, fut le maître de Proclus, dont les travaux retentissent dans le Ve siècle : une appréciation de ces travaux nous jetterait hors de notre cadre. Le contemporain d'Augustin le plus considérable dans la philosophie païenne, c'est

Themistius, plus sophiste que philosophe, mais très-digne d'obtenir ici un souvenir. Un de ses disciples, Grégoire de Nazianze, dans un mouvement de politesse gracieuse et reconnaissante, l'appelle le *roi de l'éloquence*. Themistius, sénateur et puis préfet de Constantinople, ami du grand Théodose, panégyriste de sept empereurs, vêtu des dépouilles d'Homère et de Platon, commentateur d'Aristote et profondément instruit dans les traditions philosophiques, loué par Socrate et Sozomène, se présente à nous comme un exemple de ce que pouvait sur un païen honnête homme l'influence des relations chrétiennes.

Mais si nous observons, dans son caractère le plus général, la philosophie païenne à l'époque d'Augustin, en dehors de quelques rares aptitudes privilégiées et de quelques natures d'élite, nous trouvons que cette philosophie, tout en se tournant vers les lumineuses régions du spiritualisme, se traînait dans la magie, l'astrologie et les superstitions. A mesure que montait la grande aurore du christianisme, les nuages se faisaient plus épais du côté de l'horizon païen. La portion de la société restée polythéiste s'enfonçait de plus en plus dans les erreurs. Aux dernières années du IVe siècle, le néoplatonisme, suprême effort de l'ancien monde contre l'Évangile, n'était plus qu'un ennemi vaincu; il ne faisait pas obstacle à la foi nouvelle. Augustin, conversant dans la solitude avec des amis sur Dieu, l'homme et le monde, ne songea pas à combattre la philosophie contemporaine, mais seulement à repasser et à juger des systèmes, à exposer des vérités. Ce qui prouve surtout que le néoplatonisme n'était pas alors une force contre Jésus-Christ, c'est que, dans ses entretiens, Augustin cite Plotin avec une admiration sans mélange d'attaque, ne voulant plus se souvenir que du beau côté de l'œuvre du penseur égyptien.

Revenons à nos jeunes solitaires, à ces scènes d'un intérêt sans égal, où les élans de l'âme humaine se montrent dans un naturel empreint de tant de grandeur.

Augustin, au début des deux livres *de l'Ordre*, regarde comme une chose bien difficile de discerner et de faire apercevoir l'ordre immuable dans le gouvernement de l'univers. Quand même, dit-il, quelqu'un étendrait jusque-là son intelligence, il lui serait impossible de rencontrer un disciple qui, par l'innocence de ses mœurs et la pureté de ses lumières, méritât d'entendre des vérités si diverses et si profondes. Le jeune maître se sert d'une comparaison ingénieuse pour répondre à ceux qui jugent de l'harmonie de l'univers par des côtés et des détails. Un homme dont la vue serait très-basse, et qui, en présence d'un parquet de marqueterie, ne pourrait saisir du regard qu'un seul point, blâmerait volontiers l'ordonnance et la composition de l'œuvre ; la variété lui paraîtrait de la confusion, parce que l'ensemble qui fait la beauté du travail lui échapperait. Il en va de même des faibles mortels que les bornes de leur intelligence condamnent à ne pas embrasser tout le vaste ensemble des choses ; un objet vient-il à les blesser, ils en concluent la difformité de l'univers. Nous ne tomberions pas dans ces erreurs si nous nous connaissions un peu plus nous-mêmes. La beauté de l'univers c'est l'*unité* d'où il tire son nom. Cette beauté sera toujours mal comprise par une âme trop répandue dans la multiplicité des objets. L'âme souffre de la pauvreté en raison même de ses désirs. Comme dans un cercle, si grand qu'il puisse être, dit Augustin, toutes les lignes aboutissent à un seul point que les géomètres appellent le centre, et comme, malgré la possibilité des divisions infinies de toute la circonférence, ce point du milieu est le seul avec lequel on mesure également toutes les lignes, le seul qui les domine

par un certain droit d'égalité et dont elles ne peuvent s'éloigner sans tout perdre; ainsi l'âme se voit frappée d'une véritable indigence quand elle s'égare dans l'immensité des objets; sa nature la presse à chercher partout l'unité, et la multiplicité la lui dérobe. — Le génie exact et ferme d'Augustin se plaît dans ces sortes de comparaisons pour donner aux vérités qu'il exprime l'inflexibilité d'une démonstration géométrique.

Voici maintenant comment naquirent les deux livres *de l'Ordre*.

Augustin, dans sa retraite de Cassiacum, avait l'habitude, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de donner régulièrement à la réflexion philosophique la première moitié ou la seconde moitié de la nuit; il ne souffrait pas que ses jeunes disciples vinssent l'arracher aux méditations silencieuses dans son lit. Augustin était donc éveillé lorsque tout à coup l'eau qui coulait derrière les bains se fit entendre et le rendit plus attentif; le bruit de l'eau qui se précipitait parmi les cailloux était tantôt doux, tantôt éclatant, et l'inégalité de ce murmure le surprenait; il s'en demanda la cause à lui-même, et rien ne s'offrit alors à son esprit. A ce moment, Licentius frappa son lit d'un bâton pour faire peur à des souris qui l'importunaient. « A ce « qu'il paraît, dit Augustin à Licentius, tu veilles à la « lueur du flambeau que ta muse a pris soin de t'allu- « mer. Remarques-tu le cours inégal de ce ruisseau? — « Cela ne m'est pas nouveau, répondit le fils de Roma- « nien; parfois, en me réveillant, le désir du beau temps « m'y a fait prêter l'oreille, prenant d'abord ce bruit pour « celui de la pluie, et ce ruisseau murmurait comme à « présent. »

Trigetius, qui couchait dans la même chambre que Licentius, veillait aussi; il parla comme son jeune ami. Au-

cune lampe, aucun flambeau ne le tirait de l'obscurité. Augustin nous fait observer que cette privation de flambeau la nuit était une nécessité en Italie, même pour les gens les plus riches.

Voyant donc à cette heure de la nuit toute la jeune académie éveillée (Alype et Navigius étaient allés à Milan), Augustin crut que le bruit du ruisseau l'avertissait de ne pas le laisser couler sans rien dire sur ce sujet. « D'où pensez-vous, dit-il à ses disciples, que provienne l'inégalité des murmures de cette eau? Vous ne pouvez pas croire qu'à l'heure qu'il est on trouble son cours, soit en y passant, soit en y lavant quelque chose. — Qu'en penserions-nous, répond Licentius, sinon que les feuilles épaisses de l'automne, tombées sur un point du ruisseau, sont quelquefois pressées avec violence? Après l'écoulement de l'eau qui voulait passer, elles se rassemblent et s'amassent encore; ou bien, par la diversité de la chute de ces feuilles qui surnagent, il arrive quelque autre chose qui peut retenir ou précipiter le cours de l'eau. » Cela parut vraisemblable à Augustin; il avoua à Licentius, dont il loua l'esprit, qu'il avait rêvé là-dessus sans rien découvrir. Après un moment de silence : « Tu avais raison, dit-il à Licentius, de ne pas t'étonner et de te tenir secrètement attaché à Calliope.

— Sans doute, reprit le fils de Romanien, j'avais raison de n'être pas étonné; mais je n'en ai pas moins de l'être maintenant, après le sujet que tu m'en donnes. — Quel est-il donc? — Je m'étonne que tu aies pu t'étonner de si peu de chose. — Mais d'où penses-tu donc que vienne la surprise ? quelle est l'origine de ce *défaut*[1], sinon une chose extraordinaire, une chose qui arrive contre

[1] Saint Augustin a retiré ce mot comme manquant de justesse : la surprise n'est pas un défaut.

l'ordre évident des causes? — Contre l'ordre évident, j'en demeure d'accord ; car, pour ce qui est d'une chose absolument contre l'ordre, je ne crois pas qu'elle puisse arriver. »

« Je me sentis en cet instant, dit Augustin, plus vivement animé d'espérance que je n'avais coutume de l'être dans les questions que j'adressais, en voyant que l'esprit de ce jeune homme eût soudainement compris une si grande chose : c'est à peine s'il commençait à s'appliquer à ces études, et jusque-là nous n'avions pas encore discuté ces questions.

« Fort bien, fort bien! dit Augustin à Licentius ; tu as beaucoup compris, beaucoup osé ; crois-moi, tu dépasses l'Hélicon au sommet duquel tu t'efforces d'atteindre comme au ciel. Mais je veux que tu défendes cette opinion, car j'essaierai de l'ébranler. — Je t'en conjure, laisse-moi maintenant, j'ai l'esprit appliqué à tout autre chose. »

Augustin, craignant que trop d'amour pour la poésie ne détournât Licentius de la philosophie, lui reprocha d'un ton sévère de poursuivre des vers de toutes mesures qui élevaient entre lui et la vérité un mur plus cruel que celui qui séparait les amants fabuleux dont il était en train de chanter les aventures : du moins y avait-il une fente imperceptible qui servait de passage à leurs soupirs. (La verve de Licentius s'exerçait en ce moment sur les aventures de Pyrame et de Thisbé.) Licentius se tut quelques instants, puis il dit à Augustin : « *Je suis, à mon sens, aussi malheureux qu'une souris* : cela peut se dire de moi avec autant de raison que dans Térence[1] ; mais le contraire m'arrivera peut-être; car il dit : *Aujourd'hui je suis perdu*,

[1] *Eunuch.*, act. V, scène 6.

et moi, peut-être, serai-je aujourd'hui retrouvé. Si tu ne méprises pas les présages que tirent des rats les gens superstitieux ; si, par le bruit que j'ai fait, ce rat ou cette souris t'a appris que j'étais éveillé; s'il y a quelque sagesse à rentrer dans sa chambre, à se reposer avec soi-même, pourquoi le bruit même de ta voix ne m'avertirait-il pas moi-même de philosopher plutôt que de chanter? car cette philosophie, comme tu nous le prouves chaque jour, et comme j'ai commencé à le croire, est notre demeure inébranlable. C'est pourquoi, si cela ne t'importune point et si tu crois devoir le faire, propose-moi tout ce que tu voudras. Je défendrai l'ordre universel des choses le mieux que je pourrai, et je vous soutiendrai hardiment que rien ne peut arriver contre l'ordre. J'ai mis ce sentiment si avant dans mon esprit, il y reste avec une impression si profonde, que, quand on me vaincrait dans cette dispute, je n'attribuerais nullement ma défaite à ma témérité, mais à l'ordre même dont je soutiens les intérêts; et ce ne sera pas sur cette vérité invincible, mais sur Licentius seulement qu'on aura la victoire. »

Augustin interroge Trigetius, qui incline beaucoup pour l'ordre, mais dont l'opinion rencontre des incertitudes.

Pourquoi Licentius reconnaît-il l'ordre et non pas le désordre dans le bruit irrégulier du ruisseau qui a été l'occasion de l'entretien? C'est ce qu'Augustin lui demande d'abord. Licentius répond que les feuilles des arbres n'ont pas dû ni pu tomber autrement dans le courant d'eau ; la situation des arbres, la disposition des branches, le poids plus ou moins grand des feuilles, leur plus ou moins de légèreté dans l'air, leur lenteur à tomber, leurs chutes inégales par l'inégalité de l'état du ciel, de la pesanteur des

feuilles, de leur figure, et par un nombre infini d'autres raisons secrètes, dont la découverte ne nous regarde point, toutes ces causes sont dans l'ordre, et chaque chose a la raison de son accomplissement.

Augustin demande à Licentius pourquoi la nature a produit tant d'arbres qui ne portent pas de fruits. Pendant que celui-ci cherchait une réponse : « Est-ce seulement à « cause des fruits, dit Trigetius, qu'il y a sur la terre des « arbres pour les hommes? A combien d'autres usages les « arbres leur servent-ils! Quelle utilité les hommes ne re- « tirent-ils pas de leur ombre, de leur bois, de leurs « branches, de leurs feuilles? » Augustin veut que Licentius lui apprenne quelque chose sur cette vérité sublime dont il s'est cru tout d'abord pénétré. « Où m'envois-tu? s'écrie le fils de Romanien. Est-ce parce que je te suis mieux encore que ces feuilles ne suivent les vents qui les poussent dans le courant de l'eau, et pour lesquelles il serait peu de tomber si elles n'étaient aussi entraînées? Arrivera-t-il autre chose si Licentius se met à enseigner à Augustin les mystères de la philosophie? — Je t'en prie, répond Augustin, ne te mets pas si bas et ne m'élève pas si haut; car en philosophie je ne suis encore qu'un enfant, et quand j'interroge, il ne m'importe pas beaucoup par quelle voix doive me répondre celui qui tous les jours entend mes gémissements. En vérité, je crois que tu en deviendras un jour l'oracle, et ce jour n'est peut-être pas bien loin. » Reprenant une comparaison de Licentius, Augustin lui dit : « Ne vois-tu pas que les feuilles, emportées par le vent, et qui nagent sur les eaux, résistent un peu au courant, et avertissent les hommes de l'ordre immuable de l'univers, si toutefois la cause que tu soutiens est véritable? »

A ces mots, sautant de joie sur son lit : « Grand Dieu,

s'écria Licentius, qui pourra nier que vous gouverniez tout avec ordre? Comme tout se tient! comme tout est lié par des successions invariables! Que de choses pour que nous soyons arrivés à de tels entretiens! Que de choses pour que nous vous trouvions! Si nous nous sommes éveillés, continue-t-il en s'adressant à Augustin, si tu as remarqué le bruit des eaux, si tu as recherché la cause en elle-même, si tu n'as pas trouvé la raison d'une chose si simple et si commune, tout cela n'appartient-il pas à l'ordre des événements? Une souris se montre pour t'avertir que je veille; enfin, à ton insu peut-être (car nul ne choisit ce qui lui vient tout à coup à l'esprit), tes paroles s'emparent tellement de ma raison, qu'elles m'apprennent, je ne sais comment, ce que je dois te répondre. »

Licentius montre que rien ne saurait être contraire à l'ordre, parce que rien ne peut exister en dehors de l'ordre. Il donne à cette idée un développement qui remplit de joie Augustin. Puis tout à coup Licentius, possédé par des flots d'idées qui bouillonnaient confusément dans son intelligence : « Oh! s'écrie-t-il, oh! si je pouvais dire ce que je veux! Paroles, où êtes-vous? Venez, venez à mon secours! Les biens et les maux sont dans l'ordre. » Le jeune homme sentait la vérité déborder dans son sein.

Dans une dispute avec Trigetius, le fils de Romanien conclut de la justice de Dieu une rémunération; or la rémunération suppose une distinction entre les biens et les maux, et c'est ainsi que les biens et les maux se placent dans l'ordre éternel. Le maître ne parlait pas; Licentius s'en plaint; Augustin lui promet de répondre au lever du jour. « Mais, dit celui-ci, il me semble que le jour commence déjà; est-ce la lune qui éclaire nos fenêtres? Il faut,

mon cher Licentius, travailler à ne pas laisser ensevelir dans l'oubli ces richesses nouvelles. » Augustin promet de nouveau de traiter et de faire traiter la grande question entamée pendant la nuit; il doit faire part de ces entretiens à Zenobius, un ami de Romanien et le sien, qui depuis longtemps sollicite des notions sur cette matière, et qui, récemment encore, en redemandait dans un poëme adressé à Augustin.

L'amour de la poésie abandonne Licentius; une lumière bien différente et bien plus pure l'éclaire. Les charmes de Thisbé et de Pyrame, de Vénus et de son fils, s'effacent à ses yeux devant la beauté de la philosophie. Oh! quelle curieuse et intéressante nuit! Enfin, l'aube brille aux fenêtres de la chambre d'Augustin; les jeunes gens quittent leur lit et sortent. Augustin, le cœur tout ému de ce qui s'est passé, répand des larmes et des prières; il entend Licentius chanter d'une voix joyeuse ce verset du Psalmiste: « Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-« nous votre face, et nous serons sauvés. » Rentré dans la chambre, Licentius s'approche du lit d'Augustin et lui demande ce qu'il pense de lui; Augustin lui prend la main avec tendresse. Le fils de Romanien lui avoue qu'il ne sent plus que du dégoût pour les vers, et qu'une mystérieuse force l'entraîne vers quelque chose de grand.

« Dieu des vertus, montrez-nous votre face, s'était écrié Licentius avec le Psalmiste. — Qu'est-ce que la face du Seigneur, disait Augustin, sinon cette vérité même où tendent tous nos soupirs? »

Pour que Licentius se défende de toute exagération dans sa résolution nouvelle, le maître lui parle de l'utilité des lettres et des arts; il lui fait entendre que l'amour sobre et réglé de la poésie n'est pas un mal.

Augustin se lève. Après la prière du matin, on s'ache-

mine vers les bains. Les jeunes amis assistent au combat de deux coqs, dont Augustin raconte vivement les détails variés. Arrivé au lieu des conférences, on se met à écrire sur des tablettes les paroles de la nuit. On ne fit rien de plus ce jour-là ; Augustin était souffrant.

Le lendemain on retourne au lieu accoutumé. Augustin demande à Licentius une définition de l'ordre ; le fils de Romanien n'aimait pas à définir ; il frissonna *comme s'il eût été tout à coup inondé d'eau froide.* La dispute s'était engagée entre Licentius et Trigetius ; dans la chaleur de la discussion, les deux jeunes gens s'étaient laissés aller à quelques paroles qui trahissaient un peu d'amour-propre et de vanité. Augustin est admirable lorsqu'il réprime ce désir d'une vaine gloire :

« Est-ce donc ainsi que vous vous conduisez? leur dit-il avec l'accent d'une douleur profonde. Quoi ! n'êtes-vous pas touchés de ce poids immense de vices qui nous accable, et de ces ténèbres de l'ignorance qui nous enveloppent ! Est-ce là ce soin pour la vérité, cette élévation vers Dieu, dont j'avais la faiblesse de me réjouir ! Oh ! si vous pouviez voir, ne fût-ce qu'avec des yeux faibles comme les miens, au milieu de quels périls nous languissons, et quelle est l'horreur du mal que cette joie donne à connaître ! (Cette joie avait été celle de Trigetius, en entendant Augustin réprimander Licentius.) Oh ! si vous pouviez apercevoir l'extravagance de cette joie, avec quel empressement vous la changeriez en torrents de pleurs ! Malheureux, vous ne savez pas où nous sommes ! La condition commune des ignorants et des insensés, c'est d'être plongés dans un abîme d'erreurs ; mais la sagesse n'a pas une même manière de leur tendre la main et de leur offrir son secours : il y en a, croyez-moi, il y en a qu'elle élève au-dessus des eaux, d'autres qu'elle laisse couler à fond. Je vous en conjure, n'ajou-

tez pas à mes misères ; j'ai bien assez de mes plaies, dont je demande la guérison à Dieu dans des pleurs presque quotidiens ; et souvent je me persuade que je suis indigne de l'obtenir aussi promptement que je le voudrais. Ne m'affligez plus ainsi, je vous en conjure. Si quelque amitié, quelque reconnaissance m'est due, si vous comprenez combien je vous estime et je vous aime, et combien je suis occupé du soin de former vos mœurs, si je suis digne que vous me comptiez pour quelque chose, enfin si Dieu m'est témoin que je ne me souhaite pas plus de bien qu'à vous, faites quelque sacrifice pour moi ; et si vous prenez plaisir à m'appeler votre maître, soyez bons : c'est toute la récompense que je désire. »

Les larmes qui coulaient abondamment des yeux d'Augustin mirent fin à ses paroles. Licentius demande qu'Augustin leur pardonne, que toutes ces choses soient effacées des tablettes ; Trigetius veut que leur punition demeure entière.

Monique entre en ce moment dans le lieu de la conférence, elle savait le sujet des entretiens. Elle demande où l'on en est. Son entrée et sa question sont écrites sur les tablettes. « Que faites-vous ? dit-elle, dans quels livres avez-vous vu que des femmes puissent être admises à de telles discussions ? » Augustin répond qu'il s'inquiète peu du jugement de ceux qui lisent les livres avec aussi peu de réflexion qu'on salue un homme. « S'il arrive, par hasard, dit Augustin à sa mère, que mes livres tombent entre les mains de quelques hommes, et qu'après y avoir lu mon nom, ils ne disent pas: quel est celui-ci ? pour jeter ensuite le volume ; si, ne méprisant point la simplicité du vestibule, ils pénètrent plus avant, poussés par le désir d'apprendre ou par la curiosité, peut-être ces hommes ne s'offenseront pas de me voir philosopher avec vous et ne

dédaigneront aucun de ceux dont les sentiments se trouvent consignés dans mes écrits. »

Augustin ajoute que les amis qui confèrent avec lui sont libres et d'une haute origine, ce qui suffit et au delà pour avoir le droit de cultiver les lettres et surtout la philosophie. Des artisans de la condition la plus vile se sont mêlés de philosophie ; riches des lumières de leur esprit et de leurs vertus, ils n'auraient pas échangé leurs trésors intérieurs contre toute l'opulence et toutes les grandeurs de la terre.

« Chez les anciens, poursuit Augustin en s'adressant à sa mère, il y a eu des femmes qui se sont livrées à l'étude de la philosophie, et votre philosophie me plaît beaucoup. Car, pour ne pas vous le laisser ignorer, ma mère, ce qu'on appelle, en grec, Philosophie, s'appelle, en latin, Amour de la sagesse. C'est pourquoi les divines Écritures, que vous aimez si ardemment, ne commandent pas de fuir et de dédaigner absolument toutes sortes de philosophes, mais seulement les philosophes de ce monde. Or il est un autre monde bien éloigné des sens, et qui n'est aperçu que par l'intelligence de quelques âmes pures ; Jésus-Christ l'a fait assez comprendre ; car il n'a pas dit : Mon royaume n'est pas du monde, mais *mon royaume n'est pas de ce monde.* Croire qu'il faut renoncer à toute sorte de philosophie, ce serait nous empêcher d'aimer la sagesse. Je ne vous condamnerais pas dans ces mémoires si vous n'aimiez pas la sagesse ; je ne vous condamnerais pas si vous l'aimiez médiocrement ; bien moins encore si vous l'aimiez autant que moi. Mais je sais que vous l'aimez encore plus que vous ne m'aimez moi-même, et je sais combien vous m'aimez ! Vous êtes si avancée dans la science divine, que vous n'êtes effrayée ni par la crainte d'aucun événement fâcheux, ni par l'horreur de la mort, ce qui an-

nonce, de l'aveu de tous les hommes, qu'on a pénétré jusqu'au centre de la philosophie : pourrais-je, après cela, hésiter à devenir moi-même votre disciple ? ».

Monique répond à son fils, avec un sourire modeste, que de sa bouche viennent de sortir plus de mensonges qu'il n'en a jamais proféré.

Cette scène, ce discours d'Augustin à sa mère au milieu de la jeune académie, et la réponse de Monique, ont un charme que notre lecteur ne peut manquer de sentir comme nous.

Augustin avait la poitrine fatiguée ; les tablettes étaient remplies ; on s'arrêta là. Comme on s'en allait des bains : « Rappelle-toi, dit Licentius à Augustin, combien de vérités nécessaires tu nous apprends, même à ton insu, par cet ordre impénétrable et divin. — Je le vois, répondit Augustin, et je n'en suis pas ingrat envers Dieu. J'espère que vous, qui le reconnaissez si bien, vous en deviendrez meilleurs. » Le maître s'abstint de toute parole le reste de la journée.

CHAPITRE V

Suite des livres de l'Ordre. — Le livre de la Vie bienheureuse. — Les deux livres des Soliloques. — Le livre de l'Immortalité de l'âme. — Correspondance.

386

Alype et Navigius sont de retour à Cassiacum. Un matin, le soleil se lève dans toute sa magnificence ; la beauté du ciel est accompagnée d'un air aussi doux que puisse l'offrir l'hiver en Italie. Augustin et ses amis descendent à la

prairie; Monique est avec eux. Les voilà tous assis au pied de l'arbre qui a tant de fois entendu les paroles de ces jeunes et pieux chercheurs des vérités immortelles.

On examine la question de savoir ce que c'est que d'être avec Dieu. Augustin avait dit : Celui-là est avec Dieu, qui le connaît. Licentius avait soutenu que ce qui est avec Dieu est dans un repos inaltérable. L'esprit qui comprend Dieu ne perdra pas son repos parce qu'il sera lié à un corps mobile et vagabond; il est avec le corps comme un homme avec un navire en mer; l'homme peut rester immobile dans un vaisseau lancé à travers les vagues. Nous assistons ensuite à un entretien grave, élevé, bien nourri, sur les contrastes et les désordres apparents qui n'empêchent pas la soumission des choses terrestres et humaines à un ordre invariable et providentiel. C'est Augustin qui fait à peu près tous les frais de cet entretien. Un jeune serviteur annonce que le dîner est prêt; il est venu en courant; sa course se présente comme une définition du mouvement, dont on s'occupait à ce moment même.

Après le dîner, des nuages couvrent le ciel; au lieu de retourner à la prairie, on va aux bains pour converser avec plus de sûreté.

La discussion est reprise. On essaie de pénétrer dans les profondeurs de la question de l'existence du mal. Augustin renverse par quelques arguments les bases du manichéisme. La question du bien et du mal, mêlée à la question de l'ordre, paraissait surpasser l'intelligence de ses interlocuteurs; Augustin se met à leur expliquer des vérités morales. Il trace des règles de conduite pour les jeunes gens qui veulent étudier la sagesse, et marque le procédé qu'il faut suivre. Il expose brièvement, mais admirablement, les devoirs de l'homme. Comme l'âme s'égare, dit Augustin, en se répandant sur les choses périssables,

ainsi elle se retrouve en s'unissant à la raison. Ce que l'homme a de raisonnable le sépare de la bête; ce qu'il a de mortel le sépare de Dieu. Si l'âme ne s'attache pas à la raison, elle tombera dans la condition de la brute; si elle ne se détache pas de la mortalité, elle ne sera jamais divine.

Les oreilles et les yeux sont les courriers de l'esprit pour les besoins du corps.

Augustin passe en revue les choses où éclate la raison humaine. Dans les œuvres d'art, la raison c'est la proportion des parties. Le maître, en quelques pages rapides, énumère et caractérise les sciences et les lettres inventées par la raison. S'adressant ensuite à sa mère : « Ces vérités, lui dit-il, dont la connaissance est nécessaire pour parvenir au bien que nous cherchons, et qui sont comme une immense forêt de choses, ne doivent pas vous effrayer, ô ma mère! il suffit d'en choisir quelques-unes, et le nombre en est très-petit, quoique la vertu en soit très-efficace. Sans doute il est difficile à plusieurs d'y atteindre ; mais ce n'est pas à vous dont le génie m'est tous les jours nouveau, et en qui je découvre un esprit éloigné de toute frivolité, soit par l'âge, soit par une tempérance admirable, un esprit que son dégagement des faiblesses humaines a placé si haut! Ces connaissances vous seront aussi faciles qu'elles le seront peu à ceux qui vivent sous le poids de leurs misères. Si je disais que vous parviendrez à exprimer vos sentiments et vos pensées dans un langage irréprochable, j'avoue que je mentirais, puisque moi-même, qui me suis vu obligé de m'instruire du langage, je suis chaque jour encore repris sur plusieurs mots par les gens d'Italie; je les reprends à mon tour pour la prononciation. Autre est la certitude tirée de la science, autre est celle qui est tirée du pays. Peut-être quelque

savant fort attentif trouverait dans mon discours ce que nous appelons des solécismes : j'ai rencontré des gens assez habiles pour me persuader que Cicéron en avait fait quelquefois. Quant aux barbarismes, ils sont si fréquents aujourd'hui, que même le discours prononcé pour la conservation de Rome a été trouvé barbare[1]. Mais vous, ma mère, dédaignez ces délicatesses puériles. Vous connaissez suffisamment le génie et la force presque divine de la grammaire ; les vrais docteurs de l'éloquence s'apercevront bien que, si vous en avez abandonné le corps, vous en avez retenu l'esprit. Je dirai la même chose des autres sciences. Si vous n'en tenez aucun compte, je vous avertirai, autant qu'un fils ose le faire, et autant que vous me le permettrez, qu'il suffira de conserver avec courage et prudence la foi qui vous a été donnée pour trouver les saints mystères ; il vous suffira de vous maintenir avec une constante fermeté dans le genre de vie que vous menez[2]. »

Ici Augustin touche rapidement à ce qu'il appelle « des choses très-obscures et cependant divines. » Il s'agit de l'existence du mal avec un Dieu tout-puissant, et qui ne peut rien faire de mal. L'éternité de Dieu, l'origine du mal, la création du monde seront éclaircies en quelques mots serrés et profonds. Nous retrouverons ces grandes questions dans le cours de notre travail.

En continuant à parcourir les pages de cet entretien, nous y reconnaissons l'idée fondamentale du cartésianisme, qui se retrouvera plus tard avec des développements dans les *Soliloques* et dans le grand ouvrage sur la

[1] Barbarismorum autem genus nostris temporibus tale compertum est, ut et ipsa ejus oratio barbara videatur, qua Roma servata est.

[2] *De l'Ordre*, liv. II, chap. XVII.

Trinité. « Pour moi, dit Augustin, par mon mouvement intérieur et caché, je puis démêler et réunir les choses qu'il faut apprendre, et cette force s'appelle ma raison [1].» Il exprime ensuite la tendance de chaque chose vers l'unité. Pour qu'une pierre soit une pierre, il a fallu que toutes ses diverses parties aient été solidement réunies en un seul et même corps. Un arbre ne serait point un arbre s'il n'était pas un. Otez à un animal ses membres, ses entrailles, quelque chose de son unité, ce n'est plus un animal. A quoi aspirent des amis, si ce n'est à leur réunion? Et plus ils sont ensemble, plus ils s'aiment. Un peuple ne forme qu'une cité, et toute division lui est un péril. Qu'est-ce que c'est que d'être en dissentiment, sinon de ne pas sentir avec unité? L'unité de l'armée se compose de beaucoup de soldats, et plus l'armée garde son unité, plus elle est invincible. Le penchant de tout amour n'est-il pas de ne faire qu'un avec l'objet aimé? La douleur elle-même n'est la douleur que parce qu'elle semble vouloir briser ce qui était un auparavant.

Augustin a une belle manière d'établir l'immortalité de l'âme. Il parle de la raison qui demeure toujours la même, qui n'était pas plus vraie hier qu'elle ne l'est aujourd'hui, qui ne sera pas plus vraie demain ni dans un an, et qui subsisterait encore quand même l'univers viendrait à s'écrouler. A côté de cette raison toujours la même, voyez le monde, qui n'a pas eu hier et n'aura pas demain ce qu'il a aujourd'hui; il n'a pas eu aujourd'hui le soleil à la même place, durant le seul espace d'une heure. De même que tout y passe, il n'est pas le plus petit intervalle de temps où le monde offre quelque chose de la même manière.

[2] Ego quodam meo motu interiore et occulto, ea quæ discenda sunt possum discernere et connectere, et hæc vis mea ratio vocatur.

« Si donc, s'écrie Augustin, la raison est immortelle « (et moi qui discerne et lie toutes ces choses, c'est moi « qui suis la raison), je conclus que ce qui en moi est « appelé mortel n'est pas moi. Or si l'âme n'est pas la « raison, et que cependant, usant de ma raison, je puisse « devenir meilleur, il faut donc aller du moins bon au « meilleur, du mortel à l'immortel... Lorsque l'âme, par « la règle et l'ordre, se sera revêtue d'harmonie et de « beauté, elle osera se présenter devant Dieu, la source « d'où le vrai découle, le père de la vérité. Grand Dieu! « qu'ils seront sains, beaux, puissants et ravis, les yeux « qui vous contempleront! Qu'est-ce donc qu'ils ver-« ront? Quoi! je vous prie. Qu'en croyons-nous? Qu'en « pensons-nous? Qu'en disons-nous? Nous en parlons « chaque jour, et chaque jour nos paroles se mêlent aux « choses les plus grossières. Je ne dirai rien de plus, « sinon qu'il nous sera permis de jouir de la vue de la « beauté, de cette beauté en comparaison de laquelle « toutes les autres ne sont que souillures. » Augustin ne veut pas qu'avec l'espoir d'une félicité pareille l'homme juste puisse être touché des peines, des périls, des disgrâces ou des faveurs. Dans ce monde matériel, il faut bien considérer ce qu'est le temps, ce qu'est le lieu, afin de bien comprendre la valeur de la possession entière et éternelle, la valeur de ce qui charme par détail et d'une manière fugitive. Dans le monde à venir, qui est fait pour l'intelligence, toute partie de ce qui est bon et heureux est aussi belle et aussi parfaite que le tout. Amour passionné du vrai, aspiration ardente vers la possession de la vérité et de la beauté éternelles, nécessité de bien vivre pour s'élever un jour à cette hauteur divine, tels sont les sentiments qui dominent Augustin, le jeune Platon de la petite académie de Cassiacum, et dont la vive expression

fait battre le cœur des disciples suspendus à sa bouche. Augustin termine son discours [1] par un hommage à sa mère; elle obtiendra pour lui et pour ses amis l'accomplissement de leurs souhaits religieux. C'est par les prières de sa mère qu'Augustin est arrivé à ne rien préférer à la découverte de la vérité, à ne désirer, à ne méditer, à n'aimer que la vérité.

Le jour avait fui, et l'éloquent Augustin parlait encore; on avait apporté la lampe [2], afin que les tablettes ne laissassent rien perdre de ce qui s'échappait de son génie. On entendit, ce jour-là, dans les bains de Cassiacum de plus belles et de plus grandes choses qu'on n'en entendit jamais à Sunium, sous le portique du temple de Minerve. Alype se fit l'interprète du petit auditoire tout ému; il dit à Augustin qu'il continuait pour eux tous, et à toute heure, l'office sublime des grands hommes des temps antiques; il le remercia de leur avoir ouvert les trésors de la philosophie *vénérable et presque divine* de Pythagore. Alype n'imaginait rien de plus glorieux que ce rapprochement; mais le génie du fils de Monique, illuminé par les splendeurs du christianisme, avait laissé bien loin derrière lui le philosophe de Samos. Augustin accepte les louanges d'Alype, non point parce qu'il croit les mériter, mais parce que la sincérité les a inspirées; il ne redoute pas pour son ami la censure de ceux qui liront ces éloges. Qui refuserait de pardonner l'erreur des jugements d'un ami [3]?

Voilà la fin des deux livres *de l'Ordre*, si pleins d'idées et de sentiments sublimes, et c'est le bruit d'un courant d'eau, ce sont des feuilles tombées de l'arbre, une souris

1 Liv. II, chap. XX.

2 Lumen nocturnum.

3 Quis enim amantis errori in judicando non benevolentissime ignoscat?

vagabonde, importune à un jeune homme couché dans son lit, qui ont déterminé des entretiens auxquels nous prêtons encore pieusement l'oreille après plus de quatorze siècles !

Le 13 novembre (386), jour de l'anniversaire de sa naissance, Augustin avait réuni à dîner tous ses amis, excepté Alype, qui se trouvait à Milan. Après le repas, il leur avait adressé des questions sur la béatitude; il continua deux jours ces questions après le dîner. Ainsi fut produit le livre de *la Vie bienheureuse*. Il s'agissait de montrer que la vie bienheureuse consiste dans la parfaite connaissance de Dieu. Augustin établit pour l'âme qui connaît Dieu la béatitude dès cette vie; Tillemont [2] n'est pas de cet avis. Mais quoi de plus propre à faire aimer la religion que de proclamer heureuse dès ce monde l'âme pure et exclusivement attachée aux biens éternels? Sans doute, même pour les saints, le ciel ne sera jamais sur la terre, puisqu'ici-bas le cœur le plus pur ne voit Dieu qu'à travers un voile; mais le pèlerin du monde, s'il garde un constant amour pour la patrie absente, s'il tend sans cesse les bras vers la resplendissante rive dont il est séparé, jouit à l'avance de la félicité promise : un parfum des célestes parvis, une suave brise du printemps éternel suffit pour changer en joies les tristes labeurs du voyage.

Dans le livre de *la Vie bienheureuse*, adressé à Manlius Thodorus, magistrat de Milan, qui l'avait aidé à concevoir le spiritualisme, Augustin repasse quelques souvenirs de son cœur un peu avant sa conversion, et suit les hommes au milieu de leurs efforts pour parvenir à la sagesse, à la vérité. Il nous montre tous les hommes comme sur une mer d'où il faut qu'ils arrivent au port de la philosophie pour se

2 *Vie de saint Augustin, Mémoires ecclés.*, t. XIII.

sauver. Les uns s'avancent vers ce port sans beaucoup de peine, les autres lui tournent le dos avec un vent qu'ils croient favorable, et puis ils y sont poussés malgré eux par des tempêtes qui renversent leurs desseins. Il en est d'autres qui, dès leur jeunesse ou même après de rudes coups, n'ont point perdu de vue quelques signes conducteurs; se souvenant de leur patrie au milieu des flots, ils vont à elle, soit directement et sans s'arrêter, soit en perdant parfois leur route, parce que des nuages ou la hauteur des vagues leur cachent les étoiles qui les guident. Souvent encore ceux-ci se laissent surprendre par des charmes funestes, qui les empêchent de mettre à profit des vents propices. Ces différentes sortes de voyageurs sur la mer du monde sont plus d'une fois jetés par le malheur, comme par un souffle orageux, dans le port de la vie heureuse et tranquille. Augustin leur signale une haute et dangereuse montagne qui, placée à l'entrée du port, en rétrécit le passage. Cette montagne est belle, et des torrents de clartés l'inondent : elle attire avec ses brillants attraits ceux qui arrivent, et leur fait espérer les joies qu'ils se promettent dans le port; elle tente même ceux qui déjà y sont entrés, et ceux-ci se laissent aller au plaisir de voir, des hautes cimes du mont, les autres au-dessous d'eux. Cette montagne, qui domine les approches de la Vérité, c'est la montagne de l'orgueil, de la vaine gloire. Après avoir enflé ceux qui l'habitent, cette terre, creuse et fragile, fond sous eux, les engloutit, et les voilà perdus au milieu d'immenses ténèbres.

La peinture d'Augustin, dont nous venons de présenter une analyse, est l'histoire éternelle des intelligences; mais sa vérité frappante semble recevoir une application particulière dans l'âge où nous sommes. Si vous pouviez suivre de près la navigation des âmes humaines vers Dieu, vous

verriez qu'il y a moins de naufrages sur la mer difficile où elles voguent, qu'il n'y a de ruines sur la montagne de l'orgueil. La perfide et grande enchanteresse dont parle Augustin a dévoré de beaux génies.

Après avoir beaucoup conversé avec ses amis, Augustin voulut converser avec lui-même; il fit les deux livres des *Soliloques;* c'est le dernier et le plus bel ouvrage qu'il ait composé à Cassiacum. « Je les écrivis (les *Soliloques*), dit-il dans la *Revue* de ses livres[1], selon mon goût et mon amour, pour trouver la vérité sur les choses que je souhaitais le plus de connaître, m'interrogeant moi-même et me répondant, comme si nous fussions deux, la Raison et moi, quoique je fusse seul : de là le nom de *Soliloques* donné à cet ouvrage. » Le travail est resté imparfait; dans le deuxième livre, la question de l'immortalité de l'âme ne se trouve pas traitée aussi à fond que l'auteur se l'était proposé. Dans cet ouvrage, comme dans le livre de *la Vie bienheureuse*, Augustin avait dit que l'âme était heureuse dès cette vie par la connaissance de Dieu; il nous fait observer, dans sa *Revue*, que l'âme ne peut être heureuse ici-bas que par l'espérance; il aurait pu ajouter à l'espérance le charme divin attaché à l'accomplissement du bien, et c'est dans ce double sens que nous avons proclamé précédemment la félicité des cœurs purs.

Les véritables *Soliloques* de saint Augustin, qui sont des dialogues entre lui et sa raison, sont moins connus que les *Soliloques,* divisés en trente-sept chapitres, faussement attribués à ce grand homme. D'après l'observation de Tillemont, ce dernier ouvrage n'a pu être composé qu'au commencement du XIII[e] siècle, puisque le chapitre XXXII renferme un passage du concile de Latran, tenu en 1215. Il

[1] Liv. I, chap. IV.

est tiré à la fois des *Confessions* et de Hugues de Saint-Victor, moine du XIIe siècle, qui, entre autres livres, écrivit une excellente explication de la *Règle* de Saint-Augustin.

Les *Soliloques* sont un monument immortel du génie philosophique d'Augustin; cet écrit, qui renferme peu de pages, suffirait pour lui assurer une place parmi les plus grands métaphysiciens. Nous en donnerons une analyse.

La prière placée en tête de l'ouvrage est d'une grande et touchante beauté; elle a évidemment inspiré la prière de Fénelon à la fin du *Traité de l'existence de Dieu*. L'oraison du fils de Monique est comme une magnifique définition de Dieu et de sa providence; on y sent un cœur rempli, obsédé par l'idée de Dieu et profondément frappé du besoin de son assistance. Augustin lui dit : « Accordez-moi d'abord « de vous bien prier, ensuite faites que je sois digne « d'être exaucé, et enfin accordez-moi d'être délivré. » La doctrine de la grâce catholique, que saint Augustin devait plus tard développer et défendre avec tant de puissance, est renfermée dans ces deux lignes écrites par le jeune Africain avant même son baptême! Toute la prière, d'ailleurs, est pleine de cet esprit. Augustin dit à Dieu : « Vous à qui le mal ne peut nuire, *cui nec malitia nocet.* » Il y a dans ces quatre mots un argument invincible contre les manichéens.

Entrons dans la profondeur des *Soliloques*. Augustin et la Raison conversent pour arriver à la vérité et à la connaissance de Dieu. Le fils de Monique va nous apparaître comme l'inventeur du doute méthodique auquel Descartes a attaché son nom.

Augustin affirme qu'il connaît ce que c'est qu'une ligne, ce que c'est qu'une sphère; il s'est servi des sens dans cette

recherche comme d'un navire, et les a quittés aussitôt qu'il est arrivé au lieu qu'il voulait atteindre : placé comme au milieu de la mer, il a roulé dans son esprit les idées dont la recherche l'occupait. Augustin juge impossible de concevoir par les sens les vérités de la géométrie. Il ne saurait dire comment il voudrait connaître Dieu, parce qu'il n'a jamais rien connu dans ce genre. Il établit une grande différence entre les vérités infaillibles des mathématiques et la grandeur intelligible de Dieu. L'intelligence est l'œil de l'âme, et les vérités certaines des sciences sont comme les objets qui, pour être vus, ont besoin d'être éclairés par le soleil. L'œil de l'âme, c'est l'esprit guéri de l'amour des choses terrestres. Il faut la foi, l'espérance et la charité pour guérir une âme et la rendre capable de voir, c'est-à-dire de concevoir Dieu; on sent ici l'inspiration chrétienne qui complète les idées de Platon.

L'âme, une fois guérie, doit regarder. Le regard de l'âme, c'est la raison. Le regard juste et vrai est appelé une vertu. Être purifié, regarder et voir, voilà donc les trois choses qui mènent l'âme à la connaissance de Dieu.

Augustin trouve dans le soleil qui éclaire le monde une parfaite image du soleil éternel des âmes, de ce Dieu caché qu'il veut comprendre : le soleil existe, il est visible, toute chose est éclairée de sa lumière; de même Dieu existe, il est intelligible, et c'est par sa lumière que nous pouvons tout apercevoir dans le monde intellectuel et moral.

Les chapitres XI, XII et XIII de ce premier livre nous peignent la situation d'Augustin, qui aimait la sagesse plus que la vie, et qui n'aimait pour elle seule que la sagesse; il ne désirait ou ne craignait de perdre les biens humains que dans leurs rapports avec les biens invisibles. Il y a dans cette doctrine toute une morale bien haute et bien belle. Augustin ne veut pas que la glu de ce monde nous arrête,

tant que nous existons dans ce corps mortel. La lumière éternelle ne se montre qu'aux prisonniers terrestres qui, une fois leur cachot brisé, seraient capables de s'envoler dans les régions supérieures.

Dans le chapitre XV, l'argument en faveur de l'immortalité de l'âme, tiré de l'immortalité de la vérité, n'est pas complet : la vérité n'a pas attendu l'homme pour commencer et n'a pas besoin de l'immortalité de l'homme pour être elle-même immortelle ; l'intelligence de Dieu lui suffit. La puissance de participer à la vérité souveraine est une belle présomption, mais non pas une certitude pour notre immortalité.

Dans le chapitre Ier du deuxième livre, on trouve ces admirables paroles tant de fois répétées depuis quatorze siècles : « Mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je « me connaisse ! *Noverim te, noverim me.* » Le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet, est une immortelle traduction de ces quatre mots d'Augustin.

Nous devons reproduire ici le dialogue. « La Raison : « Mais toi qui veux te connaître, sais-tu si tu existes ? — « Augustin : Je le sais. — La Raison : D'où le sais-tu ? — « Augustin : Je l'ignore. — La Raison : As-tu conscience « de toi comme d'un être simple ou composé ? — Augus- « tin : Je l'ignore. — La Raison : Sais-tu si tu es mis en « mouvement ? — Augustin : Je l'ignore. — La Raison : « Sais-tu si tu penses ? — Augustin : Je le sais. — La Rai- « son : Il est donc vrai que tu penses ? — Augustin : Cela « est vrai. » Voilà le cartésianisme tout entier ; voilà l'évidence intime considérée comme la base de la certitude. Sans vouloir dépouiller Descartes de sa gloire, nous aimons à constater, pour l'honneur de la vérité et la grandeur du sujet qui nous occupe, que saint Augustin est le père de l'école philosophique du XVIIe siècle, école tout à

fait française et catholique, détrônée par Locke et Condillac, éloquemment attaquée, il y a vingt ans, au nom même des intérêts de la foi chrétienne, mais destinée, nous l'espérons, à ressaisir l'empire au milieu de nous. Elle compte pour disciples Bossuet et Fénelon, les plus grands hommes de l'Oratoire et de Port-Royal, si on excepte Pascal, et cette école est bien fortement empreinte du génie chrétien [1]. Nous aurons plus tard de nouvelles occasions de montrer les cartésiens comme les descendants de saint Augustin, et nous rencontrerons des traces fréquentes de cette filiation philosophique.

Poursuivons l'analyse du deuxième livre des *Soliloques*. « Pleurerais-tu, dit la Raison à Augustin, si dans une vie immortelle tu ne pouvais rien savoir de plus que tu ne sais maintenant? — Je pleurerais alors, répond Augustin, pour obtenir de ne plus exister. » C'est une belle chose que ce refus de l'immortalité au prix de l'ignorance!

Dans le IIIe chapitre, Augustin distingue parfaitement la conscience humaine des témoignages des sens: les sens et le moi ne forment point une même chose; la certitude réside dans l'évidence intime et non pas dans les sens, qui peuvent être des occasions d'erreurs. Le *moi* résiste à l'erreur des sens et la rectifie.

Dans le chapitre IVe, on est d'abord un peu surpris qu'Augustin s'abstienne de se prononcer sur la question de savoir si Dieu se sert des sens pour connaître quelque chose; mais cette surprise cesse lorsqu'on réfléchit que le jeune philosophe marche par gradation vers la connaissance de Dieu, et qu'il n'admet rien que par démonstration.

[1] Les cartésiens, dans les livres qu'ils mettaient entre les mains de leurs élèves, reproduisaient la philosophie de saint Augustin, sous le titre de : Philosophie chrétienne, *Philosophia christiana*.

Dans le ve chapitre, Augustin dit : « Le vrai, c'est ce qui est. » Bossuet a reproduit cette définition dans son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.*

A la fin, lorsque de degré en degré, de conquête en conquête, les deux interlocuteurs se croient en possession du dogme consolateur qui agrandit jusqu'à l'infini l'horizon de la vie humaine, on aime à entendre la Raison dire au jeune Augustin : « Cesse de gémir, l'âme humaine est im- « mortelle. »

Ce court et profond ouvrage des *Soliloques* nous montre la raison humaine dans ses droits et dans sa gloire. Augustin, durant toute sa carrière de philosophe et de docteur catholique, n'abandonnera jamais les priviléges de la raison.

On nous permettra d'indiquer ici le livre *de l'Immortalité de l'âme,* quoique le fils de Monique ne l'ait composé qu'à son retour à Milan : Augustin fit de ce livre le complément des *Soliloques.* Il est divisé en seize petits chapitres. Le fond de l'argumentation de cet ouvrage c'est que, la science étant éternelle, l'âme qui en est le siége ne doit pas périr ; c'est que l'âme et la raison ne formant qu'une seule et même chose, l'éternelle durée de celle-ci doit entraîner la durée de celle-là ; enfin c'est que l'esprit, supérieur à la matière, ne doit pas être plus maltraité qu'elle : or, la matière, divisible à l'infini, ne peut être réduite au néant. Une observation toute naturelle d'Augustin nous a plus frappé que tous les raisonnements : plus l'âme se dégage des sens et se sépare du corps, plus elle est apte à s'élever aux grandes choses et à la recherche de la vérité ; son union avec le corps n'est donc pas une condition absolue de son existence !

Nous trouvons la réminiscence de Platon dans le chapitre où Augustin nous dit que l'âme humaine conserve en

elle les vrais rapports des choses, quoiqu'elle semble, soit par ignorance, soit par oubli, ou ne pas les posséder, ou les avoir perdus.

Le chapitre VIII nous offre une grande preuve de l'existence de Dieu, que Clarke et beaucoup d'autres ont reproduite : nul être ne peut se créer lui-même, car il serait avant d'être, ce qui est absurde; il faut donc remonter à un être qui tienne nécessairement et éternellement de lui-même sa propre existence. Dans le dernier chapitre, Augustin prouve la spiritualité de l'âme par la variété des sensations réunies dans l'unité du moi. On sent le grand métaphysicien à chaque page de ce livre.

Nous complèterons ce que nous avons dit du séjour d'Augustin à Cassiacum par l'analyse des lettres qu'il écrivit dans cette retraite : ce sont les premières que nous connaissions de sa correspondance [1].

Voici d'abord une lettre à Hermogénien, un ami d'Augustin, qui a dû être écrite dans le dernier mois de l'année 386, puisque cet ami avait déjà lu et admiré les trois livres *Contre les académiciens*. Augustin ne cache pas son respect pour les grands hommes qu'on regarde comme les chefs de l'école du scepticisme; il croit qu'on leur attribue des sentiments qu'ils n'ont jamais eus. Il n'a donc pas songé à les combattre. A l'époque où vécurent ces grands hommes, la prudence voulait que les flots les plus purs échappés des sources de Platon coulassent dans un lit étroit tout voilé d'ombres et de difficile accès; il importait de ne les découvrir qu'à un petit nombre d'hommes et de ne pas

[1] Nous suivrons pour les *Lettres de saint Augustin*, comme pour tous ses autres ouvrages, la classification des Bénédictins; c'est avec leur édition que nous travaillons. On compte depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à ce jour vingt et une éditions des *Œuvres complètes de saint Augustin*. Voir notre traduction française des *Lettres de saint Augustin*, 4 vol. in-8°.

les livrer au passage des bêtes qui les auraient troublés et souillés; le fils de Monique place au rang des bêtes ceux qui donnent à l'âme une forme corporelle. Il approuve les platoniciens de s'être armés contre ces hommes-là de l'art de cacher la vérité, art qui a toujours été une sage habitude de leur génie. Augustin ajoute que, maintenant dans le monde, il aperçoit des philosophes qui n'en ont plus que la robe; il faut ramener à l'espoir de trouver la vérité ceux que pourraient égarer les subtilités des faux *académiciens*, sous peine de voir d'anciennes et habiles précautions servir de prétexte pour fermer les intelligences aux choses les plus certaines et les plus connues. Au temps des deux fondateurs de la seconde et de la troisième académie, les diverses vérités, ébranlées par la vigueur de leurs arguments, s'effaçaient des esprits pour faire place à des chimères; il paraissait si difficile de ne pas confondre le vrai avec le faux, que les maîtres aimaient mieux, aux yeux de la foule des hommes, se donner les airs de battre en brèche toute certitude; mais le jeune solitaire de Cassiacum trouve qu'il n'y a plus à se préoccuper du danger des longs efforts pour arriver à la vérité; il nous dit que ses contemporains qui se piquent de philosophie redoutent le travail, négligent les lettres et les sciences; la prétendue impossibilité de découvrir la vérité, qu'un homme comme Carnéade aurait déclarée, devient pour eux une justification de leur langueur et de leur ignorance; ils se traînent dans un sommeil profond d'où rien ne peut les tirer, rien, pas *même la trompette céleste des Écritures par laquelle Dieu nous fait entendre ses oracles*. Augustin prie Hermogénien d'examiner soigneusement ce qu'il avance, vers la fin du troisième livre *Contre les académiciens*, et de lui faire savoir ce qu'il en pense. Il ne se flatte pas d'avoir triomphé des académiciens, comme Hermogénien le lui annonce;

mais il se sait bon gré de s'être arraché au désespoir de trouver la vérité, qui est la nourriture de l'esprit, et d'avoir rompu la chaîne qui l'empêchait de coller, pour ainsi dire, ses lèvres aux mamelles de la philosophie.

Cette lettre, dont nous avons reproduit toute la pensée, est un témoignage curieux pour les études contemporaines; elle met en pleine lumière les intentions et les sentiments qui ont inspiré le traité *Contre les académiciens*. Le jugement et les idées d'Hermogénien sont sollicités en termes qui honorent son intelligence; sa réponse ne nous est point parvenue; elle eût été pour nous une précieuse page de critique philosophique.

Zénobe, à qui sont adressés les deux livres *de l'Ordre*, aimait à s'en aller auprès de la jeune académie de Cassiacum, lorsque ses affaires ne le retenaient pas à Milan. Augustin lui écrit que l'amour de tout ce qui passe est une source d'erreurs et de peines, et qu'il faut élever l'esprit à l'étude, à l'adoration de ce qui est bon, vrai et beau par soi-même, de ce qui demeure éternellement. Il se plaint tendrement de l'absence de Zénobe. Quand son ami est loin, il désire son retour pour jouir de sa vue et de ses paroles et converser avec lui; Zénobe ne pense assurément pas que cette peine de l'absence soit un travers dont il faille se guérir. Augustin ne se sent pas assez fort pour condamner ces tristesses du cœur. « Pour moi, dit-il, « quand je regrette un ami absent, je veux bien aussi « qu'il me regrette. » Augustin parle ici un langage qui semble avoir inspiré Montaigne dans ses peintures de l'amitié. Le fils de Monique voudrait reprendre avec Zénobe une question qu'ils ont commencé d'agiter ensemble dans les exercices philosophiques de leur retraite. Si cette question était celle de l'ordre, comme cela nous paraît probable, il faudrait placer la lettre à Zénobe avant la pré-

cédente, puisque l'ouvrage *de l'Ordre* fut achevé avant le troisième livre *Contre les académiciens*, dont Augustin parle à Hermogénien.

Nébride, que notre lecteur connaît déjà, et qui avait enseigné la grammaire à Milan, appelait Augustin *heureux,* dans une lettre écrite à son ami, après avoir lu le livre de la *Vie bienheureuse*. Augustin lui répondit, pour examiner s'il pouvait être heureux en effet, et comment il pouvait l'être. Il avait lu la lettre de Nébride à la clarté de la lampe, après son souper, au moment de se mettre au lit, mais non pas de s'endormir. Lorsqu'il fut couché, Augustin demeura longtemps à se demander à lui-même si Nébride avait raison de croire qu'il fût heureux. Le bonheur n'appartient qu'à la sagesse, et peut-être Nébride pense-t-il qu'Augustin est au nombre des sages. Ce qu'il a lu de lui l'en a peut-être persuadé. « Que serait-ce, ajoute Augustin, s'il « avait lu les *Soliloques*? Il eût été enivré, et cependant il « n'aurait rien pu dire de plus que de m'appeler heureux. « Il m'a donné du premier coup ce qu'il y a de plus grand. « Voyez ce que fait la joie. » Augustin parle ensuite de la difficulté d'être heureux lorsqu'on ne connaît pas le dernier mot, la raison d'être, le pourquoi, le comment de la création. Pourquoi le monde est-il de telle grandeur? Pourquoi n'est-il pas plus petit? Pourquoi est-il là plutôt qu'ailleurs? Augustin passe aux questions philosophiques qui l'occupent de préférence, et c'est à cause de cela peut-être que Nébride l'appelle heureux. Il considère l'âme et le corps, l'immortelle sublimité de l'une, la fragilité passagère de l'autre.

« Et si l'âme meurt, dit Augustin, la vérité mourra donc « aussi, ou bien la vérité n'a rien de commun avec l'intel- « ligence, ou l'intelligence n'est pas dans l'âme, ou ce qui « renferme quelque chose d'immortel peut mourir. Mes

« *Soliloques* disent et prouvent assez que rien de pareil ne « saurait arriver; mais je ne sais quelle habitude de nos « maux nous épouvante encore et nous fait chanceler. « Quand même l'âme mourrait, ce qui ne me paraît pas « possible d'aucune manière, les studieux loisirs de ma « solitude m'ont assez démontré que la vie heureuse ne se « trouverait point dans la joie des choses sensibles. Voilà « peut-être ce qui me fait paraître, aux yeux de mon cher « Nébride, sinon heureux, au moins comme heureux : que « je le paraisse à moi-même; qu'ai-je à perdre? Et pour- « quoi ne croirai-je pas à la bonne opinion qu'on a de moi? « Je me dis ces choses, puis je fis ma prière accoutumée et « je m'endormis. »

Quelques jours après, Nébride écrivant à Augustin, le priait de lui rendre compte des progrès qu'il avait faits, au milieu des solitaires et doux loisirs, dans la contemplation des choses spirituelles. Augustin lui fait observer que les vérités, comme les erreurs, s'enracinent d'autant plus dans l'esprit, qu'on s'en occupe davantage et qu'on se les rend plus familières. « Ce progrès, dit-il ingénieusement, « est insensible comme celui de l'âge; la différence est « grande entre un enfant et un jeune homme; mais vous « auriez beau interroger l'enfance, elle ne vous répon- « drait jamais que tel jour elle est devenue la jeunesse. » Toutefois Augustin ne se croit pas très-ferme dans la connaissance des vérités de l'ordre spirituel, et ne se regarde point comme arrivé à la jeunesse de l'âme. « Nous ne « sommes que des enfants, ajoute-t-il d'une façon char- « mante; mais, comme on a dit, de beaux enfants peut- « être. » Il établit la nature et les privilèges supérieurs de l'intelligence, et confie à son cher Nébride que dans les moments où il s'efforce de s'élever vers Dieu, vers les choses vraies de toute vérité, cette vue anticipée de ce qui

demeure éternellement le saisit quelquefois et l'absorbe au point de douter de la réalité du monde matériel dont il est environné.

Ces confidences, faites à un ami, nous peignent, mieux que tous les discours, l'état d'Augustin à cette époque, sa transformation spirituelle, ses préoccupations sublimes, devenues comme une nature nouvelle, qui faisait vivre Augustin d'une vie étrangère à la pesanteur et au tumulte des sens.

Il nous a dit, dans ses *Confessions*, avec quel bonheur il lisait avec sa mère et son ami Alype les chants du roi-prophète. Le quatrième psaume surtout, commençant par ces mots : « O Dieu, qui êtes ma justice! » le remplissait d'un saint enthousiasme; Augustin en interrompait la lecture par de vives paroles, et regrettait que les manichéens ne fussent point là pour le voir et l'entendre, et pour comprendre la vérité. Mille choses fortes ou touchantes s'échappaient de sa bouche.

Nous ne trouvons plus rien dans les œuvres d'Augustin qui ait pu être écrit de Cassiacum.

Combien il serait intéressant et doux pour nous de parcourir cette retraite, de reconnaître l'emplacement de la demeure d'Augustin et de ses amis, l'emplacement des bains, le ruisseau dont le murmure donna lieu au livre *de l'Ordre,* la prairie où se réunissait souvent la jeune académie! Nous aurions aimé à reproduire les couleurs de ces lieux si chers à notre pensée! D'après des recherches récentes et d'une incontestable exactitude [1], Cassago de

[1] Dans les précédentes éditions de l'*Histoire de saint Augustin,* nous avions fait usage de renseignements inexacts en ce qui touche l'emplacement de Cassiacum ; l'érudition milanaise, excitée par un noble et religieux patriotisme, s'est mise à l'œuvre, et la question des lieux a été admirablement éclaircie par le docte abbé Louis Biraghi, qui a bien voulu nous adresser

Brianza, à sept à huit lieues de Milan, nous représente Cassiacum. L'ancien palais des Visconti de Modrone occupe la place de la maison de Verecondus, au sommet d'une colline. Aujourd'hui, comme au temps d'Augustin, une prairie couvre le penchant de ce coteau. On retrouve la rivière qui, à l'aide d'un petit aqueduc, fournissait de l'eau aux bains de Verecondus et se précipitait ensuite avec grand bruit sur des rochers, *silicibus irruens... precipitante se flumine.* La rivière se nomme *Ganbajone*, jadis Canbalionum, et vient du mont Sirtori; elle coule dans un charmant vallon boisé, et y forme des cascades. Cassago est un fertile et tranquille abri, un pays gras, comme l'indique son nom, au milieu de montagnes; nous avons cité le mont Sirtori; citons encore les monts Gregorio, Barzago, Barzeno, San-Salvadore. Licentius, dans une épître à son maître Augustin, se souvenait de ces montagnes, *montesque per altos*, lorsqu'il repassait les jours doucement écoulés à Cassiacum.

Il est dans l'univers des lieux que les leçons ou les études du génie ont rendus célèbres : à Athènes, le jardin d'Academus; sur les rivages de l'Attique, le cap Sunium; dans l'île de Rhodes, la colline de Zimboli, où Eschine, exilé, avait fondé une école d'éloquence; aux environs de Rome, la colline de Tusculum, où le souvenir de Cicéron plane avec tant de majesté; ces lieux, et d'autres que nous pourrions nommer, sont visités respectueusement par le voyageur, et nous y avons senti nous-même tout le charme qui s'attache à la gloire. Cassiacum mérite de prendre rang parmi ces lieux fameux, et si les souvenirs de l'antiquité chrétienne n'avaient pas été négligés jusqu'à

son très intéressant travail. Ces recherches, d'une précision savante et d'une critique parfaite, lui font le plus grand honneur.

ce jour, les pèlerins de la religion, de la poésie et de l'histoire, auraient cherché jusqu'aux moindres traces de ce coin de terre aux environs de Milan. Ce fut là qu'Augustin, sur le seuil de la vie chrétienne, chercha dans les pleurs, trouva tout à coup et enseigna les hautes vérités morales et philosophiques, avec une merveilleuse puissance. Ce fut là que ce génie, tantôt méditant en silence, tantôt conversant avec une mère et des amis dignes de lui, se connut en quelque sorte lui-même pour la première fois. Il jeta du fond de cet asile hospitalier ses premières clartés sur le monde.

Parfois, fatigué du bruit et du vide des jours humains que Dieu ne remplit pas, on se prend à rêver une solitude où la vie ne serait occupée qu'à la recherche et à la contemplation du vrai. Des amis d'un même cœur, du même goût, d'un même amour pour les beautés impérissables, échangeraient leurs pensées, leurs découvertes de tous les jours, leurs inspirations; celui qui serait le plus fort et le plus près de Dieu dirigerait, retiendrait ou exciterait les intelligences. Quoique la magnificence de la création ne soit qu'une ombre bien pâle des splendeurs divines, on choisirait pour retraite un site où la nature eût à la fois de doux sourires et une imposante grandeur. A chaque journée on franchirait un degré de l'invisible échelle des vérités éternelles, et c'est ainsi que d'un pas calme et joyeux, environné d'amitié, de lumière et d'espérance, on s'en irait, appuyé sur la croix, vers ce mystérieux rivage appelé la mort, qui n'est que le bord de l'océan de la vie.

Oh! que ne suis-je né dans le siècle d'Augustin, et que n'ai-je été amené par une heureuse destinée à m'asseoir, avec Alype et Licentius, autour du maître dans cette prairie ou dans ces bains de Cassiacum! Leurs mois passés dans

la maison des champs de Verecondus apparaissent à mon esprit comme une vie écoulée sur le seuil du paradis. Licentius regrettera plus tard cette vie de paix et d'étude. Qu'ils sont à plaindre ceux qui, ayant goûté de telles délices, sont condamnés à retomber au milieu des agitations de la terre !

CHAPITRE VI

Baptême de saint Augustin. — Mort de sainte Monique à Ostie.

387

Augustin avait écrit à saint Ambroise pour lui raconter ses erreurs passées et ses dispositions présentes, et le prier de lui indiquer ce qu'il devait lire dans les Écritures comme préparation à la grâce du baptême. L'évêque de Milan lui conseilla de lire Isaïe, parce que, de tous les prophètes, Isaïe est celui qui parle le plus clairement des mystères de l'Évangile et de la vocation des païens. Augustin se mit à lire les prophéties du fils d'Amos; mais, ne les comprenant pas d'abord, il se réserva d'y revenir lorsqu'il serait plus exercé dans l'intelligence des Livres saints. Et du reste Augustin ne s'était-il pas suffisamment préparé à la régénération baptismale? Depuis le commencement de l'automne de 386 jusqu'à la fin de l'hiver de 387, n'avait-il pas été saintement et admirablement transformé par la prière et les pieuses larmes, les profondes méditations et les recherches sublimes, et par ces premiers combats livrés en faveur de la vérité, qu'on voulait proscrire du milieu des hommes, en faveur de la Providence, qu'on niait, en faveur de la saine philosophie, qui voit dans la

religion une céleste sœur? Combien la solitude de Cassiacum avait été féconde pour le cœur d'Augustin! il sortait de cette retraite comme saint Jean de son désert, et celui qui est l'énergie éternelle avait fortifié les épaules d'Augustin pour les préparer au fardeau d'une grande mission dans l'Église catholique.

Augustin avait passé six mois à Cassiacum, depuis le 23 août 386 jusqu'au 23 mars 387. Revenu à Milan et en attendant le jour de son baptême, il composa le livre *de l'Immortalité de l'âme* comme complément des *Soliloques.* Possidius, le disciple et le biographe de saint Augustin, mentionne des Essais sur la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique et la philosophie[1]; saint Augustin ne les avait plus lorsqu'il travaillait à la *Revue* de ses ouvrages.

En ce temps-là, comme cela se voit aujourd'hui encore à Rome, on baptisait à Pâques. La solennité pascale de l'année 387 devait rester à jamais célèbre par le baptême du plus profond docteur de notre foi. La cérémonie eut lieu dans la nuit du 24 au 25 avril, au baptistère de Saint-Jean, situé auprès de l'église métropolitaine. Adéodat et Alype furent faits chrétiens en même temps qu'Augustin : saint Ambroise lui-même les purifia dans les eaux salutaires. Un instinct religieux, un pressentiment sacré avertissait-il le grand évêque de Milan que cet Augustin, prosterné à ses pieds, serait la plus grande lumière de l'Église[1]? rien ne nous l'apprend; mais saint Ambroise baptisant Augustin nous paraît offrir une des plus belles scènes de l'histoire.

Le chant religieux dans la basilique de Milan attendris-

[1] Tillemont doute que ces divers Essais soient de saint Augustin.

[1] Il n'est nullement prouvé que le *Te Deum* de saint Ambroise ait été chanté pour la première fois après le baptême de saint Augustin.

sait le fils de Monique. « Combien j'étais ému ! dit-il [2]; que « de larmes s'échappaient de mes yeux lorsque j'entendais « retentir dans votre église le chœur mélodieux des hymnes « et des cantiques qu'elle élève sans cesse vers vous ! Tan- « dis que ces célestes paroles pénétraient dans mes oreilles, « votre vérité entrait par elles doucement dans mon cœur; « l'ardeur de ma piété semblait en devenir plus vive ; mes « larmes coulaient toujours, et j'éprouvais du plaisir à les « répandre. »

Il y avait un an que le chant était adopté dans la basilique de Milan. On sait à quelle occasion. L'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien, s'étant laissé entraîner dans l'arianisme, poursuivait cruellement saint Ambroise; le peuple tout entier courut s'enfermer dans l'église, résolu à périr auprès de son évêque. La mère d'Augustin avait suivi les fidèles. De peur que le peuple ne succombât à l'ennui d'une épreuve trop prolongée, saint Ambroise fit chanter des hymnes et des psaumes, selon l'usage des Églises d'Orient. Telle fut en Occident l'origine du chant catholique [3]. A la suite de la découverte merveilleuse des corps de saint Gervais et de saint Protais, des possédés et un aveugle avaient été guéris par les reliques des deux martyrs, et ces prodiges arrêtèrent les persécutions dirigées contre saint Ambroise.

Une fois chrétien, Augustin ne songea plus qu'à retourner en Afrique, où tant de grandes œuvres l'attendaient. Un ami de plus était entré dans sa pieuse intimité; Évode, de Thagaste, auparavant agent d'affaires de l'empereur, et, depuis son baptême, uniquement occupé à servir Dieu, cheminait dans les voies du ciel avec Augustin, Adéodat

2 *Confess.*, liv. IX, chap. XI.

3 A l'époque où saint Augustin écrivait ses *Confessions*, l'usage du chant était presque général dans toutes les églises du monde.

et Alype. Au mois d'août et au mois de septembre de 387, Augustin, sa mère, son fils et ses amis avaient quitté Milan pour se diriger vers leur contrée natale. C'est à Ostie, à l'embouchure du Tibre, qu'ils devaient s'embarquer sur un même navire ; mais Monique n'était pas destinée à revoir l'Afrique avec son cher Augustin. Peu après que la sainte caravane fut arrivée à Ostie, Monique tomba malade et mourut.

Durant les derniers jours que cette admirable femme passa dans ce monde, elle eut avec son fils un mémorable entretien qu'on ne se lassera jamais d'entendre. Monique et Augustin, cherchant ensemble quel serait le bonheur des saints dans l'éternité, s'élèvent du monde matériel au monde invisible, avec des ailes que le souffle de Dieu semble soutenir. Ils reconnaissent ce qu'il y a d'incomplet, de méprisable et de vain dans les joies et les voluptés matérielles, de quelque éclat de beauté que l'imagination puisse les revêtir ; ensuite, s'élançant vers la félicité immuable, la mère et le fils traversent tous les objets du monde physique, la voûte où resplendissent les astres et d'où s'échappe la lumière pour les hommes ; enfin, passant par les régions de l'âme, ils parviennent à la hauteur sublime, éternelle, où réside la sagesse, où réside la beauté, où réside *ce qui est.* Saint Augustin nous a laissé un résumé de cet entretien [1] ; son historien ne peut pas le passer sous silence, quoique ce morceau d'un charme infini et d'une saisissante profondeur soit connu de tous les gens instruits. Nous traduisons :

« A peu de distance de ce jour où ma mère devait sortir « de cette vie, jour que vous connaissiez, mais que nous « ignorions, il était arrivé, par un effet de vos vues se-

[1] *Confess.*, liv. IX, chap. x.

« crètes, comme je le crois, qu'elle et moi, nous nous « trouvions seuls appuyés à une fenêtre, donnant sur le « jardin de la maison qui était notre demeure à Ostie, à « l'embouchure du Tibre, et dans laquelle, séparés de la « foule, après la fatigue d'un long voyage, nous nous pré- « parions à nous remettre en mer : nous parlions donc là « seuls, avec une douceur ineffable; oubliant le passé, « occupés de l'avenir, nous cherchions entre nous, auprès « de cette vérité qui est vous-même, quelle devait être « l'éternelle vie des saints, que l'œil n'a point vue, que « l'oreille n'a point entendue, et qui n'est jamais montée « dans le cœur de l'homme. Nous ouvrions la bouche du « cœur pour recevoir les célestes eaux de cette fontaine de « vie qui est en vous, afin qu'en étant inondés, selon notre « mesure, nous comprissions de quelque manière une aussi « grande chose.

« Comme la conclusion de notre entretien était que le « plaisir des sens dans la plus splendide lumière corpo- « relle n'était pas digne d'être comparé aux joies de l'autre « vie, ni même d'être rappelé en leur présence, nous « montions avec le plus ardent amour vers les félicités « immortelles, parcourant successivement tous les objets « corporels, et le ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et « les étoiles brillent sur la terre. Et nous montions tou- « jours, pensant en nous-mêmes, parlant ensemble, admi- « rant vos ouvrages; et nous arrivâmes à nos âmes, et « nous les traversâmes pour atteindre à cette région d'iné- « puisable fécondité où vous nourrissez de vérité Israël « éternellement, où la vie est la Sagesse, par laquelle se « font toutes les choses, celles qui ont été et celles qui « doivent être; et elle-même n'a point été faite, mais elle « est comme elle a été et comme elle sera toujours; ou « plutôt elle n'a pas été et ne sera point, mais seulement

« elle est, parce qu'elle est éternelle; car, avoir été et
« devoir être, ce n'est pas être éternel. Et tandis que nous
« parlons et que nous nous ouvrons à cette haute région,
« nous la touchons un peu de tout l'élan de notre cœur; et
« nous avons soupiré, et nous avons laissé là les prémices
« de l'esprit, et nous sommes revenus au bruit de nos
« lèvres où la parole commence et s'achève. Quelle parole
« est semblable à votre Verbe Notre-Seigneur, qui demeure
« en lui-même sans vieillir, et qui renouvelle toutes
« choses?

« Nous disions donc: S'il y avait un homme pour qui
« fissent silence les mouvements de la chair, les images de
« la terre, des eaux et de l'air, les pôles et l'âme elle-
« même; un homme qui s'isolât de sa propre pensée, et
« pour qui cessassent d'exister les songes et les rêveries
« de l'imagination, toutes les langues et tous les signes,
« tout ce qui passe; s'il pouvait fermer l'oreille à tout;
« car, s'il écoute, toutes ces choses lui diront: *Nous ne
« nous sommes pas faites nous-mêmes, mais celui-là nous a
« faites, qui demeure éternellement:* ces paroles dites, si
« elles se taisaient après avoir porté l'oreille de l'homme
« vers celui qui les a créées, et que le Créateur seul par-
« lât, non point au moyen de ses créatures, mais par lui-
« même, non point par la langue de la chair, ni par la
« voix d'un ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par pa-
« raboles; si celui que nous aimons dans ses créatures se
« faisait entendre à nous sans elles, comme maintenant
« notre pensée rapide nous a emportés vers l'éternelle Sa-
« gesse, qui demeure au-dessus de toutes choses; si cela
« se continuait et que s'effaçassent les autres visions d'un
« genre si différent, et si cette chose seule ravissait, ab-
« sorbait, abîmait dans des joies intérieures son contem-
« plateur, de manière que ce qui a été pour nous un éclair

« d'intelligence, objet de nos soupirs, devînt pour cette
« âme une vie sans fin, ne serait-ce pas l'accomplis-
« sement de cette parole : *Entrez dans la joie de votre Sei-*
« *gneur!* Quand s'accomplira-t-elle cette parole? Sera-ce
« quand nous ressusciterons tous? mais nous ne serons
« pas tous changés.

« Tel était notre entretien ; et si la forme et les paroles
« n'étaient pas les mêmes, vous savez, Seigneur, que ce
« jour-là, durant ce discours, le monde et tous ses plaisirs
« nous paraissaient bien vils. Alors ma mère dit : *Mon fils,*
« *pour ce qui me regarde, plus rien ne me charme en cette*
« *vie. J'ignore ce que je dois faire encore ici et pourquoi j'y*
« *suis, après que mon espérance de ce siècle a été accomplie.*
« *Il n'y avait qu'une seule chose pour laquelle je désirasse*
« *rester un peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien*
« *catholique avant de mourir. Mon Dieu m'a accordé cela*
« *au delà de mes vœux ; je te vois son serviteur, non content*
« *d'avoir méprisé les terrestres félicités : que fais-je donc*
« *ici?* »

Ne dirait-on pas une conversation aux portes du ciel ?

La tendresse, les prières et les pleurs de sainte Monique ont exercé une si grande influence sur saint Augustin, qu'il nous faut l'écouter encore, nous racontant la mort de sa mère.

On a entendu les derniers mots de Monique, à la fenêtre de la maison d'Ostie. « Je ne me souviens pas bien, dit Augustin, de ce que je lui répondis ; mais cinq jours après, ou guère plus, les fièvres la saisirent. Pendant sa maladie, elle tomba un jour en défaillance et perdit un peu connaissance. Nous accourûmes auprès d'elle ; elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère (Navigius) et moi, debout auprès de son lit, elle nous dit avec l'air de chercher quelque chose : *Où étais-je?* Puis, nous voyant

accablés de douleur : *Vous enterrerez ici votre mère*, ajouta-t-elle. Je ne répondis rien, et je retenais mes larmes; mais mon frère parla pour laisser entrevoir qu'il eût été plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère; à ces mots elle jeta sur lui un regard sévère qui lui reprochait de semblables pensées ; et se tournant vers moi : *Vois*, me dit-elle, *vois comme il parle;* ensuite s'adressant à tous deux : *Enterrez ce corps en quelque lieu que ce soit*, ajouta-t-elle, *et ne vous en mettez nullement en peine; tout ce que je vous demande, c'est que partout où vous serez, vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur.* »

Peu de jours après, en l'absence d'Augustin, quelques-uns de ses amis ayant demandé à la sainte malade si elle n'éprouvait pas une sorte de chagrin à laisser son corps dans un pays si éloigné du sien : « Rien n'est éloigné de « Dieu, leur répondit sainte Monique, et je ne crains « point qu'à la fin des siècles il ne me reconnaisse pas pour « me ressusciter. » Elle mourut le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge. Ce fut Augustin qui ferma les yeux à sa mère. Dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, le jeune Adéodat poussa un grand cri et se mit à sangloter. Augustin, son frère, et ses amis, quoique remplis de douleur, eurent la puissance de contenir leurs larmes, et forcèrent Adéodat à imposer silence à son désespoir. Dans leur pensée à tous, les plaintes, les pleurs et les gémissements ne devaient pas accompagner de telles funérailles. La mort ne pouvait pas être considérée comme un malheur pour Monique; on savait qu'il n'y avait de mort que la moindre partie d'elle-même, et que son âme venait de passer au sein de Dieu, qui l'avait faite à son image. Augustin trouvait un autre adoucissement à son chagrin dans le témoignage que sa mère lui avait rendu

à ses derniers jours : elle l'appelait son *bon fils*, et se plaisait à rappeler, dans un sentiment d'inexprimable tendresse, que jamais elle n'avait entendu sortir de la bouche d'Augustin la moindre parole qui pût lui déplaire. Heureuse la mère qui, au terme de sa vie, peut adresser une telle louange à son fils! plus heureux le fils qui s'est rendu digne d'une aussi sainte gloire!

Évode prit un psautier et commença, auprès du corps de Monique, le psaume[1] : *Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre justice et votre miséricorde.* Et tous chantaient alternativement avec Évode. Le corps ayant été porté à l'église d'Ostie, Augustin alla et revint sans laisser échapper une larme; il ne pleura même pas pendant les prières récitées au bord de la fosse[2], lorsque, avant d'y descendre sa mère on offrit pour elle le sacrifice de la Rédemption. Mais durant toute la journée la tristesse qu'il renfermait au fond du cœur l'accablait. Il conjurait le Seigneur de le tirer d'un état si douloureux, et le Seigneur ne l'écoutait point. Augustin eut l'idée d'aller au bain; il avait ouï dire que les Grecs l'avaient appelé *balaneion*, parce que le bain dissipait les inquiétudes de l'esprit. Mais il en sortit tout aussi affligé qu'auparavant. Quand vint l'heure du sommeil, il s'endormit. A son réveil, il crut reconnaître que sa douleur avait perdu de sa puissance. Toutefois, bientôt ramené à ses premières pensées sur cette mère qui venait de le quitter, et repassant sa vie de religion et de tendre dévouement, il trouva doux de répandre ses larmes devant Dieu, de les répandre à cause d'elle et pour elle, à cause de lui et pour lui, à qui une grande consolation sur la terre était tout à coup ravie. Augustin laissa

[1] Ps. C.

[2] Plus tard les reliques de sainte Monique furent transportées à Rome.

donc couler librement des pleurs qu'il avait retenus jusque-là; il les laissa couler dans toute leur abondance, et se sentit le cœur soulagé. Saint Augustin confesse[1] ces choses devant Dieu, et demande qu'on lui pardonne d'avoir pleuré quelques instants sa mère morte; elle qui, durant tant d'années, l'avait pleuré pour le faire vivre en Dieu. Il pria pour sa mère, qui n'ordonna point qu'on ensevelît son corps dans de riches étoffes, ni qu'on l'embaumât avec des aromates précieux; pour sa mère, qui ne désira point d'avoir un tombeau magnifique, ni d'être transportée dans le tombeau qu'elle-même s'était préparé à côté du sépulcre de son époux au pays natal. Monique n'avait recommandé à son fils que de se souvenir d'elle à l'autel du Seigneur!

Au milieu des colonnes et des débris de l'ancienne ville d'Ostie, on rencontre aujourd'hui une chapelle qui, d'après la tradition, marque la place de la maison occupée par Monique et Augustin. Ce lieu est glorieux et saint; il entendit l'entretien séraphique de la mère et du fils, vit mourir l'admirable femme, et fut témoin du deuil religieux d'Augustin, de son frère et de ses amis.

Sainte Monique a pris rang parmi les plus illustres mères. La mémoire humaine garde son nom avec vénération et gratitude. Il est permis de penser que sans les larmes et la tendresse religieuse de Monique l'Église catholique n'aurait pas eu le grand Augustin. Elle fut sa mère dans la foi après l'avoir été dans la vie naturelle; les pleurs de Monique et ses hautes vertus enfantèrent Augustin à la vie chrétienne. Parmi les grands hommes, ceux qui ont fait le plus de bien au monde avaient le cœur façonné à l'image du cœur de leur mère. Quand le génie se ren-

[1] Liv. IX, chap. XII.

contre dans la tête d'un homme qui a sucé le lait d'une bonne mère et reçu d'elle les premiers enseignements, ne craignez point que ce génie devienne un fléau pour les sociétés : il en sera toujours la consolation et la lumière. Les plus saintes et les plus sublimes choses de la terre ont leurs germes dans les cœurs maternels. Tant qu'il restera une mère avec quelque rayon du ciel dans l'âme, il ne faudra pas désespérer des destinées d'un pays.

CHAPITRE VII

Saint Augustin se rend de nouveau à Rome. — Son retour en Afrique. — Le livre de la Grandeur de l'âme. — Le livre des Quatre-vingt-trois Questions. — Les livres des Mœurs de l'Église catholique et des Mœurs des manichéens.

388

Nous ne savons pas comment la mort de Monique changea les projets d'Augustin, et pourquoi il se rendit à Rome au lieu de s'embarquer pour l'Afrique. La mort de sa mère est le dernier fait que saint Augustin nous ait raconté dans les *Confessions;* la correspondance contemporaine ne nous apprend rien sur ce retour dans la grande métropole. Augustin passa près d'un an à Rome et employa tout ce temps au travail. Depuis son baptême, Augustin ne portait plus les vêtements africains; il avait pris la longue robe noire des cénobites d'Orient avec un capuchon et une ceinture de cuir. Cette tunique noire de laine ou de toile sera désormais le costume d'Augustin; il n'en prendra pas d'autre, même quand on l'aura élevé à la couronne épiscopale d'Hippone. Du jour où Augustin reçut le sceau de la régénération, il se constitua le défenseur des doctrines et

des intérêts catholiques; Augustin sera fidèle à cette grande tâche jusqu'à sa dernière heure. Ce fut dans l'été de 388 qu'il revint en Afrique; Maxime venait d'être vaincu par le grand Théodose. Augustin avait quitté la contrée natale depuis cinq ans : quels changements accomplis depuis lors! Il était parti avec le cœur rongé par les incertitudes philosophiques et religieuses, il revenait calme et fort, emportant au fond de l'âme le trésor de la vérité. Augustin rentra en Afrique par ce port de Carthage d'où il avait dit adieu à son pays, laissant sa mère seule et dans la douleur.

Son but était de chercher aux environs de Thagaste un asile pour l'étude et la contemplation. Avant de gagner la retraite, il s'arrêta quelque temps à Carthage, où ses oraisons aidèrent à rendre miraculeusement la santé à Innocentius[1]. Il y apprit une curieuse histoire de la bouche même de celui qui en avait été le héros. Un de ses anciens disciples, appelé Euloge, professait la rhétorique à Carthage pendant qu'Augustin était à Milan. Il arriva qu'un jour, la veille de sa leçon, Euloge, jetant un coup d'œil sur les pages du livre de Cicéron qui faisait le sujet de l'étude du lendemain, trouva un passage fort obscur dont il ne pouvait pénétrer le sens; la nuit vint; Euloge, livré à un embarras extrême, à une vive anxiété, demeura longtemps dans son lit sans fermer l'œil. A la fin il s'endormit de lassitude, et, durant les courts instants de son sommeil, voilà que le professeur voit en songe Augustin, son ancien maître, qui lui explique l'endroit du livre de Cicéron dont il était si péniblement occupé. « Ce ne fut pas moi, dit Augustin, mais mon image, et c'était à mon insu, car, en ce moment, séparé d'Euloge par l'étendue des mers, je

[1] *Cité de Dieu,* liv. XXII, chap. VIII.

dormais ou je faisais autre chose, mais à coup sûr je ne pensais pas aux soucis du jeune professeur de Carthage. Comment ces choses peuvent se faire, c'est ce que j'ignore[1]. » Il est probable qu'Euloge, dans son embarras, avait beaucoup pensé à Augustin, dont la sagacité lui était si connue. Toutefois l'histoire des phénomènes du sommeil n'offre certainement aucun trait plus étrange.

Augustin, dont l'esprit méditatif fuyait l'gaitation des villes, se fit une vie solitaire aux environs de Thagaste. Il se débarrassa, au profit des pauvres, du peu de biens qu'il avait, s'entoura de ses fidèles amis et de quelques disciples, vécut en communauté, et se remit à écrire. Il acheva les livres *des Mœurs de l'Église catholique, des Mœurs des manichéens* et *de la Grandeur de l'âme*, qu'il avait commencés à Rome.

Ce dernier ouvrage[2] est un dialogue entre Augustin et Évode; il résume les entretiens de ces deux amis sur la nature de l'âme, sur sa raison d'être, ses aspirations, sa force, son but. Ce livre est une grande date dans l'histoire de la philosophie. Il complète les *Soliloques* avec les plus merveilleux éclairs de génie métaphysique. Les principes qui s'y trouvent établis sont les guides immortels de la philosophie spiritualiste. C'est l'homme esprit dans toute sa gloire, et c'est aussi la gloire de Dieu éclatant surtout dans la création de l'esprit lui-même. Descartes est tout entier dans cette composition. Il ne s'est pas rencontré un génie plus fin, plus subtil, plus pénétrant qu'Augustin, et le livre *de la Grandeur de l'âme* est une des trois ou quatre productions où ce génie philosophique s'est le mieux montré. Nous ne nous expliquons pas qu'on ait pu

[1] *De Cura gerenda pro mortuis*, n. 13.

[2] *De Quantitate animæ.*

agiter la question de savoir si cet ouvrage était bien réellement du fils de Monique. Si la forme même n'eût pas été une preuve suffisante, le doute n'aurait plus été permis en voyant l'évêque d'Hippone ranger ce livre au nombre des siens dans la *Revue* de ses ouvrages; en lisant la lettre[1] d'Augustin à Évode alors évêque d'Uzale, écrite en 414, et dans laquelle l'évêque d'Hippone renvoie son ami au livre *de la Grandeur de l'âme.*

Ne laissons pas passer sans une mention sérieuse le livre des *Quatre-vingt-trois Questions.* Depuis la conversion d'Augustin, chaque fois que ses amis le voyaient inoccupé, ils lui adressaient des questions de philosophie ou de morale, et le maître y répondait. Ces questions et ces réponses avaient été conservées. Augustin les fit réunir plus tard, lorsqu'il était évêque; mais nous en parlons ici, parce qu'elles appartiennent particulièrement à l'année 388. Augustin s'est expliqué plus d'une fois sur la grande question de la nature des idées; son enseignement a ouvert à la philosophie moderne une voie où sont entrés les meilleurs génies. Peu de temps avant sa conversion, il s'était nourri de Platon, de Plotin et de Porphyre; leur spiritualisme et leurs doctrines sur le monde intelligible, sur les régions invisibles, avaient pénétré fort avant dans son esprit; toutefois l'éternité de la matière, telle qu'on la trouve dans le *Timée*, cette opinion si féconde en erreurs capitales, laissait un immense abîme entre l'enseignement du disciple de Socrate et l'enseignement de nos Livres saints.

Il a fallu la révélation pour apprendre aux hommes le dogme si lumineux de la création du monde; le penseur de Thagaste, éclairé par l'Écriture, a montré ce qu'aurait pu faire le penseur d'Athènes dans la même condition.

[1] Lettre CLXII.

Saint Augustin philosophe, c'est Platon chrétien.

La quarante-sixième question du livre des *Quatre-vingt-trois Questions* renferme une indication du système d'Augustin sur la nature des idées. Il les appelle certaines formes principales, raisons des choses, stables et immuables, éternelles et toujours les mêmes, renfermées dans la divine intelligence; elles ne naissent ni ne meurent, mais elles sont le modèle de tout ce qui naît et meurt. L'âme raisonnable peut seule les voir; elle les voit avec son œil intérieur. C'est surtout l'âme sainte et pure qui s'élève à la vision de ces idées éternelles, parce qu'elle a l'œil sain, net, et en quelque sorte semblable aux choses qu'elle s'efforce de connaître. La sagesse divine n'a pu créer que les choses bonnes et raisonnables; ces choses-là ne peuvent exister en dehors de Dieu. Si les raisons des choses créées ou à créer sont renfermées dans la divine intelligence, ces raisons sont éternelles et immuables : en Dieu rien n'existe qui ne soit immuable et éternel. Ces raisons sont non-seulement des idées, mais encore des vérités, et toute existence est une sorte de participation à ces raisons ou à ces vérités. Ainsi chaque chose a son idée en Dieu, formellement distinguée de toute autre idée. Voir en Dieu les idées éternelles, ce n'est pas voir clairement dès ce monde l'essence divine.

Quelques années auparavant, Augustin avait dit dans les *Soliloques* : « Qui est assez aveugle d'esprit pour ne pas « reconnaître que les figures géométriques habitent au « sein de la vérité elle-même? » Il redira, dans le traité *du Libre Arbitre,* que la raison et la vérité des nombres n'appartiennent point aux sens du corps. Le système des idées éternelles se retrouve dans tous les ouvrages philosophiques d'Augustin; et si on perdait ce système de vue, on comprendrait mal la théologie de ce grand docteur.

Il a été dit dans les *Soliloques* que c'est le triple secours de la foi, de l'espérance et de la charité qui guérit l'âme humaine et lui permet de voir, c'est-à-dire de concevoir son Dieu. Malebranche, en prenant tout le système de saint Augustin, a oublié à quelles conditions le grand homme africain promet la connaissance des vérités divines; au lieu de la perfection morale résumée par les trois vertus, Malebranche établit qu'on peut monter aux vérités divines à l'aide de la seule opération de l'esprit. La philosophie de l'auteur de la *Recherche de la vérité* était née de celle de saint Augustin; mais le célèbre oratorien la poussa à des conséquences qu'Augustin eût désavouées. Le grand nom de Leibnitz se présente à notre esprit pendant que nous touchons à ces questions philosophiques; *l'Harmonie préétablie* n'est autre chose que le système des idées éternelles d'après lesquelles se produisent les passagères variétés de la création.

Augustin, que Jacques Brucker appelle *l'Astre brillant de la philosophie*[1], et qui, d'après le docteur Conel[2], demeure le maître de tous dans les sciences divines et humaines, à l'exception des auteurs sacrés, a imprimé au monde philosophique une direction très-élevée, en établissant une distinction entre les idées et nos connaissances; il est ainsi le père de la vraie philosophie chrétienne; il a débarrassé l'école de ce trop fameux principe péripatéticien : *Il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait passé par les sens.*

Les manichéens étaient à cette époque les ennemis les plus dangereux de l'Église; l'apparente sévérité de leurs mœurs trompait les peuples; ils calomniaient la vie et les

1 *Hist. crit. de la philos.*, t. III, p. 385.

2 *Resp. ad Joan. Burq.*

doctrines catholiques, poursuivaient de leur mépris l'Ancien Testament, faisaient un triage des enseignements évangéliques, et se posaient sur les ruines de l'édifice chrétien comme les seuls représentants de la vérité, comme des modèles accomplis. Augustin tourna contre eux ses armes, ou plutôt, pour arriver à la victoire, il n'eut qu'à tracer d'un côté le tableau fidèle des doctrines et des mœurs catholiques, et de l'autre le tableau réel des mœurs des manichéens. C'est ce qu'il fit dans les deux livres dont nous allons parler. Le premier de ces livres, celui *des Mœurs de l'Église catholique,* nous occupera particulièrement; il a une valeur indépendante des circonstances qui l'ont produit; il est aussi intéressant aujourd'hui qu'il l'était il y a quatorze siècles; c'est un monument dont l'importance durera autant que l'Église catholique.

Le livre est divisé en trente-cinq chapitres.

La mansuétude d'Augustin éclate dès le commencement de l'ouvrage. Quoique les déréglements des manichéens lui soient connus, il les traitera avec douceur: « Je cherche, « dit-il, à les guérir et non pas à les affliger. » Les manichéens ne veulent pas de l'Ancien Testament; l'auteur ne s'appuiera donc que sur le Nouveau, et même sur les seules parties de l'Évangile acceptées par eux. Quand il citera un passage des Apôtres, il reproduira un passage tout semblable tiré de l'Ancien Testament, et les manichéens verront de la sorte que les Écritures, contre lesquelles se sont amoncelés les flots de leur haine, sont celles de Dieu et de Jésus-Christ.

Dans les instructions qui regardent le salut, l'autorité doit marcher avant la raison. L'autorité tempère l'éclat de la vérité par quelque chose de plus accessible à l'homme et de plus proportionné à la faiblesse de ses yeux. Cependant

les manichéens ne souffrant pas qu'on leur parle d'abord d'autre chose que de la raison, Augustin se conformera à leur marche, quoique mauvaise. « Je suis bien aise, dit-il, « d'imiter, autant que j'en suis capable, la douceur de Jé-« sus-Christ, mon Sauveur, qui, pour nous délivrer de la « mort, a daigné s'y soumettre, et se charger ainsi du mal « même dont il voulait nous affranchir. »

L'homme est corps et âme, et, sur la terre, l'un n'existe pas sans l'autre; tous les deux aspirent au bonheur. La perfection de l'âme aide au bonheur du corps, parce que le corps ne se trouve jamais mieux que si l'âme qui l'habite est paisible et réglée. La félicité de l'âme, ce sera d'atteindre au plus haut point possible de perfection et de sagesse. Lorsque l'âme veut devenir meilleure, elle tend vers quelque chose qui n'est pas elle, qui est hors d'elle : cette chose, différente d'elle-même, et qui peut lui donner une plus grande perfection morale, c'est Dieu : la vertu, c'est ce qui mène à Dieu; on devient vertueux par l'énergique volonté de se porter vers Dieu. Mais comment nous porter vers Dieu sans le voir? et comment le voir avec nos yeux faibles et corrompus? La raison, qui a pu nous conduire jusqu'ici, n'a plus rien à nous répondre; elle est impuissante à pénétrer les choses divines. Mais voici l'autorité : Dieu lui-même a daigné parler dans son amour pour les hommes. Que notre faible raison se taise, quand c'est Dieu même qui nous parle.

La possession de Dieu sera la possession du souverain bien. Il est un précepte qui dit : « Vous aimerez le Sei-« gneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout « votre esprit. » L'observation de ce précepte est un acheminement vers la félicité infinie. Posséder Dieu, ce n'est pas être fondu en sa substance, de sorte qu'on ne fasse plus qu'un avec lui; c'est être plus près de Dieu; c'est être

éclairé, environné, pénétré de sa vérité et de sa sainteté éternelles.

Augustin établit la conformité de l'Ancien et du Nouveau Testament ; puis, s'adressant aux manichéens, il leur dit :

« Je pourrais, selon la médiocrité de mes lumières et de mes forces, discuter en détail toutes les paroles que je viens de rapporter, et vous exposer ici ce que Dieu m'a fait la grâce d'apprendre des merveilles qu'elles renferment, merveilles dont l'expression demeure souvent au-dessus de la faiblesse du langage. Mais il faut bien s'en garder, tant que vous serez en disposition d'*aboyer* contre les divins Livres. L'Évangile nous défend de présenter les choses saintes aux *chiens*. Ne vous offensez pas si je vous parle ainsi : j'aboyais autrefois moi-même ; j'ai été de ces chiens dont parle l'Évangile [1], etc... »

Un peu plus bas, Augustin dit aux manichéens :

« Ah ! si vous vouliez chercher dans l'Église catholique ceux qui sont le mieux instruits de sa doctrine ; si vous vouliez les écouter comme je vous ai écoutés durant les neuf ans où, me tenant dans l'erreur, vous vous êtes joués de ma crédulité, vous seriez vite désabusés, et vous comprendriez la différence qu'il y a entre la vérité et les vaines imaginations dont vous êtes prévenus. »

Augustin définit et explique avec une grande abondance d'idées les quatre vertus : la tempérance, la force, la justice et la prudence.

Après avoir montré à l'homme ses devoirs envers Dieu, il lui montre ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à son prochain. Un second précepte a été donné : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » L'amour du pro-

[1] Chap. XVIII.

chain est comme le berceau où l'amour de Dieu s'accroît et se fortifie. On aime plus facilement le prochain qu'on n'aime Dieu, parce qu'il est plus facile de comprendre le prochain que Dieu. Le prochain, c'est l'homme, c'est une image de nous-même; Dieu, c'est une beauté, une force, une lumière infinie, qu'on ne comprend qu'après avoir franchi le cercle des choses visibles. C'est à l'amour de Dieu et du prochain que se réduit toute la doctrine des *Mœurs*.

Les manichéens, comme nous l'avons déjà dit, rejetaient le témoignage de l'autorité, pour ne pas reconnaître les Écritures; or ils voulaient qu'on ajoutât foi à leurs propres livres, dont le crédit pourtant ne pouvait être appuyé que sur une certaine autorité. Mais n'y aurait-il pas eu plus de bon sens, de raison, de dignité d'esprit à recevoir des livres, objet de la vénération du monde entier, que des livres sortis on ne sait d'où, et qu'un petit nombre d'hommes seulement connaissait?

Puisque les manichéens parlaient tant de morale, pourquoi ne pas s'incliner avec respect devant les Écritures, où sont renfermés les préceptes qui sont le fondement et la règle de toute morale? et pourquoi chercher à ravir au christianisme ce qui fait sa principale beauté, sa plus haute gloire aux yeux des hommes?

La règle de tout chrétien est d'aimer Dieu de toute la puissance de son esprit, et son prochain comme lui-même. Cette morale toute divine resplendit dans l'Église catholique; Augustin, dans une longue apostrophe[1] à cette véritable mère des chrétiens, proclame les doctrines que l'Église n'a jamais cessé d'enseigner à ses enfants.

Le catholicisme sait former les hommes par des ensei-

[1] Chap. xxx.

gnements et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun ; proportionnés encore plus à l'âge qui se compte par les divers degrés de l'avancement de l'âme, qu'à celui dont les années sont la mesure. On réserve aux *enfants* les instructions et les pratiques faciles ; on réserve aux *hommes faits* les vérités élevées et les exercices forts ; les *vieillards* reçoivent les lumières pures et tranquilles de la sagesse. L'Église catholique a tout prévu et s'étend à tout dans ses enseignements salutaires. Elle a tracé aux maris et aux femmes des devoirs d'autorité douce et de chaste soumission ; elle a soumis les enfants à ceux de qui ils tiennent la naissance ; elle les place sous la domination des parents, dans une espèce de servitude libre, comme l'empire donné sur la famille est tout de tendresse et de douceur. Elle tient les frères encore plus étroitement unis par le lien de la religion que par celui du sang, inspire une bienveillance réciproque à tous ceux que lie la parenté ou l'alliance, et fait subsister l'union des cœurs aussi bien que celle de la nature.

L'Église catholique apprend aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, bien plus par l'amour de leur devoir que par la nécessité de leur état ; elle inspire aux maîtres de la bonté pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux que Dieu est le maître commun des uns et des autres ; elle ne se borne pas à unir les citoyens d'une même ville, elle unit encore les différentes nations et tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, non-seulement par les liens de la société civile, mais en les faisant ressouvenir qu'étant tous descendus d'un même père, ils sont tous frères les uns des autres. L'Église catholique apprend aux rois à bien gouverner les peuples, et aux peuples à obéir à leurs rois. C'est en se tenant attaché aux mamelles de l'Église catholique que l'homme puise une grande

force, et se trouve enfin capable de suivre Dieu et de l'atteindre. Tels sont les enseignements, tel est le génie de l'Église catholique; ils sont demeurés les mêmes depuis qu'Augustin traçait leur sublime caractère à la face de l'univers.

Augustin fait suivre la peinture de la doctrine de la peinture des mœurs. Les manichéens s'offraient au monde comme les seuls vertueux, les seuls purs; ils ouvraient les yeux sur les désordres de quelques chrétiens, pour les fermer sur la sainteté de ces milliers de fidèles qui, principalement en Orient et en Égypte, étonnaient la terre par le spectacle de leur perfection. Les solitaires, cachés au fond des déserts, n'ayant pour nourriture que du pain et de l'eau, passant leurs jours à s'entretenir avec Dieu, à contempler sa beauté souveraine avec l'œil d'une intelligence épurée, ont été accusés d'excès dans la vertu, accusés aussi de s'être rendus inutiles aux hommes, comme si leurs prières n'attiraient pas des bénédictions sur le monde, comme si l'exemple d'une telle vie n'était pas puissant pour inspirer l'amour du bien !

Augustin ne parlera point des solitaires, quoique les manichéens n'eussent guère pu continuer à vanter leur tempérance, à côté de ces anachorètes catholiques qu'on accuse d'avoir passé les bornes de la faiblesse humaine; il citera ceux qui, réunis en communauté et dans des conditions moins supérieures aux forces de l'homme, vivent humbles, doux et tranquilles, dans la chasteté, les prières, les lectures et les conférences spirituelles. Nul d'entre eux ne possède quoi que ce soit; mais le travail de leurs mains leur donne une paisible indépendance. A mesure qu'ils achèvent un ouvrage, ils l'apportent à leur *doyen;* c'est ainsi qu'ils appellent le chef de chaque dizaine, car les religieux étaient partagés en dizaines. Le doyen (*decanus*)

épargne aux religieux tous les soucis temporels; il leur fournit chaque chose dont ils ont besoin, avec une parfaite exactitude, et rend compte de tout au *père* ou à l'abbé. A la fin du jour chacun sort de sa cellule pour se rendre auprès du père; plus d'une communauté réunit trois mille moines et même davantage. Le père adresse la parole à tous ces religieux rangés autour de lui ; ils l'écoutent dans un merveilleux silence, et l'impression que fait en eux son discours n'éclate que par les soupirs et les larmes. Si quelque mouvement extraordinaire d'une joie toute sainte leur arrache des paroles, c'est avec tant de modestie et si peu de bruit, qu'on ne s'en aperçoit pas. Après l'exhortation, ils vont prendre leur nourriture, bien simple et bien frugale : la viande et le vin en sont bannis. Le superflu du produit des ouvrages de la communauté est distribué aux pauvres. Ces religieux travaillent tant et dépensent si peu pour leur vie, qu'ils peuvent souvent envoyer des navires chargés de vivres aux lieux où règne la misère. Mais, ajoute Augustin, nous avons assez parlé de ce qui est connu de tout le monde.

Il y avait aussi des communautés de femmes chastes, sobres et laborieuses : elles filaient et tissaient des étoffes pour se vêtir elles et leurs frères, qui, de leur côté, en échange des vêtements, leur fournissaient des vivres. Ce n'étaient point les jeunes religieux, mais les plus sages et les plus éprouvés des vieillards qui apportaient ces provisions; ils les déposaient à l'entrée du monastère, sans aller plus avant. « Quand je voudrais, dit Augustin, entre-
« prendre de louer de telles mœurs, une telle vie, un tel
« ordre, une telle institution, je ne saurais le faire digne-
« ment; je craindrais de donner à penser que le fond des
« choses n'est pas d'assez grand prix pour se soutenir par
« soi-même, et qu'il ne suffit pas de l'avoir exposé, si on

« ne le relève encore par les ornements de l'éloquence. »

Mais la pureté des mœurs et la sainteté de l'Église catholique ne sont pas renfermées dans d'aussi étroites bornes. Parmi les évêques, les prêtres, les diacres et les autres ministres chargés de la dispensation des saints mystères, que d'hommes vraiment saints ! Leur vertu est d'autant plus admirable qu'il est plus difficile de la conserver dans le commerce du monde et dans l'agitation de la vie qu'on y mène. Ceux qu'ils ont à conduire ne sont pas des gens qui se portent bien. mais des malades à guérir. Il faut même supporter les vices des peuples avec beaucoup de patience, si on veut en venir à bout; avant de se trouver en état de remédier au mal, on est souvent forcé de le tolérer longtemps. Or il en coûte de conserver, au milieu du trouble des affaires humaines, le calme de l'esprit et un genre de vie réglé. Les solitaires sont où l'on vit bien; les évêques et les prêtres sont où l'on ne fait qu'apprendre à bien vivre.

Augustin passe aux cénobites qui vivent dans les villes. « J'en ai vu, dit-il, à Milan, un très-grand nombre; ils « vivaient saintement dans une même maison, sous la « conduite d'un prêtre docte et pieux. J'ai encore vu à « Rome plusieurs de ces monastères, dont chacun est « gouverné par celui de tous qui a le plus de sagesse et de « connaissance des choses de Dieu. On s'y montre exacte- « ment et constamment soumis aux règles de la charité, « de la sainteté et de la liberté chrétiennes. Ces reli- « gieux, eux aussi, ne sont à charge à personne; ils vivent « du travail de leurs mains, selon la coutume des Orien- « taux et à l'exemple de l'apôtre saint Paul. J'ai appris « que plusieurs de ces religieux poussaient le jeûne si « loin qu'on aurait peine à le croire. L'ordinaire, parmi « eux, est de ne faire qu'un seul repas à la fin du jour;

« mais il s'en trouve qui passent quelquefois jusqu'à trois
« ou quatre jours sans boire ni manger. Et ce ne sont pas
« seulement des hommes qui vivent de la sorte, mais des
« femmes. Beaucoup de veuves et de vierges demeurent
« ensemble, faisant de la toile et des étoffes de laine dont
« le produit fournit à leurs besoins. Les plus dignes et les
« plus capables sont à la tête de la communauté. Elles
« ne sont pas seulement habiles à régler et à former les
« mœurs, mais encore à former les intelligences. Personne
« n'est contraint à des austérités qu'il ne pourrait sup-
« porter; rien n'est imposé à qui le refuse; on n'est pas
« condamné par les autres quand on avoue qu'on ne peut
« pas en faire autant : la charité si recommandée dans
« toutes nos saintes Écritures n'est pas oubliée. » La plupart de ces religieux s'abstenaient de viande et de vin, excepté quand ils étaient malades; ils acceptaient cette abstinence dans un esprit pénitent, et ne s'y condamnaient point par des idées superstitieuses, à la manière des manichéens, qui regardaient la chair comme impure, et le vin comme le fiel de la puissance des ténèbres.

Il était beau pour un catholique d'avoir à montrer à des ennemis le spectacle de tant de vertus. Augustin avait bien le droit de dire aux manichéens : Attaquez ceux-là, si vous le pouvez, regardez-les bien; comparez vos jeûnes à leurs jeûnes, votre chasteté à leur chasteté, leur modestie à votre modestie, et vous saurez la différence qu'il y a entre la réalité et les apparences, entre la voie droite et celle de l'erreur, entre le port assuré de la vraie religion et les écueils où la voix trompeuse des sirènes de la superstition fait tomber ceux qui la suivent! — Les manichéens n'avaient pas le droit de juger de la morale chrétienne par les déréglements ou les erreurs de quelques chrétiens indignes de ce nom. Qu'importaient aux vrais catholiques ces prétendus

fidèles qui adoraient des sépulcres et des images, qui buvaient sur les tombeaux avec intempérance, qui préparaient des festins à des cadavres, et qui, en les ensevelissant, s'ensevelissaient eux-mêmes par leurs désordres qu'ils prenaient pour des actes religieux? Parmi l'innombrable multitude de chrétiens, quoi de surprenant qu'il se rencontre des gens livrés au mal? Ceux que les manichéens condamnaient étaient déjà condamnés par l'Église catholique. Si on laisse les mauvais dans l'Église, c'est l'ivraie qu'on laisse au champ du Seigneur, de peur qu'en l'arrachant on n'arrache aussi le bon grain : la séparation se fera dans son temps. Quand le Maître viendra, il nettoiera son aire et séparera la paille du froment.

Voilà, en quelques pages, l'esprit et les principales données de ce livre, qui réduisait en poussière les calomnies des manichéens, montrait dans toute sa beauté la morale chrétienne, et présentait à l'admiration du monde cette société nouvelle née du Calvaire, parée d'une perfection céleste que les siècles anciens n'avaient pas soupçonnée.

En regard de ce tableau si glorieux pour notre foi, le tableau des mœurs des manichéens établissait un étrange point de comparaison. Dans le livre qui fut une suite du livre *des Mœurs de l'Église catholique,* Augustin arracha le masque à ces pieux imposteurs, et déchira le voile derrière lequel ils cachaient le mensonge de leur vie. Il dit aux manichéens que, parmi leurs élus, il ne s'en est pas rencontré un seul dont la conduite ait été conforme à leurs maximes. Ils proscrivaient le vin, la viande, les bains, et ne s'en faisaient pas faute dans le secret de leurs jours. La chasteté du foyer domestique n'était pas toujours à l'abri de leurs attaques. Augustin lui-même avait vu de ses propres yeux, dans un carrefour de Carthage, plusieurs élus suivre avec d'étranges façons certaines femmes : on

comprenait sans peine que c'était là une habitude dont ils ne se cachaient pas entre eux. Cette corruption demeurait impunie.

En 372, une loi de Valentinien avait défendu aux manichéens de tenir des assemblées. Constance[1], qui depuis a été inscrit au nombre des saints de l'Église catholique, était alors auditeur manichéen. Il possédait de grands biens, et proposa aux élus de les réunir en communauté à ses dépens, et de les ranger sous la règle de Manichée; l'offre fut acceptée. La règle était apparemment assez dure. Les élus manichéens, qui ne parlaient que d'austérité, se trouvèrent mal à leur aise quand il fallut subir les sévérités d'un tel régime; leur hypocrisie fut percée à jour; ils déguerpirent tous successivement. Augustin n'avait consigné ce fait dans son livre qu'après s'être assuré à Rome de son exactitude. Augustin peignit les mœurs des manichéens pour faire tomber leurs mensonges devant le monde, et faire germer dans leurs âmes des sentiments meilleurs. Il ne s'emportait point contre les erreurs des manichéens; mais elles lui inspiraient une compassion profonde.

Cette douceur de langage, jointe à l'autorité que donnait à Augustin son passé avec les manichéens, était propre à ramener les sectaires de bonne foi. Il y a dans la modération une grande puissance pour mener à la vérité, et cette puissance de miséricorde et d'amour ne quittera jamais les écrits d'Augustin. Dans les luttes de toute sa vie contre les dissidents, sa bonté achevait ce qu'avait commencé la vigueur de sa parole. Lorsqu'on a été faible soi-même, on traite doucement les faibles. Deux choses vous rendent indulgent : l'expérience des infirmités de l'humaine nature,

[1] On ne sait pas avec précision quel est ce Constance. Saint Augustin, saint Prosper et Pallade parlent d'un Constance qu'ils mêlent à divers événements.

ou la connaissance profonde de ces infirmités. Augustin avait ces deux choses, et voilà pourquoi il s'est montré si compatissant pour les hommes.

CHAPITRE VIII

Correspondance entre saint Augustin et Nébride. — Mort d'Adéodat. — Les six livres sur la Musique. — Le livre de la véritable Religion.

La retraite d'Augustin aux environs de Thagaste était trop voisine de la ville pour que sa solitude fût respectée. Dans une lettre écrite vers la fin de l'année 388, Nébride plaint son ami d'être livré aux importunités de ses compatriotes qui lui prenaient son temps et ses forces; pourquoi les amis d'Augustin ne s'occupaient-ils pas de protéger ses loisirs? A quoi songent donc Romanien et Lucinien? « Que les importuns m'entendent, dit Nébride; moi je crierai, moi j'annoncerai que vos amours, c'est Dieu; que votre goût, c'est de le servir et de vous attacher à lui. Je voudrais vous emmener dans ma maison des champs et vous y mettre en repos. Je ne craindrais point de passer pour un ravisseur auprès de tous ces gens que vous aimez trop et qui vous aiment tant. »

Il nous reste des fragments d'une correspondance philosophique entre Nébride et Augustin, qui se rapporte à l'année 389. Nébride pose à son ami diverses questions: La mémoire peut-elle agir sur l'imagination? Est-ce des sens ou d'elle-même que l'imagination tire les images des choses? Comment les démons peuvent-ils envoyer aux hommes des songes et des illusions nocturnes? Qu'est-ce que les chrétiens entendent par l'union mystérieuse qui s'est faite entre la nature divine et la nature humaine? Pourquoi le Fils s'est-il incarné plutôt que le Père? L'âme, outre le

corps auquel elle est unie, n'en a-t-elle point quelque autre plus subtil et dont elle soit inséparable? Puisque les hommes, quoique différents les uns des autres, font néanmoins les mêmes choses, pourquoi le soleil ne fait-il pas les mêmes choses que les autres astres? La Sagesse suprême et éternelle renferme-t-elle en soi l'idée de chaque homme en particulier? Augustin répond à toutes ces questions avec pénétration et vivacité.

Nébride l'accuse tendrement de ne pas songer assez aux moyens de passer leur vie ensemble. Augustin se défend de ce reproche, qui afflige son cœur. Dans sa situation nouvelle, il est mieux là où il est maintenant, qu'il ne le serait à Carthage ou aux environs de Carthage. Il ne sait comment faire avec Nébride [1]. Lui enverra-t-il une voiture pour l'amener dans sa retraite? Mais Nébride est malade, et sa mère, qui ne voulait pas le laisser partir en bonne santé, le voudra bien moins dans l'état de souffrance et de faiblesse où il se trouve. Faut-il qu'Augustin aille le joindre? Mais il a des compagnons de solitude qu'il ne saurait emmener et qu'il ne croit pas devoir quitter; Nébride est capable de converser utilement avec lui-même, et les jeunes compagnons d'Augustin n'en sont pas encore là. Faut-il qu'il aille et qu'il vienne, et qu'il soit tantôt avec Nébride et tantôt avec eux? Mais ce n'est là ni vivre ensemble, ni vivre selon leurs projets. De Thagaste au lieu qu'habite Nébride, le trajet n'est pas petit, c'est un voyage, et dans ces voyages répétés il n'y aurait plus ni repos ni loisir. De plus, Augustin est délicat et souffrant; il ne peut pas tout ce qu'il voudrait, et se résigne à ne vouloir que ce qu'il peut. Tous ces embarras d'allées et de venues ne conviennent pas à ceux qui pensent à ce dernier voyage qu'on

1 Lettre X.

appelle la mort, le seul voyage qui mérite d'occuper l'esprit de l'homme. Il est des personnes privilégiées qui, dans le fracas des voyages, conservent le calme et la tranquillité du cœur, et qui, dans les agitations, ne perdent pas de vue la fin dernière. Mais Augustin trouve difficile de se familiariser avec la mort au milieu du tumulte des affaires. Il lui faut, quant à lui, une retraite profonde, une entière séparation du bruit de toutes les choses qui passent.

Les lettres d'Augustin ravissaient Nebride. « Elles sont « grandes, lui disait-il, non par l'étendue, mais par les « choses, et renferment de grandes preuves de ce qu'il y « a de plus grand. Elles parlent à mon oreille comme le « Christ, comme Platon, comme Plotin. Elles sont, par « leur éloquence, douces à entendre; par leur brièveté, « faciles à lire; par leur sagesse, profitables à suivre. [1] » De son côté, Augustin parlait à Nébride de ses *divines pensées,* et de la peine qui s'attachait au moindre retard de sa correspondance [2].

Nébride mourut chrétien peu de temps après. « Quoi que « puisse être le sein d'Abraham, disait Augustin, c'est là « que mon cher Nébride est vivant. »

C'est durant le dernier temps du séjour d'Augustin aux environs de Thagaste que nous devons placer l'époque de la mort de son fils Adéodat. Ce jeune homme, qu'Augustin appelle l'*enfant de son péché* [3], et dans lequel il ne voulait reconnaître rien de lui que son *péché,* étonnait par sa vive intelligence; de bonne heure il avait été admis aux graves conférences de son père. « La grandeur de son esprit, dit « saint Augustin, me causait une sorte d'épouvante. » Ce

[1] Lettre VI.
[2] Lettre XI.
[3] *Confess.*, Liv. IX, chap. VI.

précoce génie se révèle dans les dialogues du *Maître* [1], où l'introduisit Augustin; les paroles d'Adéodat y sont exactement reproduites; celui-ci avait alors seize ans. Le livre *des Dix Catégories* tirées d'Aristote lui est adressé. Depuis son baptême, Adéodat avait vécu comme vivent les anges; il avait dix-sept ou dix-huit ans lorsqu'il quitta la terre. Son père nous dit, dans ses *Confessions*, qu'il a gardé d'Adéodat un souvenir qui n'est mêlé d'aucune crainte, car Dieu lui avait pardonné les fautes de son adolescence, et épargné celles de l'âge mûr.

Les trois années d'Augustin aux environs de Thagaste ne furent pas moins fécondes que les six mois passés à Cassiacum; Augustin s'y appliqua aux Écritures plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Dans l'intérêt de ses études bibliques, il se remit au grec, qui avait inspiré tant d'aversion à son enfance; les diverses éditions des Septante et les meilleurs interprètes grecs, la traduction latine faite sur l'hébreu par saint Jérôme, furent autant de voies qui le conduisirent dans le sanctuaire de la divine parole. Nous avons parlé de quelques livres commencés à Rome et achevés dans la solitude de Thagaste; nous avons cité aussi le livre *du Maître* : les autres ouvrages qui sortirent de cette retraite furent les deux livres *sur la Genèse* contre les manichéens, composés en 389; les six livres *sur la Musique,* commencés en 387 et terminés en 389, et le livre *de la véritable Religion*. Du commentaire de la Genèse, la vérité s'échappe tout armée contre les disciples de Manès. Dans ce travail se montre pour la première fois le pénétrant génie d'Augustin dans l'interprétation des livres divins.

Les six livres *de la Musique,* composés à des heures de loisir, avaient pour but de mener à Dieu, à l'harmonie

[1] Le livre *du Maître* fut composé en 389.

éternelle, ceux qui aiment les lettres et la poésie. La musique était comme un moyen de plus qu'Augustin reconnaissait pour arriver aux magnifiques merveilles de l'infini. Dans la *Revue* de ses ouvrages, le docteur traite sévèrement les six livres *sur la Musique,* parce qu'il les juge au point de vue de la gravité de sa position épiscopale; de pieux auteurs ont cru devoir accepter cette sévérité. Mais il appartient à l'appréciateur moins exclusif de rendre au génie toute la gloire de ses œuvres, et de le relever lorsqu'il se condamne lui-même par trop de scrupules.

L'imagination d'Augustin planait dans l'immensité. Dans son ardent besoin d'ouvrir aux hommes toutes sortes de voies pour les conduire à Dieu, le solitaire de Thagaste s'était arrêté à la musique, qui a toujours eu le privilége de ravir au ciel les âmes d'élite. En 408, l'évêque Memorius avait demandé cet ouvrage à l'évêque d'Hippone. Celui-ci, dans sa réponse [1], s'excusait de ne l'avoir point encore envoyé; il désirait le corriger, mais le poids des affaires ne lui en laissait pas la liberté. Les six livres traitent seulement du temps et du mouvement; saint Augustin avait le projet d'ajouter encore six autres livres sur la modulation : il dit à Memorius que, depuis qu'il a été chargé des soins de l'épiscopat, *toutes ces douces choses lui sont tombées des mains.* Il ne savait même pas à cette époque s'il pourrait retrouver ce qu'il avait fait. Saint Augustin regarde les cinq premiers livres comme fort difficiles à entendre, à moins qu'on n'ait quelqu'un qui non-seulement distingue les personnes des interlocuteurs, mais encore qui puisse faire sonner les longues et les brèves, en sorte que les différentes proportions des nombres s'entendent et frappent l'oreille. Cela est d'autant plus malaisé,

[1] Lettre CI.

ajoute-t-il, que les sons des mots apportés en exemple sont entremêlés de certains silences mesurés, qu'on ne saurait reconnaître à moins d'être aidé par un homme qui prononce selon les règles.

En adressant à Memorius le sixième livre, le seul qu'il eût trouvé, il lui disait modestement que les cinq premiers ne valaient pas la peine d'être lus ni étudiés. Il est vrai, d'ailleurs, que le sixième livre est comme un résumé des cinq premiers. Il termine ainsi sa lettre : « Je n'ai point « marqué les mesures des vers de David, parce que je les « ignore ; je ne sais pas l'hébreu, et le traducteur n'a pas « fait passer les mesures dans sa version, de peur de nuire « à l'exactitude du sens. Au reste les vers hébreux ont des « mesures certaines, si j'en crois ceux qui entendent bien « cette langue ; car le saint prophète aimait la pieuse mu- « sique, et c'est lui, plus que tout autre, qui m'a inspiré « un goût si vif pour ces sortes d'études. »

Il n'y a peut-être pas quatre hommes en Europe qui aient lu les six livres de saint Augustin *sur la Musique*. Cet ouvrage, plein de choses ingénieuses et profondes, et qui n'a point reçu, au grand regret de la postérité, le complément que l'auteur avait en vue, est un curieux monument de l'état de l'art dans ces âges reculés. Augustin s'y montre grand artiste par la savante étude des formes et des puissances de l'harmonie, et grand poëte par la façon dont il la rattache à l'âme humaine et la fait monter à Dieu comme à sa source et à son principe éternel.

Parmi les ouvrages que produisit Augustin à cette époque, il en est un qui est surprenant : le livre *de la véritable Religion*. Le fils de Monique, nouveau venu dans la milice évangélique, remue les questions chrétiennes avec une puissance qui semblerait ne devoir appartenir qu'aux vieux athlètes de la foi. On sent monter comme une sève

d'inspiration et de vérité dans ce jeune génie qui s'épanouit sous le soleil du christianisme. Nous parlerons avec étendue du livre *de la véritable Religion,* pour que nos lecteurs puissent tirer profit des pensées et des raisonnements qui s'y trouvent renfermés. L'auteur va toujours au fond des choses ; il prend toujours les questions par les racines, et quand on désire faire connaître une œuvre de ce penseur abondant et profond, il faut bien se garder d'une analyse superficielle.

Au milieu des nations polythéistes, il y avait des sages ou philosophes qui professaient sur la divinité des idées différentes de celles du peuple, et qui cependant se mêlaient au peuple, au pied même des autels, sous les voûtes des mêmes temples. Leur pensée propre était opposée aux doctrines qu'ils avaient l'air de pratiquer extérieurement. Socrate jurait par un chien, par une pierre, par le premier objet qui frappait son regard. Les moindres ouvrages de la nature étaient produits par l'ordre de la divine Providence ; ces ouvrages lui paraissaient meilleurs et plus dignes d'adoration que les dieux sortis du ciseau de l'ouvrier. Par là, Socrate voulait avertir les hommes de leur erreur, et ramener leur esprit vers la suprême Divinité ; il leur montrait aussi combien il était insensé d'imaginer que ce monde visible fût Dieu lui-même, puisque la moindre parcelle de ce monde, une pierre ou un morceau de bois, eût alors mérité les hommages des mortels comme faisant partie de la Divinité. Socrate proclamait ainsi la croyance à un Dieu unique, auteur des âmes et du monde visible.

Platon écrivit ensuite d'une manière plus attrayante pour plaire, dit Augustin, que puissante pour persuader ; car, ajoute-t-il, Dieu n'avait point appelé ces sages à convertir les peuples, à les faire passer de la superstition des

idoles et de cette folie universelle au culte du vrai Dieu. Socrate adorait les mêmes idoles que le peuple. Depuis sa condamnation et sa mort, personne n'osa plus jurer par un chien ni donner le nom de Jupiter aux pierres qu'on rencontrait. On se contenta de consigner dans les livres les maximes du maître, et de les conserver dans la mémoire des hommes.

Augustin ne veut pas examiner quels motifs ont pu porter les philosophes d'Athènes à cacher leur véritable doctrine: est-ce la crainte de la mort? est-ce l'inopportunité du temps? il se dispense de juger cette question; mais, sans offenser les platoniciens de son époque, il ose assurer que l'heure est venue où nul ne peut plus mettre en doute la vraie religion, la vraie voie qui mène à la béatitude.

Platon enseignait que la vérité ne se voit point par les yeux corporels, mais par un esprit purifié; que la corruption des mœurs et les images des choses sensibles éloignent du vrai et engendrent dans l'esprit une multitude de fausses opinions; qu'il faut d'abord guérir notre âme pour qu'elle contemple la forme immuable des choses, la beauté inaltérable qui ne reçoit ni étendue par les lieux, ni changement par les temps, cette beauté que les hommes nient et que pourtant possède seule l'être souverain et véritable par lequel subsistent toutes les choses dont la durée s'écoule devant nous. D'après l'enseignement de Platon, l'âme raisonnable peut seule jouir, être touchée de la contemplation de l'éternité divine, en tirer son éclat et mériter une vie heureuse. Mais l'âme raisonnable, se laissant atteindre par l'amour et la douceur des choses passagères, s'attachant à la longue accoutumance de cette vie, et aux sens du corps, se perd à la fin dans le vague chimérique de ses imaginations, au point de ne plus comprendre

et de tourner en dérision ceux qui proclament l'existence d'un être éternel, visible seulement à l'œil de l'intelligence.

Voilà ce que Platon s'efforçait de persuader à ses disciples.

Si donc un de ses disciples fût venu un jour lui dire : « Maître, n'accorderiez-vous pas les honneurs divins à un homme qui persuaderait aux peuples de croire ces vérités sans les comprendre, et qui inspirerait à ses disciples la force de ne pas céder au courant des opinions vulgaires? » Platon aurait répondu qu'aucun homme ne pourrait accomplir une telle œuvre, à moins que la divine Sagesse de Dieu n'en choisît un, et ne l'unît à elle-même : après avoir éclairé cet élu dès le berceau, non par des instructions humaines, mais par l'infusion d'une lumière secrète et intérieure, il faudrait que la divine Sagesse embellît son âme de grâces, la fortifiât d'une constance si ferme, et enfin l'élevât à un tel point de grandeur et de majesté, que, méprisant ce que les autres hommes souhaitent, supportant tout ce qu'ils craignent, faisant tout ce qu'ils admirent, il pût changer le monde entier, et l'entraîner à une croyance salutaire par la puissance de l'amour et par une irrésistible autorité.

Ainsi aurait répondu Platon.

« Or, s'écrie éloquemment Augustin, si ce que Platon eût dit est réellement arrivé ; si tant de livres et de monuments le publient ; si d'une des régions de la terre, la seule fidèle au vrai Dieu, et dans laquelle devait naître un homme aussi grand, Dieu a tiré des hommes et les a envoyés à travers l'univers pour y allumer les flammes de l'amour céleste par leurs paroles et leurs miracles ; s'ils ont laissé après eux la lumière de la foi répandue dans toute la terre, et, pour ne pas parler des choses passées,

qu'on pourrait ne pas croire, si l'on annonce aujourd'hui dans tous les pays et à tous les peuples *que le Verbe était dans le commencement, que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, qu'il était dès le commencement dans Dieu, que tout a été fait par lui, et que rien n'a été fait sans lui;* si on prêche le mépris des trésors de la terre, et si on invite à amasser des trésors dans le ciel; si on prêche une morale sublime à tous les peuples, et s'ils l'écoutent avec respect et plaisir; si le sang de tant de martyrs a fécondé et multiplié les Églises jusqu'aux pays les plus barbares; si on ne s'étonne plus maintenant de voir des milliers de jeunes hommes et de vierges vivre dans la continence, au lieu que Platon, par la crainte de l'opinion de son siècle, n'osa point prolonger la chaste vie qu'il avait commencée, et fit un sacrifice à la nature pour expier cette faute; s'il n'est plus permis maintenant de douter de ces maximes, qu'on ne pouvait d'abord proposer sans extravagance; si, dans les villes, les bourgs, les villages, les campagnes, on prêche ouvertement et puissamment le détachement des choses de la terre, la nécessité de tourner son cœur vers le seul et vrai Dieu; si dans le monde entier les hommes répètent qu'ils ont le *cœur élevé vers le Seigneur* [1], pourquoi aller chercher les oracles de Dieu dans les entrailles des bêtes mortes? Et lorsqu'il s'agit de ces matières, pourquoi aimer mieux avoir Platon à la bouche que Dieu dans le cœur [2]? »

« Les platoniciens, les philosophes qui s'inspirent aujourd'hui encore des doctrines de Platon, doivent reconnaître Dieu en cette rencontre, et s'incliner devant le

[1] Sursum corda; habemus ad Dominum. (Paroles de la Préface de la Messe.)

[2] Nous ne traduisons pas ici littéralement, mais reproduisons seulement la pensée de saint Augustin.

maître qui a convaincu de ces vérités tous les peuples du monde. Qu'ils cèdent à celui qui a accompli cette grande merveille, et que leur curiosité ou leur vaine gloire ne les empêche pas de reconnaître la différence qu'il y a entre les conjectures superbes d'un petit nombre de philosophes, et le salut manifeste et la réforme de toutes les nations[1]. »

Ces derniers mots sont bien dignes d'être médités par les esprits prévenus qui, de nos jours encore, s'obstinent à ne voir dans Jésus-Christ, Messie annoncé, Sauveur de la race humaine tombée, que le continuateur naturel de Platon.

Le chapitre v renferme une remarquable parole : « Nous « croyons et nous enseignons comme fondement du salut « des hommes, dit Augustin, que la philosophie, c'est-à- « dire l'amour de la sagesse, et la religion, sont une même « chose[2]. »

La vraie religion n'est pas dans la confusion du paganisme, ni dans l'impureté de l'hérésie, ni dans la langueur du schisme, ni dans l'aveuglement du judaïsme, qui n'attend de Dieu que des biens visibles et passagers ; mais elle est seulement parmi les chrétiens catholiques, qui gardent la pureté des mœurs et la vérité de la doctrine.

Quelquefois, dit Augustin, des injustices s'accomplissent; des chrétiens vertueux sont chassés de la communion de l'Église par des troubles et le tumulte que les méchants excitent contre eux. Alors ceux-là sont couronnés en secret par le Père qui les voit dans le secret[3].

[1] Ergo cedant ei a quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur quominus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas et manifestam salutem correptionemque populorum. Cap. iv.

[2] Sic enim creditur et docetur quod est humanæ salutis caput, non aliam esse philosophiam, id est sapientiæ studium, et aliam religionem. Cap. v.

[3] Chap. vi.

Le premier fondement de la religion catholique, c'est l'histoire, c'est la prophétie qui découvre la conduite de la Providence divine dans le cours des temps, pour le salut des hommes, afin de leur donner une nouvelle naissance, et de les rétablir dans la possession de la vie perdue. L'ineffable bonté du Père commun des hommes s'est servie des choses muables soumises à l'ordre immuable de ses lois pour révéler à tout le monde la suprême perfection de sa nature. C'est ce qu'elle a fait par l'établissement de la religion chrétienne dans les derniers temps. Saint Augustin, au livre Ier, chap. XII, de sa *Revue,* a noté cette pensée, qui semble présenter le christianisme comme une œuvre nouvelle; il remarque que la religion chrétienne a précédé l'apparition du Sauveur sur la terre, et qu'elle existait dans les premiers hommes, qui croyaient à la naissance, à la mort, à la résurrection future du Messie. Il aurait pu citer un mot de Tertullien qui proclame le Christ *ancien dans ses révélations nouvelles. O Christum et in novis veterem !*

CHAPITRE IX

Continuation du même sujet.

Avant de descendre plus avant dans les profondeurs de son sujet, Augustin recommande une grande attention à son ami Romanien, à qui le livre *de la véritable Religion* est adressé; il lui répète que s'il y trouve quelque vérité, il doit la recevoir et l'attribuer à l'Église catholique, et que s'il s'y trouve quelque erreur, il doit la rejeter et la lui pardonner comme à un homme [1]. N'oublions pas qu'Au-

[1] Chap. X.

gustin écrivait en face des païens et des manichéens, et surtout contre ces derniers.

Toute existence tire son origine de Dieu, parce qu'il est le principe souverain de chaque chose. Il n'y a point de vie qui soit un mal en tant qu'elle est vie, mais seulement en tant qu'elle penche à la mort, et la mort de la vie n'est autre chose que la *corruption* ou l'*iniquité*. Les Latins lui ont donné le nom de *nequitia*, pour marquer qu'elle n'est rien, et c'est pourquoi ils appellent les méchants *hommes de néant* (*homines nihili*). La vie qui, par une défaillance volontaire, se sépare de son Créateur en se jetant dans l'amour des corps, contre la loi de Dieu, tombe peu à peu dans le néant.

Le corps conserve toujours l'alliance et l'harmonie de toutes ses parties, sans lesquelles il ne pourrait pas subsister. Il est créé par celui qui est le principe et l'origine de l'alliance et de l'harmonie de toutes les choses. Le corps ayant une beauté, sans laquelle il ne serait pas un corps, il s'ensuit que si on veut remonter au Créateur, il faut chercher celui qui est le plus beau de tous les êtres, puisqu'il est la source de toute beauté.

La mort ne vient pas de Dieu. « Dieu n'a point fait la mort, dit la Sagesse, et ne se réjouit point de la perte des vivants. »

Les choses ne meurent qu'en tant qu'elles conservent moins d'être; elles meurent d'autant plus qu'elles sont moins.

Les âmes ont une volonté libre, et voilà pourquoi elles peuvent pécher. Dieu a jugé que ses serviteurs le serviraient mieux s'ils le servaient librement. Les anges servent Dieu librement, et leur adoration n'est utile qu'à eux-mêmes, et non pas à Dieu, parce que Dieu, étant par lui-même tout ce qu'il est, n'a pas besoin du bien d'un autre.

Les affections sont à l'âme ce que les lieux sont au corps; l'âme se meut dans les affections de la volonté, comme le corps dans les espaces des lieux.

La déchéance primitive, ayant rendu notre corps sujet à la mort, nous a appris à détourner notre amour des plaisirs du corps pour le porter vers l'essence éternelle de la vérité. La beauté de la justice se réunit ici à la beauté de la miséricorde : comme les biens inférieurs nous ont trompés par leur douceur, ainsi les peines nous instruisent par leur amertume[1]. Tout faible et tout corruptible qu'est notre corps, il ne nous empêche pas encore de tendre à la justice et de nous abaisser sous la majesté du seul Dieu véritable. L'homme de bonne volonté qui se remet entre les mains de Dieu, trouve dans l'assistance d'en haut le vertueux courage de triompher des peines de cette vie.

Arrivant à l'incarnation du Verbe, Augustin y découvre le plus grand témoignage de bonté et d'amour que Dieu pût donner aux hommes. Le Fils unique consubstantiel et coéternel au Père, en prenant notre humanité pour l'unir à lui, a montré combien la nature de l'homme est au-dessus du reste des créatures; il aurait pu prendre, pour se révéler au monde, un corps céleste proportionné à la faiblesse de notre vue; mais il s'est revêtu de la même nature qui devait être délivrée; il s'est fait homme et a voulu naître d'une femme; l'humanité tout entière en a été honorée. C'est par la persuasion seule que le Verbe fait chair a agi sur les hommes : il a fait des miracles pour prouver qu'il était Dieu; il a souffert pour prouver qu'il était homme. Lorsqu'il parlait au peuple comme Dieu, il

[1] Et est justitiæ pulchritudo cum benignitatis gratia concordans, ut, quoniam bonorum inferiorum dulcedine decepti sumus, amaritudine pœnarum erudiamur. Cap. xv.

désavoua sa mère ; toutefois, dans son enfance, il était soumis à son père et à sa mère, selon la parole expresse de l'Évangile[1]. Le Verbe faisait voir, par sa doctrine, qu'il était Dieu, et par la différence et la succession des divers âges de la vie, qu'il était homme. Quand il voulut agir en Dieu, en changeant l'eau en vin, il dit à sa mère : *Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.* Mais l'heure étant venue où il devait mourir comme homme, il reconnut cette même mère au pied de sa croix, et la recommanda à celui de ses disciples qu'il aimait le plus. Toute la vie humaine du Sauveur a été une instruction continuelle pour le règlement des mœurs. Sa résurrection a montré qu'il ne se perd rien de la nature de l'homme, rien ne périssant à l'égard de Dieu.

La manière divine dont la doctrine est enseignée dans la religion chrétienne est le chef-d'œuvre de l'art d'instruire les hommes [2].

Grâce à l'obscurité des Écritures, nous mettons de l'ardeur à chercher la vérité, et nous éprouvons du plaisir à la trouver.

La piété commence par la crainte et s'achève par l'amour : c'est là toute l'économie de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Lorsque la grâce de Dieu descendit sur la terre par l'incarnation de la Sagesse éternelle revêtue de la nature humaine, Dieu établit des signes ou des sacrements pour entretenir la société des peuples que le christianisme unirait ensemble. Cette société se compose d'une grande multitude de personnes libres, qui sont tenues de ne servir que Dieu seul. Les anciennes prescriptions, sortes de chaînes que les

[1] Et erat subditus illis.

[2] Chap. XVII.

Juifs traînaient avec eux, sont abolies; elles demeurent écrites uniquement pour le témoignage de notre foi et l'éclaircissement de nos mystères. Ces prescriptions ne lient plus les hommes en les rendant esclaves, mais exercent leur esprit en les laissant libres. Un même Dieu a inspiré les deux Testaments, en les proportionnant aux besoins des hommes à des époques différentes. La Providence immuable gouverne diversement les créatures muables. On sait que les marcionites, les manichéens et autres hérétiques rejetaient l'Ancien Testament.

Voici ce qui est directement contre les manichéens.

L'être, à quelque degré qu'il soit, est un bien. Or tout bien est Dieu ou vient de Dieu. La corruption ou la mort sont un mal; mais tout ce qui se corrompt, tout ce qui meurt est un bien. Le contraire de la corruption et de la mort est un certain ordre naturel, et cet ordre est un bien. Ces biens-là se corrompent, parce qu'ils ne sont pas des biens souverains. Ainsi ces choses viennent de Dieu, puisqu'elles sont bonnes; mais elles ne sont pas Dieu, parce qu'elles ne sont pas souverainement bonnes. Dieu, c'est le bien que la corruption ne peut atteindre.

La première corruption de l'âme, c'est la volonté de faire ce que la vérité souveraine lui défend. C'est ainsi que le premier homme a été chassé du paradis, et a passé dans ce monde, c'est-à-dire de l'éternité au temps, des richesses à la pauvreté, de la force à la faiblesse. « Par là, nous « découvrons, dit le profond Augustin, qu'il existe un « bien que l'âme raisonnable ne peut aimer sans péché, « parce que l'ordre auquel il appartient se trouve au-des- « sous d'elle. »

La plume de fer (*stylus ferreus*) a été faite pour écrire d'un côté et pour effacer de l'autre. Elle est belle dans sa forme, et tout concourt à l'usage auquel elle est destinée.

Mais s'il prenait à quelqu'un la fantaisie d'écrire du côté par où l'on efface, et d'effacer du côté par où l'on écrit, devrait-on accuser la plume d'être mauvaise? Il en est de même de la volonté humaine appliquée aux choses morales.

La beauté du corps est la dernière de toutes, parce qu'elle est emportée dans une perpétuelle vicissitude. Les créatures qui apparaissent dans ce mouvement incessant ne peuvent subsister toutes en même temps. Les unes se retirent pour faire place à d'autres. Ce grand nombre de formes et de beautés qui passent, l'une après l'autre, dans la révolution des siècles, compose une seule beauté et une seule harmonie. Ces apparitions successives ne sont pas mauvaises quoique passagères, de même qu'un vers ne laisse pas d'être beau, quoiqu'on n'en puisse prononcer deux syllabes en même temps.

Il y a des gens qui aiment mieux les vers que l'art de faire les vers, préférant le plaisir de l'oreille à la satisfaction de l'esprit. Ainsi beaucoup de mortels aiment les choses temporelles sans songer à la Providence divine, qui forme et règle les temps ; dans leur amour des créatures passagères, ils ne peuvent souffrir de voir passer celles qui leur sont chères, semblables à un homme à qui on dirait un beau vers, et qui n'en voudrait écouter qu'une syllabe. Cependant on ne trouve personne qui écoute ainsi des vers, et le monde est plein de gens qui jugent de cette façon les choses humaines. Cela arrive parce que chacun peut aisément écouter, non-seulement tout un vers, mais tout un poëme, au lieu que personne ne peut voir toute la suite des siècles. On prononce les vers devant nous ; on les soumet à notre jugement; et le temps s'écoule inexorablement devant nous, et nous fait souffrir ses vicissitudes. Ceux qui sont vaincus dans les jeux Olympiques ne les trouvent plus beaux, et pourtant les jeux ne perdent

rien de leur beauté, quoique les combattants y perdent l'honneur de la victoire. Le gouvernement du monde ne déplaît qu'aux méchants et aux damnés, à cause du misérable état où ils se trouvent. Mais le malheur est, pour l'homme vertueux, un sujet de louer Dieu, soit qu'il combatte encore et qu'il remporte des victoires sur la terre, soit qu'il triomphe dans le ciel.

Nos ancètres ne se sont rendus à la foi chrétienne qu'après des miracles visibles. Depuis que les miracles ont servi à faire éclater la vérité, ils ne sont plus nécessaires. Après l'établissement de l'Église dans toute la terre, qu'est-il besoin de nouvelles preuves de la divinité de Jésus-Christ?

Ici, comme en d'autres ouvrages, Augustin marque les deux voies de l'autorité et de la raison pour arriver à la vérité. En suivant l'autorité on suit encore la raison, dit expressément ce grand homme, lorsque l'on considère qui l'on doit croire. La raison est un magnifique auxiliaire pour monter des choses visibles aux invisibles, des choses temporelles aux éternelles. Il ne faut pas que la beauté, l'ordre, l'admirable harmonie de la création, soient pour nous un spectacle inutile, objet d'une curiosité passagère. La vue de ces choses doit nous servir comme d'un degré pour passer aux choses immortelles. Demandez-vous d'abord quelle est cette âme qui vit et connaît cet univers; elle doit être plus excellente que le corps, puisqu'elle lui donne la vie. Quelque grande, quelque vaste ou brillante que puisse être une créature purement corporelle, elle ne mérite pas beaucoup d'estime si elle est privée de vie; car, d'après la loi de la nature, la moindre des substances vivantes est préférable à la plus parfaite des substances inanimées. Les animaux ont, comme nous, la vie et des sens; la plupart d'entre eux ont la vue plus perçante que

nous, et s'attachent plus fortement aux objets corporels; mais nous avons la raison, qui nous rend supérieurs aux bêtes, qui nous donne la puissance de juger toutes choses, et cette puissance est la gloire et la dignité particulière de l'homme.

Les chapitres XXX, XXXI et XXXII renferment des vues belles et profondes sur les arts, sur Dieu considéré comme vérité immuable, règle souveraine de tous les arts. Nous ne découvrons avec les yeux du corps que les plus grossières images de cette règle éternelle : l'œil de l'esprit peut seul l'entrevoir. Il est une beauté, une harmonie mystérieuse, venant d'en haut, qui, à notre insu, inspire nos jugements dans les arts. Les choses nous paraissent plus ou moins parfaites, selon qu'elles se rapprochent plus ou moins du vague idéal qui vit au fond de notre âme. Les plus belles choses humaines offrent des traits ou des marques de l'unité première, type éternel du beau. Cette manière de comprendre les arts leur donne une bien sublime poésie; elle en fait comme une sorte de réminiscence du ciel.

Dans la suite de ce livre, notre auteur creuse merveilleusement les questions morales. Les lieux, dit-il, nous présentent des objets pour les aimer; les temps nous ravissent ce que nous aimons, et laissent l'âme en proie aux fantômes. Ainsi l'âme s'inquiète et se tourmente sans cesse, s'efforçant en vain de retenir des choses qui la retiennent elles-mêmes : Dieu l'invite à ne plus aimer ce qui ne peut l'être sans trouble et sans travail. L'humanité tomba par l'amour des créatures; elle a achevé sa corruption par l'adoration des créatures, qui est l'idolâtrie et le panthéisme; il faut qu'elle se relève et se guérisse par le culte du Dieu unique et l'amour de l'immuable et incorruptible beauté.

Voici une peinture du chrétien qui aime les hommes comme on doit les aimer :

« Celui-là [1], tant qu'il est dans cette vie, se sert de ses amis pour témoigner son affection, de ses ennemis pour exercer sa patience. Il fait du bien à qui il peut, il a pour tous bonne volonté. Il n'aime point les choses sujettes au temps; mais il en sait mieux user. S'il ne peut être également utile à tous les hommes, il les assiste selon leurs besoins. S'il parle à un ami avec prédilection, ce n'est pas qu'il l'aime plus que le reste du monde, mais il a une plus grande confiance en lui, et trouve la porte plus souvent ouverte pour arriver à son cœur. Il traite d'autant mieux les hommes attachés aux choses du temps qu'il en est lui-même plus dégagé. Comme il ne peut soulager tous les hommes, et qu'il les aime d'un égal amour, il manquerait à la justice s'il ne se dévouait point particulièrement à ceux qui lui sont plus unis : l'union des esprits est plus grande que celle qui naît des lieux et des temps, mais l'union de la charité l'emporte sur tout [2]. Le parfait chrétien ne s'afflige de la mort de personne, parce que celui qui aime Dieu de tout son esprit sait bien que ce qui ne périt point à l'égard de Dieu ne périt point non plus à ses propres yeux. Or Dieu est le Seigneur des vivants et des morts [3].

« Le chrétien ne devient point misérable par la misère des autres, comme il n'est point juste par la justice d'autrui ; personne ne pouvant lui ravir ni sa vertu ni son Dieu, personne aussi ne peut lui ravir sa félicité. Si parfois il est ému par le péril, l'égarement ou la douleur d'un

[1] Chap. XLVII.

[2] *Sed ea maxima est quæ prævalet omnibus.* Cette phrase du texte n'est pas claire. Nous avons adopté le sens qui paraît le plus naturel.

[3] Rom., v, 3.

autre, cette émotion le porte à le secourir, à le reprendre, à le consoler, mais ne lui fait point perdre sa paix. La certitude d'un futur repos le soutient dans tous ses travaux. Qu'y a-t-il qui puisse lui nuire, puisqu'il tire avantage même de ses ennemis? Celui qui lui commande d'aimer ses ennemis, et dont la grâce les lui fait aimer, le met au-dessus de la crainte de leurs attaques. C'est peu que cet homme ne soit point contristé par les tribulations; bien plus, elles lui sont un sujet de joie; il sait que « l'affliction produit la « patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et « que notre espérance ne nous trompe point, parce que la « charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Es- « prit-Saint qui nous a été donné [1]. » Qui donc lui nuira? Qui le vaincra? La prospérité lui est profitable, et c'est dans le malheur qu'il apprend les progrès qu'il a faits. Tant que les biens périssables abondent entre ses mains, il n'y met pas sa confiance; mais c'est quand il les perd qu'il reconnaît si ces biens n'avaient pas séduit son cœur. Tant que les biens de la vie sont en notre possession, nous croyons ne pas les aimer; lorsqu'ils commencent à nous quitter, nous découvrons qui nous sommes. Quand nous n'avons pas aimé, nous perdons sans douleur. »

Ce portrait de l'homme de bien sur la terre aurait excité les transports des anciens philosophes d'Athènes et de Rome. Il nous semble que la situation de ce juste était celle d'Augustin lui-même depuis sa transformation, et le solitaire de Thagaste n'a eu qu'à peindre à son insu l'état de son âme pour montrer à son ami Romanien ce que c'est que le sage du christianisme.

Dans les derniers chapitres de son ouvrage, Augustin

[1] Rom., v, 3-5.

prouve ingénieusement que les trois vices : volupté, orgueil et curiosité, donnent eux-mêmes de salutaires avertissements à l'homme, et sont comme la corruption de trois instincts sublimes. On cherche dans la volupté un calme, un doux repos qu'on ne saurait trouver qu'en Dieu. L'orgueil a quelque chose de l'unité et de la toute-puissance, mais ce n'est que pour dominer dans le cours des choses temporelles qui passent. Nous voulons être puissants, invincibles, et nous avons raison de le vouloir, puisque la nature de notre âme a cela de commun avec Dieu, à l'image de qui elle est faite. L'observation des préceptes divins nous donnerait cette grande force : celui-là demeure invincible à qui nul ne peut enlever ce qu'il aime. Quant à la curiosité, c'est une corruption de cette passion pour la vérité, la plus noble des passions de l'homme, que nous cherchons à satisfaire à travers les spectacles et toutes les images de la terre.

En terminant son livre, le fils de Monique exhorte les hommes ses frères à courir avec ardeur vers la Sagesse éternelle, à fuir les erreurs religieuses qui, à cette époque, disputaient l'empire au christianisme. L'homme ne doit pas établir sa religion dans ses imaginations et ses fantômes, car la moindre chose véritable vaut mieux que toutes nos inventions. Il ne faut adorer ni les ouvrages humains, ni les bêtes, inférieures à l'homme, ni les morts, comme le faisaient les païens en les plaçant au rang des dieux pour prix de leurs vertus. Il ne faut point adorer les démons, la terre et les eaux, ni l'air, qui tout à coup devient sombre dès que la lumière se retire, ni les corps célestes, qui, malgré tout leur éclat, demeurent au-dessous de la vie la plus imparfaite, ni les plantes et les arbres, dépourvus de sentiment, ni même l'âme raisonnable, qui est plus ou moins parfaite en raison de sa soumission plus ou moins entière

à l'immuable vérité. Le dernier des hommes doit adorer ce qu'adore le premier des anges : Dieu, créateur de l'univers et de l'homme, mérite seul les hommages de notre intelligence. La domination humaine a beau s'armer de tyrannie, elle ne saurait empêcher notre pensée de planer dans une entière liberté. Mais nous devons redouter le joug des esprits du mal, parce que ce joug s'étendrait jusque sur notre âme, jusque sur cet œil unique par lequel nous pouvons connaître et contempler la vérité.

Tel est en substance le livre *de la véritable Religion*. Romanien se fit chrétien après l'avoir lu. D'autres contemporains en furent vivement frappés. Les hommes de notre temps qui liront l'ouvrage en entier en recevront une impression profonde. Avec des modifications diverses, la plupart des erreurs ou des systèmes contre lesquels s'armait Augustin ont reparu dans notre monde moral, et ce livre convient à notre âge aussi efficacement qu'il convenait aux générations du IVe et du Ve siècle. Lorsque nous considérons le travail que fait parmi nous la vérité, il nous semble que les enseignements du grand Augustin avaient été providentiellement marqués pour la régénération particulière de deux époques : la sienne et la nôtre. Cette idée, qui est entrée bien avant dans notre esprit, nous est d'un puissant secours au milieu des difficultés de l'œuvre que nous avons entreprise.

Augustin ne s'arrête jamais à un seul côté des choses, à des aspects particuliers ; il ne sépare pas une vérité de ses rapports avec d'autres vérités ; il saisit du regard tout ce qui de près ou de loin correspond à ce qui l'occupe, et son esprit s'impose l'invariable loi de considérer les diverses parties avec toutes leurs liaisons et toutes leurs dépendances. Chaque fois qu'il aborde une question, il s'élance au sommet de la vérité éternelle, et de ces hauteurs qui ne

sont accessibles qu'au génie aidé de la foi, il voit et juge l'ensemble des choses. Augustin a sa montagne, du haut de laquelle il embrasse tout ce qui sort de son sujet, comme on se place sur un point élevé pour découvrir et reconnaître tous les aspects, tous les mouvements, toutes les harmonies d'un grand tableau de la création.

Le livre *de la véritable Religion* est un vaste coup d'œil du génie sur la révélation chrétienne. L'éloquence y répand souvent ses vives couleurs; une onction véritable vous y pénètre; on y sent remuer les entrailles d'Augustin. Dans sa rapidité, ce livre est une œuvre-mère, où philosophes et théologiens peuvent puiser à pleines mains. En cherchant à arracher les manichéens aux liens de la matière, à ce monde corporel qui envahissait et absorbait leur entendement, qui les étreignait et les emprisonnait comme dans un étroit cachot, Augustin nous aide nous-mêmes à secouer le joug des sens, à percer, en quelque sorte, le mur de cet univers que les passions mettent à la place de Dieu, et derrière lequel s'étendent les régions lumineuses du spiritualisme. L'auteur du livre *de la véritable Religion* se proposait de faire connaître le christianisme à un ami, sans se préoccuper de prouver notre foi. Or tel est l'empire de la vérité religieuse, qu'Augustin, voulant seulement exposer la croyance évangélique, l'a prouvée invinciblement.

Antoine Arnauld, le célèbre auteur du livre *sur la fréquente Communion*, l'adversaire redoutable des calvinistes, un des plus savants hommes et des plus forts esprits du XVIIe siècle, qui consuma en de tristes disputes une belle et puissante énergie, a parlé du livre *de la véritable Religion* dans les termes suivants :

« Je n'ai pas besoin de le rendre recommandable par mes
« paroles : la lecture en fera assez reconnoître l'excellence,
« et je ne doute point qu'il ne donne sujet, autant ou plus

« que pas un autre, d'admirer la grandeur prodigieuse de « l'esprit et les lumières extraordinaires de cet homme « incomparable.

« Car qui n'admirera qu'estant entré depuis si peu de « temps dans la connoissance des mystères de la religion « chrétienne, et n'ayant point encore d'autre qualité dans « l'Église, que celle de simple fidelle, il ait pu parler d'une « manière si noble et si relevée de cette religion divine, « qu'un Dieu mesme est venu establir sur la terre, et for- « mer une si excellente idée de son éminence et de sa gran- « deur, que ce n'est pas peu de suivre des yeux le vol de « cet aigle, de pénétrer la solidité de ses raisonnements « admirables, et de contempler les hautes vérités qu'il « propose, sans estre ébloui d'une si esclatante lumière[1]?»

Nous n'aurions garde de prendre Antoine Arnauld pour guide dans les matières de la grâce; mais nous aimons à citer son jugement sur la valeur d'un Père de l'Église.

Le livre *de la véritable Religion* fut composé en 390. Augustin, à la date de cette année, l'annonçait à Romanien[2] avec une remarquable simplicité de paroles : « J'ai « composé, lui disait-il, quelque chose sur la religion ca- « tholique, autant que le Seigneur a daigné me le per- « mettre; j'ai le dessein de vous l'envoyer avant d'aller « vers vous, pourvu que le papier ne me manque pas; « vous voudrez bien vous contenter d'une écriture quel- « conque, sortie de l'officine de ceux qui sont avec moi[3]. » En commençant sa lettre, écrite sur un mauvais morceau

[1] Au lecteur du livre *De la véritable Religion*. 1 vol. in-8°. Paris, 1647.

[2] Lettre XV.

3 Cette dernière phrase se présente de diverses manières dans les différentes éditions des *Œuvres de saint Augustin;* la voici : *Tolerabis enim qualemcumque scripturam ex officina majorum,* ou bien : *ex officina meorum,* ou bien encore : *ex officina Majorini*. Nous avons adopté la seule version qui nous ait paru offrir un sens raisonnable.

de parchemin, Augustin disait à son ami que le papier lui manquait, qu'il n'était guère mieux monté en parchemin, et qu'il avait employé ce qui lui restait de tablettes d'ivoire pour écrire à l'oncle de Romanien. Il y avait chez Romanien des tablettes qui appartenaient à Augustin : celui-ci le prie de les lui renvoyer, parce qu'il en a besoin. Ces petits détails intimes, mêlés à d'aussi grandes choses, ont du charme pour nous. Augustin, qui ne perdait pas de vue l'intérêt éternel de son ami, finit sa lettre en l'excitant à dédaigner les choses passagères pour chercher les biens impérissables. Tenons-nous élevés au-dessus de tout ce que nous possédons dans ce monde : plus l'abeille a de miel, plus elle a besoin de ses ailes pour la sauver de son propre trésor, dans lequel elle s'enfoncerait et mourrait.

CHAPITRE X

Correspondance de saint Augustin en 390. — Il est ordonné prêtre de l'Église d'Hippone. — Description d'Hippone. — Son état présent. — Lettre de saint Augustin à l'évêque Valère.

Augustin et Maxime de Madaure, grammairien ou professeur de belles-lettres, s'écrivaient souvent; il n'est resté de cette correspondance qu'une lettre de Maxime et une réponse d'Augustin. Le professeur de Madaure craint que ses paroles ne trahissent sa vieillesse; peut-être avait-il été le maître du jeune Augustin, à l'époque où celui-ci étudiait à Madaure. Le vieux Maxime, encore païen, dit à Augustin que l'habitation des dieux sur le mont Olympe est une fable, mais qu'une vérité bien visible, c'est la protection accordée à Madaure par les divinités debout sur la place publique de la ville. Il croit à un Dieu souverain et éternel, père de toutes choses, dont nul ne sait le vrai nom,

mais dont la puissance infinie est adorée sous des dénominations diverses. Il est furieux qu'on préfère des martyrs chrétiens d'Afrique, avec des noms barbares, tels que ***Mygdon, Sanaë, Namphamon, Lucitas,*** à Jupiter, à Junon, à Minerve, à Vesta. Il lui semble voir, comme autrefois à la bataille d'Actium, les monstres de l'Égypte lancer des traits impuissants contre les dieux des Romains. Maxime voudrait qu'Augustin, mettant de côté sa vigoureuse éloquence, reconnue de chacun, et sa terrible dialectique, l'instruisît sur ce Dieu qui est adoré dans le secret des mystères chrétiens. Quant aux païens, ils invoquent leurs dieux au grand jour, et tout le monde peut entendre leurs prières. — Maxime ne doute pas que le fer ou le feu ne détruise sa lettre; mais ses paroles n'en subsisteront pas moins toujours dans l'âme des vrais adorateurs des dieux.

Augustin, dans sa réponse, raille les dieux de l'Olympe et ceux de la place de Madaure, signale le ridicule d'une opinion qui fait de la foule des dieux autant de membres du Dieu véritable, et ne comprend pas que Maxime s'égaie aux dépens de la bizarrerie de certains noms africains inscrits au nombre des martyrs chrétiens; le grammairien de Madaure trouve-t-il plus harmonieux les *Euccadires* qui figurent parmi les prêtres païens, les *Abbaddires* qui se montrent parmi les dieux? il n'appartient pas à des hommes graves de s'arrêter à la bizarrerie des noms. Au reste, le nom punique de *Namphamon* signifie un homme qui vient d'un *pied propice* [1], un homme de bon augure. Ce sens ne devrait pas déplaire à Maxime; il se trouve dans les paroles d'Évandre [2] à Hercule, pour le prier d'agréer son sacrifice. Le goût et l'oreille d'un païen n'ont pas le

1 Pede secundo, Lettre XVII.
2 *Énéide,* liv. VIII.

droit d'être difficiles lorsqu'on peut leur rappeler le dieu Sterculius, la déesse Cloacine, la Vénus Chauve, la déesse de la Peur, la déesse de la Pâleur et la déesse de la Fièvre, et d'autres semblables à qui la superstition romaine a bâti des temples et offert des sacrifices. Pourquoi Maxime reproche-t-il aux chrétiens leurs assemblées secrètes et particulières? Il oublie ce Liber qu'on ne laisse voir qu'à un petit nombre d'initiés. Faut-il parler de ces bacchanales où les décurions et les autres chefs de Madaure courent les rues comme des furieux? Maxime, en voulant défendre les dieux, semble donc avoir voulu les exposer à la risée. S'il désire traiter gravement les questions religieuses, il doit s'y prendre autrement. Pour ce qui est de la prétendue adoration des morts chez les chrétiens, il faut que Maxime sache que les disciples de Jésus-Christ rendent les honneurs divins à un seul Dieu, créateur de toutes choses.

La correspondance de Maxime avec Augustin eût été un très-curieux monument de cette époque; ce qu'on vient de lire fait vivement regretter que toutes ces lettres ne nous soient point parvenues. Rien de plus intéressant que de prendre sur le fait, dans les libres épanchements de la confiance, le philosophe païen de Madaure se débattant sous le triomphe du christianisme, cherchant à raviver, à l'aide des souvenirs, un culte frappé de mort, abandonnant volontiers l'Olympe, mais tenant bon pour les dieux du lieu natal, subissant la lumière nouvelle par la croyance à un Dieu souverain et créateur, et se vengeant en quelque sorte de cet aveu par des railleries adressées à des noms de martyrs chrétiens dont il ne respecte pas l'origine africaine. Cette attitude du paganisme lettré exprime bien les derniers efforts d'un monde qui s'efface.

Augustin avait prêté quelques-uns de ses ouvrages contre les manichéens à un de ses amis, appelé Célestin,

le même peut-être qui fut pape trente ans après. Il lui écrit pour les redemander, et, touchant rapidement aux questions métaphysiques, il divise en trois classes l'universalité des êtres :

Il y a une nature muable par rapport au lieu et au temps, c'est le corps.

Il y a une nature muable par rapport au temps et non pas au lieu, c'est l'âme.

Enfin il y a une nature qui n'est muable ni par rapport au lieu ni par rapport au temps, c'est Dieu.

Tout ce qui est muable, de quelque manière qu'il le soit, est créature; et ce qui est immuable, c'est le Créateur.

Après avoir établi comme trois régions, celle des corps, celle de l'intelligence et celle de la Divinité, Augustin conclut en disant que le chrétien ne s'attache point aux êtres inférieurs, ne s'arrête pas avec un complaisant orgueil dans la région du milieu, et qu'il devient ainsi capable de s'unir à l'être souverain, qui est la félicité par essence. C'est en deux mots la religion chrétienne.

Le fils de Monique était déjà comme un astre levé dans le ciel de la vérité catholique; on le saluait de loin, on marchait à sa lumière. On lui adressait des questions, il y répondait; ses livres allaient dissiper les doutes ou détruire les vains systèmes. Avec quelle humilité il en parlait! Dans une lettre à Gayus, qui accompagnait un envoi de tous ses ouvrages, Augustin lui dit que s'il y trouve des choses bonnes et vraies, il ne doit pas les regarder comme venant de lui, mais comme lui ayant été données. Il ajoute avec profondeur en s'adressant à Gayus :

« Lorsque nous lisons quelque chose de vrai, ce n'est ni « le livre, ni l'auteur même, qui nous le fait trouver vrai : « c'est quelque chose que nous portons en nous-mêmes,

« bien au-dessus des corps et de la lumière sensible, et qui « est une impression de l'éternelle lumière de la vérité[1]. » Augustin ne manque pas de répéter que les erreurs de ses ouvrages viennent seules de lui : ce sont les traces des ténèbres de l'esprit de l'homme.

Dans une lettre à un bon chrétien, nommé Antonin, Augustin se plaint de la fausse piété de son temps. Sans prononcer le nom des donatistes, il fait vaguement allusion à leur schisme, qui paraît occuper tristement son esprit.

Depuis qu'Augustin avait été conduit à la foi, il n'avait pas cessé de publier les vérités à mesure qu'elles s'étaient présentées à son intelligence. Mais, pour que l'influence d'un tel génie et d'une telle sainteté fût plus immédiate, plus étendue et plus puissante, il fallait qu'Augustin prît rang dans le sacerdoce catholique; il fallait qu'il devînt plus particulièrement apôtre par la double dispensation de la divine parole et des sacrements. L'heure était venue où l'Église, pour laquelle il avait été si providentiellement tiré de l'erreur, devait le recevoir parmi ses ministres.

Au commencement de l'année 391, un intérêt de religion l'ayant amené à Hippone, il entra dans l'église au moment où l'évêque Valère annonçait aux fidèles qu'il avait besoin d'un prêtre; la renommée d'Augustin était déjà partout répandue en Afrique; il est reconnu dans le temple; la multitude, poussée par une inspiration soudaine, l'entoure, se saisit respectueusement de lui, et le désigne pour prêtre; l'humilité, la sainte frayeur d'Augustin opposent une résistance inutile. Il ne lui reste plus qu'à se préparer à l'ordination.

[1] Lettre XIX.

Dans un de ses sermons [1], saint Augustin a parlé de son élévation au sacerdoce avec des détails que nous devons recueillir. Le solitaire, s'apercevant du bruit de son nom parmi les serviteurs de Dieu, avait soin de ne pas aller aux lieux qui n'avaient pas d'évêque. « Et je faisais cela autant que je le pouvais, dit Augustin, pour opérer mon salut dans une humble retraite, craignant de me mettre en péril en me plaçant dans de hautes positions. Je me rendis donc à Hippone, pour voir un ami que j'espérais pouvoir gagner à Dieu et amener à notre monastère. J'allais là, me croyant en sûreté, parce que la ville d'Hippone avait un évêque. J'y arrivai avec les vêtements que je portais dans ma solitude. »

Lorsque arriva le jour de la cérémonie, son trouble fut extrême. Pendant qu'il recevait l'onction et les pouvoirs sacrés, d'abondantes larmes s'échappaient de ses yeux. Des gens qui ne comprenaient point ce qu'il y avait d'admirable dans ces larmes, ou plutôt qui en ignoraient la cause, croyaient y voir une sorte de regret de ne pas monter tout de suite au premier rang des honneurs ecclésiastiques : ils donnaient à Augustin des consolations qui étaient bien loin d'adoucir sa douleur intérieure. La vue du fardeau sacerdotal le remplissait d'un saint effroi, d'une inquiétude profonde, que des interprétations grossières transformaient en je ne sais quel mécompte d'ambition.

Augustin avait trente-sept ans quand il fut ordonné prêtre. Dans ces premiers temps chrétiens, l'Église, dont les besoins étaient si grands, faisait quelquefois arriver d'un seul pas un laïque au sacerdoce. Remarquons aussi qu'Augustin, quoique originaire de Thagaste, fut attaché à l'Église d'Hippone; il n'appartenait à l'Église de Thagaste

[1] Serm. XLIX. *De diversis.*

par aucun degré de la cléricature, et l'usage qui prescrit aux évêques de ne conférer les saints ordres à un sujet étranger qu'avec l'autorisation de l'évêque de son diocèse, s'est établi plusieurs siècles plus tard [1]. L'Église d'Hippone avait donc le droit de prendre Augustin, et, grâce à ce nouveau prêtre, elle sera couronnée dans les siècles d'une immense gloire. La cité d'Hippone, à cinquante lieues à l'ouest de Carthage, à quarante lieues au nord-est de Constantine, avait été jusque-là assez peu illustre, malgré son surnom de Royale [2] et la prédilection des anciens rois de Numidie. Quelques rares souvenirs chrétiens s'y rattachaient. Au nombre des évêques du concile de Carthage, au temps de saint Cyprien, on trouve Théogène d'Hippone, qui souffrit le martyre sous Valérien; Hippone avait une église dédiée à saint Théogène. On citait un saint Léonce, évêque de cette ville. Elle possédait une *église des Vingt-Martyrs*, où les catholiques honoraient la mémoire des courageux confesseurs de la religion qui avaient laissé à leur pays l'exemple d'une grande foi. Mais c'est Augustin qui devait placer le nom d'Hippone parmi les noms les plus illustres de la terre.

La ville d'Hippone, de trois quarts de lieue de circonférence, était bâtie moitié en plaine, moitié sur deux mamelons; elle avait pour principaux monuments la basilique de la Paix, les thermes de Sosius et le château, à la fois palais et forteresse, qui couronnait le plus important des mamelons; deux rivières la baignaient, le Sebus, aujourd'hui la Seybouse, et une autre moins considérable que les Arabes nomment *Abou-Gemma* (le Père de l'église ou de la mos-

[1] Tillemont.

[2] Hippo-Regius. On l'appelait Hippone la Royale pour la distinguer d'une autre Hippone appelée *Hippo-Zarrytes* ou *Diarrytes*, située sur la côte d'Afrique, dans la province proconsulaire.

quée) ; l'Abou-Gemma, qui fait le tour du pays d'Hippone avant de se jeter dans la mer, passe au nord de l'ancienne cité, sous un pont romain dont les onze arches sont encore debout ; les Français en réparant ce pont l'ont blanchi et lui ont ainsi enlevé la vénérable teinte des siècles. La Seybouse [1], aux flots jaunes comme les flots du Tibre, arrive de la plaine du côté du midi, et devient plus paisible et plus profonde à mesure qu'elle approche ; en face de l'antique ville elle a vingt-cinq pieds d'eau, ce qui prouve que les Romains avaient creusé son lit pour faire de la Seybouse comme un port intérieur d'Hippone, sans compter le port de mer maintenant ensablé où n'apparaissent que de petits bateaux corailleurs. La rive gauche de la Seybouse offre de fréquentes traces du quai romain. Les nombreux vestiges de construction ancienne qui se montrent vers le nord, au delà de l'Abou-Gemma, attestent que la cité s'étendait jusque sur ce point. La colline appelée par les Arabes *Colline Rouge*, à cause de la couleur de quelques parties du terrain, servait de limite à Hippone, du côté du midi. La nécropole s'étendait, hors la ville, sur la rive droite de la Seybouse, dans un espace où nous avons retrouvé des urnes, des vases lacrymatoires et des lampes. Hippone avait devant elle, à l'orient, la mer immense ; au nord-est, les collines boisées où s'élèvent maintenant la Kasbah de Bône, le fort Génois et le phare à la pointe du Cap-de-Garde ; au sud-est, la plaine, les dunes jaunes reluisant au soleil sur l'ancienne route de Carthage jusqu'au cap Rose, le rameau de l'Atlas appelé aujourd'hui montagne des *Beni-Urgin*, du nom des tribus qui l'habitent. Les champs fertiles, situés au nord d'Hippone, sont dominés par les hautes montagnes de l'Édoug, l'ancien Papua, dont les aspects sévères

[1] Voir notre *Voyage en Algérie, Études africaines,* chap. XVI.

contrastent avec l'élégante et douce nature environnante. L'Édoug a sur ses versants septentrionaux une forêt de chênes magnifiques, et un aqueduc romain qui portait jadis à Hippone les eaux de la montagne.

Le figuier, l'olivier et l'abricotier, les prairies et les moissons, couvrent les gracieux coteaux d'Hippone, et tout l'espace autrefois rempli d'habitations; la nature a étendu son manteau le plus riche sur le sépulcre de l'antique cité; la végétation a pris la place de tout un peuple, et lorsque, pèlerin de l'histoire, j'ai foulé cette terre illustre, je n'ai point entendu les mille bruits d'une grande ville, mais seulement le murmure de la Seybouse, le chant des oiseaux cachés dans les buissons fleuris, et les longs beuglements des vaches gardées par un pâtre maure. Ce lieu où la Providence avait placé un flambeau qui se voyait des quatre coins du monde, j'aimais à le voir paré de tous les trésors de la création; j'écoutais avec joie les mélodies du rossignol à la place où Augustin faisait comprendre aux hommes les divines et éternelles harmonies.

Hippone, comme toutes les villes anciennes remplacées par des cités nouvelles, a servi en quelque sorte de carrière; Bône est sortie de ses débris. La cité antique a gardé peu de choses; la nature seule a survécu à la destruction de la ville épiscopale d'Augustin. En arrivant à Hippone par le pont de l'Abou-Gemma, on rencontre d'abord les restes qui ont dû appartenir à un édifice considérable; un grand pan de mur est debout, entouré de monceaux de ruines jetés violemment sur le sol, très-probablement par un tremblement de terre. Ces débris, en briques et en moellons, sont certainement de construction romaine. Voilà ce que les gens du pays appellent l'Église des chrétiens, *Glisia Roumi*, et voilà aussi ce qu'on appelle aujourd'hui les restes de la basilique de la Paix. J'ai beaucoup

étudié la forme, le caractère, l'ensemble de ces débris, qui raviraient notre esprit s'ils avaient appartenu à la basilique de la Paix où prêcha pendant plus de trente ans le grand évêque, et je ne puis y reconnaître les restes de la cathédrale d'Hippone. Ce qu'on désigne sous le nom de baptistère est une excavation qui ne saurait donner l'idée du baptistère de l'église de la Paix, situé dans la partie inférieure du temple, et formant comme une enceinte particulière entourée de barreaux. Les débris dont nous parlons, et qui sont enfermés dans un parc de bœufs, se trouvent à l'extrémité nord-est de l'emplacement d'Hippone; or les cathédrales ne se trouvent pas d'ordinaire à l'extrémité, mais au centre des villes. Le nom d'*Église des Chrétiens,* donné à ces ruines par les Maures de Bône, fut une vague dénomination appliquée à de grands debris et qui exprimait ou rappelait simplement l'ancienne domination du christianisme sur ces rivages. Les ruines désignées sous le nom de *citernes,* et situées au pied du principal mamelon, sont les plus considérables de l'ancienne Hippone; ce sont les restes de thermes, vraisemblablement les Thermes de Sosius, fameux par la conférence de saint Augustin avec le prêtre manichéen Fortunatus. Les divisions des salles sont marquées; on reconnaît la place où furent des colonnes et des piliers; le ciel, ouvert en deux endroits, prouve que ces thermes avaient deux dômes par où entrait la lumière du jour. Une enceinte formant un carré long touche aux bains et fait partie du même édifice. Un enfoncement pratiqué dans le mur est devenu pour les Arabes une espèce de sanctuaire; des grains d'encens et des charbons, des morceaux de cierges et la trace de la fumée des flambeaux annoncent que la prière a passé par là. Il est une épreuve, une sorte de jugement de Dieu, que le musulman doit subir avant d'aller brûler l'encens

dans ce sanctuaire : un bord de mur fort étroit y conduit ; celui-là seul est pur qui peut y passer sans tomber ; le musulman qui tombe doit se purifier, et, pour cela, il immole une colombe, un coq, des oiseaux. L'immolation d'un oiseau équivaut ici à la confession catholique. Toujours des sacrifices, et des sacrifices sanglants pour l'expiation des péchés ! Ces pratiques religieuses sont accomplies par des Arabes en l'honneur de saint Augustin, qu'ils appellent le *grand chrètien* (Roumi kebir), et dont ils viennent implorer le crédit céleste ; saint Augustin est pour eux un puissant ami de Dieu ; ils l'invoquent dans leurs besoins et lui demandent de détourner les maladies et les fléaux. Cette tradition arabe, qui nous rappelle l'admiration des païens de l'Afrique pour saint Augustin, est comme une grande et ancienne image de ce beau génie restée confusément dans le pieux souvenir des populations de la contrée.

A peu de distance de ce lieu, au penchant du mamelon, se voit le monument de saint Augustin élevé par les évêques de France : c'est un autel en marbre, surmonté d'une statue en bronze du grand évêque, entouré d'une grille de fer. Augustin, la face tournée vers la place où fut Hippone, semble attendre une nouvelle cité chrétienne, pour la protéger et la bénir. La vue de cette image sur la colline solitaire m'a vivement ému. J'étais allé à Hippone, comme autrefois beaucoup de voyageurs du fond des Gaules, et voilà que je trouvais Augustin.

Le mamelon voisin de la Seybouse est occupé par nos condamnés militaires. Un assez grand pavé de mosaïque en pierre dans la cour de l'atelier, et, sur un autre point du mamelon, quelques pieds de très-belle mosaïque en marbre, donnent à penser que là s'élevaient peut-être d'importants édifices.

Des débris sans nom sont semés çà et là sur l'emplacement de la cité[1].

La description et l'état présent d'Hippone nous ont retenu longtemps. J'étais enchaîné à ce pays par le désir de faire comprendre au lecteur quelque chose de cette ville, de ce lieu qui retentit sans cesse dans l'histoire de saint Augustin. Que ne m'a-t-il été donné au moins de retracer une idée, une ombre de la beauté du paysage d'Hippone, telle qu'elle m'a apparu au mois de mai! Prairies éblouissantes de fleurs, champs de blé que le soleil n'avait point encore jaunis, aubépines séculaires aux troncs épais qu'il faut compter au nombre des antiquités d'Hippone, arbres et plantes où éclatent la vie et la séve: comment traduire ces frais tableaux sur le papier? Vu du mamelon de la Seybouse, le mamelon d'Hippone, que nous appellerons la colline du monument de saint Augustin, offre des contours d'une grâce infinie; il se détache de la plaine avec d'harmonieuses et douces lignes. Cette colline a l'air d'être tombée de la main de Dieu, pour servir de piédestal au plus profond penseur de l'antiquité chrétienne. Elle présente à l'imagination quelque chose de la suavité des formes du génie de saint Augustin. Cet homme, qui voyait, dans la création comme dans les arts, des degrés pour monter à Dieu, était bien à sa place sur les bords de la Seybouse, au milieu d'une terre charmante, en face de la mer, de l'Édough et de l'Atlas, et la nature était sans doute un des motifs pour lesquels il aimait tant sa chère Hippone.

[1] Nulle fouille n'a été faite à Hippone. En deux mois, cinquante travailleurs, conduits avec intelligence, mettraient peut-être en lumière des richesses historiques; et peut-être saurions-nous à quoi nous en tenir sur l'emplacement de la basilique de la Paix. Nous avons rapporté plusieurs médailles d'Hippone.

Rentrons dans les vieux siècles, et reprenons notre récit.

L'évêque Valère, Grec de naissance, faiblement instruit dans la langue et les lettres latines, souffrait, dans son zèle pastoral, de ne pouvoir assez efficacement accomplir à l'égard de son troupeau l'œuvre de la prédication. Dieu lui-même sembla lui envoyer l'éloquent Augustin : le pieux évêque d'Hippone recevait l'auxiliaire qu'il avait demandé dans de ferventes oraisons. Jusque-là on n'avait jamais vu en Afrique un simple prêtre prêcher devant un évêque. « Il y a dans certaines églises, dit saint Jérôme, la très-mauvaise coutume que les prêtres ne prêchent point en présence des évêques, comme si les évêques leur portaient envie, ou s'ils ne daignaient pas les écouter[1]. »

Valère viola la coutume africaine en faveur d'Augustin, qu'il chargea particulièrement de l'œuvre de la divine parole. Plusieurs évêques du pays le blâmèrent de cette innovation; il ne tint aucun compte de leurs murmures et ne consulta que l'intérêt de son Église; il remerciait Dieu, dit Possidius, de lui avoir miraculeusement amené un homme si capable d'édifier l'Église du Seigneur par de salutaires doctrines. « Ainsi allumé et placé sur le chandelier, dit le biographe de saint Augustin, le flambeau éclairait tous ceux qui étaient dans la maison. » Bientôt après, la conduite de Valère eut de nombreux imitateurs.

Avant d'exercer le ministère sublime auquel l'appelait l'évêque d'Hippone, Augustin, se défiant de lui-même, crut avoir besoin de se préparer par le recueillement, l'étude et la prière; il écrivit à Valère pour le supplier de lui accorder des jours de retraite, et sa lettre[2] est un monu-

1 Lettre de saint Jérôme à Nepotianus.

2 Lettre XXI.

ment où se peignent tous les sentiments de son âme à cette époque. Les fonctions sacerdotales sont faciles et douces, quand on se borne à les remplir avec légèreté; elles sont pénibles, effrayantes, si on veut se conformer aux règles sacrées. Au moment où Augustin commençait à étudier ces règles, Dieu a permis, à *cause de ses péchés* (il n'en voit pas d'autre cause), qu'on lui ait fait violence pour le porter au sacerdoce et le placer à la seconde place du gouvernement du navire, lui qui *ne sait pas seulement manier un aviron.* Augustin pense que Dieu a voulu châtier sa témérité; il avait censuré la plupart des nautoniers, comme s'il avait été meilleur et plus habile, et maintenant qu'il est devenu l'un d'eux, il reconnaît les difficultés dans toute leur étendue. Voilà pourquoi, pendant qu'on l'ordonnait prêtre, il ne pouvait cacher ses pleurs. Depuis ce jour, il est encore bien plus pénétré des difficultés; la force qu'il espérait pouvoir trouver en lui s'est changée en faiblesse. Dieu s'est moqué de lui en le mettant à l'épreuve, et lui a montré tout son néant. Augustin trouvera ce qui lui manque dans les saintes Écritures: « Si, après « avoir appris ce qu'il faut à un homme chargé de dispen- « ser au peuple les sacrements et la parole de Dieu, il ne « m'est pas permis d'acquérir ce que je reconnais ne pas « avoir encore, vous voulez donc que je périsse, ô mon « père Valère! Où est votre charité? M'aimez-vous? « aimez-vous l'Église dont vous m'avez confié l'adminis- « tration? Je suis sûr que vous m'aimez et que vous l'ai- « mez. Mais vous me croyez capable; et moi, je me connais « mieux, et je ne me connaîtrais pas aussi bien si l'expé- « rience n'avait pas été pour moi une grande lumière. »

Augustin demande pour sa retraite le court intervalle qui doit s'écouler entre la date de ses lettres et les fêtes de Pâques. Lorsque Jésus-Christ le jugera avec toute la

sévérité de sa justice, faudra-t-il lui répondre que le vieillard Valère, dans l'excès de son amour et la trop bonne opinion qu'il avait de sa capacité, lui a refusé le temps de s'instruire suffisamment?

Cette lettre, vive et pressante, pleine d'inquiétude religieuse, est sans doute dans la mémoire de tous les ecclésiastiques comme une grande et sainte leçon. Il est à croire que l'évêque Valère se rendit aux instances d'Augustin. Nous ignorons dans quel lieu le nouveau prêtre d'Hippone passa ses jours d'étude et de méditation jusqu'à la solennité pascale.

Une des premières œuvres d'Augustin depuis son élévation au sacerdoce fut l'établissement d'un monastère dans le jardin attenant à l'église d'Hippone. Il y vivait avec son cher Alype, Évode, Sévère, Possidius et d'autres serviteurs de Dieu, *selon la règle établie sous les saints apôtres*[1], dit Possidius. D'après cette règle, nul ne possédait rien en propre, et chacun recevait selon ses besoins. C'est ainsi qu'avaient déjà vécu Augustin et ses amis dans la solitude aux environs de Thagaste. Il faut distinguer ce monastère de la communauté ecclésiastique fondée plus tard par Augustin dans la maison épiscopale, et qui fut comme un séminaire, le premier qu'on ait vu. Dix évêques, dans la suite, sortirent de cette communauté. Alype, l'ancien ami d'Augustin, et qui fut évêque de Thagaste; Sévère, qui gouverna l'église de Milève; Évode, celle d'Uzale; Possidius, celle de Calame, formèrent le premier noyau de la communauté d'Augustin; nous connaissons encore les noms de cinq de ses disciples: Profuturus, évêque de Cirta, aujourd'hui Constantine; Fortunatus, son successeur; Urbain, évêque de Sicca[1], aujourd'hui Keff;

1 Regulam sub sanctis apostolis constitutam.

2 L'ancienne Sicca Veneria.

Boniface, évêque de Cataqua, et Peregrin. Nous ne savons pas le nom du dixième évêque sorti du séminaire de saint Augustin.

Au moment de l'entrée d'Augustin dans le ministère évangélique, il y avait cinq ans que Gildon gouvernait l'Afrique en oppresseur[1]. Les catholiques étaient l'objet particulier des horribles fantaisies de ce puissant Maure que n'a point épargné la verve de Claudien[2].

CHAPITRE XI

Divers travaux de saint Augustin contre les manichéens. — Le concile d'Hippone. — Lettre de saint Paulin de Nole.

392-395

L'élévation d'Augustin au sacerdoce avait eu pour but principal de donner à l'évêque Valère un prêtre qui pût le remplacer dans la prédication de la parole évangélique. Cette fonction, qui n'excluait pas les autres fonctions du ministère sacré, laissait à Augustin, toujours si économe de son temps, le loisir d'écrire. Dans les derniers mois de l'année de son ordination, ou au commencement de l'année suivante (392), le nouveau prêtre d'Hippone, poursuivant sa grande tâche contre le manichéisme, composa le livre *de l'Utilité de la foi*, adressé à Honorat, et le livre *des Deux Ames*, en réponse aux manichéens, qui établissaient dans l'homme deux âmes, l'une invinciblement déterminée au bien, l'autre invinciblement déterminée au mal.

Dans son livre *de l'Utilité de la foi*, Augustin dit d'admirables choses sur la nécessité de l'autorité en matière de religion. Il demande si la multitude devra renoncer à la

[1] Gildon se révolta en 386.
[2] De Bello Gildonico.

religion, parce qu'à l'aide de la raison elle ne sera pas capable de monter jusqu'à Dieu. Il faut donc que les hommes de génie commencent par marcher eux-mêmes dans la voie commune, la plus sûre pour tous; c'est l'ordre de la Providence, c'est la loi divine[1]. Ce n'est point par la raison, mais par l'autorité ou le témoignage, que les enfants connaissent leur père et leur mère : c'est une chose de foi. Otez cette foi de la famille, et vous verrez se rompre le lien le plus sacré du genre humain. Que resterait-il debout dans la société humaine si nous ne voulions croire que ce que nous comprenons? C'est par la foi et non par la raison que Jésus-Christ enseignait les peuples. L'autorité naquit de ses miracles, et la foi naquit de son autorité. Pourquoi, dira-t-on, ne se fait-il plus de miracles? Augustin répond que les miracles ne toucheraient et n'étonneraient plus personne s'ils se répétaient souvent. La succession des jours et des nuits, le retour des saisons, le pâle dépouillement des arbres et leur renaissance printanière, la force prodigieuse des semences, la beauté de la lumière, la variété des couleurs, des sons, des parfums, toutes ces merveilles écraseraient celui qui les verrait et les connaîtrait pour la première fois. Mais l'habitude d'assister à ces prodiges nous a rendus indifférents.

Un prêtre manichéen, appelé Fortunatus, s'était fait une renommée; il exerçait une fâcheuse influence sur les catholiques simples, et, dans l'orgueil de sa fausse science, il semblait défier le monde entier. On pria Augustin de conférer publiquement avec Fortunatus sur la loi reli-

[1] Saint Thomas n'a fait que reproduire la pensée de saint Augustin lorsqu'il a dit : *Salubriter ergo divina providit clementia, ut ea etiam quæ ratio investigare potest, fide tenenda præciperet, ut sic omnes facile possent divinæ cogitationis participes esse, et absque dubitatione et errore.* (Summa, adv. Gentiles, lib. I, cap. IV.)

gieuse; il y consentit; mais le prêtre manichéen hésitait à se mesurer avec un tel adversaire. Cependant, pressé, forcé par les instances des siens et ne pouvant reculer devant le champ de bataille qui lui était ouvert, Fortunatus accepta la lutte. On convint du jour et du lieu : les Thermes de Sosius furent choisis pour théâtre de la conférence. On nomma des notaires ou greffiers pour tenir compte de la discussion. Le 28 août (392), la foule des curieux se précipita dans l'enceinte du combat théologique. Cette dispute, qui nous a été conservée[1], dura deux jours. Le maître manichéen ne put échapper aux démonstrations catholiques ni soutenir la secte dont il était un des principaux apôtres. Tous ceux qui l'avaient cru jusque-là grand et docte acquirent la preuve de son peu de savoir. La honte obligea Fortunatus de quitter Hippone, où il ne revint plus. Sa défaite atteignait gravement le manichéisme. Les hérétiques sincères qui avaient assisté à la lutte et ceux qui lurent les actes de la conférence furent ramenés à la vérité catholique.

Une déplorable coutume chez les chrétiens d'Afrique avait plus d'une fois attristé la piété d'Augustin. Sous prétexte d'honorer la mémoire des martyrs, on passait des journées en festins autour des tombeaux des confesseurs de la foi ou dans les églises. Une lettre d'Augustin de l'année 392, adressée à Aurèle, évêque de Carthage, signale ces désordres. Le prêtre d'Hippone sollicite un concile pour détruire ces abus. L'Église de Carthage devra prendre l'initiative. « Ces choses-là, je pense, ne se suppriment pas « rudement, durement, ou même par ordre; mais par des « instructions plus que par des prescriptions, par des « avis plus que par des menaces. C'est ainsi qu'on doit

1 Acta seu disputatio contra Fortunatum manichæum, 392.

« agir avec la multitude; il faut réserver la sévérité pour « des fautes commises par un petit nombre de gens. » Le petit peuple *charnel*, comme l'appelle Augustin, croyait que les festins sur les sépulcres soulageaient les âmes de ceux qui ne sont plus. Il oubliait une plus sûre manière d'être utile aux morts : les fidèles n'avaient qu'à distribuer aux pauvres ce qu'ils voulaient offrir sur les tombeaux de leurs proches. Nous trouvons ici la preuve que les oblations pour les morts étaient en usage dans l'Église catholique dès le IVe siècle.

La première lettre d'Augustin contre les donatistes appartient à l'année 392. Elle est adressée à Maximin, évêque donatiste de Sinit, l'ancienne Sunites ou Simites, qui s'élevait sur la route d'Hippone à Carthage. Augustin lui reproche d'avoir rebaptisé un diacre catholique; il a d'éloquentes paroles lorsqu'il excite le courage religieux et la piété de Maximin et qu'il l'invite à placer la vérité au-dessus de toute considération humaine. « La gloire de ce « siècle passe, lui dit Augustin, tout ce qui nous séduit « ici-bas n'a qu'un jour. Au jour du jugement du Christ, « les évêques ne seront défendus ni par leurs siéges « élevés, ni par les tentures de leurs chaires, ni par les « troupes de vierges sacrées qui iront au-devant d'eux en « chantant des cantiques; tous ces honneurs ne leur ser- « viront de rien quand la conscience accusera et que l'ar- « bitre des consciences jugera : les honneurs du temps « seront alors des fardeaux, et ce qui aujourd'hui relève, « écrasera [1]. » Augustin s'afflige de cette réitération du baptême qui violait un principe fondamental de notre foi. Des Juifs qui voyaient Jésus-Christ pendu à une croix n'ont pas voulu déchirer sa robe, et des chrétiens qui croient

[1] Lettre XXIII.

qu'il est assis dans le ciel à la droite de son Père osent anéantir son sacrement !

Maximin reviendra dans la suite à l'unité catholique.

Nous venons de voir la première lettre d'Augustin contre le schisme de Donat. Voici son premier ouvrage contre ce schisme; il est de 393 : c'est un psaume en prose composé d'autant de strophes qu'il y a de lettres dans l'alphabet [1] ; chaque strophe renferme douze versets. Cet abécédaire, fait pour être chanté, destiné à la multitude des fidèles, est un résumé des erreurs des donatistes, de leur histoire, de leurs diverses condamnations, et des raisons les plus frappantes pour mettre la foule des catholiques en garde contre le schisme. Il est net, simple et précis. Le verset : « O vous tous qui mettez votre joie dans la paix, jugez de la vérité, » revient à la suite de chaque strophe. Le chant se termine par une prosopopée : c'est l'Église elle-même qui s'adresse aux donatistes en termes graves et touchants.

Le livre contre Adimante, le célèbre disciple de Manès, composé en 393, conciliait les prétendues contradictions que les manichéens croyaient trouver entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Moïse dit dans la Genèse que Dieu créa le ciel, la terre et la lumière ; l'Évangile dit que le monde a été fait par le Verbe, qui est Jésus-Christ. Augustin répond que tout chrétien, en lisant la Genèse, reconnaît dans le Dieu créateur l'être infini subsistant en trois personnes, dont la seconde a été le sauveur des hommes. Moïse nous montre Dieu se reposant après la création du monde, et d'après les paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile, *le Père agit sans cesse.* Augustin répond que le repos dont il est question dans la Genèse marque seulement la

1 Depuis la lettre A jusqu'à la lettre V.

fin de la création, et qu'il n'exclut pas l'action par laquelle Dieu conserve et gouverne continuellement le monde. D'après la Genèse, l'homme est fait à l'image de Dieu, et nous lisons dans l'Évangile ces mots adressés aux Juifs : *Vous êtes les enfants du démon*[1]. Augustin répond que l'imitation nous rend comme les enfants de ceux que nous prenons pour modèles, et que l'enseignement nous pétrit à l'image du maître que nous écoutons. Quant à l'apparente contradiction entre les préceptes évangéliques de résignation et de pardon, et les prescriptions judaïques : *OEil pour œil, dent pour dent*, Augustin fait observer que Jésus-Christ ne blâmait pas la loi du talion, mais seulement la fausse tradition des scribes et des pharisiens qui en permettaient à chacun l'exécution, laquelle devait être réservée aux magistrats : l'Évangile, qui ordonne à tous les hommes le pardon des injures, ne défend pas aux magistrats d'en punir les auteurs. Pour ce qui est du divorce, le Sauveur disait aux Juifs : « C'est à cause de la dureté « de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos « femmes. » L'autorisation du divorce chez les Hébreux affranchissait de toute peine temporelle, et voilà tout : le divorce en lui-même n'en restait pas moins un mal. L'usure était permise aux enfants d'Israël dans leurs rapports avec les étrangers, pour que les Juifs cupides ne dépouillassent pas leurs frères : la législation mosaïque tolérait de moindres maux en vue d'épargner des maux plus grands. Ce qui, aux yeux des manichéens, impliquait contradiction avec l'Évangile, n'était qu'imperfection.

Le livre contre Adimante fut bientôt suivi des deux livres *du Sermon sur la montagne*. C'est un commentaire de ce discours du Sauveur où l'on entend le Ciel lui-même révéler

[1] Saint Jean, VIII, 44.

à la terre une morale d'une pureté, d'une perfection jusque-là inconnues.

Le concile général de toute l'Afrique, qui s'ouvrit à Hippone dans la basilique de la Paix, le 8 octobre 393, sous la présidence d'Aurèle, évêque de Carthage, fut pour Augustin une occasion solennelle de plaider la cause catholique. Tous les primats des diverses provinces africaines étaient présents. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, nul prêtre en Afrique, avant Augustin, n'avait eu le droit de prêcher devant un évêque. Dans ce concile d'Hippone, Augustin reçut l'ordre glorieux de prononcer un discours sur la Foi et le Symbole; ce discours devint plus tard un livre que nous avons encore[1]. C'est une belle explication de tous les articles du Symbole; à mesure que l'orateur catholique traite des points sur lesquels les manichéens ont erré, il signale leurs doctrines et fait voir tout leur néant, car il ne fallait laisser au manichéisme ni paix ni trêve. L'autorité d'Augustin, simple prêtre, fut grande dans cette assemblée d'évêques : l'Église d'Afrique put apprendre dès ce moment quel puissant secours la Providence venait d'envoyer à la vérité chrétienne, poursuivie, méconnue ou mutilée de tant de façons. Le temps nous a conservé peu de chose des actes du concile d'Hippone; par une des décisions de ce concile, l'évêque de Carthage devait chaque année annoncer aux primats des diverses provinces d'Afrique le jour de la célébration de la Pâque. On fut amené à prendre cette décision par l'erreur de l'Église de Stèfe, dans la partie la plus orientale de la Mauritanie, qui avait célébré la solennité pascale hors de son jour. Le décret du concile d'Hippone devait établir plus d'unité dans le culte catholique. La vénérable assemblée décida aussi

[1] De Fide et Symbolo.

qu'on tiendrait tous les ans un concile d'Afrique, tantôt à Carthage, tantôt ailleurs. Des règlements importants pour la discipline sortirent du concile d'Hippone. L'abus des festins autour des tombeaux des martyrs et pour le soulagement des morts, abus signalé par Augustin à la piété vigilante de l'évêque de Carthage, ne fut pas oublié sans doute [1].

A cette époque, Augustin n'avait pas encore approfondi les matières de la grâce et de la prédestination. Le livre intitulé : *Questions sur l'Épître aux Romains*, composé en 394, renfermait une inexactitude que le saint auteur a marquée dans la *Revue* de ses ouvrages ; il pensait alors que la foi venait de nous-mêmes, et qu'elle n'était pas un don de Dieu, ce qui constituait une erreur désignée plus tard sous le nom de semi-pélagianisme. Le *Commentaire de l'Épître aux Galates*, qui suivit de près le *Commentaire de l'Épître aux Romains*, renfermait une phrase dont le jansénisme s'est armé pour appuyer le système des *deux délectations :* « Il est nécessaire, disait Augustin, que nous « opérions selon ce qui nous plaît davantage [2]. » Mais les jansénistes ont prêté à saint Augustin une pensée qu'il n'eut jamais. Trois ans avant les deux Commentaires dont ils se sont tant réjouis, saint Augustin, dans le livre *des Deux Ames*, avait dit tout le contraire de ce que lui ont fait dire les jansénistes. Au sujet des deux âmes des manichéens, l'une bonne, l'autre mauvaise, Augustin avait déclaré que rien ne pouvait leur être imputé à péché, si elles agissaient par contrainte, et non point par leur volonté propre [3]. L'irrésistible pouvoir de la délectation terrestre

1 Tillemont a donné une analyse de vingt-sept canons du concile d'Hippone. (*Mém. ecclés.*, tome XIII.)

2 Quod amplius nos delectat, secundum id operemur necesse est.

3 Chap. xII, 17.

dont nous parlent les jansénistes est tout à fait semblable à l'invincible détermination dont parlaient les manichéens; Augustin renversait d'un seul coup ces deux sortes d'hérétiques, lorsqu'il écrivait : « Si la nécessité est telle que la « résistance soit impossible, ces âmes ne pèchent point[1]. » Nous ajouterons avec saint Augustin que la délibération est la marque d'une volonté libre, et que le repentir, après une action mauvaise, témoigne qu'on pouvait bien faire[2].

L'ami intime d'Augustin, Alype, évêque de Thagaste, avait envoyé à saint Paulin de Nole les principaux travaux du grand athlète de la foi contre les manichéens. En 394, Paulin, écrivant à Alype en son nom et au nom de sa femme Thérasie, unie désormais à Jésus-Christ seul, le remerciait de l'envoi de ces livres, qu'il regardait comme des ouvrages inspirés d'en haut. Dans une autre lettre à Augustin lui-même, il parlait des cinq ouvrages envoyés par Alype, qui, disait-il, nourrissaient son âme et guérissaient ses maux. « O véritable sel de la terre! s'écriait le prêtre de Nole « en s'adressant au prêtre Augustin; ô véritable sel de la « terre, qui préservez nos cœurs et les empêchez de s'éga- « rer dans les illusions du siècle! ô lampe dignement pla- « cée sur le chandelier de l'Église, dont la lumière, nour- « rie de l'huile d'allégresse de la mystérieuse lampe aux « sept dons, se répand au loin sur les villes catholiques, et « chasse les ténèbres par les clartés resplendissantes d'un « discours de vérité[3]. » Le grand Paulin est plein d'amour et d'admiration pour Augustin; il est heureux de ces cinq livres, sorte de Pentateuque contre le manichéisme, qui lui

[1] Si ita coguntur ut resistendi potestas non sit, non peccant.

[2] Chap. XIV, 22.

[3] Lettre XXV.

permettent de s'entretenir chaque jour avec lui, et de respirer le souffle de sa bouche. « Elle est (votre bouche), lui « dit-il, comme une source d'eau vive, comme une veine « de la fontaine éternelle, parce que le Christ est devenu « en vous la source qui rejaillit dans l'éternelle vie; c'est « en vous que mon âme en a soif, et ma terre a désiré « s'enivrer de la fécondité de votre fleuve[1]. » Saint Paulin envoyait à saint Augustin, en même temps que sa lettre, un pain, en signe d'union et d'amitié. C'était alors l'usage que les évêques et les prêtres envoyassent à leurs amis des pains, en signe de communion; le plus souvent ces pains avaient été bénis à table. Une marque particulière d'honneur, c'était d'envoyer un pain sans le bénir, pour que l'évêque ou le prêtre qui devait le recevoir le bénît lui-même. En adressant un pain à Augustin, saint Paulin le priait d'en *faire un pain de bénédiction.*

Nos lecteurs n'ont pas oublié le jeune Licentius, qui prenait une si intéressante part aux entretiens philosophiques de Cassiacum. L'année 395 nous fait songer aux vives inquiétudes d'Augustin sur ce jeune homme, dont les voies n'étaient pas selon Dieu. Licentius, resté en Italie, à Rome peut-être, avait écrit une épître en vers au prêtre d'Hippone, son ancien maître; au milieu du fracas mythologique de cette épître, le fils de Romanien regrettait les jours passés dans la retraite de Cassiacum auprès d'Augustin, s'attristait de sa vie, et célébrait le génie et les vertus de l'homme dont l'absence était pour lui un malheur de toutes les heures. Il s'affligeait des liens qui le retenaient, et qu'il était prêt à briser, disait-il, pour aller joindre Augustin au premier signal. Augustin lui répondit par une touchante lettre[2], où il considère les affaires de ce monde comme un

1 Lettre XXV.
2 Lettre XXI.

bruit importun que fait autour de nous la chaîne de notre mortalité. Il parle à Licentius des fers pesants d'ici-bas et du joug léger de Jésus-Christ; lui reproche de s'occuper de la perfection de ses vers, et de laisser le désordre dans son cœur; de craindre d'offenser les oreilles des grammairiens par des syllabes mal arrangées, et de ne pas craindre d'offenser Dieu par la dépravation des mœurs. Il l'engage à aller voir Paulin à Nole, à apprendre de ce saint homme comment on passe des joies humaines aux joies plus sûres de l'Évangile. C'est à Romanien qu'Augustin remettait sa lettre pour Licentius; il lui remettait aussi une lettre pour saint Paulin [1], dont les dernières pages recommandent au saint personnage de Nole celui qu'il appelait son fils. Le prêtre d'Hippone demandait au prêtre de Nole, comme le plus grand témoignage d'amitié, un sévère examen de ceux de ses ouvrages qui étaient entre ses mains; il le conjurait d'être pour lui ce juste que souhaitait David pour le corriger et le châtier : Paulin ne doit pas être de ces hommes qui répandent sur la tête le parfum de flatterie que redoutait le roi-prophète. L'année suivante, dans une lettre écrite à Romanien, Paulin adressait à Licentius une allocution moitié en prose, moitié en vers, pour le presser d'écouter la voix d'Augustin, et d'aller à Dieu, qui est placé au-dessus des incertitudes de la vie et de la fragilité des empires.

Les deux derniers écrits d'Augustin avant son épiscopat sont le livre *de la Continence* et le livre *du Mensonge*, que nous devons distinguer d'un autre livre *contre le Mensonge*, composé vingt-cinq ans plus tard. Le prêtre d'Hippone attaque vivement, dans cet écrit, l'opinion de ceux qui attribuaient à saint Paul (*Épître aux Galates*) un mensonge

[1] Lettre XXVII.

officieux. Nous verrons en son lieu la dispute d'Augustin avec le vieux Jérôme, l'illustre solitaire de Bethléhem.

CHAPITRE XII

Le traité du Libre Arbitre. — Traité du libre arbitre, par Bossuet.

395

Il nous faut placer ici un ouvrage d'Augustin, commencé à Rome après la mort de sa sainte mère, continué en Afrique dans la retraite de Thagaste, et qui ne fut achevé qu'en 395 [1]; cet ouvrage est le traité *du Libre Arbitre*, traité important parmi tous ceux où Augustin creuse les grandes questions de cette métaphysique chrétienne dont il est le créateur. Dans le traité *du Libre Arbitre*, divisé en trois livres, de même qu'en des ouvrages dont nous avons parlé précédemment, la Sagesse éternelle est montrée à l'homme comme son souverain bonheur; de vives clartés sont répandues pour résoudre le problème de l'origine du mal et de la prescience divine. Le pélagianisme n'avait pas encore paru; Augustin ne touche que légèrement aux questions de la grâce; toutefois le peu qu'il en dit est conforme à la doctrine qu'il soutiendra avec tant de force et d'autorité, lorsque Pélage et Celestius auront levé leur drapeau. Le traité *du Libre Arbitre* a la forme du dialogue; saint Augustin adoptait fréquemment cette forme, qui était propre aux philosophes anciens. Il s'entretient dans cet ouvrage avec son ami Évode, le même qui a été son interlocuteur dans le dialogue

[1] Le P. de Vitry, jésuite, a fait une Dissertation critique sur le temps auquel saint Augustin acheva ses trois livres *du Libre Arbitre*. (*Mémoires de Trévoux*, novembre 1717, p. 1906.)

sur *la Grandeur de l'âme.* Recueillons quelques traits de ce beau travail.

Après avoir établi que rien dans la création n'égale la raison humaine en excellence, et qu'au-dessus de cette raison humaine il existe un souverain bien, une sagesse infinie, source de toute perfection et de toute joie, Augustin s'afflige et s'étonne de voir les hommes douter du bonheur qui s'attache à la possession de la vérité. Les uns, séduits par des attraits périssables auprès d'une épouse aimée, ou même auprès d'une courtisane, s'écrient qu'ils sont heureux; et nous, quand nous tenons la vérité entre nos mains, nous doutons si nous le sommes! Les autres, pressés par la soif et arrivés au bord d'une source pure, ou pressés par la faim et prenant place à un festin abondant et délicat, répètent qu'ils sont heureux; et lorsque la vérité désaltère et nourrit notre intelligence, nous n'avons pas encore le bonheur! Ceux-ci se proclament heureux au milieu des fleurs et des parfums, et le souffle de la vérité ne nous semble pas un parfum assez suave! Ceux-là sont ravis, jusqu'à l'extase, d'une belle voix, des sons mélodieux d'un instrument, et nous, quand l'éloquent et harmonieux silence de la vérité pénètre dans notre âme par des routes inconnues, nous cherchons ailleurs la vie heureuse! L'or et l'argent, l'éblouissante blancheur des perles, le vif éclat des flambeaux sur la terre et des astres dans le ciel, qui ne s'adressent qu'aux yeux, procurent de grandes jouissances à des cœurs humains, et nous, quand la vérité vient éclairer notre raison avec ses splendeurs les plus magnifiques, nous sommes assez grossiers pour ne pas y trouver notre félicité!

De même qu'à la lumière du soleil on fait choix de divers objets pour y arrêter doucement ses regards, ou bien qu'avec des yeux perçants et forts on contemple le soleil même,

ainsi, à la lumière de la vérité éternelle, on peut s'attacher à quelques vérités immuables et particulières, tandis que des esprits plus pénétrants s'élèvent jusqu'à la souveraine vérité, où tout se voit à découvert. Si je mettais mon bonheur à regarder le soleil, et que je pusse le faire constamment sans en être ébloui, combien de fois aurais-je le regret de le perdre, soit qu'il se couche, soit qu'un nuage ou des vapeurs l'enveloppent ! Et lors même que la joie de voir la lumière du jour ou d'entendre une belle voix ne me serait jamais ravie, quel bien si considérable me reviendrait-il d'une chose qui me serait commune avec les bêtes ? Telles ne sont pas les joies qui découlent de l'éternelle Sagesse, et telle n'est point la vérité pour ceux qui la cherchent. La vérité n'est pas importunée par la foule de ceux qui vont l'entendre, et n'est pas obligée de les écarter ; elle ne change pas de lieux et ne passe pas avec le temps ; c'est un soleil que les nuits ne nous enlèvent point et que les nuages ne peuvent atteindre. De quelque extrémité du monde que se tournent vers elle ceux qui l'aiment, elle leur devient présente, et son éternelle immensité les embrassera tous. Elle n'est nulle part et ne manque en aucun lieu ; elle avertit au dehors, instruit au dedans, et pas un homme n'a le pouvoir de la corrompre ; personne ne peut juger d'elle, et personne sans elle ne peut bien juger.

Augustin, qui avait nourri sa jeunesse de l'étude de la philosophie antique de la Grèce, parle des *nombres* comme des proportions et des convenances de chaque chose. On sait que Pythagore, cherchant le *principe des choses*, créa la doctrine des nombres ; il considérait l'univers comme une vaste harmonie : il parvint à cette grande pensée, après avoir reconnu dans le monde physique les proportions et les lois sur lesquelles se fondent la géométrie et l'arithmétique. La notion des nombres représentait pour les pytha-

goriciens toute figure, toute grandeur; le nombre et la réalité étaient pour eux inséparables. Ils trouvaient dans les notions morales elles-mêmes je ne sais quelle régularité absolue qui caractérise les combinaisons géométriques. C'est ainsi que la justice se trouvait contenue dans cette formule: *Un nombre réputé plusieurs fois semblable à lui-même;* par là on fondait la justice sur l'égalité, la réciprocité. Les platoniciens reproduisirent quelques parties de ce système, dont nous ne prétendons pas donner l'explication entière. Augustin en avait conservé des idées qui devaient aider la créature intelligente à s'élever jusqu'à Dieu. D'après lui et aussi d'après Pythagore et Platon, toute chose dans les cieux et sur la terre, dans l'air et dans les eaux, empruntait aux nombres, c'est-à-dire aux proportions, son existence, ses beautés. Le principe des nombres est le principe des êtres, puisque nulle chose n'existe sans être revêtue de nombres. Les nombres et les proportions servent de règles aux hommes pour donner à la matière diverses formes. Lorsque notre corps avec ses justes proportions reste immobile, les nombres sont dans le lieu; si ce corps nous offre la beauté de ses mouvements, les nombres seront dans le temps. Le nombre a la vie en lui, mais sa demeure n'est point dans les lieux, ni sa durée dans les âges. Élevons notre esprit et nous découvrirons le nombre éternel, et nous verrons la vérité resplendir sur son trône. A mesure que nos yeux deviendront plus purs et plus perçants, nous aurons une vue plus distincte de l'éternelle Sagesse.

O sublime Sagesse! s'écrie Augustin, douce et riante lumière d'une intelligence épurée, guide sûr et fidèle, malheur à ceux qui, s'éloignant de vous, s'en vont errer au loin, et qui, aimant mieux les ombres des choses créées que vous-même, ne reconnaissent point les traits de votre main puissante, et les signes que vous nous faites pour

nous avertir et nous rappeler sans cesse l'excellence des beautés éternelles! car ces traits imprimés sur les créatures, c'est toute leur gloire, toute leur séduction. L'artisan, par la beauté de son œuvre, ne semble-t-il pas nous inviter à ne point arrêter trop longtemps notre admiration sur lui, mais à la faire monter plus haut? O divine Sagesse! ceux dont le cœur se repose sur les créatures sans s'élever jusqu'à vous, sont semblables à des hommes ignorants et grossiers qui, attentifs au discours d'un orateur éloquent, s'extasieraient sur l'agrément de la voix et l'arrangement des mots, sans se préoccuper du sens des paroles! Malheur à ceux qui, repoussant les divines splendeurs, se plaisent à s'envelopper de leurs ténèbres : en tournant le dos au soleil, il ne leur reste plus que des ombres dans les joies brutales vers lesquelles ils se précipitent, et le plaisir même qu'ils rencontrent ne vient que de l'éclat de votre lumière, dont ces ombres sont environnées!

Il y a un modèle éternel et immuable par lequel subsistent toutes les formes données aux créatures, quelles qu'elles soient. La beauté des corps, c'est l'impression de la beauté souveraine répandue sur tous les êtres. Il n'est pas de manière plus magnifique de prouver l'existence de Dieu.

Un mot sur l'origine du mal.

La volonté libre est un bien, puisque sans elle aucune action louable ne peut s'accomplir. Or Dieu seul est le principe de tout bien; donc la volonté libre nous a été donnée par Dieu lui-même.

Augustin distingue les grands biens, qui sont les vertus; les biens moyens, qui sont les puissances de l'âme, sans lesquelles on ne saurait bien vivre; les petits biens, qui sont la force et la beauté des corps. La volonté est un bien moyen qui sert à obtenir les plus grands biens; le mal,

c'est le mouvement déréglé de cette volonté, qui se sépare du bien immuable et s'attache au bien passager. On demandera d'où vient ce mouvement qui se sépare du bien immuable; Dieu ne peut en être l'auteur assurément. Ce mouvement est une défaillance; or toute défaillance vient du néant. Ce mouvement est volontaire; il est en notre pouvoir; il n'existera pas, si nous ne le voulons pas; l'homme demeure donc dans son indépendance.

Passons à la prescience de Dieu.

Nous disons qu'elle ne nous empêche pas de pécher par une volonté libre.

L'homme ne pèche point, parce que Dieu l'a prévu; mais Dieu voit le péché à l'avance, parce que l'homme l'a commis. Dieu, connaissant toutes les choses futures, ne peut pas ignorer les actions que doivent commettre ses créatures. Dieu voit par la prescience ce que je fais par ma volonté.

Si j'étais prophète, les choses futures n'arriveraient pas de telle manière, parce que je les aurais prédites, mais je les prédirais de telle manière, parce que c'est ainsi qu'elles s'accompliraient. La connaissance de l'avenir n'est pas l'asservissement de l'avenir. De même que, par mon souvenir, je ne suis pas cause que le passé soit arrivé, de même Dieu, par sa prescience, ne condamne pas l'avenir à un accomplissement nécessaire. Dans l'ordre des choses humaines, Dieu n'est pas l'auteur de ce qu'il prévoit.

Il ne faut pas dire que l'homme eût été mieux fait s'il n'avait pas su se souiller de péchés : c'est comme si, en regardant le ciel, vous ne vouliez pas qu'on eût créé la terre. La terre n'a-t-elle pas aussi sa magnificence? Il y a, dit Augustin, dans la misère qui suit le péché, quelque chose qui contribue à la perfection du monde, car cette misère tient à l'ordre éternel. Lorsque les hommes purs sont heu-

reux, l'univers est dans toute sa beauté; lorsque ceux qui pèchent sont misérables, l'univers ne laisse pas aussi d'être beau. La perfection et la beauté de l'univers subsistent toujours dans la double condition de la joie du juste et de la misère du pécheur. Ils mentent ceux qui disent qu'ils auraient mieux aimé ne pas être que d'être malheureux, car, tout malheureux qu'ils sont, ils n'en continuent pas moins leur vie et n'ont garde de se tuer. C'est que l'être est un grand bien. Parmi ceux qui se donnent la mort, il en est certainement bien peu qui croient sortir tout à fait de l'existence; la plupart cherchent le repos, cherchent autre chose que leur misère, mais ne pensent pas entrer dans le néant. Augustin relève en toute rencontre la nature humaine; c'est ainsi qu'il nous montre l'âme, même dans le péché, mille fois plus excellente encore que les meilleures et les plus belles choses de l'univers, parce qu'elle peut encore connaître et adorer Dieu; c'est ainsi qu'il trouve dans la condamnation du vice une preuve de la dignité de notre nature.

Le tort que nous avons de juger les choses humaines au point de vue de notre heure fugitive, a souvent inspiré à Augustin des considérations frappantes : nous en avons remis ailleurs quelques-unes en lumière. Le saint docteur revient sur ce point à la fin du traité *du Libre Arbitre.* Ce qui est renfermé dans le temps, dit-il, se trouvant placé en un certain ordre, le futur ne paraît succéder au passé que par la défaillance et le dépérissement des choses, afin que toute la beauté des temps, dont la nature est de s'écouler comme un fleuve, arrive à sa dernière perfection. Nous tombons dans un excès d'ignorance, quand nous nous plaignons de la fin des choses : elles n'ont d'action et de durée qu'autant qu'elles en ont reçu de celui à qui elles doivent tout et à qui elles rendent tout. Que celui qui s'afflige de

voir les créatures s'évanouir fasse attention au discours même par lequel il exprime son affliction : si quelqu'un, uniquement occupé du sens de ses paroles, se délectait à chaque syllabe au point de ne pas vouloir la succession des autres syllabes dont l'ensemble forme la liaison et le corps du discours, ne passerait-il pas pour un insensé?

Les trois livres du traité dont nous venons d'exprimer la substance ont inspiré le *Traité du libre arbitre*, de Bossuet. Quelques mots sur ce travail serviront à la fois à mettre plus vivement en lumière les idées de l'évêque d'Hippone et à faire connaître ce qui est propre à l'évêque de Meaux. Bossuet, reproduisant les doctrines d'Augustin, établit la liberté dans l'homme par l'évidence du sentiment et de l'expérience, par l'évidence du raisonnement, par l'évidence de la révélation, c'est-à-dire parce que Dieu nous l'a clairement révélée dans son Écriture. Cette première vérité n'est pas contestable. « Nous trouvons en même « temps, dit Bossuet, que le premier Libre c'est Dieu, « parce qu'il possède en lui-même tout son bien; et n'ayant « besoin d'aucun des êtres qu'il fait, il n'est porté à les « faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par la « seule volonté indépendante. Et nous trouvons en second « lieu que nous sommes libres aussi parce que les objets « qui nous sont proposés ne nous emportent pas tout seuls « par eux-mêmes, et que nous demeurerions à leur égard « sans action, si nous ne pouvions choisir. Nous trouvons « encore que ce premier Libre ne peut jamais ni aimer ni « faire autre chose que ce qui est un bien véritable, puis- « qu'il est lui-même par son essence le bien essentiel, qui « influe le bien dans tout ce qu'il fait. Et nous trouvons, « au contraire, que tous les êtres libres qu'il fait, pouvant « n'être pas, sont capables de faillir; parce que, étant sortis « du néant, ils peuvent aussi s'éloigner de la perfection

« de leur être. De sorte que toute existence sortie des « mains de Dieu peut faire bien et mal, jusqu'à ce que « Dieu l'ayant menée, par la claire vision de son essence, « à la source même du bien, elle soit si bien possédée « d'un tel objet, qu'elle ne puisse plus désormais s'en « éloigner. »

L'évêque de Meaux établit ensuite une seconde vérité, c'est que « Dieu gouverne notre liberté et ordonne nos « actions. » Il ne serait pas digne de Dieu de laisser aller au hasard une créature libre, sauf à la récompenser ou à la châtier après. Tous les êtres et tous les événements du monde sont compris dans l'ordre de la divine Providence : lui ôterait-on la conduite de ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers, les créatures intelligentes? Dieu étant la cause universelle de tout ce qui est, il faut que l'usage de la liberté humaine, avec tous les effets qui en dépendent, soit compris dans l'ordre de sa Providence ; autrement il y aurait un certain ordre dont Dieu ne serait point première cause, et un certain point où la créature ne serait plus dépendante de Dieu. Comment aurait-il pu vouloir cette indépendance de la liberté humaine? N'est-il pas de la nature d'une souveraineté aussi absolue que celle de Dieu de ne se laisser soustraire nulle partie de ce qui est? Les façons ou modes d'être, comme les choses mêmes, doivent venir nécessairement du premier être. En créant la liberté humaine, il s'est réservé des moyens certains de la conduire où il lui plaît. De là découle sa prescience éternelle, car on ne peut douter qu'il ne connaisse et ce qu'il veut dès l'éternité et ce qu'il doit faire dans le temps. *Novit procul dubio quæ fuerat ipse facturus,* dit saint Augustin. « Mais si on suppose, « au contraire, ajoute Bossuet, que Dieu attend simple- « ment quel sera l'événement des choses humaines, sans « s'en mêler, on ne sait plus où il le peut voir dès l'éter-

« nité, puisqu'elles ne sont encore ni en elles-mêmes, ni
« dans la volonté des hommes, et encore moins dans la vo-
« lonté divine, dans les décrets de laquelle on ne veut pas
« qu'elles soient comprises. Et pour démontrer cette vérité
« par un principe plus essentiel à la nature divine, je dis
« qu'étant impossible que Dieu emprunte rien du dehors,
« il ne peut avoir besoin que de lui-même pour connaître
« tout ce qu'il connaît. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'il voie
« tout, ou dans son essence ou dans ses décrets éternels;
« et, en un mot, qu'il ne peut connaître que ce qu'il est ou
« ce qu'il opère par quelque moyen que ce soit. Que si on
« supposait dans le monde quelque substance, ou quelque
« qualité, ou quelque action dont Dieu ne fût pas l'auteur,
« elle ne serait en aucune sorte l'objet de sa connaissance,
« et non-seulement il ne pourrait point la prévoir, mais il
« ne pourrait pas la voir quand elle serait réellement exis-
« tante. Car le rapport de cause à effet étant le fondement
« essentiel de toute la communication qu'on peut concevoir
« entre Dieu et la créature, tout ce qu'on supposera que
« Dieu ne fait pas demeurera éternellement sans aucune
« correspondance avec lui et n'en sera connu en aucune
« sorte, etc. etc. »

Tout cela est admirable; on ne saurait dire avec plus de force et de profondeur. Mais une objection se présente tout d'abord pour combattre le principe que Dieu ne connaît que ce qu'il opère, c'est que le mal lui serait inconnu. Bossuet répond par la belle idée de saint Augustin, que le mal n'est pas un être, mais une défaillance, un *défaut*, qu'il n'a point par conséquent de cause efficiente et ne peut venir que d'une cause qui, étant tirée du néant, soit par là sujette à faillir. Le sentiment du gouvernement de l'homme par Dieu lui-même est aussi profondément gravé dans l'âme que le sentiment de notre liberté.

Voilà deux grandes vérités dont rien ne saurait nous faire douter. Deux choses établies sur des raisons si nécessaires ne peuvent se détruire l'une l'autre, car la *vérité ne détruit point la vérité*. Maintenant faudrait-il nous étonner que nous ne pussions pas concilier parfaitement la liberté humaine et la Providence? « Cela viendrait, dit Bossuet, « de ce que nous ne saurions pas le mystère par lequel « Dieu voudrait notre liberté : CHOSE QUI LE REGARDE, ET « NON PAS NOUS, ET DONT IL A PU SE RÉSERVER LE SECRET « SANS NOUS FAIRE TORT. » Toute cette partie sur ces deux vérités indubitables et sur la place que leur connaissance tient dans le monde moral est pleine de génie. Bossuet nous force de raisonner comme lui, sous peine de nous *servir de notre raison pour tout confondre*. Puis il examine les diverses opinions théologiques par lesquelles on a essayé d'accorder notre liberté avec les décrets de Dieu. Le sentiment des thomistes lui paraît le plus simple, parce qu'il est tiré des principes essentiels qui constituent la créature, et ne suppose autre chose que les notions précises que nous tenons de Dieu et de nous-mêmes. D'après cette opinion, l'action humaine est libre *à priori*, parce que Dieu l'a faite libre. Dieu a voulu que cela fût. Il veut dès l'éternité tout l'exercice futur de la liberté humaine, en tout ce qu'il a de bon et de réel. Nôtre propre détermination est dans le décret divin. Des théologiens soutenaient que la volonté humaine, depuis la chute, est plus dépendante de Dieu qu'avant la faute du premier homme. Bossuet les combat et démontre que notre dépendance à l'égard de Dieu n'est pas une suite de la chute primitive, mais qu'elle appartient à la première institution de l'homme et à la condition essentielle de son être. Dieu n'agit pas plus dans la nature corrompue que dans la nature innocente. La blessure du péché originel a changé la disposition de l'âme humaine;

elle y a mis un attrait indélibéré du plaisir sensible qui prévient tous les actes de nos volontés. En cela consistent notre langueur et notre faiblesse. Nous en sommes guéris quand Dieu remplace ou modère cet attrait par un autre attrait indélibéré du plaisir intellectuel, qui nous rappelle à notre véritable bien. Nous avons besoin de plus de secours que dans l'état d'innocence; mais, avant la rébellion primitive, la volonté n'était pas absolument laissée à elle-même. S'il n'y avait pas eu de chute, c'est à Dieu qu'on aurait dû la *conservation de la santé,* comme, après la chute, c'est à Dieu que nous devons notre guérison.

Les théologiens réfutés ici par l'évêque de Meaux prétendaient se couvrir de l'autorité de saint Augustin ; l'évêque d'Hippone a montré tout le ravage qu'a fait dans notre nature le péché originel ; il a établi que ce péché a rompu l'équilibre de la liberté humaine au profit du mal, et ceci n'est peut-être pas assez reconnu par Bossuet dans l'écrit qui nous occupe ; mais saint Augustin n'a jamais enseigné que, dans l'état d'innocence, la volonté humaine se trouvât absolument livrée à elle-même et tout à fait indépendante de l'action divine.

Cette courte analyse du *Traité du libre arbitre* de Bossuet avait donc sa place marquée dans ce chapitre. Il y a toujours grand profit à écouter un tel homme, surtout en d'aussi difficiles matières. Nous aimons à ramener la pensée de nos lecteurs sur ces questions capitales et à leur en montrer la solution lumineuse, parce qu'elles soulèvent constamment devant l'œil de l'esprit des tourbillons de poussière qui lui dérobent la vérité. Nous voudrions faire tomber toutes les barrières imaginaires qui s'élèvent entre l'homme et le Dieu des chrétiens. Nous voudrions exciter au fond de l'âme humaine une brûlante énergie pour se rapprocher de ce qui est grand et beau par essence. De

même que, par notre intelligence, nous exerçons l'empire sur les animaux de la terre, ainsi, par une raison forte, nous pouvons exercer l'empire sur nos passions. S'il est vrai que Dieu seul soit au-dessus d'un cœur où règne la vertu, pourquoi ne pas donner plus souvent ce magnifique spectacle au monde?

CHAPITRE XIII

Avénement de saint Augustin à l'épiscopat. — Les donatistes. — Lettres de saint Augustin à Proculéien, à Eusèbe, à Simplicien.

Augustin était pour l'Église d'Hippone un trésor que le vieil évêque Valère gardait avec une tendre inquiétude; les fidèles eux-mêmes avaient toujours peur de le perdre, et, dans sa lettre à l'évêque Aurèle, Augustin, s'excusant de ne pouvoir se rendre à Carthage, lui disait: « Les gens « d'Hippone ne supporteraient pas que je misse entre eux « et moi une longue distance; ils ne veulent pas se fier à « moi comme je me fierais à vous[1]. » La renommée d'Augustin, qui chaque jour grandissait, ne faisait que redoubler l'effroi du premier pasteur d'Hippone; il tremblait qu'on ne lui ravît pour l'épiscopat ce beau génie qui illuminait l'Afrique de magnifiques clartés. Il avait fini par le faire cacher, et ceux qui le cherchaient ne le trouvèrent point. Valère se décide donc à écrire secrètement au primat de Carthage pour le prier de venir consacrer le prêtre Augustin, qu'il désire associer au gouvernement de l'Église d'Hippone: les affaires pèsent trop sur sa vieillesse; il a besoin d'être soulagé de ce poids religieux. Mégale, évêque

[1] Lettre XXII.

de Calame, primat de Numidie, d'autres évêques, le clergé d'Hippone, la multitude des fidèles, sont avertis de la volonté de Valère. Une allégresse universelle accueillit les intentions de Valère. Mégale avait refusé d'abord son adhésion à l'élévation d'Augustin, alléguant pour motif une absurde calomnie dont il demanda ensuite publiquement pardon. Aurèle de Carthage n'ayant pu se rendre à Hippone, ce fut Mégale lui-même qui conféra à Augustin l'ordination épiscopale. Il fallut lutter avec l'humilité d'Augustin, qui voulait se dérober à ce fardeau. On eut plus tard connaissance du huitième canon du concile de Nicée, qui défendait de donner deux évêques à une même Église. Augustin s'en ressouviendra dans sa vieillesse. Toutefois l'Église catholique s'est affranchie de cette prescription, quand l'intérêt d'un diocèse a paru le demander; et même dans ce cas on ne reconnaît jamais dans un même diocèse que l'autorité d'un seul évêque. L'anniversaire de l'ordination épiscopale d'Augustin fut, dans la suite, une fête chère au pasteur et au troupeau. Il nous reste deux sermons de saint Augustin prononcés dans ces solennités touchantes.

Le sacre d'Augustin avait eu lieu vers la fin de l'année 395, un peu avant la fête de Noël. Cette nouvelle se répandit rapidement dans le monde catholique, qui en remercia le Ciel. Au commencement de l'année 396, Augustin l'annonçait à saint Paulin; l'ardeur du saint homme Valère, les vœux et les acclamations de tout le peuple, lui avaient paru comme la manifestation de la volonté divine; il y avait eu d'ailleurs des exemples de coadjuteurs[1]; Augustin se serait reproché une trop opiniâtre résistance. Il parle de cette dignité comme d'un lourd fardeau qu'il por-

[1] Nonnullis jam exemplis præcedentibus.

terait avec moins de difficulté et d'amertume si Paulin venait le voir. Il lui envoie ses trois livres *du Libre Arbitre,* dont il regrette l'imperfection; mais, s'il l'accable de ses ouvrages, l'amitié de Paulin lui sert d'excuse. Toutes ses précédentes productions ont été communiquées au solitaire de Nole par Romanien, qu'Augustin appelle son frère; Romanien n'avait pu emporter le traité *du Libre Arbitre.* L'évêque d'Hippone avait appris que Paulin s'occupait d'un livre contre les païens; il le supplie au nom de l'amitié de le lui faire passer. Deux ans plus tard il le redemandait encore. Augustin regarde Paulin comme un organe de l'Esprit-Saint, qui a force et autorité pour répondre à des arguments peu sérieux sans doute, mais, jusqu'à un certain point, embarrassants par la multitude des paroles. Il demande aussi au saint époux de Thérasie les ouvrages où le *très-saint pape* [1] Ambroise combat avec étendue et solidité l'*orgueilleuse ignorance de quelques hommes qui prétendent que Jésus-Christ a beaucoup appris dans les livres de Platon.* Ces ouvrages de saint Ambroise ne nous sont point parvenus. Nous n'avons pas non plus l'ouvrage de Paulin contre les païens, qui excitait la vive et pieuse curiosité de l'évêque d'Hippone. Nous avons parlé ailleurs [2] et avec grand amour du solitaire de Nole, esprit pénétrant et imagination brillante, qui abandonna le culte des Muses et les grandeurs du siècle pour le divin crucifié du Calvaire.

Paulin exprimait les sentiments des catholiques ses contemporains, lorsque, dans sa lettre à Romanien [3], il célébrait comme un bonheur pour l'Église l'avénement

[1] Le titre de *pape* se donnait alors à tous les évêques.

[2] *Histoire de Jérusalem,* chap. XXVI.

[3] Lettre XXXII.

d'Augustin à l'épiscopat. Les Églises d'Afrique sont assez favorisées pour recevoir les paroles de vie de la bouche de ce grand homme, dont l'élévation nouvelle n'est qu'une effusion plus abondante des bienfaits du Seigneur. La consécration d'Augustin ne donnait pas un successeur au vénérable Valère, mais seulement un aide, un compagnon : l'Église d'Hippone a pour évêque Augustin sans avoir perdu Valère. C'est la récompense de la simplicité et de la pureté de cœur du saint vieillard. « Réjouissons-nous donc, dit « Paulin, en Celui qui seul sait accomplir de grandes et « admirables choses, et qui fait que plusieurs sont comme « un seul dans une même demeure. Sa miséricorde a visité « son peuple; il a élevé une forteresse dans la maison de « David, son fils ; il a envoyé du renfort à son Église pour « briser les cornes des pécheurs, comme dit le prophète, « c'est-à-dire pour terrasser les manichéens et les dona- « tistes. »

La dernière moitié de cette lettre de Paulin à Romanien est adressée au jeune Licentius, qu'Augustin, aimait d'un *cœur de mère,* et qui, seul de sa famille, continuait à vivre loin de la vérité religieuse; Augustin en avait fait dans les lettres un digne fils de Romanien ; que ne peut-il en faire en religion un digne fils d'Augustin ! Licentius s'était vu en songe consul et pontife ; qu'il marche dans la voie du Christ, et ce songe se réalisera pour lui. Il méritera d'être élevé au sacerdoce, qui est une sorte de *consulat spirituel.* Paulin craint de lui parler un trop rude langage ; il se souvient d'une lettre en vers que Licentius a écrite à Augustin ; il se rappelle l'amour du fils de Romanien pour la musique des vers, amour que lui, Paulin, éprouva aussi aux jours de sa jeunesse, et, pour mieux trouver le chemin de ce cœur rebelle à la foi nouvelle, pour le porter vers la source éternelle de toute harmonie, il appelle la poésie à

son secours. Le solitaire de Nole demande à Licentius de ne pas juger sévèrement ces vers, à cause de ses tendres et paternelles intentions, et surtout parce qu'il y trouve le nom de Jésus-Christ, ce nom qui est au-dessus de tous les noms. La pièce ne manque pas d'élégance et renferme quelques beaux vers. Paulin, invoquant souvent la tendresse et l'autorité d'Augustin, montre au fils de Romanien la vanité de ses joies à Rome, la vanité de ses espérances, et lui fait comprendre qu'il n'y a plus de dignité, de vie et de grandeur qu'avec Jésus-Christ. Il y a quelque chose de charmant dans cet appel à la séduction des vers pour mieux faire accepter la foi chrétienne à un jeune ami de la poésie romaine. Tant de soins et de paternelles invitations ne furent pas perdus; Licentius mourut chrétien et jeune encore [1].

Lorsque Augustin fut élevé à l'épiscopat, les donatistes couvraient l'Afrique; la plus grande partie des chrétiens de ces contrées appartenait au schisme. L'Église africaine en était dévorée comme d'une effroyable plaie, et cette plaie s'élargissait sans cesse. La question religieuse avait établi la division dans les foyers domestiques; l'unité morale des familles était brisée. L'époux et l'épouse n'avaient pas le même autel; ils juraient par Jésus-Christ de rester unis l'un à l'autre, et n'étaient pas d'accord sur Jésus-Christ; les enfants dormaient sous le même toit que

[1] Cette fin du fils de Romanien nous a été connue par une récente découverte. Le chevalier de Rossi, dont les investigations intéressantes ne sauraient être assez louées, a trouvé, en 1863, autour de la basilique de Saint-Laurent-hors-des-murs, un sarcophage chrétien sur lequel est inscrit le nom de Licentius, sénateur, mort à Rome en 406 On s'étonne de ne pas rencontrer dans toute la correspondance de saint Augustin et dans aucun de ses écrits la moindre trace d'une conversion qui dut être une joie si vive pour le cœur du saint évêque. Un témoignage de cette joie a dû se trouver dans quelque lettre de l'évêque d'Hippone, mais nous n'avons pas toutes les lettres écrites par saint Augustin.

leurs pères, et priaient dans des églises différentes, ils disputaient sur l'héritage du Sauveur avec ceux dont ils espéraient l'héritage, dit Augustin [1]. Les maîtres et les esclaves étaient partagés sur leur maître commun qui avait pris lui-même la forme d'un esclave pour délivrer les uns et les autres [2]. Des jours bien autrement mauvais que les jours de la persécution païenne s'étaient levés sur l'Église d'Afrique. Les variations, qui sont l'éternel caractère de l'erreur, avaient établi quatre partis dans le schisme des donatistes : ces partis étaient les claudianistes, les primianistes, les maximinianistes et les rogatistes. Ces derniers se montraient les plus modérés. On put compter en Afrique jusqu'à quatre cent dix évêques donatistes. Une sorte d'excommunication impie pesait sur les fidèles. L'évêque Faustin, le prédécesseur de Valère, avait défendu de cuire du pain à Hippone pour les catholiques : ils étaient en bien petit nombre dans cette ville. Qu'ils seront prodigieux les efforts d'Augustin pour guérir tant de maux et rétablir l'unité !

Proculéien remplissait à Hippone les fonctions d'évêque donatiste. Évode, dont le nom est connu de nos lecteurs, l'ayant rencontré dans une maison, et lui ayant entendu exprimer le désir de conférer avec Augustin, celui-ci s'empressa d'écrire à Proculéien pour se mettre à sa disposition. Augustin commence par dire à l'évêque donatiste que, malgré son égarement, il l'honore ; ce n'est pas seulement en considération de la dignité de la nature humaine, qui est commune à tous les deux, et qui les unit dans une même société ; mais c'est à cause de certaines marques d'un esprit pacifique qui reluisent particulièrement dans

1 Lettre XXXIII, à Proculéien.

2 *Ibid.*

Proculéien. Quant à l'amour qu'il lui porte, il va aussi loin que l'ordonne Celui qui nous a aimés jusqu'à l'ignominie de la croix. Augustin est prêt à employer tout ce qu'il plaira à Dieu de lui donner de force et de lumière pour examiner les causes de division de l'Église à qui Jésus-Christ avait dit, en la quittant : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.* Évode, dans sa discussion avec Proculéien, avait manqué de mesure, et l'évêque donatiste s'en était plaint ; le coadjuteur de Valère prie Proculéien de pardonner à la jeunesse d'Évode et à son ardent amour pour la foi. Ceux qui nous redressent peuvent n'être que des pécheurs ; mais quand ils nous avertissent et nous éclairent, ce ne sont plus eux qui parlent, c'est la vérité même, la vérité éternelle. Il ne faut pas que les torts d'Évode détournent Proculéien de son pacifique dessein. Pour que la conférence soit utile, on écrira tout ce qui sera dit. Si Proculéien l'aime mieux, on pourra se préparer à la conférence publique et décisive par lettres, ou de vive voix, et avec des livres sur la table, dans le lieu qu'il choisira. Les lettres seront lues au peuple de part et d'autre. Augustin se porte fort de faire accepter au vieux Valère, en ce moment absent, tout ce qui aura été décidé.

Après une peinture de la division de l'Église, Augustin remarque qu'on a chaque jour recours aux évêques pour le jugement des affaires temporelles, et trouve déplorable que les évêques ne s'occupent pas de juger entre eux l'affaire de leur salut et du salut de leur troupeau. Chaque jour on s'incline, on s'abaisse profondément devant des évêques pour se mettre d'accord sur l'or ou l'argent, les bestiaux ou les propriétés, et les évêques ne s'accordent point eux-mêmes sur le divin chef qui s'est abaissé plus profondément encore, puisqu'il est descendu des hauteurs du ciel jusque sur l'opprobre de la croix !

Dans une lettre[1] écrite peu de temps après à Eusèbe, un ami de Proculéien s'afflige vivement d'un odieux scandale. Un jeune catholique, coupable d'avoir battu sa vieille mère, et de l'avoir cruellement maltraitée, même dans les saints jours où les lois étaient désarmées[2], avait été repris par son évêque. Ce mauvais fils, dans son dépit furieux, menaça sa mère de se jeter parmi les donatistes, de la tuer ensuite elle-même, et bientôt le voilà dans le sanctuaire des donatistes, vêtu de la robe blanche des néophytes, et recevant le baptême pour la seconde fois! Augustin fit dresser acte de ce sacrilége dans les registres de l'Église d'Hippone. Ce jeune homme qui avait frappé ses deux mères, l'une selon la chair, l'autre selon la foi, ces donatistes qui avaient osé montrer comme un homme pur, comme un homme nouveau, le malheureux dont les blancs vêtements cachaient une pensée de parricide, inspiraient à Augustin une grande douleur. Il ne voulut pas garder le silence, il protesta. « Dieu me garde, s'écriait-il, « d'être assez lâche pour ne pas parler de peur de déplaire « aux donatistes, lorsqu'il me dit par son Apôtre que le « devoir de l'évêque est de réprimer ceux qui enseignent « l'erreur! » Dans cette lettre à Eusèbe, Augustin souhaite encore de pouvoir déterminer Proculéien à accepter une conférence; il se contentera de dix témoins honorables, comme le désire Proculéien. L'évêque donatiste aurait voulu qu'Augustin se fût rendu à l'assemblée donatiste de Constantine, et voudrait encore qu'il parût dans le concile que les schismatiques doivent tenir à Milève. Mais Augustin déclare qu'il n'a rien à entreprendre hors de son diocèse, à moins que ses confrères ne l'appellent; il n'est chargé

1 Lettre XXXIV.

2 Au temps de carême, on suspendait la poursuite et le supplice des criminels. (*Code de Gratien*, liv. III, tit. XII, *de Feriis*.)

que de l'Église d'Hippone, et n'a affaire qu'à Proculéien. Si l'évêque donatiste d'Hippone se trouve trop faible pour la lutte, il peut appeler à son secours ceux de ses collègues qu'il lui plaira de choisir.

« Après tout, ajoute Augustin, je ne comprends pas ce qu'un vieux évêque comme Proculéien (car il se prétend évêque) peut craindre en moi, qui ne suis qu'un novice : serait-ce ma connaissance des lettres humaines qu'il n'a peut-être point apprises, ou auxquelles il s'est peu appliqué? Mais qu'importent les lettres humaines dans une question qui se doit décider uniquement par l'Écriture, par les registres publics ou les actes des Églises? Il doit être bien plus habile que moi dans ces choses-là, dont il s'occupe depuis si longtemps. Cependant nous avons présentement ici mon collègue Samsucius, évêque de Tours[1] (en Numidie); il n'a jamais étudié les belles-lettres, que redoute Proculéien. « Qu'il soit là et que Proculéien confère avec lui. Comme je mets ma confiance dans le nom « du Christ, je prierai Samsucius de prendre ma place « dans cette affaire, et il ne me le refusera pas; le Seigneur l'aidera, j'en ai la confiance, il l'aidera dans son « combat pour la vérité; son langage est inculte, mais il « est instruit dans la vraie foi. Il n'y a donc pas de raison « pour que Proculéien nous renvoie à je ne sais quels « autres athlètes donatistes, et ne veuille pas terminer « entre nous ce qui nous regarde. Toutefois, comme je l'ai « dit, je ne fuis pas la lutte avec ceux-là, s'il les appelle à « son aide. »

Proculéien reculait devant la conférence qu'il avait paru d'abord désirer; il avait peu de goût pour une grave dispute, et préférait s'en rapporter au jugement de Dieu;

[1] Episcopus turrensis.

c'était plus commode pour l'amour-propre et pour l'erreur, et pendant ce temps-là le schisme pouvait poursuivre le cours de ses violences.

Eusèbe, à qui Augustin avait eu recours, semblait décliner toute intervention, et ne voulait pas, disait-il, se *rendre juge entre des évêques;* Augustin n'avait jamais entendu lui donner cette mission, et ne s'était adressé à lui que pour constater des faits; c'est ce qu'il tient à préciser dans une nouvelle lettre écrite à Eusèbe[1]. On prétend que Proculéien n'aurait pas reçu dans sa communion le jeune homme si gravement coupable envers sa mère, s'il avait su toutes ses fureurs; eh bien, aujourd'hui qu'il le connaît, pourquoi ne le chasse-t-il pas de sa communion? Augustin dénonce à Eusèbe un autre fait : un sous-diacre de l'Église de *Spare* entretenait des relations suspectes avec des vierges consacrées à Dieu; on voulait le tirer du désordre, et comme il méprisait les avis salutaires de ses chefs, il fut privé de sa cléricature. Irrité de ce châtiment, le sous-diacre passa dans les rangs des donatistes, qui le rebaptisèrent. Deux de ces vierges, qui faisaient valoir avec lui un fonds appartenant à l'Église, l'avaient suivi et avaient été rebaptisées aussi. Depuis lors, le sous-diacre courait avec des troupes de circoncellions, avec des femmes vagabondes, et goûtait toute l'impure liberté que lui refusait l'Église catholique. Il faut qu'Eusèbe en informe Proculéien, afin que l'évêque donatiste ne garde pas dans sa communion un homme qui s'y est jeté par le seul dépit d'avoir subi une dégradation en punition de ses déréglements. Ce n'est pas ainsi que procède Augustin vis-à-vis des clercs donatistes dégradés qui se présentent pour entrer dans la communion catholique; il ne les reçoit qu'à la con-

1 Lettre XXXV.

dition qu'ils subiront l'humiliation de la pénitence. La dénonciation de ces faits à Proculéien, par un acte public, est un droit dont nul ne peut dépouiller Augustin *dans une ville romaine.*

En terminant sa lettre, le coadjuteur de Valère signale à Eusèbe des traits où se révèle son caractère doux et patient. La fille d'un fermier de l'Église d'Hippone, reçue catéchumène parmi les catholiques, avait été gagnée par les donatistes, rebaptisée et mise au rang des vierges. Son père voulait la faire rentrer de force dans la communion catholique; Augustin déclara qu'il ne la recevrait que si elle revenait librement et de son propre choix; or la jeune fille ne se montrait pas disposée à ce retour; le fermier croyait devoir employer les coups pour lui inspirer des sentiments meilleurs, mais Augustin lui défendit de la toucher et de lui faire le moindre mal. Il ne répondit que par le silence, et en contenant les hommes de sa suite, lorsque, traversant le pays de Spare, il eut à souffrir un torrent d'injures de la part d'un prêtre donatiste d'Hippone.

Il fut donc impossible à Augustin d'amener Proculéien à une discussion solennelle. A défaut d'autres moyens pour confondre le chef des donatistes d'Hippone, il ruinait le schisme dans des sermons qui frappaient très-vivement les esprits. Les donatistes de bonne foi qui l'écoutaient sortaient de l'église avec la conviction de leur erreur, et ne songeaient plus qu'à se ranger à l'unité catholique; les fidèles, qui voyaient la vérité se dérouler devant eux avec tant de clarté et d'évidence, emportaient l'espérance de la destruction du schisme, et saluaient joyeusement un avenir de paix.

Le dernier mois de 396, ou le premier mois de 397, vit naître le livre *du Combat chrétien.* C'est une éloquente

exhortation à la lutte pour mériter la palme de l'heureuse éternité. Cassiodore en conseillait la lecture à ceux qui, ayant foulé aux pieds le siècle, versaient leurs sueurs dans les combats chrétiens [1].

On se souvient du vénérable Simplicien, à qui Augustin s'était ouvert à Milan, au moment où s'accomplissait dans son âme le dernier travail de la vérité. Le saint vieillard ne perdit plus de vue le sublime jeune homme qu'il avait aidé à franchir le dernier pas qui le séparait de l'Église catholique; après s'être réjoui de son entrée dans la foi, il avait béni de loin les succès d'Augustin dans la défense de la religion chrétienne. Une lettre [2] de Simplicien, élevé depuis peu à la place de saint Ambroise sur le siége épiscopal de Milan, était venue apprendre à Augustin que le saint homme lui gardait amour et admiration. Augustin lui répondit avec bonheur, et la manière dont il parlait des livres qui lui avaient valu les louanges de Simplicien est empreinte d'une modestie toute chrétienne. Il se trouvait suffisamment payé de sa peine, puisque Simplicien avait daigné lire ses ouvrages; le Seigneur, sous la main de qui Augustin tenait son âme abaissée, lui avait accordé ce bonheur afin de le tirer de ses inquiétudes; car, soit par inhabileté, soit par imprudence, il craignait de faire de faux pas dans le champ de la vérité, quelque aplani qu'il puisse être. « Lorsque ce que j'écris vous plaît, disait-il à « Simplicien, je sais à qui je plais, car je sais quel est celui « qui habite en vous. Il est lui-même le distributeur et le « dispensateur de tous les dons, et rassurera mon obéis« sance par votre jugement. Pour tout ce qui, dans mes

1 *De Institut. divin. Litt.*, cap. XVI.

2 Cette lettre est de 397. Saint Ambroise était mort le 4 avril de cette même année.

« écrits, a mérité de vous plaire, Dieu a dit en se servant « de moi : Que cela soit fait, et cela a été fait. Dieu a vu « dans votre approbation que c'était bon. »

Simplicien, dans sa lettre, avait posé des questions tirées des Écritures, qu'il priait Augustin de traiter. Ce fut l'origine des deux livres à Simplicien [1], où de hauts problèmes théologiques sont résolus avec une grande lumière. Cet ouvrage, le premier qu'ait composé Augustin après son épiscopat, marque la fin de son semi-pélagianisme, comme si, par une faveur du Ciel, Augustin, évêque, eût cessé d'être faillible en matière de foi. Le premier des deux livres à Simplicien renferme la solution de la question *de la vocation selon le décret de la volonté divine* [2]. Nous parlerons de ces graves et difficiles choses quand nous serons arrivés aux traités *de la Prédestination des saints* et *du Don de la persévérance*.

CHAPITRE XIV

Réponse à une lettre de Manichée. — Lettre à Glorius, etc. — Conférence avec Fortunius à Tubursum.

Augustin, évêque, continua sa lutte contre le manichéisme. Obligé de porter tout le poids du gouvernement de l'Église d'Hippone, après la mort de Valère, il fit marcher de front la polémique et les devoirs d'un premier pasteur. Il y avait une lettre de Manichée qu'on appelait la *Lettre du fondement*, parce qu'elle renfermait toutes les opinions ou croyances de la secte. Augustin prit une à une toutes les idées qui s'y trouvaient exprimées, et les ré-

1 *De Diversis Quæstionibus, ad Simplicianum,* libri duo.
2 Rom., VIII, 28.

futa [1]. Il commença par contester à Manichée le titre d'*apôtre de Jésus-Christ* dont il s'était couvert comme d'un bouclier pour protéger ses erreurs, et prouva qu'il avait usurpé aussi le titre de *Paraclet*. Il combattit la doctrine des deux principes et l'hypothèse de leur combat avant la création du monde, montra la fausseté des promesses de Manichée, qui avait prétendu tout expliquer, et fit comprendre aux esprits les moins pénétrants que la nature de l'âme humaine ne pouvait pas être confondue avec la substance divine. Au début de son livre, Augustin « prie le « seul vrai Dieu tout-puissant, de qui toute chose est tirée, « par qui et en qui toute chose subsiste, de lui donner un « esprit de bienveillance et de paix dans la poursuite de « l'hérésie des manichéens. » Il ne s'agit pas de perdre, mais de ramener ceux qui sont dans l'erreur.

« Que ceux-là s'irritent contre vous, dit admirablement « Augustin aux manichéens, qui ne savent pas combien il « en coûte pour trouver la vérité, avec quelle difficulté on « se garantit des erreurs; qui ne savent pas par quels « laborieux efforts on s'élève, à l'aide de la sérénité d'un « esprit pieux, au-dessus des images matérielles. Que « ceux-là s'irritent contre vous, qui ignorent combien il « est malaisé de guérir l'œil de l'homme intérieur en sorte « qu'il puisse regarder son soleil : ce soleil n'est pas celui « que vous adorez avec les yeux de la chair et qui brille « également pour les hommes et pour les animaux; mais « c'est le soleil dont il est dit dans le prophète [2] : *Le soleil « de la justice s'est levé pour moi;* c'est le soleil dont il est « dit dans l'Évangile : *C'était la véritable lumière qui éclaire*

[1] Contra Epistolam Manichæi quam vocant *Fundamenti* liber unus, ann. 397.

[2] Malach., IV.

« *tout homme en venant en ce monde*[1]. Que ceux-là s'irritent « contre vous, qui ne savent pas ce qu'il faut de soupirs « et de gémissements pour comprendre quelque chose de « Dieu. Que ceux-là enfin s'irritent contre vous, qui ne « sont pas tombés dans vos erreurs. Pour moi, qui, tant « et si longtemps ballotté, ai pu reconnaître ce que c'est « que cette vérité qui se perçoit sans le mélange des fables « vaines; pour moi malheureux, qui ai pu mériter à peine « d'être délivré de vos imaginations, de vos systèmes, de « vos erreurs, qui, pour écarter les ténèbres de mon intel- « ligence, me suis soumis si tard aux caressantes invita- « tions du plus doux des médecins; moi, qui ai pleuré si « longtemps pour qu'il me fût donné de croire à cette sub- « stance immuable et pure dont nous parlent les livres « divins; moi, qui ai recherché avec tant de curiosité, « écouté avec tant d'attention, cru avec tant de témérité, « prêché avec tant d'ardeur et défendu avec tant d'opi- « niâtreté toutes ces rêveries qui vous occupent et vous « enchaînent, je ne puis m'irriter contre vous; je dois « vous supporter maintenant comme on m'a supporté au « temps de mes erreurs; je dois agir à votre égard avec « la même patience que m'ont montrée mes proches, « alors que j'errais en aveugle et en furieux dans vos « croyances. »

Cette façon d'entrer en lice avec des adversaires est un spectacle d'une beauté morale toute saisissante. Nous voilà bien loin de ces personnages de la poésie qui s'injuriaient avant d'en venir aux mains; nous sommes également loin de ces luttes philosophiques où l'orgueil de vaincre tient plus de place que l'amour de la vérité. Nous sommes en face d'une grande âme qui a connu l'erreur et qui ne sent

[1] Saint Jean, I, 9.

que de la compassion pour ceux que l'erreur retient encore ; elle se souvient de ses propres gémissements, des difficultés contre lesquelles on se heurte à toute heure quand on veut sortir des ténèbres, et ne combat qu'avec amour. Belle leçon pour nous tous qui tenons une plume au service du christianisme !

La lettre d'Augustin aux seigneurs Glorius, Eleusius, Felix et Grammaticus, écrite en 398, est comme un discours qui montre les donatistes dans leurs condamnations diverses, leurs inconséquences et leur désertion de la véritable doctrine chrétienne. Ce schisme fut un des plus mémorables exemples de l'opiniâtreté des hommes quand le voile des passions s'étend sur leurs yeux. Les donatistes se donnaient pour les représentants de la véritable Église répandue dans le monde entier, et chaque jour dans les Écritures ils lisaient des noms d'Églises avec lesquelles ils n'avaient pas de communion. Ils disaient dans leurs assemblées : *La paix soit avec vous*, et ne voulaient point de paix avec les peuples à qui ces divines Écritures ont été adressées. On leur répétait en vain qu'on ne participe aux œuvres des méchants qu'en les approuvant. Ceux qui n'approuvent point le mal et qui n'osent entreprendre d'arracher l'ivraie avant le temps de la moisson, de peur d'arracher aussi le froment, n'ont rien de commun avec les méchants que l'autel de Jésus-Christ ; ils ne participent pas à leurs actions quoiqu'ils demeurent dans la même communion, et se rendent, au contraire, dignes de louanges en tolérant pour l'amour de l'unité ce qu'ils haïssent par amour de la justice. Jésus-Christ, faisant écrire par saint Jean, dans l'Apocalypse, à l'ange d'Éphèse, c'est-à-dire au pasteur de l'Église d'Éphèse, loue le pasteur de *cette première charité* qui l'avait aidé à supporter les faux apôtres ; c'est à cette charité qu'il l'exhorte à revenir lorsqu'il le

presse de rentrer dans la pratique de ses premières œuvres. Ainsi donc, quand même les crimes reprochés à des catholiques seraient véritables, l'Église catholique aurait raison de supporter les coupables dans le but de conserver l'unité. Aaron ne supporta-t-il point la multitude qui descendit jusqu'à fabriquer et à adorer une idole? Moïse ne supporta-t-il point les Israélites qui murmuraient contre Dieu et outrageaient la sainteté de son nom? David souffrit Saül, son persécuteur; il vengea sa mort et l'appela le christ du Seigneur par respect pour le mystère de son onction. Depuis l'avénement de Jésus-Christ, les exemples d'une sainte tolérance sont bien plus nombreux. Et quoi de plus solennel que l'exemple de Jésus lui-même supportant Judas, l'homme infâme qui devait le vendre aux Juifs!

La conduite des donatistes sur ce point était en contradiction avec leurs propres maximes. Pourquoi toléraient-ils les violences, les meurtres, les incendies des circoncellions? Pourquoi avaient-ils supporté les maux dont l'évêque Optat de Thamugade couvrit l'Afrique?

Les archives publiques, les registres des églises, les écritures les plus authentiques et les mieux entourées d'autorité, attestaient les aberrations et les défaites des donatistes. Augustin leur mettait devant les yeux un autre livre; ce livre, c'était la terre entière, qui montrait l'accomplissement des promesses éternelles faites au Verbe incarné : « Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré au-« jourd'hui; demandez-moi, et je vous donnerai toutes les « nations pour héritage, et la terre tout entière pour la « posséder. » Quiconque est séparé de communion avec cet héritage doit se regarder comme déshérité, et quiconque l'attaque, cesse de faire partie des enfants de Dieu. « Que vous a fait, ô donatistes! l'Église de Corinthe? s'é-

« crie Augustin; et ce que je dis de cette Église, je le dis « de toutes les autres qui sont répandues dans les plus « lointaines parties de l'univers. Que vous ont donc fait « ces Églises, qui n'ont pu avoir connaissance de vos « œuvres, qui ne savent pas quels hommes vous avez dif- « famés? Quoi! parce qu'en Afrique Cécilien a déplu à « Lucille, la lumière de Jésus-Christ s'est éclipsée sur la « terre! »

Cette Lucille dont parle Augustin était une femme de Carthage qui, réprimandée par Cécilien, alors qu'il était encore diacre, avait gardé de la haine contre lui. Elle fut la première cause de la tempête qui menaça Cécilien, et gagna à prix d'or assez d'évêques pour amener une condamnation du pontife de Carthage, faussement accusé d'avoir livré aux païens les divines Écritures. Le schisme des donatistes avait été une œuvre d'intrigue; des femmes y jouèrent secrètement un grand rôle. Une femme avait servi à l'établissement du schisme; une autre, dont le nom ne nous est pas connu, servit à sa division. Ses intrigues, selon le témoignage d'Augustin, aidèrent Maximien, diacre donatiste de Carthage, à faire déposer l'évêque Primien dans l'assemblée de Cabarsus (393), et à se mettre à sa place.

A la fin de sa lettre à Glorius, Augustin dit qu'il n'est au pouvoir de personne d'aller effacer dans le ciel les promesses de Dieu, ni d'anéantir son Église sur la terre.

Le donatisme étant devenu la grande misère de l'Église d'Afrique, Augustin saisissait toutes les occasions de conférer avec des évêques de ce schisme. Après la mort de Profuturus, évêque de Constantine, dont l'amour pour la pauvreté a mérité des louanges, Augustin se mit en route avec son ami Alype, pour lui donner un successeur. Tubursy, par où il passa, avait un évêque donatiste appelé

Fortunius, qu'il désirait voir; il voulut le prévenir à cause de son âge, et se rendit chez lui avec les hommes de sa suite. Lorsqu'on sut dans la ville l'arrivée d'Augustin, la foule se porta vers lui. Le bruit d'une conférence s'était vite répandu. On se précipitait dans la demeure de Fortunius, comme pour assister à un spectacle, plutôt que pour y chercher des lumières religieuses; à peine un petit nombre arrivait avec la pensée de découvrir la vérité. La dispute entre Augustin et Fortunius commença au milieu d'une confusion extrême; chacun parlait au hasard, et ni prières ni menaces de la part des deux évêques ne pouvaient obtenir le silence. Ils étaient cependant parvenus à entamer assez sérieusement la matière; mais le manque de greffiers laissait la dispute s'évanouir sans profit pour la plupart des auditeurs. Fortunius ne s'en plaignait pas; aussi fallut-il insister pour obtenir des scribes, et ceux qui se mirent en devoir d'écrire étaient les moins habiles. Le tumulte, du reste, ne tarda pas à les empêcher de continuer les écritures. Les deux évêques n'en poursuivirent pas moins la conférence. Augustin en donne la substance dans sa lettre adressée à Glorius, à Eleusius et aux deux Felix (398) [1].

Fortunius avait commencé la conférence par un éloge de la manière de vivre d'Augustin, qu'il connaissait d'après les récits de ses amis. Il avait ajouté que les travaux d'Augustin seraient excellents, s'ils étaient faits par un homme qui fût dans l'Église. De là, on vient à examiner quelle est la véritable Église. Sera-ce celle qui, d'après les promesses de l'Écriture, couvre toute la terre, ou celle qui, renfermée en Afrique, se compose uniquement d'un certain nombre d'Africains? Fortunius voulait d'abord soutenir que sa

[1] Lettre XLIV.

communion se trouvait partout; mais Augustin l'ayant convaincu de son impuissance de lui donner des *lettres de communion* ou *lettres fermées*, sorte de passe-ports catholiques pour toutes les Églises, l'évêque donatiste renonça à ce moyen de défense, qui pourtant décidait de la question. Il s'arma de ces paroles de Jésus-Christ : « Prenez « garde aux faux prophètes; car il s'en présentera à vous « qu'on prendrait au dehors pour des brebis, mais qui au « dedans sont des loups ravissants : vous les reconnaîtrez « à leurs œuvres. »

Augustin fit observer à Fortunius qu'il pouvait employer contre lui le même passage. Alors celui-ci parla des persécutions de son parti en des termes fort exagérés; il voyait dans cette persécution le témoignage de la véritable foi, et s'écriait : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient! » Augustin lui prouva que les donatistes n'avaient point souffert pour *la justice*, puisqu'ils s'étaient séparés sans raison de la communion des plus anciennes Églises du monde, des Églises d'outre-mer. Fortunius répondit que les Églises d'outre-mer avaient commencé à faillir en consentant à la prétendue persécution suscitée par Macaire.

Macaire et Paul, deux personnages de la cour de Constant, avaient été chargés, vers le milieu du IVe siècle, de distribuer les aumônes impériales aux pauvres des Églises d'Afrique. Il leur arriva d'exhorter les schismatiques à rentrer dans l'unité, ce qui déplut fort à Donat, évêque de Carthage, et à un autre Donat, évêque de Bagaye. Les deux prélats donatistes voulurent s'en venger en déchaînant les bandes des circoncellions. Il était plus facile de lancer à travers le pays ces troupes de furieux, que de les arrêter ensuite; les circoncellions échappaient à l'autorité des

évêques donatistes; on fut obligé de recourir à la milice impériale pour se défendre contre ces bandes terribles. Macaire et Paul eurent besoin d'une escorte qui protégeât leurs personnes et leurs aumônes; des soldats de cette escorte ayant été maltraités par les circoncellions, leurs compagnons ne voulurent point laisser impunie l'audace des assaillants, et les prudentes remontrances de leurs chefs ne purent les empêcher de commettre des excès; mais nulle violence, nul meurtre ne s'accomplit avec *la participation, le conseil ou l'aveu des évêques catholiques* [1]. Telle fut l'origine du nom de *macarienne* que les donatistes avaient donné à l'Église, et tels furent les temps *macariens* tant de fois reprochés aux catholiques.

Fortunius, dans ses moyens de défense, ne négligea donc pas le souvenir des excès commis à l'époque du passage de Macaire. Augustin lui répondit que la complicité des Églises d'outre-mer dans ces désordres était une supposition gratuite, et que quand même la complicité s'établirait, il faudrait que les donatistes pussent prouver qu'avant ce temps ils étaient en communion avec les Églises de toute la terre. Là-dessus Fortunius produisit un certain livre renfermant la preuve que le concile de Sardique, tenu en 347, avait écrit à des évêques africains du parti de Donat. Mais Augustin découvrit que ce concile était arien et qu'il condamnait le grand Athanase.

L'évêque donatiste de Tubursy était un vieillard d'un esprit modéré; il parla avec un certain regret de la réitération du baptême, passée en coutume chez les donatistes, et déplora les désordres de son parti. On demeura d'accord que, dans ces sortes de conférences, il ne fallait pas s'objecter mutuellement les violences des méchants, et que la

[1] Optat, liv. III.

grande et unique affaire était l'examen du point d'où le schisme prenait naissance. On se sépara avec l'idée de réunir dix évêques catholiques et dix évêques donatistes pour achever cet important débat. Augustin voudrait dérober la nouvelle conférence au tumulte de la foule, et propose comme lieu de réunion quelque paisible bourgade dans le territoire de Tubursy ou dans celui de Thagaste.

Cette conférence si désirée n'eut pas lieu. Les donatistes n'aimaient pas les explications ni l'exposé des faits; ils les fuyaient surtout depuis que la Providence avait mis entre les mains d'Augustin la défense de la foi catholique.

Nous rencontrons, à la fin de cette lettre, la secte des *célicoles* ou adorateurs du Ciel, qui avaient établi un nouveau baptême, quoiqu'ils n'appartinssent à aucune des communions chrétiennes. Le code de Théodose les range à côté des Juifs et des Samaritains; leurs idées religieuses se confondaient avec celles des *hypsistaires* [1], les adorateurs du Très-Haut.

Augustin eut un entretien avec le chef des célicoles à Tubursy; il ne nous dit pas quel en fut le résultat. Ambassadeur de la vérité, le coadjuteur de Valère plaidait sa cause contre tous ceux qui avaient le malheur de ne pas la connaître.

[1] Les hypsistaires étaient ainsi appelés du mot grec ὕψιστος (le Très-Haut).

CHAPITRE XV

Zèle de saint Augustin pour la prédication. — Conduite des évêques vis-à-vis du polythéisme. — Les quatre livres de l'Accord des évangélistes. — Le livre des Choses qu'on ne voit pas. — Le livre de la Manière de catéchiser les ignorants. — Sur le Travail des moines.

Lorsque ses devoirs ou les besoins de l'Église d'Afrique le conduisaient dans quelque ville, Augustin, sollicité par les pasteurs et les fidèles du lieu, ne refusait jamais de se faire entendre. Le zèle de la maison du Seigneur dévorait son âme; il voyait l'Église attaquée par les hérétiques, les païens et les juifs; il aurait voulu que sa parole eût pu être écoutée partout à la fois. Les basiliques de Carthage retentissaient de la voix d'Augustin, à chaque voyage qu'il faisait dans la métropole africaine. Parmi les motifs qui l'animaient ici, nous devons placer le désir d'instruire la ville qui avait été le principal témoin des erreurs de sa jeunesse. Quand il se rendit au concile général de Carthage, tenu en 398, à ce concile dont les cent quatre canons sont un trésor pour la discipline de l'Église[1], l'éloquent évêque réunit plus d'une fois sans doute la multitude autour de lui dans les basiliques.

Les païens avaient assigné quatre siècles à la durée du christianisme. L'année 399 devait voir la croix tomber et les dieux reprendre tout leur empire. Or, dans cette année, l'exécution de la loi de l'empereur Honorius acheva de faire crouler les idoles. On a dit que saint Augustin et d'autres évêques cherchaient partout des idoles pour les briser; cela n'est pas exact. Pas une ligne de notre grand évêque n'a autorisé le renversement d'une statue de divinité. S'il

[1] Baronius.

se rencontrait des idoles dans les domaines offerts à l'Église, il était tout simple qu'on les mît en pièces, puisqu'on se conformait par là aux intentions des donateurs; mais nous ne trouvons dans l'histoire ecclésiastique aucun acte contre le polythéisme en dehors des lois ou des conventions : les dieux n'eurent jamais à souffrir de l'arbitraire épiscopal. Les pontifes de Jésus-Christ se contentaient de montrer aux peuples le néant de l'idolâtrie; ils laissaient la vérité poursuivre librement ses triomphes. Les évêques d'Afrique applaudirent à l'ordonnance d'Honorius; ils l'avaient même sollicitée; et ceci prouve encore qu'on ne procédait point contre le polythéisme par caprices, par violences illégales, mais que, dans ces grandes révolutions morales, la loi ne cessait point d'être la seule règle.

Le grand défenseur de l'unité de l'Église ne laissait pas les donatistes s'endormir dans leur erreur. Dans une lettre à son parent Séverin, tombé dans le schisme, il lui disait[1] : « Le parti de Donat, qui ne s'étend pas hors de l'A-
« frique, outrage le reste de la terre. Cette branche, morte
« pour n'avoir pas voulu porter des fruits de paix et de
« charité, ne prend pas garde qu'elle est retranchée de la
« racine des Églises d'Orient, d'où l'Évangile a été porté
« en Afrique. »

« Mon Père agit sans cesse, » disait le Verbe fait homme. Le génie, quand il s'inspire de l'amour de la vérité, a quelque chose de cette activité divine, et ne se repose jamais. Tel fut surtout le génie d'Augustin. A chaque pas que nous faisons dans son histoire, nous rencontrons un nouvel ouvrage, et les difficultés de notre tâche s'accroissent de toute la prodigieuse fécondité de ce grand homme. L'année 400 fut une des plus riches années de la vie d'Augustin. Nous y

[1] Lettre LII, année 399.

trouvons dix ouvrages, parmi lesquels figurent les *Confessions,* et dont l'un, l'ouvrage *Contre Fauste,* se compose de trente livres. Nous donnerons une idée de ces diverses productions.

Les quatre livres *de l'Accord des évangélistes,* particulièrement dirigés contre les païens, offrent aujourd'hui un aussi intéressant sujet d'étude qu'autrefois; car les modernes adversaires du christianisme ont renouvelé contre l'Évangile les mêmes arguments, les mêmes chicanes que les païens du IVe siècle. Augustin établit fortement l'autorité des évangélistes, qui sont au nombre de quatre, comme pour répondre aux quatre parties de l'univers. Il y a deux forces dans l'âme : l'une active, l'autre contemplative; l'une qui va, l'autre qui est arrivée; l'une qui s'efforce de purifier le cœur pour le rendre digne de voir Dieu, l'autre qui voit Dieu; l'une qui travaille, l'autre qui se repose. Ces deux forces ou vertus sont figurées par les deux épouses de Jacob : Lia est laborieuse, Rachel contemple le principe des choses. Trois évangélistes s'attachent aux actions et aux paroles du Sauveur dans son passage sur la terre; le quatrième laisse les faits et les discours de Jésus-Christ pour s'occuper soigneusement de l'unité de la Trinité, du bonheur de l'éternelle vie, de la contemplation des choses sublimes. Les quatre animaux de l'Apocalypse représentent les quatre évangélistes. Saint Matthieu est le lion, saint Luc est le veau, pour désigner la *grande victime* [1]; saint Marc est l'homme, parce que c'est surtout dans ses récits qu'apparaît l'humanité du Messie; saint Jean est l'aigle, parce qu'il s'élance par-dessus les nuages de l'humaine faiblesse, et qu'il contemple avec des yeux fermes et pénétrants la lumière de l'immuable vérité. Tel est le qua-

[1] Propter maximam victimam sacerdotis.

drige sur lequel le Seigneur, dit Augustin, a parcouru l'univers.

Les païens demandaient pourquoi Jésus-Christ n'avait rien écrit lui-même, et pourquoi il avait laissé à d'autres le soin de marquer ce qu'il fallait croire. Augustin leur répond qu'ils auraient donc cru ce que le Sauveur aurait écrit lui-même. Il les prie de considérer combien de philosophes ont chargé leurs disciples de mettre leurs enseignements par écrit. Pythagore et Socrate n'ont pas laissé une ligne; or, pourquoi les païens, qui acceptaient Pythagore et Socrate, repousseraient-ils Jésus-Christ par la raison qu'il n'a rien écrit? Si, par les récits de la renommée, ajoute Augustin, Jésus-Christ est aujourd'hui reconnu comme le plus sage, le plus parfait des hommes, pourquoi, sur le témoignage d'une plus grande renommée, ne serait-il pas reconnu comme Dieu? Les païens proclamaient le Christ le plus sage des hommes, et pourtant le Christ n'avait jamais parlé de sa sagesse! L'Église catholique le proclame Dieu : que répondre à cette grande autorité? Augustin prouve ensuite la divinité du Sauveur. Tout ce premier livre est beau. Les trois autres montrent, par le rapprochement des textes et la netteté des interprétations, la constante harmonie qui règne dans les évangélistes.

Les deux livres *des Questions des Évangiles* sont pleins de lumières et de solutions heureuses.

Dans le livre *des Choses qu'on ne voit pas*, et qui tend à établir la nécessité de la foi, Augustin fait observer que souvent, dans la marche ordinaire de la vie, nous croyons sans avoir vu. Le bon vouloir d'un ami ne se voit point, et cependant on y croit. Otez la foi des choses humaines, une immense et horrible confusion nous apparaît. Pour les croyances chrétiennes, comme pour l'amitié, il y a des

indices de vérité : l'accomplissement des prophéties est le grand témoignage de la foi catholique. Les choses accomplies nous portent à croire les choses qui ne se voient pas. Les livres des Juifs, nos ennemis, attestent la vérité de notre religion. Les Juifs ont été dispersés sur tous les points de la terre, pour que les preuves du christianisme fussent répandues partout. Mais quel plus grand témoignage de la divinité du christianisme, que la ruine du polythéisme, et la transformation du monde accomplie au nom d'un homme insulté, flagellé, crucifié ; accomplie par des disciples ignorants et grossiers, par des pêcheurs et des publicains chargés d'annoncer la résurrection et l'ascension qu'ils déclarent avoir vues, et de prêcher l'Évangile à toutes les nations, dans des langues qu'ils n'ont point apprises !

Augustin, s'adressant aux catholiques ses contemporains, les exhorte à ne pas se laisser abuser par les païens, les Juifs, les hérétiques et les mauvais frères. La prophétie divine a parlé afin que les faibles ne soient point troublés. L'Époux du Cantique des cantiques, c'est-à-dire le Seigneur Christ, a dit en parlant de son Église : « Comme le « lis brille au milieu des ronces, ainsi mon amie s'élève « au milieu des filles de la terre. » Quand le filet jeté à la mer sera retiré sur le rivage, qui signifie ici la dernière époque du monde, alors aura lieu la séparation.

Le livre *sur la Manière de catéchiser les ignorants* [1], écrit à la prière d'un diacre de Carthage, est un précieux traité de l'art d'enseigner la religion. On y trouve des conseils et des préceptes pour rendre les leçons à la fois utiles et attrayantes. Augustin, afin d'échapper à cet écueil de l'ennui qui menace toujours les catéchistes, dit au diacre de

[1] De Catechizandis Rudibus.

Carthage qu'il ne doit pas s'inquiéter si son propre discours lui paraît long et fastidieux : l'auditeur peut ne pas en juger ainsi. Celui qui parle a l'idée du mieux, et c'est pour cela que souvent il trouve médiocre ce qu'il dit ; Augustin lui-même est rarement content de ses discours. Avant d'ouvrir la bouche, il voit les pensées qu'il serait utile d'exprimer ; puis, quand sa parole lui semble incomplète, il s'attriste de ce que sa langue ne puisse suffire à l'abondance de son cœur ; la pensée traverse son esprit comme un éclair, et la parole est lente et embarrassée. « Il faut, dit l'évêque « d'Hippone, que ma mémoire s'occupe de retenir les « idées, pendant que je prononce une à une les syllabes « pour les exprimer. C'est ce qui me fait paraître le dis- « cours languissant et ennuyeux ; mais l'attention de ceux « qui m'écoutent me donne à croire qu'ils y trouvent « quelque chose d'utile. Ce motif me détermine à conti- « nuer un ministère profitable à ceux dont je suis le pas- « teur. » Augustin ajoute que, pour produire des fruits heureux, les choses n'ont pas besoin d'être exprimées aussi parfaitement qu'on le voudrait. Tant que nous sommes dans cette vie, Dieu n'apparaît qu'en énigme ; il n'est pas en notre puissance de nous affranchir tout à fait des liens terrestres et de percer le nuage qui voile les secrets éternels.

Ce livre renferme beaucoup d'importantes choses. Augustin veut faire aimer aux catéchistes leur tâche ; il la relève, l'environne d'intérêt et de charme, et s'appuie de l'exemple du divin Maître, qui se fit petit pour parler aux hommes. Il n'y a pas de dévouement dans le cœur de celui qui ne sait pas s'abaisser. « Comment Jésus-Christ, s'écrie « Augustin, se serait-il préparé à se sacrifier pour les « hommes, s'il lui avait paru trop pénible de s'incliner à « leurs oreilles ? Voilà pourquoi il se fit petit au milieu de

« nous, comme une mère au milieu de ses enfants. Com-
« ment, sans amour, pourrait-on trouver quelque charme
« à murmurer des demi-mots? Et cependant les hommes
« désirent être pères pour avoir de ces soins et de ces
« complaisances. Il est plus doux pour une mère de pré-
« senter à son enfant une nourriture toute délayée, que
« de manger elle-même de solides aliments. Il faut se
« ressouvenir aussi de la poule, qui réchauffe ses petits
« sous ses plumes, et brise sa voix pour les appeler autour
« d'elle. »

Si la répétition des choses les plus simples nous fatigue, soumettons-nous-y par un amour de frère, de père et même de mère. Une affection compatissante et vraie confond les cœurs en un seul, et ceux qui écoutent, croient parler, et celui qui parle, croit apprendre ce qu'il enseigne. Il est des monuments superbes, des cités magnifiques, des paysages charmants qui ne nous touchent plus, par l'habitude où nous sommes de les voir; mais s'il nous arrive de les montrer à des amis qui ne les connaissent pas, notre plaisir se renouvelle dans le plaisir qu'ils éprouvent, et nous jouissons plus ou moins, selon le degré d'affection qui nous lie à ces amis. N'y a-t-il point une plus vive joie à apprendre à connaître Dieu à ceux qui l'ignorent? et notre esprit ne doit-il pas se sentir plus profondément renouvelé par la contemplation de ces divines choses toujours nouvelles?

L'évêque d'Hippone conseille de faire asseoir l'auditeur, pour ne pas trop le fatiguer en le tenant longtemps debout; il observe que cela se passe ainsi dans quelques villes *d'au delà les mers*, c'est-à-dire en Italie et dans les Gaules. La coutume contraire suivie en Afrique nous explique la brièveté de la plupart des sermons de saint Augustin. « Ne
« soyons pas aussi exigeants, dit l'évêque, lorsque nous

« instruisons nos frères ou ceux que nous voulons rendre « nos frères. Pourquoi ne les ferions-nous pas asseoir « devant nous? La pauvre femme de l'Évangile, Marie, « sœur de Lazare, n'était-elle pas assise en écoutant « Notre-Seigneur, devant lequel les anges se tiennent « debout? Du reste, ne soyons pas longs, annonçons « d'avance que nous serons courts, et tenons notre pro- « messe. »

On se plaint parfois de quitter, pour catéchiser, quelque chose que l'on croit plus important. Nous sommes bien incertains sur le plus ou moins d'utilité de nos œuvres. Nous ne connaissons pas assez les desseins de Dieu. « Com- « bien de pensées passent par le cœur de l'homme! dit le « Sage; mais les desseins de Dieu vont toujours s'accom- « plissant. »

Augustin nous initie dans la diversité de ses impressions lorsqu'il parle devant les multitudes; l'allure de son discours, sa forme et ses idées, sa manière de commencer et de finir, varient selon le caractère, l'éducation, l'état, la patrie, l'âge, le sexe, les besoins religieux de ceux qui l'écoutent. Il fallait assurément une merveilleuse facilité de parole pour satisfaire ainsi à tant de besoins différents.

Le livre *sur la Manière de catéchiser les ignorants* est un des écrits où se révèle avec plus d'énergie et d'étendue l'amour d'Augustin pour la pauvre humanité. C'est l'inspiration évangélique dans ce qu'elle a de plus touchant. Notre siècle, qui estime si fort le dévouement à l'humanité, ne saurait rester froid devant cette admirable manière de s'abaisser jusqu'aux dernières misères de l'ignorance.

Lorsque des communautés religieuses commencèrent à s'établir à Carthage, les unes vécurent du travail, les autres ne voulurent vivre que des offrandes des fidèles,

pensant accomplir ainsi les préceptes évangéliques. « Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point ni ne « moissonnent, et n'amassent pas dans les greniers, et « votre Père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas beau- « coup plus qu'eux?... Considérez comment croissent les « lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent : or je vous « dis que Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu « comme l'un d'eux... Ne vous inquiétez donc point, di- « sant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de « quoi nous vêtirons-nous? » Là-dessus, des disputes avaient éclaté parmi les clercs, et l'Église en était troublée. L'évêque Aurèle, de Carthage, pressa Augustin de mettre fin à ces querelles par l'intervention de sa puissante parole; dans un livre intitulé *Du Travail des moines*, l'évêque d'Hippone montra le travail comme étant la loi de tous, et aussi comme étant la loi des monastères; il cita l'exemple de saint Paul, qui tirait de son industrie son pain de chaque jour. Quant aux paroles de l'Évangile sur les oiseaux et les lis, elles nous font songer à la Providence, nous invitent à ne pas trop nous préoccuper des besoins d'ici-bas, mais ne nous affranchissent point de la loi du travail. Les paresseux de la terre n'ont pas le droit d'interpréter à leur profit cet Évangile, qui nous ordonne de ne pas chercher le repos tant que dure le voyage.

Augustin voulait que les moines employassent une partie de leur temps aux labeurs manuels. Lui-même prenait Jésus à témoin qu'il aurait mieux aimé travailler de ses mains à certaines heures et consacrer les autres heures à la prière et à l'étude des Écritures, que d'être tristement obligé, en qualité d'évêque, de s'occuper des affaires d'autrui, de juger des procès, et de porter le poids d'innombrables soucis. Les moines auxquels il commandait le

travail n'auraient pas pu, sans injustice, l'accuser de mettre sur leurs épaules des fardeaux qu'il aurait à peine touchés du bout du doigt. Augustin ne parlait que de ses charges et de ses soucis d'évêque. Mais quelle vie fut plus laborieuse que la sienne? quel homme plus qu'Augustin eut jamais le droit de prescrire le travail?

Les cénobites ennemis du travail manuel portaient de longs cheveux, imitant encore en cela les oiseaux, qui ne se dépouillent pas de leur plumage; Augustin les avertit avec sa charité accoutumée; ils craignaient qu'*une sainteté tondue n'obtînt moins de respect qu'une sainteté chevelue.* L'évêque d'Hippone leur cite ces mots de l'Apôtre : « Quand « vous passerez au Christ, le voile sera ôté. » Il faut entendre par là, ajoute l'évêque, le voile qui était placé entre la face de Moïse et le peuple d'Israël, et, dans les temps chrétiens, la chevelure des saints. Le grand Apôtre avait dit aussi : « L'homme ne doit pas voiler sa tête, puis- « qu'il est l'image et la gloire de Dieu. » Augustin veut donc que la tête des moines soit tondue et couverte d'un cilice.

Notre docteur ne fut pas le seul personnage de l'Église qui prescrivit aux moines le travail des mains. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, dans leurs constitutions monastiques, saint Jean Chrysostome dans beaucoup de passages de ses homélies, saint Jérôme, saint Éphrem, saint Euthème, le concile d'Autun, saint Bernard, ont établi l'importance des labeurs manuels pour les cénobites: en effet, quel plus puissant moyen de dompter le corps, de l'asservir à la loi morale? Au XVII[e] siècle, Mabillon, qui avait à venger la gloire des Bénédictins, plaida la cause de l'étude contre Rancé, le grand réformateur de la Trappe.

CHAPITRE XVI

Trois livres contre la Lettre de Parménien. — Les sept livres du Baptême, contre les donatistes.

Il nous suffira d'indiquer le livre *des Annotations sur Job*, et nous nous arrêterons aux trois livres *Contre la Lettre de Parménien*. Ce Parménien avait été évêque des donatistes à Carthage. Il n'appartenait pas à l'Afrique ; saint Optat[1] l'appelle deux fois *peregrinum* (étranger). Les donatistes cherchaient au loin des prosélytes ; Parménien fut un de ceux qu'ils attachèrent à leur cause. Sa lettre, réfutée par Augustin, était adressée à un donatiste appelé Tichonius, homme d'un esprit vif et d'une abondante élocution ; celui-ci proclamait l'universalité de l'Église, tout en demeurant dans le schisme africain ; les donatistes le condamnèrent dans un concile. Parménien avait entrepris de prouver à Tichonius que la véritable Église ne devait pas être répandue par toute la terre. Ses assertions, fondées sur une interprétation inexacte des Livres saints, offraient des dangers pour les fidèles, et ce fut d'après *l'ordre de ses frères*[2] que l'évêque d'Hippone renversa l'œuvre de Parménien.

Dans le premier livre de sa réponse, Augustin établit, par l'Ancien et le Nouveau Testament, que toute la terre est promise au Messie et à son Église. Il fait parler l'Église de Philadelphie, dont le nom grec signifie *amour fraternel*. Elle dit aux donatistes africains qu'elle est séparée d'eux par les mers et les longues distances ; elle ignore ce qu'ils

[1] Du Schisme des donatistes.

[2] Jubentibus fratribus.

font, ce qu'ils annoncent : quel mal peuvent-ils lui reprocher? de quoi peuvent-ils l'accuser? Le Seigneur, qui a racheté le monde entier au prix de son sang, et dont le prophète avait si longtemps auparavant chanté les mystérieuses ignominies, n'a point laissé entre Philadelphie et l'Afrique des espaces vides et sans chrétiens. Ces espaces renferment des fidèles qui peuvent adresser aux donatistes le même langage que Philadelphie, et le monde entier, excommunié par les schismatiques africains, a le droit de faire entendre les mêmes plaintes.

Augustin rappelle les diverses condamnations des donatistes, et leur répugnance à s'expliquer sérieusement avec les catholiques. Il montre que les martyrs des donatistes ne méritent pas ce nom glorieux ; ce qui fait le martyre ce n'est pas le supplice, mais la cause pour laquelle on souffre. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent la persécution* POUR LA JUSTICE ! L'évêque d'Hippone aborde une question grave, celle de savoir si les princes chrétiens ont le droit de réprimer les hérétiques et les schismatiques. Nous aurons occasion de revenir sur cette question, qui, pour être résolue avec vérité, a besoin d'être examinée, non pas d'après nos idées modernes, mais d'après les temps et les sociétés au milieu desquels vivait saint Augustin. Les donatistes avaient-ils bien le droit de se plaindre des violences exercées contre leur conscience, eux qui ne se faisaient pas faute de violences de toute nature, eux qui lançaient les circoncellions comme des dogues furieux à travers les populations catholiques? Ils trouvaient bon de se servir des lois impériales pour chasser des basiliques les maximianistes, qui étaient vis-à-vis d'eux comme des schismatiques, et n'auraient pas voulu que les catholiques eussent profité de ces mêmes lois pour protéger leur unité ! Augustin les enfermait dans ce di-

lemme : Ou vous pensez qu'il n'est permis de rien faire contre les hérétiques et les schismatiques, ou vous pensez qu'on peut agir. Dans le premier cas, pourquoi poursuivez-vous les catholiques de vos constantes hostilités? Dans le second cas, pourquoi vous plaignez-vous des atteintes portées à votre repos? et de plus, montrez-nous que vous avez souffert plus de choses de la part des empereurs catholiques que vous n'en avez fait souffrir vous-mêmes, soit par vos juges, soit par le roi des barbares, Gildon, ou par les fureurs insensées des circoncellions.

Les donatistes à qui Julien rendit les basiliques avaient dit de l'apostat couronné, que la justice seule trouvait place auprès de lui [1]. La sainteté chrétienne, persécutée par Julien, n'était donc pas la justice !

Dans le deuxième livre de la réponse d'Augustin à Parménien, Augustin rétablit le vrai sens des passages de l'Écriture dont l'interprétation erronée trompait la simplicité des fidèles.

Dans le troisième et dernier livre, Augustin réfute, au sujet de la séparation des bons et des mauvais dans ce monde, l'objection des donatistes tirée de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens [2]. Le grand Apôtre défend aux fidèles *de se mêler aux fornicateurs* [3]. Augustin explique que l'excommunication catholique ne rompt pas l'unité, puisqu'elle a pour unique but d'amener le coupable au repentir; elle n'arrache point, mais elle corrige [4]. Jésus-Christ a dit : « Laissez l'ivraie et le froment croître ensemble « jusqu'à la moisson. » Augustin, toujours fidèle aux lois de la mansuétude, veut que ceux qui châtient leurs frères

[1] Quod apud eum sola justitia locum haberet.

[2] I, v, 11.

[3] Non commisceri fornicariis.

[4] Non ad eradicandum, sed ad corrigendum.

le fassent avec une humble charité et une sévérité bienveillante, de manière à ne pas oublier qu'ils sont leurs serviteurs, à l'exemple du divin Maître. Un passage de ce troisième livre nous parle des pauvres que nourrissait l'Église; en punition d'un désordre scandaleux, on était retranché du nombre de ces pauvres nourris au banquet de l'aumône.

Quoi de commun entre la paille et le froment? avait dit Jérémie [1]. Parménien concluait de ces mots que le prophète d'Anathot ordonnait de faire la séparation sur la terre. Le genre humain, dit Augustin, se trompe-t-il au point de ne pas reconnaître Parménien comme le vanneur? Donat, Majorat et Parménien ont donc été comme les trois cornes d'un van dans la main du Seigneur pour faire la moisson de l'univers, et l'Afrique a été choisie pour être le séjour de la portion purifiée! Mais si le pur froment est en Afrique, pourquoi les affreux excès de circoncellions, pourquoi tant de vices et de souillures parmi les donatistes? Jérémie, par ses paroles, appelle le temps où, la moisson faite, la paille sera séparée du bon grain sous les yeux du juge des vivants et des mots.

Les sept livres *du Baptême, contre les donatistes* méritent notre attention.

Le baptême peut-il être donné en dehors de la communion catholique par des hérétiques ou des schismatiques? Oui. Les donatistes disaient alors : Si vous, catholiques, vous recevez notre baptême, qu'avons-nous de moins que vous? — Ce n'est pas votre baptême que nous recevons, leur répondait Augustin, mais c'est le baptême de Dieu et de l'Église. Le baptême ne vous appartient point; ce qui vous appartient, ce sont vos sentiments dépravés, vos

2 XXIII, 28.

actes sacriléges, votre séparation impie. La charité vous manque, la charité sans laquelle tout est inutile, selon l'Apôtre.

Le grand nom de Cyprien revenait souvent sur les lèvres des donatistes. L'illustre évêque de Carthage avait dit qu'un homme baptisé hors de la communion catholique devait recevoir de nouveau le baptême, lorsqu'il revenait à la foi. Il s'était trompé; un concile général n'avait pas encore résolu cette question. Augustin est admirable en parlant de l'erreur de Cyprien : « Le Seigneur, nous dit-il, n'avait pas sur ce point révélé la vérité à Cyprien, pour faire éclater la piété, l'humilité, la charité de ce grand homme, dans la conservation de la paix de l'Église. Cyprien, cet évêque de tant de mérite, de tant de cœur, de tant d'éloquence et de vertus, se trompa sur le baptême; mais il eut soin de ne pas briser l'unité de l'Église et d'inspirer des sentiments doux et fraternels aux quatre-vingts évêques qui se trompaient avec lui. Si un tel génie s'était séparé de l'Église, quel parti il eût créé! Que d'hommes se seraient rangés sous un nom pareil! On se serait appelé plus volontiers cyprianiste que donatiste. Cyprien n'était pas un fils de perdition, mais un fils de paix!... Il y eut donc quelque chose que ne vit point ce grand homme, doué d'une si vive illumination intérieure, pour laisser voir quelque chose de plus sublime encore : la charité! Je vous montre une voie plus haute, nous dit saint Paul : si je parle la langue des hommes et des anges sans avoir la charité, je serai comme l'airain sonnant, comme la cymbale retentissante. Cyprien pénétra donc un peu moins dans la vérité, pour mieux découvrir l'entrée secrète du sacrement. Mais si, connaissant tous les sacrements, il n'avait pas eu la charité, il n'eût été rien. Malgré ce qui lui a manqué de la vérité, comme il a cependant gardé la

charité humblement, fidèlement, fortement, il a mérité de parvenir à la couronne du martyre, afin que si, dans l'humaine condition, quelque nuage avait obscurci la lumière de son intelligence, il fût dissipé par la glorieuse sérénité de son sang éclatant... Quoique ce saint homme eût pensé sur le baptême autrement qu'il le fallait, comme l'ont démontré dans la suite les décisions fondées sur l'examen le plus sérieux et le plus complet, il demeura dans l'unité catholique, se réhabilita par la fécondité de la charité, et fut purifié par la faux du martyre. »

Augustin insiste sur la différence entre l'erreur de Cyprien et l'erreur des donatistes. Cyprien ne sortit jamais des voies de la paix et de l'unité. Les donatistes n'imitent que ce qui a été blâmé par le grand évêque de Carthage, et n'imitent pas sa persévérance dans l'union catholique.

Dans le deuxième livre *du Baptême*, l'évêque d'Hippone prouve que les donatistes ont tort d'invoquer en leur faveur l'autorité de saint Cyprien ; le pontife de Carthage a toujours soutenu la nécessité de maintenir l'unité de l'Église. Par une contradiction manifeste, les schismatiques africains s'armaient de l'autorité de Cyprien dans la réitération du baptême, et la repoussaient dans les questions de paix, de concorde et de fraternité : ils glorifiaient une moitié de l'homme, et rejetaient l'autre moitié. Le même homme dont ils se servaient pour protéger leurs erreurs les condamnait.

Augustin donne des leçons dont tous les siècles peuvent profiter lorsqu'il examine, à propos de saint Cyprien, pourquoi Dieu permet parfois que les grands génies de l'Église se trompent. Dieu le permet pour éprouver leur sentiment à l'égard de l'unité, à l'égard de la vérité. Cette double épreuve a tourné à la gloire de Cyprien. « Si ses

écrits ne le disent pas, s'écrie Augustin, ses mérites le témoignent; si on ne trouve pas la lettre, le martyre l'atteste; si un concile d'évêques ne le proclame pas, l'assemblée des anges le proclame. Il est mort dans l'unité catholique. Nous sommes hommes; vouloir savoir quelque chose d'une autre manière qu'elle n'est, c'est une tentation humaine. Aimer trop sa propre opinion ou repousser les opinions meilleures au point d'arriver au sacrilége d'une communion rompue et à la formation d'un schisme ou d'une hérésie, c'est une présomption diabolique. N'aspirer à savoir aucune chose autrement qu'elle n'est, c'est une perfection angélique. Comme nous sommes actuellement des hommes, comme nous ne sommes des anges que par l'espérance et que nous ne serons leurs égaux que dans la résurrection du siècle futur, si nous ne pouvons pas avoir ici-bas la perfection angélique, n'ayons pas au moins la présomption du démon. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : « *Ne soyez saisis que par une tentation humaine.* Or il est du caractère de l'homme de chercher à savoir quelque chose autrement. »

Toutes ces considérations sont d'une douce profondeur, et devraient servir de règle dans le jugement des grandes erreurs que nous offre l'histoire religieuse et philosophique.

Les livres troisième et quatrième sont une réfutation des passages de l'Épître de saint Cyprien à Jubianus contre la validité du baptême des hérétiques. Dans le baptême, il ne faut considérer ni celui qui donne ni celui qui reçoit, mais il faut considérer uniquement ce qui est donné : la puissance du sacrement est indépendante de toute chose. L'interprétation perverse des paroles évangéliques, les erreurs du ministre, n'invalident point le baptême du Christ.

Le cinquième livre traite de la fin de l'Épître de saint Cyprien à Jubianus, de son Épître à Quintus, de sa *Synodique* adressée aux évêques de Numidie, et de son Épître à Pompeius. Les livres sixième et septième sont consacrés à l'examen du concile de Carthage tenu sous l'inspiration de saint Cyprien, et des sentences de ce concile au sujet du baptême des hérétiques.

Ce qui frappe dans cet ouvrage, outre la puissance des raisonnements et des explications catholiques d'Augustin, ce sont les pieux et touchants égards de ce génie pour un autre génie chrétien qui se trompa sur un point de la foi, et dont l'erreur était devenue une arme dangereuse entre les mains des donatistes. Le cœur d'Augustin se révèle tout entier dans ces heureux et magnifiques efforts pour excuser un grand homme. Le souvenir du martyre de Cyprien lui apparaît comme sa justification la plus sublime. Combien il se montre tendre et modeste, en combattant l'erreur du grand évêque de Carthage, dont l'autorité ne l'épouvante point parce que l'humilité de Cyprien l'encourage[1]! Augustin rappelle que Dieu se sert des petits et des insensés afin de confondre les grands et les sages; et c'est ainsi qu'il y a plus de vérité dans *les lettres des pêcheurs que dans les écrits des orateurs*. Augustin, dans l'expansive effusion de son âme, demande à Cyprien de prier pour lui, et de lui donner son amour pour la paix de l'Église. S'il proclame quelque chose de vrai contre Cyprien, il le proclame avec toute la terre, et ce n'est pas lui Augustin qui l'a découvert. L'évêque d'Hippone ne voit dans ses propres discours que des *essais enfantins*[2]. Augustin est aussi grand par son humilité que par son génie.

1 Non me terret auctoritas Cypriani, quia reficit humilitas Cypriani. Liv. II.

2 Infantilia rudimenta.

A la suite de tant de travaux qui vengeaient la foi chrétienne et catholique, et la relevaient dans l'esprit des peuples, la situation de l'Église d'Afrique devenait meilleure. L'erreur cessait d'avoir raison, aucune attaque ne restait sans réponse. « C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu, dit le pieux biographe[1] d'Augustin, l'Église, longtemps opprimée et séduite par les hérétiques, surtout par les donatistes, commença à lever la tête en Afrique. » Possidius ajoute que les hérétiques se jetaient avec une ardeur égale à celle des catholiques sur les ouvrages d'Augustin. Ces ouvrages n'étaient la propriété de personne; chacun pouvait en faire prendre des copies, et le génie d'Augustin brillait pour tous. La haute doctrine et le doux parfum du Christ, pour nous servir des expressions de Possidius, se répandirent rapidement dans toute l'Afrique, et l'Église d'outre-mer s'en réjouissait.

CHAPITRE XVII

Les trente-trois livres contre Fauste le manichéen. — Les Confessions.

400

On se souvient de Fauste de Milève, que les manichéens avaient tant vanté au jeune Augustin, et dont la conversation fut un si grand mécompte pour le fils de Monique. Fauste avait composé un ouvrage contre la foi chrétienne et la vérité catholique. L'ouvrage étant tombé entre les mains de l'évêque d'Hippone et de ses frères, ceux-ci lui demandèrent d'y répondre. Augustin accueillit leur vœu. Il entreprit une réponse « au nom et avec l'aide du Sei-

[1] Possidius.

« gneur et Sauveur Jésus-Christ, afin de montrer que le « plus perçant génie et la langue la plus éloquente ne sont « rien si le Seigneur lui-même ne dirige les pas de « l'homme. » Ces trente-trois livres sont autant de discussions, ainsi qu'Augustin le dit lui-même dans la *Revue* [1] de ses ouvrages. Fauste et Augustin sont mis en scène. L'évêque catholique place dans la bouche du célèbre manichéen les paroles tirées de son propre ouvrage, et puis il y répond avec plus ou moins d'étendue, selon que les matières le commandent. Nous avons déjà apprécié divers travaux d'Augustin contre les manichéens, et l'analyse détaillée des trente-trois livres de réponses à Fauste amènerait d'inutiles répétitions. Notre meilleur parti est donc de résumer en quelques pages les points les plus saillants des réponses du grand évêque.

Fauste appelait les catholiques des *demi-chrétiens;* Augustin appelle les manichéens de *faux chrétiens,* et le leur prouve. Ils demeurent donc inférieurs aux catholiques; car être quelque chose à demi c'est être imparfait, et ce qui est imparfait reste supérieur à ce qui est faux. Fauste niait la généalogie du Christ: le Christ est de la race de David; saint Paul anathématise les opinions contraires. D'après les manichéens, l'Esprit-Saint n'avait pas fécondé le sein d'une vierge, mais le sein de la terre, pour donner naissance au Christ. « Le premier homme, dit saint Paul, « né de la terre, est terrestre; le second, né du ciel, est « céleste. » Les manichéens calomniaient l'étoile des mages pour rattacher le Christ à toutes les étoiles du firmament dans le prétendu combat entre la lumière et les ténèbres. Les chrétiens ne placent personne sous l'irrésistible influence des astres; l'étoile de Bethléhem fut un

[1] Liv. II, chap. VIII.

signe et non pas un décret du destin. Jésus a dit qu'il était fils de l'homme, mais il a dit aussi qu'il était Fils de Dieu, qu'il était la voie, la vérité et la vie. Fauste et ses pareils ne craignaient pas de se proclamer les fidèles disciples de Jésus-Christ, et leur vie et leurs doctrines formaient une détestable opposition avec l'Évangile; au lieu de la résurrection glorieuse promise par le christianisme, les manichéens annonçaient une bizarre renaissance qui devait changer les justes en fruits et en légumes, destinés à servir de nourriture aux élus de la secte. Les manichéens exécraient les sacrifices de l'Ancien Testament; l'immolation des bêtes leur inspirait de la pitié; mais ces hommes pleins de compassion pour les animaux laissaient mourir de faim les pauvres qui leur demandaient l'aumône. Et de quel droit reprochaient-ils au culte mosaïque les sacrifices sanglants, eux dont la nourriture habituelle était une effroyable boucherie, puisqu'ils prêtaient une vie et une âme à tout ce qu'ils mangeaient? C'étaient des substances divines, des membres de Dieu même qu'ils broyaient sous leurs dents! « O bienheureux légumes, s'écrie Augustin « avec ironie, ô bienheureux légumes, à qui, après avoir « été arrachés par la main, coupés par le fer, rôtis par le « feu, broyés par les dents, il est donné pourtant d'ar- « river tout vivants jusqu'à l'autel de vos entrailles! et « combien sont à plaindre les animaux qui, sortant de « leurs corps, ne peuvent entrer dans les vôtres[1]! »

Fauste n'avait rien vu dans les prophètes hébreux qui annonçât le Messie; le même Fauste déclare accepter pleinement le témoignage de saint Paul. Or le grand Apôtre parle de l'*Évangile comme ayant été promis par les prophètes dans les Écritures*[2], et, dans plus d'un passage de ses

[1] Liv. VI, paragr. 6.
[2] Rom., I, 1-2.

Épitres, il considère Jésus-Christ comme la perfection et le complément de l'ancienne loi. Augustin passe en revue tous les points par lesquels l'antique parole hébraïque a prophétisé le règne spirituel du Christ. Il trouve dans les six jours de la Genèse et dans le repos du septième jour une figure de l'histoire tout entière du genre humain. Les six jours que Dieu employa pour la consommation de ses œuvres, ce sont les six âges de l'humanité en ce monde à travers la succession des temps. Avant saint Augustin, quelques autres chrétiens, entre autres Lactance, avaient vu dans les six jours de la création une représentation prophétique des six mille ans qui devaient être la durée du monde. D'après l'interprétation d'Augustin, l'espace depuis Adam jusqu'à Noé comprend le premier âge; depuis Noé jusqu'à Abraham, le second; depuis Abraham jusqu'à David, le troisième; depuis David jusqu'à l'émigration à Babylone, le quatrième; depuis l'exil à Babylone jusqu'à l'humble avénement du Sauveur, le cinquième. L'âge où nous sommes, l'âge chrétien, est le sixième; il durera jusqu'au jugement solennel du genre humain. Le septième jour, qui fut pour le Seigneur le jour de repos, est une image du repos des saints dans la vie à venir: ce septième jour n'a pas de soir; rien n'y décline, rien n'y périt. C'est dans le sixième jour de la Genèse que l'homme est créé à l'image de Dieu; dans l'âge actuel, qui est l'âge chrétien, un esprit nouveau nous est donné par une création nouvelle à l'image de notre Dieu. De même que la femme fut tirée du premier homme endormi, ainsi l'Église est née du sang du Christ mourant.

Moïse avait dit: « Maudit soit tout homme qui aura été « suspendu sur un bois[1]! » Fauste, qui prétend aimer le

[1] Deut., XXI, 23.

Christ, déteste Moïse à cause de cette malédiction lancée, selon le manichéen, contre Jésus crucifié. Mais si le Christ fut pendu à un gibet, si ses mains et ses pieds furent percés de clous, le Christ avait donc un corps vulnérable et mortel, et c'est ce que les manichéens n'avaient jamais voulu admettre. Si les blessures et les cicatrices du Christ n'eurent rien de réel, il est faux qu'on l'ait attaché à une croix. Fauste ne pouvait donc citer ici Moïse qu'en reniant un des points les plus capitaux des doctrines des manichéens sur Jésus-Christ. Augustin, expliquant ensuite le sens de la malédiction de Moïse, rappelle que la mort a été produite par le péché, que le Christ n'a point commis le péché, et fait observer que la malédiction de Moïse porte sur le péché seul et sur la chair corrompue.

Les manichéens, définissant à leur manière le mystère du Dieu en trois personnes, disaient que le Père habitait dans une certaine lumière secrète, que la vertu du Fils habitait dans le soleil, sa sagesse dans la lune, et que l'Esprit-Saint habitait dans l'air. Augustin démontre philosophiquement tout ce qu'il y a d'absurde dans cette manière de comprendre la Trinité. Il fait voir que le manichéisme et ses chimères se trouvent infiniment au-dessous du paganisme, qui s'appuyait au moins sur des réalités. L'hypothèse du principe créateur de la matière, appelé hyle, principe en dehors de Dieu, est mise en pièces avec une merveilleuse abondance d'arguments et d'idées. Le souvenir de ses erreurs passées revient de temps en temps à l'esprit d'Augustin : « O Église catholique! s'écrie-t-il, que mes « périls vous servent, vous à qui sert aujourd'hui ma déli- « vrance! »

Augustin venge la mémoire des patriarches et des prophètes attaqués par les manichéens[1]. Non-seulement le

[1] Liv. XXII.

langage, mais encore la vie même de ces personnages, fut prophétique. Ce fut le caractère de l'histoire entière des Hébreux. La secrète sagesse de Dieu se révélait dans les actes des personnages bibliques aussi bien que dans leurs paroles. Cette nation était comme une grande image de l'avenir. Augustin entre dans un examen approfondi des actions des patriarches et des prophètes, et discute leur moralité. Un péché, c'est un désir, une parole ou une action contraire à la loi éternelle. La loi éternelle, c'est la volonté divine ou la volonté de Dieu. L'homme est corps et âme; mais c'est dans l'âme seule que se retrouve l'image de Dieu. Augustin justifie Abraham d'avoir eu commerce avec Agar et d'avoir fait passer Sara pour sa sœur auprès de Pharaon. Quant à ce qui se passa entre Loth et ses filles, l'Écriture le raconte, mais ne le loue point. Lorsque Isaac, mari de Rébecca, prétendit n'être que son frère, il ne fut pas plus coupable que son père Abraham. Fauste reprochait à Jacob ses quatre épouses comme un crime; mais l'usage et les mœurs autorisaient Jacob; nul précepte ne lui interdisait d'épouser plusieurs femmes. Ce n'était point une pensée charnelle, mais une pensée d'ordre et de religion qui animait le fils d'Isaac. Parmi les épouses de Jacob, deux étaient libres et deux étaient esclaves. Saint Paul avait vu dans l'épouse esclave et dans l'épouse libre d'Abraham une figure de l'Ancien et du Nouveau Testament; Augustin voit dans les deux épouses libres de Jacob une image de la double vie que le christianisme nous a faite: la première toute de combat en ce monde, la seconde qui sera la possession de Dieu dans la vie future. Il avait déjà fait sa remarque symbolique sur Lia et sur Rachel, dans un ouvrage que nous avons apprécié[1]. Il l'accom-

1 De l'Accord des évangélistes.

pagne ici de diverses observations ingénieuses qui nous éloigneraient trop de notre sujet. Augustin défend tour à tour le repentir de David, la justice des guerres de Moïse, la convenance de la parole du Seigneur au prophète Osée pour changer la femme de mauvaise vie en épouse fidèle.

Après avoir répondu aux nombreuses subtilités amassées par les manichéens contre l'Église catholique, le grand évêque, comme fatigué d'avoir eu tant de fois inutilement raison dans ses disputes, demande ce qu'il doit faire, puisqu'à chaque preuve tirée des écrits des apôtres les adversaires opposent pour toute réponse la falsification des Écritures, sans pouvoir l'appuyer du moindre témoignage. Quels sont les écrits qui auront de l'autorité, si ceux des évangélistes et des apôtres n'en ont pas? De quel livre sera-t-on sûr si les lettres des apôtres, publiées par eux, acceptées par l'Église, répandues à travers toutes les nations, paraissent d'une origine incertaine? Quand des écrits apocryphes se sont produits dans l'Église, l'Eglise en a fait justice, et ces tentatives d'altération n'atteignaient point l'immuable caractère de la vérité des Livres saints. Est-il un grand homme, d'ailleurs, dont le nom n'ait servi à protéger pour un temps des ouvrages qui ne lui appartenaient pas? Que de livres produits sous le nom d'Hippocrate, le prince de la médecine! On s'était rapproché de son langage et de ses idées pour mieux tromper les hommes; mais la pénétration des bons juges a reconnu le mensonge. Il en a été de même de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Varron et de plusieurs autres; la critique des siècles a fait la part de la vérité. Quant aux prétendues contradictions entre les évangélistes, Augustin fait observer que des narrations diverses ne sont pas des narrations contraires; Matthieu et Luc, Jean et Marc se complètent les uns par les autres, mais ne se contredisent jamais.

« Je vous avertis, » dit Augustin aux manichéens en terminant son trente-troisième et dernier livre, « je vous « avertis, si vous voulez préférer l'autorité des Écritures « à toute autre, de suivre cette autorité qui, depuis le « temps de la vie du Christ, par la dispensation des apôtres « et la succession des évêques sur leurs siéges, jusqu'à « l'époque où nous sommes, a été transmise à toute la « terre, pure, claire et respectée. Là vous verrez se dis- « siper les obscurités de l'Ancien Testament, et s'accomplir « les choses annoncées. Si c'est la raison seule qui vous « conduit, considérez d'abord qui vous êtes et combien « vous êtes peu propres à comprendre la nature, je ne « dirai pas de Dieu, mais de votre âme : il ne s'agit pas de « la comprendre par une croyance vaine, mais par une « démonstration certaine, ainsi que vous le demandez « vous-mêmes. Et comme vous ne le pouvez pas (et tant « que vous serez dans cette disposition vous n'y parvien- « drez point), admettez du moins cette vérité qui a sa place « si naturelle dans toute intelligence humaine, savoir, que « la nature et la substance de Dieu sont absolument im- « muables et incorruptibles ; ou bien croyez, et aussitôt « vous cesserez d'être manichéens, et vous deviendrez un « jour catholiques. »

L'impossibilité pour la raison humaine de résoudre les problèmes de la philosophie revient dans cet ouvrage comme dans beaucoup d'écrits d'Augustin. D'ailleurs cette impossibilité n'est pas une opinion, c'est un fait aussi ancien que l'homme, et le génie si réfléchi, si profond d'Augustin devait en être singulièrement frappé. Notre origine et celle du monde, notre nature, notre fin, le spectacle de l'univers, la vie et la mort, ce sont là des mystères impénétrables à la simple raison. Il en est des grands problèmes philosophiques comme de ces hautes et abruptes montagnes

à travers lesquelles on s'efforcerait inutilement de se frayer un chemin : à leurs pieds, les sentiers et les routes se croisent en sens contraires, mais nulle voie n'est ouverte sur leurs flancs. Nous sommes ainsi condamnés à nous traîner en bas, dans les mille chemins divers, jusqu'à l'heure où, la foi nous donnant des ailes, nous pouvons atteindre d'un bond les plus grands sommets.

Dans l'appréciation des ouvrages d'Augustin appartenant à l'année 400, nous n'avons pas cité encore la plus importante de ces compositions, l'immortelle peinture du cœur humain, appelée *Confessions*. Nous avons puisé dans cette œuvre des faits et des couleurs pour mettre rapidement sous les yeux de nos lecteurs la jeunesse du grand penseur catholique; mais il y a quelque chose de plus qu'une confession dans ce prodigieux monument de l'humilité et du génie d'Augustin. Après qu'il a raconté la mort de sa sainte mère, Augustin ne raconte plus rien; c'est à ce sépulcre, creusé à l'embouchure du Tibre, qu'il termine sa propre histoire. Alors commencent des considérations sur les facultés de l'homme, sur les merveilles de la mémoire; un examen de conscience, plein de vues profondes au sujet des trois vices ou passions: volupté, curiosité, orgueil. Nous trouvons d'ardentes prières à Dieu, pour comprendre les saintes Écritures, ce firmament étendu au-dessus de l'homme; nous trouvons des recherches tour à tour ingénieuses, hardies et sublimes, sur la nature du temps et le caractère de l'éternité. La première moitié de l'ouvrage est l'histoire de l'âme humaine, cherchant la vérité et le bonheur loin de Dieu, et ne trouvant enfin la vérité et le bonheur qu'en Dieu. Le dernier tiers du livre des *Confessions* égale, s'il ne le surpasse, tout ce que la philosophie a produit de plus élevé, de plus profond. A notre avis, jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme n'ont été scrutés

avec plus de pénétration et de force, et la beauté transparente du langage est toujours digne de la grandeur des pensées. Le vol de l'aigle africain devient quelquefois si audacieux, que nous ne le suivons plus qu'avec une sorte d'épouvante; il nous conduit à des hauteurs devant lesquelles on sent de l'effroi, comme à l'approche de la majesté de Dieu. Ceux qui ont beaucoup lu Bossuet reconnaîtront que le grand évêque de Meaux avait soigneusement étudié le grand évêque d'Hippone dans ses *Confessions*. L'*Élévation sur les Mystères*, cette œuvre capitale du génie de Bossuet, nous semble avoir son idée première, son germe magnifique dans plusieurs chapitres de la seconde moitié des *Confessions*, comme le *Discours sur l'Histoire universelle* est né de la *Cité de Dieu*, dont nous parlerons plus tard. Le livre des *Confessions*, écrit dans le pays d'Afrique, aux dernières lueurs de la civilisation romaine, excite la surprise et nous apparaît comme un tour de force du génie. C'est à la fois un beau poëme, une belle histoire, un beau traité de philosophie. Nous croyons qu'un homme véritablement intelligent quel qu'il pût être, pourvu qu'il fût sincère, ne pourrait pas lire et méditer ce livre sans devenir chrétien. Nous n'ajouterons rien de plus sur un ouvrage que tout le monde a lu.

CHAPITRE XVIII

Crispinus de Calame. — Concile de Carthage en 401. — Les livres sur le Mariage et sur la Virginité. — Les trois livres contre Pétilien. — Le livre de l'Unité de l'Église. — Saint Augustin échappe par miracle aux circoncellions. — Pammachius.

401-404

L'historien de saint Augustin a peu d'événements à raconter. Sa principale tâche est de faire connaître l'homme

et ses œuvres, les doctrines et le mouvement d'idées dont l'évêque d'Hippone était devenu le centre admirable, et les différentes opinions religieuses qu'il fut obligé de combattre afin de dégager la vérité chrétienne et catholique de ce qui n'était pas elle. Le plus souvent il s'agit donc pour nous d'interroger, d'étudier, d'apprécier la correspondance d'Augustin et ses ouvrages si nombreux. C'est là un rude labeur, et, pour que la plume ne tombe pas de nos faibles mains, nous avons besoin de nous redire à nous-même que, jusqu'à ce jour, la grande figure d'Augustin n'a pas été suffisamment mise en lumière, que son œuvre si grande et si forte n'a point été encore montrée tout entière aux regards de la multitude des lecteurs, et que notre travail, où se découvrent les origines, les bases, le vrai caractère de la religion chrétienne, pourra être de quelque utilité aux esprits studieux, aux cœurs portés vers les choses divines.

Crispinus, évêque donatiste de Calame, avait acquis le domaine de Mapale ou Mapalie [1], auprès d'Hippone, et fait rebaptiser de force quatre-vingts catholiques de ce lieu. Augustin en fut affligé; il aurait eu le droit de soumettre Crispinus à l'amende de dix livres d'or portée par un édit de l'empereur Théodose; mais il aima mieux lui écrire [2], pour lui inspirer la crainte de Dieu, au lieu de la crainte des puissances de la terre. Qu'aurait à répondre l'évêque donatiste si Jésus-Christ lui disait : Quoi ! Crispinus, vous estimez plus ce qui est sorti de votre bourse, pour réduire vos paysans à se laisser rebaptiser, que ce qui est sorti de mon flanc pour laver et baptiser toutes les nations du

[1] *Mapalia* est un mot punique passé dans la langue latine, et qui signifie huttes ou cabanes. Salluste emploie ce mot pour désigner les demeures des paysans de Numidie.

[2] Lettre LXVI.

monde! — Augustin propose à Crispinus des moyens pour rendre aux consciences leur liberté. Il suffira d'une discussion entre lui et l'évêque donatiste; cette discussion sera traduite en langue punique pour que les paysans de Mapale la comprennent; on les affranchira de toute crainte vis-à-vis de leur nouveau maître, et puis ils choisiront librement le parti qui leur paraîtra le meilleur. Crispinus fera observer peut-être que les paysans ne seraient pas en état de comprendre la moindre de ces questions; mais alors pourquoi a-t-il abusé de leur simplicité pour les enrôler dans la communion des donatistes? Si, au contraire, ils sont capables de comprendre, ils se décideront de leur plein gré, après avoir entendu les deux évêques. Augustin prévoit l'objection de quelques pauvres donatistes forcés par leurs maîtres de passer dans la communion catholique; il propose de leur donner le moyen de se prononcer en toute liberté et avec connaissance de cause. Les donatistes fuyaient toujours l'épreuve d'une discussion: Crispinus n'accueillit point la proposition de l'évêque d'Hippone.

Nous trouvons Augustin au concile de Carthage, tenu le 13 septembre 401. On s'y occupa de discipline ecclésiastique; ces sortes de questions revenaient toujours dans les grandes assemblées catholiques; à chaque abus, à chaque désordre qui se produisait, on opposait d'utiles règlements. Il fut défendu, dans ce concile, à tout évêque, d'elever à la cléricature un moine qui ne serait pas de son diocèse, ou de le nommer supérieur d'un de ses couvents. Le sujet le plus important du concile fut la question des donatistes; on examina par quelle voie on pourrait opérer leur retour. Augustin, qui s'était placé à la tête de cette polémique, fut sans doute celui de tous les évêques dont les avis réunirent le plus de suffrages.

L'évêque d'Hippone défendit la même année (401) l'honneur du mariage [1] et l'honneur de la virginité [2] contre les attaques de Jovinien, ce moine hérétique, qui faisait la guerre à la morale, comme pour justifier les désordres de sa vie. Dans son ouvrage sur le mariage, Augustin fait voir tout ce qu'il y a de social, de religieux et de providentiel dans l'union légitime de l'homme avec la femme, et en même temps il trace aux époux leurs devoirs. Dans son ouvrage sur la virginité, il montre la haute dignité des vierges, dont Marie est le modèle divin, et leur prescrit particulièrement la vertu de l'humilité. Pour qu'elles soient dignes de suivre partout l'Agneau dans les célestes demeures, il faut qu'elles marchent ici-bas sur les traces de Celui qui disait : « Les renards ont leurs tanières, les oi-« seaux du ciel ont leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a « pas où reposer sa tête. »

Dans l'année 400, Augustin se trouvant de passage à Constantine avec Alype et Fortunat, on lui avait apporté une lettre de Pétilien, évêque donatiste, adressée à ses prêtres. Ce Pétilien, né à Constantine, de parents catholiques, s'était montré au barreau avant d'entrer à l'Église ; les donatistes, ardents au prosélytisme, l'enlevèrent lorsqu'il était catéchumène catholique, le baptisèrent et l'ordonnèrent prêtre malgré lui. Pétilien n'était pas sans talent : une fois jeté dans la communion des donatistes, il attaqua les catholiques, en mêlant à ses paroles toute la violence de son caractère. Les prêtres et les fidèles de Constantine avaient prié Augustin de répondre sans retard à la lettre de Pétilien, dont ils lui présentaient une partie seulement ; l'évêque d'Hippone accueillit leur prière. Il

1 De Bono conjugali liber unus.

2 De sancta Virginitate liber unus.

écrivit sa réponse en forme de lettre pastorale, adressée *aux frères bien-aimés confiés à sa garde;* en finissant, il leur disait ces mots, qu'il ne faudrait oublier en aucun temps, dans les luttes philosophiques ou religieuses : « Mes frères, « retenez toutes ces choses pour les pratiquer et les ensei- « gner avec une active douceur. Aimez les hommes, tuez « les erreurs. Présumez de la vérité sans orgueil, combat- « tez pour la vérité sans violence. Priez pour ceux que « vous reprenez et que vous persuadez. » Cette première lettre d'Augustin compose la première partie de son ouvrage *Contre Pétilien.* L'ouvrage a trois livres; le deuxième livre, écrit en 402, est une réfutation de la lettre de l'évêque donatiste, en forme de dialogue entre Augustin et Pétilien, dans la bouche de qui se retrouvent les paroles de sa lettre. A la fin de ce deuxième livre, qui est étendu et d'une vive logique, Augustin désigne sous le nom de *Montagnards* (Montenses) certains donatistes de Rome; d'après la chronique de saint Jérôme, on les appelait ainsi parce que leur église était sur une montagne; d'après saint Optat, parce que le lieu de leurs assemblées, situé hors de Rome, était une caverne fort élevée, à laquelle on montait par des degrés. Dans une de ses lettres[1], Augustin donne aussi aux donatistes de Rome le nom de *Cutzupites;* nous ignorons la signification de ce mot.

L'évêque d'Hippone pouvait dire comme le Psalmiste : « J'étais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix. » Un grand amour de concorde et d'unité religieuse animait sa polémique; il défendait la vérité catholique avec une constante mansuétude; mais ses adversaires donatistes ne l'imitaient pas. Des flots d'injures contre Augustin s'échappèrent de la bouche de Pétilien. Le grand docteur répondit

1 Lettre LIII à Generosus, 400. Il est question aussi des cutzupites ou *cutzupitains* (cutzupitanis) dans le livre *de l'Unité de l'Église.*

à ces outrages : sa lettre, adressée à Pétilien lui-même, forme son troisième livre contre l'évêque donatiste. Augustin ne se met pas en peine de se défendre, et se borne à faire observer à Pétilien qu'il n'a rien dit de sa cause, et qu'il n'a pu repousser aucune des réponses catholiques. « Si je lui rendais injure pour injure, dit Augustin, nous serions coupables tous les deux. Quand je dispute en paroles ou par écrit, dit-il encore dans un autre endroit, je ne cherche pas à l'emporter sur un homme, mais à dissiper une erreur. » Le grand évêque montre en quelques pages rapides la fausse situation des donatistes. Le champ où le chrétien doit semer, c'est le monde et non pas l'Afrique seulement ; ce n'est point au temps de Donat, mais à la fin des siècles, que doit se faire la moisson. Combien Augustin est admirable lorsque, s'adressant aux catholiques, ses frères bien-aimés, il leur répète qu'il s'inquiète peu des injures ! Chien vigilant de son cher troupeau d'Hippone, il aboiera toujours bien plus pour la défense de ses brebis que pour la sienne propre. Pétilien s'était armé, contre le saint évêque, du souvenir des fautes et des erreurs de sa jeunesse ; mais Augustin n'avait-il pas suffisamment détesté toute l'époque de sa vie antérieure à son baptême, et n'avait-il pas loué Dieu, son libérateur ? Les *Confessions*, qui avaient été lues par tant de monde, n'auraient-elles pu apprendre à Pétilien le repentir et les sentiments nouveaux de saint Augustin ?

« Lorsque j'entends blâmer cette partie de ma vie, dit « Augustin, quel que soit le sentiment qui inspire ce « blâme, je ne suis pas assez ingrat pour m'en plaindre. « Plus on attaque mes fautes passées, plus je loue le mé- « decin qui m'a guéri. Pourquoi travaillerais-je à me dé- « fendre sur mes égarements anciens et pardonnés, sur ce « passé dont Pétilien a dit beaucoup de choses fausses,

« mais dont il n'a pas dit beaucoup de choses qui sont trop « vraies? Ma vie, depuis mon baptême, vous la connaissez « tous; il serait superflu d'en parler. Ceux qui ne me con- « naissent pas ne doivent pas pousser l'injustice à mon « égard jusqu'au point de mieux aimer croire Pétilien que « vous-mêmes. Car s'il ne faut pas croire les louanges d'un « ami, il ne faut pas croire non plus les injures d'un en- « nemi. Restent les choses inconnues aux hommes, les « choses dont la conscience seule est témoin, et dont les « hommes ne peuvent juger. Pétilien, parlant de la con- « science d'un autre, soutient qu'au fond je suis mani- « chéen; et moi, parlant de ma propre conscience, je dis « que cela n'est pas. Choisissez qui vous devez croire. Mais « il n'est pas besoin de cette courte et facile défense; il ne « s'agit pas ici du mérite d'un homme, mais de la vérité de « la sainte Église... Si, en enlevant les grains de l'aire du « Seigneur, j'entraîne en même temps de la terre et de la « paille, quoi d'étonnant que je souffre l'injure de la pous- « sière qui s'élève? Lorsque je cherche les brebis perdues « de mon maître, quoi de surprenant que je sois déchiré « par les dards des langues épineuses? »

Non-seulement dans ses livres, mais aussi dans ses discours en pleine assemblée, Augustin convenait saintement et courageusement de cette vie passée dont s'emparaient les donatistes acharnés à sa poursuite. Cet humble grand homme, expliquant à Carthage le psaume XXXVI, disait aux donatistes : « Vous reprenez mes anciens péchés; et « que faites-vous en cela de considérable? Je suis plus « sévère pour les condamner que vous ne l'êtes vous- « mêmes. J'ai détesté le premier ce que vous blâmez. Plût « à Dieu que vous voulussiez m'imiter, et que l'erreur « dans laquelle vous êtes engagés devînt un jour pour vous « une erreur passée! » Les paroles suivantes achèvent de

peindre la beauté de l'âme d'Augustin, de cette âme qui luttait à toute heure pour se débarrasser des dernières impressions de la terre : « Je n'ignore pas que j'ai « encore des défauts dont les donatistes peuvent me re- « prendre ; mais il ne faut pas qu'ils prétendent les con- « naître. J'ai beaucoup à travailler au dedans de moi- « même pour combattre mes mauvais désirs. J'ai de « continuelles guerres à soutenir contre les tentations de « l'ennemi qui veut me perdre. Je gémis devant Dieu dans « le sentiment de ma faiblesse ; et Dieu sait ce que mon « cœur enfante, pour ainsi dire, lui qui voit les douleurs « et les déchirements spirituels que je souffre. Celui devant « qui nous gémissons est le seul qui sache ce que nous « sommes. »

Augustin priait les catholiques de Carthage de laisser croire sur son compte aux donatistes tout ce qu'ils voudraient, de ne pas disputer avec eux sur ce qui lui était personnel, mais de réserver leurs efforts et leur zèle pour la cause de l'Église, bien indépendante de la sienne propre. « Et que suis-je, moi? disait-il ; suis-je l'Église catholique? « C'est assez pour moi de lui appartenir. Vous prétendez « que je suis mauvais, ajoute-t-il en s'adressant aux do- « natistes ; j'aurais bien d'autres choses à me reprocher. « Mais ne vous occupez pas de moi ; venons au fond ; exa- « minez ce qui regarde l'Église ; voyez où vous êtes. De « quelque côté que la vérité vous parle, écoutez-la, de « peur que vous ne soyez déshérités de ce pain céleste en « vous obstinant à chercher les défauts du vase dans le- « quel il est renfermé. »

Dans l'intervalle du deuxième au troisième livre *Contre les Lettres de Pétilien*, Augustin écrivit aux catholiques de son diocèse une nouvelle lettre en réponse à l'évêque donatiste de Constantine. Nous n'en donnerons pas l'analyse

détaillée ; nous craindrions de fatiguer le lecteur par des redites. A la distance des siècles, cette question se présente d'ailleurs à notre esprit avec un tel caractère de simplicité, que la solution ne souffre pas l'ombre d'un doute. Dans sa *Nouvelle Lettre aux catholiques*, appelée aussi le livre *de l'Unité de l'Église*, le grand évêque revient à ce point fondamental qu'il s'agit d'établir : où est l'Église? est-elle chez les catholiques ou chez les donatistes? Le caractère de la véritable Église est son universalité ; les Livres divins en font foi ; or les donatistes n'étaient qu'en Afrique ; les catholiques, au contraire, couvraient toute la terre. Le parti de Donat ne se maintenait qu'en profitant de certaines obscurités ou ambiguïtés des Écritures.

A défaut d'arguments et de bonnes raisons, les donatistes opposaient à l'évêque d'Hippone les flèches et le fer des circoncellions. Lorsque ses devoirs, son zèle ou sa charité conduisaient Augustin en divers pays, combien de fois les circoncellions envahirent les routes par où il devait passer ! C'était une noble proie désignée à leur fureur, et les courses pieuses de l'évêque éveillaient mille projets homicides. Souvent il échappait à de noirs complots en suivant des chemins par où on ne l'attendait pas ; quand il avait trompé la vigilance de l'ennemi, la vengeance s'exerçait sur des clercs ou des fidèles. Un jour il arriva que le grand docteur tomba entre les mains des circoncellions et fût accablé de coups. Une autre fois on guettait son passage avec la ferme intention de lui ôter la vie ; les ennemis s'étaient placés sur la route même que l'évêque avait prise ; mais sa mission religieuse n'était pas encore terminée ; la Providence permit que le guide d'Augustin et de ses compagnons se trompât de chemin et les égarât tous. C'est ainsi que l'ennemi attendit en vain et dévora sa menace.

Dans cette lutte contre le donatisme, les questions étaient très-simples, et d'autres paroles que celles des évêques et des prêtres catholiques pouvaient servir à ramener le peuple à l'unité. Un rôle utile était réservé aux influences de la fortune ou de la naissance, à l'autorité morale que les maîtres exercent sur leurs serviteurs. Parmi les personnages de Rome qui possédaient alors en Afrique d'importants domaines, il y en avait un dont saint Jérôme a parlé comme d'un ancien condisciple et d'un ancien ami; c'était Pammachius, époux de Pauline et gendre de Paula, pieux et lettré; saint Jérôme lui avait écrit pour le rendre juge entre lui et Jovinien, dans les débats sur le mariage et la virginité, et lui avait écrit aussi sur la meilleure manière de traduire. Pammachius prit la peine d'expliquer la question du donatisme aux fermiers et aux laboureurs de ses terres, et les fit rentrer dans la foi catholique. L'évêque d'Hippone lui adressa une lettre de félicitation; il lui témoignait le regret de ne pas voir son bon exemple plus fréquemment imité. Pammachius, devenu veuf, vendit son bien, dont il distribua le prix aux pauvres, embrassa le sacerdoce et mourut à Rome au moment où Alaric allait y pénétrer en vainqueur.

CHAPITRE XIX

Les deux conférences de saint Augustin avec Félix le manichéen.

Au moins, avec les manichéens, la polémique demeurait dans la région des idées et n'aboutissait pas à des scènes de brigandage. En 404, un manichéen renommé, appelé Félix, était venu à Hippone pour y répandre ses erreurs; la secte le comptait parmi ses docteurs; il ne se distinguait

point par la science des belles-lettres, mais il avait plus de ruse [1] que Fortunatus, dont il a déjà été question. Félix est très-probablement ce prêtre manichéen à qui Augustin écrivit [2] dans cette même année (404). Le grand évêque lui disait que ses dissimulations étaient inutiles, et qu'on le reconnaissait du plus loin qu'on le voyait. Félix espérait échapper à tout en confessant que la mort n'est autre chose que la séparation de l'âme et du corps; mais il ajoutait qu'elle est la séparation de la bonne et de la mauvaise substance.

« Si l'âme est un bien et le corps un mal, disait Augustin « à Félix, celui qui a uni l'un à l'autre n'est pas bon; « vous dites néanmoins que c'est Dieu, et même que ce « n'est pas le mauvais Dieu, mais le bon. Il faut donc qu'il « ne soit pas bon lui-même ou qu'il ait craint le mauvais « Dieu. Quoi! vous vous vantez de ne pas craindre les « hommes, et vous vous forgez un Dieu que la crainte de « je ne sais quelle race de ténèbres a réduit à unir le bien « au mal! » Comme on s'occupait soigneusement d'empêcher la propagation de ses doctrines, Félix se laissait aller à croire que les catholiques le prenaient pour quelque chose de grand. Augustin veut le détromper en lui rappelant le mot de saint Paul aux Philippiens : *Prenez garde aux chiens* [3]. Il le somme au nom de Jésus-Christ de conférer avec lui sur les points où, quelques années auparavant, il avait embarrassé Fortunatus.

Félix accepta la pressante invitation d'Augustin; l'évêque catholique et l'élu manichéen disputèrent ensemble dans la basilique d'Hippone au milieu du peuple assemblé.

[1] *Revue*, liv. II, chap. VIII.
[2] C'est l'avis des Bénédictins. Cette lettre forme la LXXIXe de leur édition.
[3] Philip., III, 2.

Possidius[1] parle de trois conférences; les *Actes avec Félix* n'en marquent que deux, qui furent recueillies par des notaires. Il est possible que Possidius donne le nom de conférence à une simple conversation préliminaire à laquelle les deux champions n'avaient pas admis le public. La première réunion eut lieu le 7 décembre 404; la deuxième, le 12 du même mois. Les actes de ces deux jours sont consignés dans les œuvres de saint Augustin. L'évêque d'Hippone, par les questions ou les réponses qu'il adresse, serre son adversaire, l'enlace, le subjugue; Félix nous apparaît tout chancelant sous le poids de la vérité, et à la fin il succombe.

Au début de la discussion, Augustin remet à Félix un exemplaire de la lettre de Manichée, cette lettre *fondamentale* dont nous avons parlé dans un précédent chapitre. Il demande au prêtre manichéen s'il la reconnaît, et celui-ci répond affirmativement. Félix lit le premier paragraphe de cette lettre, où Manichée prend le titre d'*apôtre de Jésus-Christ par la providence de Dieu le Père.* Le manichéen ne peut pas justifier la qualification d'*apôtre de Jésus-Christ* dont son maître se pare; Augustin lui prouve que le Paraclet est descendu bien avant que Manichée vînt au monde, et que Manichée n'est pas l'accomplissement vivant de la promesse du Sauveur. Saint Paul, dans une Épître à Timothée, annonce des temps où des hommes séduits s'éloigneront de la foi, Félix répond que Manichée ne s'est éloigné d'aucune religion et qu'il est resté dans la sienne. Augustin le fait ressouvenir des nombreux catholiques que Manichée a arrachés à la foi. Saint Paul avait dit[2] : « Nous savons « d'un côté, nous prophétisons d'un côté ; mais lorsque ce

[1] *Vita Augustini*, chap. XVI.

[2] I Corinth., XIII, 9, 10.

« qui est parfait sera venu, les choses incomplètes dispa-
« raîtront. » D'après Félix, Manichée est arrivé pour réaliser la perfection annoncée par le grand apôtre, perfection qui n'est autre chose que l'œuvre du Paraclet; Manichée a été celui qui devait venir aux termes de saint Paul; il a enseigné le commencement, le milieu et la fin; il a révélé l'origine du monde et la raison de sa création; il a expliqué la succession des jours et des nuits, le cours du soleil et de la lune. Toutes ces choses-là ne se trouvaient ni dans Paul ni dans les autres apôtres. Voilà pourquoi Manichée a été reçu comme l'envoyé promis.

Augustin expose le vrai sens des paroles de saint Paul dont les manichéens abusaient si étrangement. Il importait peu que l'explication de l'origine de l'univers, du cours du soleil et de la lune, se trouvât ou ne se trouvât point dans les écrits des apôtres. Le Maître n'avait pas dit : Je vous enverrai le Paraclet qui vous enseignera le cours du soleil et de la lune; il voulait faire des chrétiens et non pas des mathématiciens. Lorsque saint Paul disait que nous ne savons qu'un côté des choses, il songeait à la faible condition humaine, qui nous empêche d'atteindre à tout ici-bas; quand nous aurons franchi les bornes de cette vie, l'Esprit divin nous introduira dans la possession de toute vérité. Nous voyons maintenant à travers les voiles de l'énigme; mais plus tard nous verrons Dieu face à face, comme parle saint Paul. « Mais, dites-moi, ajoute Augustin en s'adres-
« sant à Félix, si l'Apôtre annonçait les temps futurs de
« Manichée, vous voyez donc aujourd'hui Dieu face à
« face. » Félix, confondu, répond qu'il se sent comme effrayé devant la force d'Augustin, devant l'autorité épiscopale et les lois des empereurs; mais il prie le grand évêque de lui apprendre la vérité et de l'aider à se dépouiller de ses mensonges. Augustin lui dit que sa propre force n'est

rien; si elle est quelque chose, il l'a reçue pour combattre l'erreur au nom de Celui qui soutient les fidèles et les humbles. L'autorité épiscopale ne doit pas épouvanter Félix; il peut reconnaître avec quelle paix on agit, avec quelle tranquillité on dispute; le peuple présent à la conférence ne fait aucune violence au prêtre manichéen, n'inspire aucune frayeur, mais écoute paisiblement comme il convient à des chrétiens. Pourquoi redouter les lois impériales? Celui qui est rempli de l'Esprit divin demeure au-dessus de toute crainte L'apôtre Pierre renia son Seigneur durant sa passion; mais, après la descente du Paraclet, il sut mourir sur la croix pour la foi de son maître.

Félix réplique qu'il ne fuit pas la vérité, mais qu'il la cherche. Augustin veut lui faire condamner toutes les perversités manichéennes; il faut qu'un vase soit vidé pour qu'on puisse le remplir d'une liqueur nouvelle. La lecture de la suite de la lettre de Manichée amène une série de questions où Félix, acculé par la logique d'Augustin, se trouve en plein panthéisme. *Hoc unum sunt omnes* (ils ne forment tous qu'une même chose), répond le manichéen à propos de Dieu, des créatures humaines et de la terre. Augustin montre la différence qu'il y a entre l'ouvrier et ses ouvrages, entre la substance divine et les œuvres extérieures créées librement par le pouvoir divin. Il reproduit le fameux argument contre l'existence des deux éternels principes. Si la nation de ténèbres a pu nuire au bon principe, ce bon principe n'était donc pas d'une nature immuable, incorruptible, invincible; il n'était donc pas Dieu, et s'il était Dieu, et par conséquent inaccessible à toute atteinte, à quoi bon une lutte, et pourquoi parler de la nécessité d'un combat éternel? Félix, demeuré muet, demande un délai de quelques jours pour réfléchir.

Le 12 décembre, voilà de nouveau Félix en présence du

grand évêque, au milieu du peuple qui inonde la basilique d'Hippone. Le manichéen commence par dire que, depuis le jour de la dernière assemblée, il a cherché inutilement à recouvrer les écrits dont il avait besoin pour répondre à Augustin; or on ne peut combattre sans armes, et tout plaideur a besoin de ses papiers. Augustin ne voit dans ce motif qu'un prétexte pour échapper à une défaite; lorsque Félix a demandé cinq jours de délai, il n'a pas demandé ses livres, gardés sous le sceau public. « Qu'on me rende mes « livres, et j'arrive au combat dans deux jours, réplique « le manichéen; et si je suis vaincu, je me soumettrai à « tout. »

Ces subterfuges sont vains; la discussion s'engage; Augustin rappelle l'argument contre la coéternité des deux principes par où s'était terminée la première conférence. Félix soutient avec Manichée, son maître, l'existence éternelle de deux natures, celle du bien et celle du mal; il cite le Christ, qui parle du bon arbre produisant toujours un bon fruit, et du mauvais arbre produisant toujours un mauvais fruit, et qui a dit encore : « N'avez-vous « pas semé dans le champ une bonne semence? D'où est « donc venue l'ivraie? C'est l'ennemi qui a fait cela. » L'Évangile annonce la séparation des brebis et des boucs, qui doit s'accomplir dans les derniers temps; pour les uns, le royaume de Dieu s'ouvrira; pour les autres, l'abîme du feu éternel, préparé par le démon et par ses anges. De plus, saint Paul a dit : « La prudence de la chair est en- « nemie de Dieu [1]; » et ailleurs [2] : « Le Dieu de ce siècle a « aveuglé les esprits des infidèles, pour qu'ils ne con- « templent point la clarté de l'Évangile du Christ, qui est

[1] Rom., VIII, 7.
[2] II Corinth., IV, 4.

« l'image de Dieu. » Cet ennemi dont parlent l'Évangile et l'Apôtre appartient-il à Dieu? Telles sont dans toute leur force les objections de Félix. La réponse d'Augustin sera complète.

Dans les citations de l'élu manichéen, il n'y a rien qui prouve que Dieu, voulant chasser de ses royaumes une nature ennemie, ait été obligé, afin d'avoir du repos, de se laisser souiller par le mélange du mauvais principe. C'est là toute la question. Félix est allé chercher les passages de l'Écriture relatifs aux pécheurs qui ne sont pas faits pour la vie bienheureuse, promise aux bons et aux fidèles. Toutes les choses visibles et invisibles sont l'ouvrage de Dieu; les créatures raisonnables, hommes ou anges, ont reçu le libre arbitre. Le bon ou le mauvais usage de la liberté naturelle constitue la vertu ou le vice. Augustin prouve la vérité du libre arbitre, reconnu d'ailleurs par Manichée lui-même, comme à son insu, dans un de ses écrits intitulé *le Trésor*. Il fait toucher du doigt l'existence d'une volonté humaine indépendante de toute contrainte absolue. Mais nous avons remué à fond ces questions dans des chapitres précédents.

« Si rien ne pouvait nuire à Dieu, dit Félix, pourquoi « a-t-il envoyé son Fils en ce monde? » Félix ne répondait jamais et interrogeait toujours. Augustin, répondant à la dernière question du manichéen, prononce cette belle parole : « Ce n'est pas du besoin, c'est de la miséricorde que « vient la passion du Christ [1]. » Jésus-Christ est venu délivrer des captifs; ces captifs étaient enchaînés dans le mal; ce mal avait été le produit d'une volonté libre. « Si « nous avons un libre arbitre, dit Félix, que nulle violence « ne soit faite à personne : je serai chrétien quand je le

[1] Non est ergo passio Christi ex indigentia, sed ex misericordia.

« voudrai. La volonté nous pousse à être chrétiens ou à ne « pas l'être. » L'évêque se hâte de lui répondre que personne ne le force, qu'il est arrivé là par sa propre volonté et qu'il dispute par sa volonté seule. Malheur à la volonté mauvaise! paix à la bonne volonté! A celle-ci la couronne, à celle-là la peine! Dieu est le juge des volontés, mais il est le créateur des natures. « Si donc, dit Augustin à Félix, si « donc vous vous croyez forcé de devenir chrétien, apprenez de nous le contraire. Repassez plutôt ce que vous « entendez, examinez, vous êtes dans votre volonté; voyez « si la vérité est venue appuyer nos paroles, si vous-même « n'avez pas défailli dans la défense de votre Manichée, et, « quand vous le voudrez, soyez ce que vous êtes. » Félix se montre tout disposé à recevoir la vérité de la bouche d'Augustin. Le grand docteur récapitule les principales erreurs auxquelles il faut renoncer. La corruptibilité de la nature et de la substance divine est anathématisée par Félix lui-même. La confusion de ce que Dieu engendre et de ce qu'il fait, du Verbe né de Dieu et de l'âme humaine produite par la volonté de Dieu, fournit des subtilités et des échappatoires au prêtre manichéen. Augustin lui dit: Anathématisez l'opinion de ceux qui croient qu'une portion de Dieu ait pu être souillée et liée par la race des ténèbres. — L'âme humaine, avec son libre arbitre, a pu se souiller; mais elle ne fait pas partie de la nature divine. L'erreur de Manichée, c'était d'imaginer qu'une autre puissance pût porter atteinte à l'essence divine. Félix insiste pour soutenir que les œuvres de Dieu sont égales à Dieu lui-même, immuables comme lui, et que l'âme humaine est une portion de Dieu.

Vaincu par l'argumentation lumineuse et irrésistible du grand évêque, Félix s'écrie enfin : « Dites-moi ce que vous voulez que je fasse. — Je veux, lui répond Augustin, que

vous anathématisiez Manichée, dont les blasphèmes sont si grands. Si vous le faites d'esprit, faites-le, car personne ne vous y oblige. — Dieu voit, reprend Félix, si je le fais d'esprit; l'homme ne saurait le voir : mais je vous demande de m'aider. — En quoi voulez-vous que je vous aide? — Anathématisez le premier, et puis j'anathématiserai après. — Voilà ce que j'écris de ma main, replique Augustin, écrivez de votre côté. — Anathématisez de telle sorte, ajoute Félix, que l'esprit qui fut dans Manichée et parla par son organe soit anathématisé. »

Augustin, prenant alors du papier, écrivit ces paroles : « Augustin, évêque de l'Église catholique, j'ai déjà ana- « thématisé Manichée et sa doctrine, et l'esprit qui, par « son organe, proféra d'exécrables blasphèmes, parce que « c'était un esprit séducteur, non de vérité, mais d'erreur « détestable; et maintenant j'anathématise le susdit Mani- « chée et l'esprit de son erreur. » Et Augustin ayant remis le papier à Félix, celui-ci ajouta de sa main ces paroles : « Moi, Félix, qui avais donné ma foi à Manichée, mainte- « nant je l'anathématise, lui et sa doctrine, et l'esprit sé- « ducteur qui fut en lui, qui a dit que Dieu avait mêlé une « portion de lui-même à la nation de ténèbres et qu'il la « délivrait honteusement en transformant ses vertus en « femmes contre les hommes, ensuite en hommes contre « les démons féminins [1], de manière qu'après cela il clouait « à jamais les restes de sa portion divine au fond du globe « de ténèbres. J'anathématise toutes ces choses et les autres « blasphèmes de Manichée. »

Puis viennent les deux signatures d'Augustin et de Félix.

[1] Ces hymens monstrueux sont décrits avec détails dans l'écrit de Manichée intitulé *le Trésor*, au VII[e] livre.

Telles furent les deux conférences qui avaient réuni une multitude nombreuse dans la basilique d'Hippone. Les assistants suivaient ces débats avec une attention profonde et un très-vif intérêt; il s'agissait de s'instruire, d'avoir raison de sa foi et de marcher tête levée au milieu des ennemis de la religion catholique. Les matières de la philosophie religieuse étaient aussi familières aux chrétiens de cette époque que le sont à nos contemporains les matières politiques; les discussions sérieuses sur le manichéisme et le donatisme attachaient les fidèles Africains aussi fortement que nous attachent aujourd'hui les débats d'où dépendent la paix ou la guerre, la gloire ou l'humiliation des empires, la prospérité ou la ruine des nations.

CHAPITRE XX

Le livre de la Nature du bien, contre les manichéens. — Le livre contre Secondinus.

405

Il y aurait un ouvrage à faire sur les perpétuels obstacles que la vérité rencontre sur sa route: cet ouvrage serait la meilleure histoire de l'esprit humain. L'ignorance, la mauvaise foi, l'habitude, l'orgueil, se liguent entre eux pour empêcher la vérité de passer; les intérêts se mêlent au complot, et donnent mille prétextes à une résistance calculée. La marche du monde est une immense conjuration contre la vérité; aussi ses moindres progrès, ses moindres conquêtes coûtent d'inexprimables efforts; elle a besoin de recommencer des luttes pour chaque pas qu'elle fait, et c'est surtout de la vérité qu'on peut dire que son passage en ce monde est un combat continuel. Les hommes

dévoués à sa défense sont donc condamnés à des travaux qui n'ont pas de fin sur la terre ; il faut que leur voix crie sans cesse, et qu'on l'entende à chaque aurore et à chaque soir, comme le son des cloches de nos églises. Il faut qu'ils soient la tour de guerre avec ses créneaux toujours armés. Tel fut le grand Augustin d'Hippone ; ce qu'il avait prouvé vingt fois, il le prouvait encore : après avoir abattu, il frappait encore les ruines, car l'erreur renversée est semblable au serpent coupé en morceaux, qui s'épuise en efforts pour réunir ses tronçons sanglants.

Plus d'une fois le docteur avait établi que Dieu est le souverain bien, la source de tous les biens visibles et invisible ; il avait établi ce qu'est le bien, ce qu'est le mal, ce qu'est le péché. Dans son livre *de la Nature du bien, contre les manichéens*[1], composé au commencement de l'année 405, il revint sur ces questions avec une remarquable netteté, et s'efforça de faire toucher la vérité à ses adversaires. Augustin leur répétait que Dieu est immuable, mais que la mutabilité est le partage de toutes les choses créées de rien ; que la puissance divine se déploie dans la création de tous les biens grands ou petits ; que tout ce qui existe est bon à divers degrés. Saint Paul avait dit : Toute créature de Dieu est bonne [2] : le mode, l'espèce, l'ordre, représentent la généralité des biens dans la création. Le mal n'a pas de nature propre ; ce n'est que la diminution ou le retranchement du bien. La matière primitive appelée Hyle [3], et dont les manichéens avaient fait une puissance créatrice, était

1 Fénelon, dans sa *Réfutation du système du P. Malebranche sur la Nature et la Grâce*, s'est appuyé de plusieurs passages de ce livre de saint Augustin pour prouver au célèbre oratorien que Dieu n'est pas obligé de donner à ses ouvrages la plus haute perfection possible, et qu'une créature, par cela seul qu'elle a reçu l'être, est bonne et digne de Dieu.

2 I Timoth., IV, 4.

3 Ὕλη.

elle-même un bien, car elle était susceptible de recevoir des formes, par conséquent susceptible de beauté. Quand notre Dieu a dit à son serviteur : « Je suis Celui qui suis, » il a donné une magnifique et complète définition de lui-même, il a révélé sa nature immuable. Ce caractère de la nature divine se retrouve en plusieurs passages de nos livres inspirés. « Vous changerez les cieux comme un man-« teau, et ils seront changés, dit le psalmiste[1] au Seigneur ; « mais vous, vous demeurez le même. » La Sagesse, dans le livre[2] qui porte son nom, a dit : « Demeurant en elle-« même, la Sagesse renouvelle toutes choses. » L'apôtre Paul parle de Dieu, *comme étant seul incorruptible*. L'apôtre Jacques[3] dit, en parlant du Père des lumières, qu'en lui *il n'y a pas de changement, ni un seul moment d'ombre.*

Après avoir mis à nu toutes les abominations qui étaient au fond des croyances des manichéens, et qui outrageaient la nature divine, Augustin nous apprend un fait curieux, c'est qu'il y avait dans les Gaules des sectateurs de cette doctrine ; l'évêque d'Hippone le tenait d'un chrétien catholique de Rome. Il cite la Paphlagonie, comme un des pays d'Asie particulièrement infectés de manichéisme. C'est là, en effet, que Manichée, poursuivi par la cour de Perse, avait subi son premier exil : le sectaire avait dû y laisser des traces. Augustin termine son livre *de la Nature du bien* par une prière où il demande instamment à Dieu de délivrer, au moyen de son ministère, ce qui reste de manichéens, comme il en a déjà délivré un grand nombre. « Telle est, dit-il, la grandeur de votre miséricorde et de « votre puissance, telle est la vérité de votre baptême, et « telle est la force des clefs du royaume des cieux dans

1 Ps. ci, 28.
2 vii, 27.
3 i, 17.

« votre sainte Église, qu'il ne faut pas désesperer d'eux,
« tant qu'ils sont sur la terre, par votre patience, etc. etc. »

La réponse à Secondinus suivit de près le livre *de la Nature du bien*. Secondinus était un auditeur manichéen; nous pensons qu'il n'habitait pas l'Afrique, mais l'Italie, d'après un passage de la réponse d'Augustin, où le grand docteur le renvoie à son ouvrage sur *le Libre Arbitre, qu'il pourra trouver*, lui dit-il, *à Nole en Campanie, auprès de Paulin, noble serviteur de Dieu*. Augustin ne le connaissait pas même de figure, ce qui n'empêcha pas l'auditeur de lui écrire, comme à un ami, pour le presser de mettre fin à ses luttes contre le manichéisme, et de revenir à la doctrine des deux principes. Cette lettre est fort curieuse; Secondinus considérait l'évêque d'Hippone comme une grande intelligence jetée dans une fausse voie. La main de la vérité avait placé une lampe dans le cœur d'Augustin, mais il ne fallait pas que les voleurs vinssent piller son trésor; c'était à l'amitié à ne pas permettre que cette maison bâtie sur la pierre de la science s'écroulât. En lisant les écrits d'Augustin, Secondinus y avait partout reconnu le *grand orateur* et *presque le dieu de l'éloquence*. « J'avoue, lui disait-
« il encore, que les marbres de la demeure d'Anicius bril-
« lent moins d'art et d'ordre que vos écrits ne brillent
« d'éloquence. Si vous aviez voulu la faire servir à la vé-
« rité, cette éloquence eût été pour nous une grande
« gloire. Je vous en prie, n'allez pas contre votre nature,
« ne soyez pas la lance de l'erreur, qui perça le côté du
« Sauveur... Qui vous defendra au tribunal du souverain
« Juge, lorsque, sur votre propre témoignage, vous serez
« convaincu de vos discours et de vos œuvres? Le Perse
« (Manichée) que vous avez accusé ne sera point présent.
« Excepté lui, qui vous consolera dans vos larmes? Qui
« sauvera le Punique?... Plût à Dieu qu'en quittant Ma-

« nichée vous fussiez allé à l'Académie, ou que vous eus-
« siez commenté les guerres des Romains, qui triomphè-
« rent de tout. Que de grandes et de belles choses vous y
« auriez trouvées! Et vous, qui aimez la chasteté et la
« pauvreté, vous ne seriez pas allé à cette nation juive
« aux mœurs barbares, etc. etc... »

Secondinus, dans sa pitié pour un grand génie égaré, ajoutait ces paroles, en s'adressant à Augustin : « Oh! je « vous en supplie, daignez m'accorder mon pardon, si « votre cœur d'or est fâché de ce discours; c'est un accès « de zèle qui me presse; je ne veux pas que vous soyez « séparé de notre troupeau, de ce troupeau dont j'étais « écarté, et loin duquel j'aurais péri si je n'avais, en toute « hâte, renoncé à une communion inique... Laissez là la « gloire des hommes, si vous voulez plaire au Christ. « Soyez, pour notre âge, un second Paul, qui, étant docteur « de la loi juive, obtint du Seigneur la grâce de l'aposto- « lat, et méprisa comme de la boue toutes les douceurs « pour gagner le Christ. Venez au secours de votre âme si « brillante; vous ne savez pas à quelle heure le voleur doit « venir. Cessez d'orner les morts, vous qui êtes l'ornement « des vivants. Ne marchez point dans la grande route qui « fait face au pays des Amorrhéens, mais hâtez vous d'en- « trer dans la voie étroite, pour gagner l'éternelle vie. « Cessez d'enfermer le Christ dans le sein d'une femme, « de peur que vous n'y soyez renfermé vous-même une « seconde fois. Cessez de faire de deux natures une seule « nature, parce que le jugement du Seigneur approche. « Malheur à ceux qui changent en amertume ce qui est « doux! » Si Augustin nourrissait quelques doutes, Secondinus était tout prêt à lui rendre raison dans un paisible entretien. Toutefois on ne doit pas s'attendre à tout expliquer : la raison divine surpasse les cœurs des mor-

tels. Après avoir essayé de montrer ce qu'il entend par la vraie doctrine, Secondinus termine ainsi sa lettre :

« Lorsque j'expose de telles choses à votre admirable et « sublime prudence, c'est comme si le Jourdain prêtait « son eau à l'Océan, une lampe sa lumière au soleil, et le « peuple sa sainteté à l'évêque. C'est pourquoi il faut « supporter tout ce que renferme cette lettre. Si je n'avais « connu votre divine patience, qui pardonne facilement à « chacun, jamais je n'aurais écrit de la sorte, quoique vous « puissiez voir que j'ai rapidement touché aux opinions les « meilleures, et que j'ai pris garde de n'être pas long. Que « ces choses trouvent donc créance auprès de votre sain- « teté, pour que nous soyons sauvés ensemble ; sinon vous « pourriez tirer de là des milliers de volumes, ô maître « bien digne d'être loué et honoré ! »

Telle est cette étonnante lettre, que nous devons croire l'expression d'un sentiment vrai, et qui annonce la considération, l'admiration profonde dont jouissait Augustin dans les rangs mêmes de ses adversaires. Secondinus, tranquille dans son erreur, éprouva pour l'évêque d'Hippone cet intérêt vif et tendre que la vérité a fait éprouver plus d'une fois à l'égard des génies entraînés sur les routes du mal. Deux mots de cette lettre auraient été pourtant de nature à blesser le cœur d'Augustin ; c'était l'insinuation d'avoir quitté le manichéisme par *crainte* [1], et dans l'espérance d'avoir part à la gloire des hommes. Secondinus avait pu lire les *Confessions* et reconnaître quelle voie avait conduit Augustin au baptême catholique.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette pièce, c'est le reproche adressé au saint docteur de n'être pas *chrétien* et de

[1] Recessionem tuam ad veritatem, quæ per timorem facta est, converte. Dans la même phrase, Secondinus dit à Augustin : « Laisse la perfidie de la « nation punique. »

ne rien faire pour plaire au Christ : la pleine adoption des doctrines manichéennes était donc la seule manière de se conformer exactement à la foi évangélique !

Il est intéressant de voir comment l'évêque d'Hippone répondit aux avances affectueuses et à la singulière invitation de l'auditeur manichéen. Cette réponse forme un livre que saint Augustin, dans sa *Revue* [1], préfère à tout ce qu'il a écrit contre le manichéisme.

« La bienveillance pour moi qui se montre dans votre « lettre m'est douce, dit Augustin à Secondinus en commençant ; mais, plus il me faut vous rendre amour pour « amour, plus je suis triste de votre ténacité dans de faux « soupçons, les uns contre moi, les autres contre la vérité, « qui ne peut changer. Je dédaigne facilement ce qui n'est « pas vrai dans vos jugements sur mon caractère : quoi« qu'ils ne soient pas exacts pour moi, ils peuvent l'être « cependant pour l'homme. Vos erreurs sur mon compte « ne sont donc pas de nature à me retrancher du nombre « des humains ; ce que vous supposez à tort en moi peut se « rencontrer dans un caractère d'homme. Ainsi, il n'est « pas nécessaire que je m'efforce d'enlever ce soupçon de « votre esprit. Ce n'est pas de moi que dépend votre « espérance, et vous n'avez pas besoin que je sois bon « pour le devenir vous-même. Pensez sur Augustin tout ce « qui vous plaira, pourvu que ma conscience ne m'accuse « point devant Dieu. » Passant ensuite au soupçon d'avoir abandonné le manichéisme par crainte et par désir de la gloire, Augustin l'accepte pieusement comme une utile correction.

Il dit ensuite que la crainte lui a fait quitter le manichéisme, mais que c'est la crainte de ces paroles de saint

[2] Liv. II, chap. x.

Paul, qui atteignent le manichéisme avec tant de force : « Or, l'Esprit dit expressément que, dans les temps à « venir, quelques-uns abandonneront la foi, en suivant « des esprits d'erreur, des doctrines diaboliques ensei- « gnées par des imposteurs pleins d'hypocrisie, dont la « conscience est noircie de crimes; ces imposteurs inter- « diront le mariage et l'usage des viandes que Dieu a « créées pour être reçues avec action de grâce par les « fidèles et par ceux qui ont reçu la connaissance de la « vérité. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et on ne « doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de « grâces, parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu « et par la prière [1]. » Quant à l'amour de l'honneur, oui, Augustin a brûlé de cet amour en se séparant de la société des manichéens; mais l'honneur qui le pressait, c'est celui dont parle l'Apôtre : « L'honneur, la gloire, la paix sont « pour tout homme qui fait le bien [2]. »

L'évêque d'Hippone combat Secondinus avec sa propre lettre, et, prenant la fleur des idées et des preuves éparses dans ses nombreux travaux contre les manichéens [3], il établit ce qu'il faut penser de Dieu, du Christ et de l'âme; il caractérise le péché, et reprend sa profonde et belle manière d'entendre le mal, qui n'est pas une substance, mais la diminution ou la défaillance du bien. Si de tous les ouvrages par lesquels le grand docteur a sapé le manichéisme, il n'était resté à la postérité que la réponse à Secondinus, cette réponse suffirait pour nous mettre en possession des arguments invincibles qui ruinent la doctrine des deux principes. Nous ajouterons que l'expression en

[1] Timoth., IV.

[2] Rom., II, 10.

[3] Les ouvrages contre les manichéens sont contenus dans le huitième volume des *Œuvres de saint Augustin*, édit. des Bénédictins.

est limpide, vive et forte. Dans les dernières pages de sa réponse, Augustin exhorte l'auditeur manichéen à ne pas repousser ses avis, à revenir à ce Dieu qui ne change pas, afin qu'on puisse lui appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lu-« mière en Notre-Seigneur[1]. »

CHAPITRE XXI

Dispute de saint Augustin avec saint Jérôme.

Nous n'avons rien voulu dire encore de la dispute d'Augustin avec Jérôme; nous aurions été obligé de devancer les dates de notre récit pour étudier et suivre les développements et la conclusion de cette dispute mémorable. Elle se termine en 405; c'est la date à laquelle nous sommes parvenus, et, jetant maintenant nos regards en arrière, nous pourrons tout saisir sans interruption et sans désordre.

Citons d'abord le passage de l'Épître de saint Paul aux Galates qui donna lieu à cette vive correspondance entre deux grands hommes, deux grands saints : « Or, Céphas « (Pierre) étant venu à Antioche, je lui résistai en face « parce qu'il était répréhensible. Car avant que quelques-« uns fussent venus d'auprès de Jacques, il mangeait avec « les Gentils; mais après leur arrivée, il se retirait et se « séparait des Gentils, ayant peur de blesser les circon-« cis. Les autres Juifs usèrent aussi de cette dissimulation; « et Barnabé même s'y laissa aussi entraîner. Mais quand « je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de

[1] Eph., v, 8.

« l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : Si vous « qui êtes Juif, vous vivez comme les Gentils et non pas « comme les Juifs, pourquoi contraignez-vous les Gentils à « judaïser[1] ? »

Dans son commentaire des Épîtres de saint Paul, Jérôme, arrivant au passage que nous venons de transcrire, avait pensé que le blâme infligé à saint Pierre fut une sorte de mensonge officieux. La piété d'Augustin repoussait cette interprétation. Au commencement de l'année 395, Augustin, encore simple prêtre de l'Église d'Hippone, âgé de quarante et un ans, écrivit[1], pour la première fois, à l'illustre solitaire de Bethléhem, âgé alors de soixante-quatre ans ; il avait eu de ses nouvelles par son cher Alype, qui, en 393, s'était rendu en Palestine. Dans cette lettre, Augustin commençait par dire à Jérôme qu'il connaissait les paisibles joies de ses études dans le Seigneur aussi bien qu'on peut connaître quelqu'un en ce monde. Ce qu'il ignore de Jérôme, c'est la moindre partie de lui-même : sa personne. Encore peut-il dire que la peinture faite par Alype, cette moitié d'Augustin, lui a mis Jérôme tout vivant devant les yeux. Le prêtre d'Hippone, au nom de tous les chrétiens studieux d'Afrique, demandait à Jérôme qu'il voulût bien traduire en latin les interprètes grecs des Livres saints. Il aurait voulu le détourner d'une traduction nouvelle des Livres sacrés sur l'hébreu, pensant que rien d'important n'avait pu échapper aux Septante. Augustin arrivait ensuite au passage de l'Épître aux Galates. Il lui paraissait pernicieux de pouvoir admettre que les auteurs inspirés eussent usé de mensonge sur un point. Ce serait une porte ouverte aux plus désastreuses tentatives contre la foi. Les

[1] Gall., II, 11, 12, 13, 14.

[2] Lettre XXVIII.

endroits de l'Écriture dont on s'est servi pour prouver qu'il est bon ou permis de mentir, ont souffert une interprétation violente. Augustin appelle sur cette question l'attention sérieuse du grand commentateur de Bethléhem. Cette lettre devait être confiée à Profuturus, qui se préparait à partir pour la Palestine ; il s'était chargé de porter à Jérôme quelques ouvrages d'Augustin, dont celui-ci demandait un examen sévère. Augustin lui rappelait ces paroles de David : « Le juste me reprendra et me corrigera avec miséricorde ; mais l'huile du pécheur ne touchera point ma tête. » Il avoue à Jérôme qu'il est presque toujours mauvais juge de ses propres ouvrages, tantôt par trop de défiance, tantôt par contentement de lui-même ; il voit quelquefois ses fautes, mais il préfère que des hommes plus habiles les lui signalent. Au moment où Profuturus se préparait à se mettre en route, il fut forcé d'accepter le gouvernement épiscopal de l'Église de Constantine, et la lettre d'Augustin demeura bien longtemps sans prendre le chemin de Bethléhem.

Deux ans plus tard (397), Augustin, successeur de Valère, s'adressait encore à Jérôme[1]. Il se félicitait d'avoir reçu du célèbre docteur une petite lettre en échange d'une simple salutation ; Augustin offre à Jérôme un commerce de lettres en des termes pleins de respect et d'affection ; si ce n'était pas le connaître que de ne pas voir son visage, Jérôme ne se connaîtrait pas lui-même, car il ne se voit pas. C'est par l'esprit que Jérôme se connaît, et c'est aussi par là qu'Augustin le voit ; il bénit Dieu d'avoir fait Jérôme tel qu'il est. On avait dit à Augustin que le livre *des Écrivains ecclésiastiques* portait le titre *d'Épitaphe :* il est surpris d'un pareil titre, puisqu'il s'ap-

[1] Lettre XI.

plique à un ouvrage qui parle des vivants comme des morts. Puis revient la grande question de l'Épître aux Galates.

L'évêque d'Hippone rappelle les inconvénients graves d'une supposition qui fait entrer le mensonge, ne fût-ce que pour une fois, dans les Livres divins. Il croit inutile de s'étendre là-dessus avec un homme qui a besoin d'un seul mot pour découvrir toute la portée des choses. Il n'a pas l'ambition d'enrichir de son humble obole le brillant génie que Jérôme a reçu par un présent divin : nul n'est plus propre que lui, Jérôme, à corriger ce qui a pu lui échapper en cet endroit de ses commentaires. L'Apôtre a dit qu'il s'est fait Juif avec les Juifs pour les gagner ; mais ceci n'indique qu'une charité compatissante au lieu d'une dissimulation : c'est ainsi qu'en servant un malade on se fait en quelque sorte malade avec lui pour mieux comprendre ses besoins. Paul avait gardé quelques cérémonies de la loi juive et les autorisait, mais il avertissait qu'il ne fallait pas y mettre son espérance ; ces cérémonies n'étaient que des figures de l'avénement du Seigneur Jésus. Voilà aussi pourquoi le grand Apôtre ne voulait pas charger les Gentils du pesant et inutile fardeau des observances légales, auxquelles ils n'étaient pas accoutumés. Saint Paul ne reprit donc point saint Pierre pour avoir suivi les traditions de ses pères, mais pour avoir *obligé les Gentils à Judaïser*. Cette obligation marquait fort à tort la nécessité des cérémonies juives après la venue de Jésus-Christ. Saint Pierre savait ce que Paul lui dit alors : sa condescendance pour les habitudes juives lui fit commettre cette faute. La correction que reçut Pierre fut réelle. Ce que Paul avait rejeté chez les Juifs, c'était leur ignorance de la véritable justice de Dieu, c'était une prétendue nécessité des sacrements de l'ancienne loi après la passion et la résurrection

du Sauveur ; Paul condamnait chez les Juifs la haine pour les prédicateurs de la grâce de Jésus-Christ. Voilà ce que Paul réprouvait.

Augustin veut donc que Jérôme s'arme d'une sainte sévérité contre lui-même, qu'il corrige son propre ouvrage, qu'*il chante la palinodie,* puisque la vérité des chrétiens est plus belle que l'Hélène des Grecs. Les martyrs ont combattu plus courageusement pour la vérité chrétienne contre la Sodome du siècle, que les héros de la Grèce ne combattirent pour Hélène contre la ville de Troie. Quand même Jérôme aurait raison, il devrait pardonner à Augustin ses craintes ; si un autre peut faire servir la vérité à favoriser le mensonge, ce serait de la part de l'évêque d'Hippone une bien légère faute de s'être laissé prévenir d'une erreur qui favoriserait la vérité. A la fin de sa lettre, Augustin demande à Jérôme de lui marquer les diverses aberrations d'Origène, et regrette que, dans le livre *des Écrivains ecclésiastiques,* il n'ait pas indiqué les erreurs des auteurs hérétiques.

Le porteur de cette lettre était un prêtre d'Afrique appelé Paul. Malheureusement des copies de la lettre, contre l'intention d'Augustin, circulèrent en Italie avant même qu'elle arrivât en Palestine. Le bruit de l'épître d'Augustin et une copie même de cette épître étaient parvenus à Jérôme avant le message à son adresse. On lui avait parlé d'un livre fait contre lui par l'évêque d'Hippone et envoyé à Rome. Augustin eut vent de toutes ces méprises, et connut les fâcheux retards des deux messages. Il se hâta d'écrire à Jérôme[1] ; c'était dans les premiers mois de 402. Il prit Dieu à témoin qu'il pouvait se rencontrer dans ses ouvrages quelques opinions contraires à celles de Jérôme,

[1] Lettre LXVII.

mais qu'il ne l'avait jamais attaqué; il gémissait qu'une si longue distance le séparât de ce grand homme et le privât du bonheur de ses entretiens.

Il y avait sept ans qu'Augustin avait entamé la question de l'Épître aux Galates, et Jérôme n'avait encore rien répondu. Enfin, cette même année (402), une lettre[1] arriva de Bethléhem : c'était une réponse à la précédente. Jérôme avait appris d'Augustin qu'il n'était l'auteur d'aucun ouvrage contre lui ; quant à la lettre de 397, Jérôme croyait y reconnaitre le style de l'évêque d'Hippone; dans le doute, cependant, il s'abstenait d'y répondre. La longue maladie de la vénérable Paula ne lui aurait pas permis d'ailleurs de traiter ces questions. « Un discours importun, dit l'Ec- « clésiastique, c'est de la musique en des jours de deuil[2]. » Jérôme demande qu'Augustin l'éclaire sur l'origine de cette lettre, afin qu'il puisse y répondre. A Dieu ne plaise qu'il ose censurer quelque chose dans les ouvrages de l'évêque d'Hippone! il se contente de critiquer les siens sans toucher à ceux d'autrui. Le solitaire parle de la vanité puérile qui pousse à attaquer les renommées. Des avis contraires aux siens ne le blessent pas; mais il veut qu'on regarde les deux besaces de Perse, afin que la contemplation des défauts des autres ne nous fasse pas oublier les nôtres. « Aimez-moi donc comme je vous aime, » poursuit Jérôme; « et, jeune, ne provoquez pas un vieillard dans « le champ des Écritures. J'ai eu mon temps et j'ai couru « autant que j'ai pu. Aujourd'hui, pendant que vous cou- « rez et que vous franchissez les longs espaces, le repos « m'est dû. Mais, pour que vous ne soyez pas seul à me « parler des poëtes, permettez-moi de vous faire souvenir

1 Lettre LXVIII.
2 XXII, 6.

« de Darès et d'Entelle, et de ce proverbe vulgaire : Le « bœuf las pose un pied plus ferme. Je vous écris ceci « dans une tristesse profonde ; plût à Dieu que je méritasse « vos embrassements, et que nous pussions, en de mu- « tuels entretiens, apprendre quelque chose l'un de l'au- « tre ! » Jérôme envoie à Augustin sa réponse à une partie d'une attaque de Rufin, qui avait passé par l'Afrique. Il termine en lui demandant de ne pas l'oublier, et lui fait remarquer combien il l'aime, puisqu'il refuse de relever sa provocation jusqu'à plus ample explication de la part d'Augustin.

On a pu reconnaître dans cette lettre une certaine aigreur mêlée à une tendre bienveillance ; l'impétueux Jérôme a fait effort pour ne pas éclater, et, sous des formes dont la douceur n'est que légèrement altérée, on sent bouillonner le sang du vieux Dalmate. On voit s'ouvrir une lutte entre le cœur de Jérôme, sincèrement attaché à Augustin, et l'âpreté de son naturel.

La correspondance entre l'Afrique et la Palestine n'était pas facile ; il fallait attendre des occasions toujours rares, et, parmi ces rares occasions, choisir les plus sûres. On confiait les lettres à des prêtres ou à des diacres qui s'en allaient visiter les contrées où s'était accomplie la mystérieuse rédemption du genre humain.

Le départ d'un diacre d'Afrique, appelé Cyprien, détermina Augustin, en 403, à expédier à Jérôme une nouvelle copie des deux lettres de 395 et de 397 ; l'évêque d'Hippone priait Dieu[1] de tourner le cœur du solitaire en sa faveur, afin que celui-ci ne le jugeât pas indigne d'une réponse. Il parlait à Jérôme de sa traduction de Job sur l'hébreu, et de nouveau exprimait le désir que l'illustre

[1] Lettre LXXI.

vieillard s'occupât d'une version de l'Ancien Testament, sur les Septante plutôt que sur l'hébreu. Le motif de ce désir était une pensée de paix et d'unité pour les catholiques; l'admission dans plusieurs Églises d'une traduction nouvelle sur l'hébreu introduirait deux textes différents parmi les mêmes fidèles; les Églises latines auraient un texte qui ne s'accorderait pas quelquefois avec celui des Églises grecques. De plus, dans la controverse, il était plus aisé de produire le texte de l'Écriture dans une langue connue comme le grec, que de le produire dans l'hébreu. Et les Juifs, à quelles chicanes n'auraient-ils pas recours pour contredire la version de Jérôme sur les points qui ne leur conviendraient pas! Augustin racontait à ce sujet un trait qui montre toute la pieuse susceptibilité des chrétiens de cette époque pour le texte des Livres saints. Un évêque d'Afrique faisait lire dans son église la version du livre de Jonas, faite par Jérôme sur l'hébreu; or il se rencontra un passage où Jérôme avait traduit autrement qu'on ne se souvenait d'avoir vu et d'avoir entendu lire de tout temps. On soupçonna une falsification, les Grecs surtout se plaignaient. Cela fit un si grand bruit parmi le peuple, que l'évêque fut contraint de consulter les Juifs de la ville. Ceux-ci, par malice ou par ignorance, répondirent que les textes hébreux étaient parfaitement conformes aux textes grecs et latins. L'évêque, menacé de se voir abandonné de tout son peuple, fut obligé de rayer et de corriger comme une faute de copiste le mot qui avait soulevé cette tempête.

Jérôme, dans sa piété profonde et son amour pour Augustin, aurait trouvé la force de réprimer les mouvements de son âme offensée; mais il y avait à Jérusalem et en Judée des amis que Jérôme appelle avec bienveillance de *grands serviteurs de Jésus-Christ*, et dont les sentiments et

les avis ne furent point alors inspirés par la charité. Ils disaient que ce n'était pas sans dessein qu'Augustin avait laissé courir en Italie la lettre de 397, et qu'il espérait réduire le vieillard de Bethléhem à l'humiliation du silence. Il est probable que les ennemis de Jérôme avaient semé ces bruits menteurs : la Judée chrétienne n'aurait pas dû les accueillir. Jérôme écrivant à Augustin en 404, lui expose ces rumeurs étranges, et lui avoue que s'il ne lui a point répondu, c'est qu'il ne voyait pas clairement que la lettre vînt de lui ; il ne se croyait pas, d'ailleurs, capable de l'attaquer, comme on dit, avec une épée trempée dans le miel. La lettre de 397 lui paraissait renfermer des choses hérétiques ; il aurait craint qu'on ne le trouvât trop dur à l'égard d'un évêque de sa communion. Jérôme attendait une copie de cette lettre, signée de la main d'Augustin ; sinon il demande qu'on respecte le repos d'un vieillard, dont toute l'ambition est de demeurer caché au fond de sa cellule. Si l'évêque d'Hippone veut faire éclater son savoir, qu'il cherche des jeunes gens nobles et diserts, fort nombreux à Rome, et qui pourront et oseront disputer avec un évêque sur les saintes Écritures. Quant à lui, Jérôme, soldat jadis, il est aujourd'hui vétéran ; il ne peut plus combattre avec son corps cassé, et n'est propre qu'à chanter les victoires d'Augustin et celles des autres. Trop d'instances pour obtenir une réponse pourraient bien le faire songer à Q. Maximus, qui brisa par sa patience le jeune orgueil d'Annibal.

Le vieillard de Bethléhem rappelle les vers de la neuvième églogue de Virgile, où un autre vieillard se plaint de l'âge qui affaiblit tout, jusqu'à l'esprit. Autrefois, quand il était jeune, il passait souvent des journées entières à chanter ; maintenant il a oublié ses chants : Méris a presque entièrement perdu la voix. Après s'être rappelé

le vieux Méris, Jérôme se rappelle le vieux Berzellaï de Galaad, qui ne voulut rien accepter de David, à cause de son grand âge.

Jérôme demande à Augustin comment il peut lui dire qu'il n'a rien écrit contre lui, puisqu'une censure de ses ouvrages qui lui est attribuée, circule d'Orient en Occident, puisque lui-même sollicite une réponse et l'invite à chanter la palinodie ! Il faut s'expliquer avec netteté et ne pas avoir l'air de combattre comme deux enfants. Jérôme ne veut rien garder dans le cœur qui puisse démentir ses paroles. Après avoir passé sa jeunesse avec les saints, dans les austérités du cloître, lui conviendrait-il d'écrire quelque chose contre un évêque de sa communion, contre un évêque qu'il a commencé à aimer avant de le connaître, qui le premier lui a demandé son amitié, et qu'il s'est réjoui de voir s'élever après lui dans la science des Écritures divines? La lettre de 397 doit donc être désavouée ou signée franchement. Jérôme ne connaît d'Augustin que les *Soliloques* et quelques commentaires des Psaumes; il ne peut donc pas entreprendre de censurer les ouvrages de l'évêque d'Hippone. Dans le peu qu'il connaît, il trouverait des interprétations qui ne s'accordent pas avec les anciens commentateurs grecs. Jérôme termine par ce trait : « Ayez soin, je vous prie, toutes les fois que vous « m'écrirez, de faire en sorte que je reçoive vos lettres le « premier. »

Comme on voit, la correspondance de Jérôme devient vive et blessante ; des amitiés mal inspirées ont irrité sa plaie ; l'ironie et quelque chose d'amer accompagnent son langage ; les expressions affectueuses adressées à Augustin semblent n'arriver que pour faire passer des dérisions. Une certaine contradiction se montre dans la lettre de Jérôme : d'un côté, il ne veut pas répondre, parce qu'il ne pense

pas que l'écrit dont il se plaint soit de l'évêque d'Hippone ; de l'autre, il se fâche contre lui, comme s'il le croyait coupable.

Le caractère d'Augustin est mis à une solennelle épreuve; l'évêque est offensé, il ne peut se méprendre sur le langage de Jérôme ; que fera-t-il? Il sera humble et doux. Augustin ne peut pas imaginer que Jérôme l'ait maltraité sans motif ; il reconnaît sa faute, il confesse qu'il a offensé Jérôme le premier, en écrivant une lettre qu'il ne saurait nier. Augustin le conjure, par la mansuétude du Christ, de lui pardonner s'il l'a offensé, et de ne pas lui rendre le mal pour le mal en l'offensant à son tour. C'est ce que nous trouvons dans les premières pages de sa lettre [1] au solitaire de Bethléhem, écrite en 404. Ce grand homme, qui fauchait l'erreur avec tant de puissance, sollicite une réprimande bienveillante, et déclare qu'il ne manquera ni de gratitude envers son censeur, ni de docilité pour se corriger. Les paroles de Jérôme, dures peut-être, Augustin ne les redoutera point comme les cestes d'Entelle ; celui-ci meurtrissait son rival, mais ne le guérissait pas; les coups de Jérôme profiteront à Augustin : le vieillard de Judée s'est comparé au bœuf dont le pied ne devient que plus fort avec l'âge ; voici Augustin : s'il a dit quelque chose de mal, que le bœuf pose fortement son pied sur lui ! Augustin ne se plaindra pas du poids de l'âge de Jérôme, pourvu que ce poids brise la paille de sa faute. Tel est le vœu de l'évêque africain ; et voilà pourquoi il ne peut lire ni se rappeler sans soupirs les derniers mots où Jérôme souhaite de l'embrasser. Il n'ose pas prétendre à tant de bonheur; mais il voudrait que Dieu lui fît la grâce d'être assez près de Jérôme pour échanger de fréquentes lettres. Des années

1 Lettre LXXIII.

se sont écoulées depuis qu'Augustin écrivit à Jérôme sur les paroles de l'Apôtre aux Galates, et aucune réponse n'est venue de Bethléhem! Le porteur de la lettre ne l'a ni remise ni rapportée. L'évêque a trouvé tant de choses dans les épîtres de Jérôme tombées entre ses mains, que, pour l'avancement de ses études, il souhaiterait d'être attaché à ses côtés. Aussi a-t-il le projet d'envoyer à Jérôme et de mettre sous sa discipline un de ses enfants dans le Seigneur. « Il n'y a pas, lui dit-il, et il ne pourra jamais y « avoir en moi autant de science des divines Écritures « que j'en reconnais en vous. Le peu que j'ai acquis dans « cette science, je le dispense au peuple de Dieu; les occu« pations ecclésiastiques m'empêchent de me livrer à ces « études au delà des besoins des peuples que je dois in« struire. »

Augustin parle ensuite de l'attaque de Rufin et de la réponse de Jérôme dont il loue la modération. Mais ce cœur si tendre, fait pour l'amitié, ne peut se défendre d'une impression pénible en voyant un tel orage éclater entre deux anciens amis. « Quelles âmes, s'écrie-t-il, pourront « désormais s'épancher l'une dans l'autre en sûreté? Qui « pourra-t-on aimer en toute confiance? Quel ami ne « craindra-t-on pas comme un ennemi futur, si une que« relle qui fait notre douleur a pu s'élever entre Jérôme et « Rufin? O condition misérable et digne de pitié! Oh qu'il « y a peu de fondement à faire sur ce que l'on voit au « cœur de ses amis, puisqu'on ne sait rien de ce qui arri« vera dans la suite! Mais pourquoi gémir sur la fragilité « d'une réciprocité affectueuse, lorsque l'homme ne se con« naît pas lui-même pour l'avenir? Peut-être sait-il un peu « ce qu'il est à présent; mais ce qu'il sera plus tard, il « l'ignore. »

L'évêque revient au désir de se voir et de s'embrasser.

et puis l'exemple de Rufin passe devant lui comme un noir nuage. L'union des deux amis s'est brisée au milieu d'une vie dégagée des affaires du siècle, sur ce sol même que le Christ a foulé de ses pieds humains et où il a dit : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.* Augustin voudrait rencontrer quelque part Jérôme et Rufin ; dans son émotion et sa douleur, il se jetterait à leurs pieds, pleurerait autant qu'il pourrait, prierait autant qu'il aimerait. Il supplierait chacun d'eux pour soi-même, il supplierait l'un pour l'autre, il les supplierait pour les faibles, au nom du Christ mort pour eux, et leur demanderait de ne plus répandre l'un contre l'autre des écrits qu'on ne pourra plus détruire quand on voudra faire la paix. Augustin dit à la fin que s'il lui est arrivé d'offenser Jérôme, c'est qu'il n'était pas avec lui comme avec un ami à qui on peut se livrer. Avec un ami, Augustin se donne tout entier ; il se repose dans son sein sans aucune inquiétude, parce qu'il sent que Dieu y est, que c'est vers Dieu qu'il se jette, que c'est en Dieu qu'il trouve son repos. Dans cette heureuse tranquillité, il ne redoute point l'incertitude du lendemain sur laquelle il gémissait tout à l'heure. Lorsqu'un homme embrasé de la charité chrétienne est devenu pour lui un fidèle ami, Augustin ne voit plus un homme dans ce confident intime de ses desseins et de ses pensées, mais il ne voit que Dieu en qui il demeure et qui l'a fait ce qu'il est ; *car Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.* La rupture de Jérôme et de Rufin occupe Augustin dans les dernières lignes de sa lettre : « C'est un grand et triste miracle, dit-il, que « de descendre d'une telle amitié à une inimitié pareille ; « mais c'en serait un bien consolant et bien plus grand « encore, de revenir d'une telle inimitié à l'union pre- « mière. »

Cette lettre est un monument de la douceur d'Augustin. Comme il s'humilie aux pieds de l'illustre vieillard! Comme il cherche à l'apaiser! Il est touchant dans ses pieux remords, dans ses tendres inquiétudes, et sa pensée s'élève lorsqu'il nous montre l'amitié chrétienne prenant les proportions de l'infini.

CHAPITRE XXII

Continuation du même sujet.

404

Voici enfin Jérôme qui répond. Il n'a pu recevoir encore (et c'est regrettable) la précédente lettre, si pleine d'humilité et d'amour, mais il a reçu les trois lettres que le diacre Cyprien avait été chargé de lui remettre. L'hôte des saints déserts va passer en revue les diverses questions posées par l'évêque d'Hippone; le porteur ne lui a demandé ses lettres que trois jours avant son départ; Jérôme s'est donc vu forcé de répondre, non pas avec la maturité de quelqu'un qui écrit, mais avec la rapidité hardie de quelqu'un qui dicte. Cette excuse de Jérôme n'en est pas une pour lui; le trait saillant de son génie, c'est une ardente verve qui produit vite. On va voir que sa défense ne souffrira point de la nécessité d'une dictée rapide.

Les armes de Jérôme, ces armes qu'il n'a que le temps de saisir, c'est le Christ, c'est l'enseignement de l'apôtre Paul, qui dit aux Éphésiens: *Que la vérité soit la ceinture de vos reins; la justice, votre cuirasse; que vos pieds soient chaussés pour vous préparer à l'Évangile de paix. Prenez le bouclier de la foi..., le casque du salut, le glaive spirituel,*

qui est la parole de Dieu. De quels traits s'arma le jeune David? il choisit dans le torrent cinq pierres polies, pour montrer qu'il ne s'était pas souillé au milieu des flots orageux du siècle; il but en chemin de l'eau du torrent, et voilà pourquoi il éleva la tête et frappa au front son superbe ennemi. Jérôme demande à Dieu de remplir son cœur de sa parole; il ne doute pas qu'Augustin ne demande aussi à Dieu de faire triompher la vérité dans cette dispute, car il cherche non pas sa gloire, mais celle du Christ. Si Augustin est victorieux, Jérôme le sera aussi, pourvu qu'il comprenne son erreur. Si Jérôme triomphe, Augustin triomphera également : « Ce ne sont pas, dit l'Apôtre[1], les en« fants qui thésaurisent pour leurs pères, mais les pères « qui thésaurisent pour leurs enfants. »

Jérôme arrive d'abord à ce titre d'*Épitaphe* qu'on avait inscrit à tort en tête de son livre *des Hommes illustres;* le mot d'*Épitaphe* ne pouvait pas convenir à un tel ouvrage; le livre de Jérôme est intitulé *des Hommes illustres,* ou proprement *des Écrivains ecclésiastiques.*

Il aborde ensuite la principale question sur l'Épître aux Galates. Augustin lui demande pourquoi il a dit que Paul n'avait pu condamner dans l'apôtre Pierre ce qu'il avait fait lui-même, ni le blâmer d'une dissimulation dont il était lui-même réputé coupable. Augustin soutient que la réprimande de Paul n'était point simulée, mais véritable; que Jérôme ne doit pas enseigner le mensonge, et que les Écritures doivent rester ce qu'elles sont. Si Augustin avait eu la prudence de lire la petite préface des commentaires de l'Épître aux Galates, il aurait vu que l'opinion de Jérôme était tout simplement celle d'Origène[2] et des auteurs

[1] II Corinth., XII, 14.

[2] Origène a écrit quatre volumes sur l'*Épître aux Galates,* et son dixième livre des *Stromates* est une explication abrégée de cette Épître.

grecs ; Jérôme a mêlé ses propres pensées à leurs pensées ; il a donné les impressions de ses lectures ; ses paroles laissaient au lecteur la liberté d'approuver ou de rejeter l'opinion des auteurs grecs. Augustin a changé la face de la question, en soutenant que les Gentils qui avaient cru en Jésus-Christ étaient délivrés du joug de la loi ; que les Juifs devenus chrétiens étaient soumis à cette même loi ; que Paul, comme docteur des Gentils, avait raison de reprendre les observateurs des cérémonies légales, et que Pierre, comme chef de la circoncision, avait tort de vouloir contraindre les Gentils à l'observation d'une loi obligatoire pour les Juifs seulement. Si Augustin pense que les Juifs chrétiens soient tenus de suivre l'ancienne loi, il est du devoir d'un évêque comme lui, connu dans tout l'univers, de publier cette opinion et d'engager tous les autres évêques à la suivre. Quant à Jérôme, caché sous un pauvre petit toit avec des moines, c'est-à-dire avec des pécheurs comme lui, il n'ose pas prononcer sur ces grandes questions ; il se contente d'avouer ingénument qu'il lit les ouvrages des anciens, et que, selon la coutume de tous les interprètes, il marque dans ses commentaires les différentes explications, afin que chacun adopte celle qui lui plaira.

Le but de l'interprétation d'Origène, interprétation adoptée par les autres auteurs, c'était de répondre aux blasphèmes de Porphyre, qui prétendait que Paul n'avait pu sans insolence reprendre en face le prince des apôtres pour une faute où lui-même était tombé. Jérôme cite l'autorité de saint Jean Chrysostome, qui, dans un commentaire étendu sur le passage de l'Épître aux Galates, avait adopté le sentiment d'Origène et des anciens. Voilà les hommes avec lesquels s'égare le solitaire de Judée : il demande à Augustin de produire une autorité à l'appui de son propre jugement.

Toutefois Jérôme ne se bornera pas à s'abriter derrière de grands noms; il entrera directement en lutte avec Augustin. Il rappelle la voix d'en haut qui disait à Pierre : *Lève-toi, tue et mange*[1], et qui, se faisant entendre une seconde fois, avertissait Pierre de ne pas appeler impur ce que Dieu a purifié. Jérôme cite divers traits des Actes des Apôtres qui montrent de la part de Pierre une parfaite connaissance de l'inutilité de l'ancienne loi après l'Évangile. Il fut lui-même l'auteur du décret qu'on l'accuse d'avoir violé; il fit semblant de l'enfreindre pour ne pas offenser les Juifs qui s'étaient attachés à l'Évangile. Paul, qui a repris Pierre, n'avait-il pas fait comme lui? Le grand Apôtre rencontre à Listra, dans l'Asie Mineure, le disciple Timothée, fils d'une veuve chrétienne et d'un père gentil. Paul veut l'emmener avec lui, mais il *le circoncit à cause des Juifs qui se trouvaient en ces lieux-là*. Paul n'eut donc pas pour Pierre l'indulgence qu'il avait eue pour lui-même. De plus, l'Apôtre qui avait laissé croître ses cheveux pour accomplir un vœu, se fit raser la tête à Cenchrée. Pourquoi laissa-t-il croître sa chevelure dans un vœu? n'était-ce pas une concession à la loi de Moïse[2], qui l'ordonnait aux Nazaréens consacrés à Dieu? A l'arrivée de Paul dans la ville de Jérusalem, Jacques et tous les prêtres qui étaient avec lui, après avoir approuvé son Évangile, lui dirent que des milliers de Juifs croyaient en Jésus-Christ, tout en pratiquant avec zèle l'ancienne loi; ces Juifs ont entendu répéter que Paul enseigne aux Juifs qui sont parmi les Gentils, de ne pas circoncire leurs enfants et de ne pas suivre l'ancienne coutume. Jacques et les prêtres engagent Paul à prouver le contraire par son exemple : « Nous avons

[1] Act. des Ap., XI, 7.
[2] Nombr., VI, 18.

« ici, lui disent-ils, quatre hommes qui ont fait un vœu ;
« prenez-les avec vous, purifiez-vous avec eux, faites-leur
« raser la tète, afin que tous sachent que ce qu'ils ont entendu de vous est faux, mais que vous marchez vous-même dans l'observation de la loi [1]. » Paul suivit ce conseil, et le jour suivant il entra dans le temple avec les quatre hommes.

« Dites-moi donc encore, Paul, s'écrie ici Jérôme : pourquoi vous êtes-vous rasé la tête? pourquoi avez-vous marché nu-pieds selon les cérémonies judaïques? pourquoi avez-vous offert des sacrifices et immolé pour vous des victimes selon la loi? Vous répondrez sans doute que c'était pour ne pas scandaliser les Juifs qui avaient cru. Vous avez donc fait semblant d'être Juif pour gagner les Juifs, et Jacques et les autres prêtres vous ont appris cette dissimulation, qui ne vous a point sauvé de ce que vous appréhendiez. Car, une sédition s'étant élevée, vous alliez être tué lorsqu'un tribun vous arracha des mains du peuple ; il vous envoya à Césarée, escorté par des soldats, de crainte que les Juifs ne vous fissent mourir comme un imposteur et un destructeur de la loi. Arrivant ensuite à Rome, dans une maison que vous aviez louée, vous prêchâtes le Christ aux Juifs et aux Gentils, et, sous le glaive de Néron, vous scellâtes de votre sang ce que vous aviez enseigné. »

Nous venons de voir que, dans la crainte des Juifs, Pierre et Paul ont tous les deux fait semblant d'observer la loi. De quel front, par quelle audace, Paul eût-il donc repris dans un autre ce qu'il avait fait lui-même? La feinte des deux apôtres n'était pas un mensonge officieux, comme le prétend Augustin ; Origène et ceux qui l'ont

[1] Act. des Ap., XXI, 17-26.

suivi ne plaidaient pas la cause du mensonge; mais ils reconnaissent, dans la conduite des deux apôtres, la sagesse et la prudence. Ils réfutent les blasphèmes de Porphyre, qui dit que Pierre et Paul avaient eu entre eux une querelle d'enfants, et que la jalousie avait inspiré Paul.

D'après l'opinion exprimée dans la lettre d'Augustin, l'erreur de Pierre semble ne pas consister dans la doctrine qui rendait la loi de Moïse obligatoire pour les Juifs devenus chrétiens, mais seulement dans l'idée de vouloir obliger les Gentils à judaïser : en ce cas, Paul aurait eu le droit de reprendre Pierre: jamais il n'avait contraint les Gentils à la pratique de la loi mosaïque. Jérôme fait observer à Augustin qu'il tomberait ainsi dans l'hérésie des cérinthiens et des ébionites. Cérinthe et Ébion avaient voulu mêler à l'Évangile les cérémonies judaïques, et les anciens docteurs de l'Église les avaient anathématisés. Au temps même de Jérôme, on rencontrait dans les synagogues de l'Orient la secte des minéens ou des nazaréens, qui, voulant être à la fois juifs et chrétiens, n'étaient ni chrétiens ni juifs. Jérôme insiste sur les passages de la lettre d'Augustin qui ont l'air d'autoriser les sacrements des juifs parmi les chrétiens; l'évêque d'Hippone ne trouvait rien de pernicieux dans les cérémonies judaïques. « Mais au « contraire, dit Jérôme, je dirai et je crierai contre le « monde entier que les cérémonies des Juifs sont nuisibles « et mortelles aux chrétiens, et que l'observateur de ces « cérémonies, soit Juif, soit Gentil, est tombé dans le « gouffre du démon, car le Christ est la fin de la loi pour « la justification de tout croyant[1]... La loi et les prophètes « ont duré jusqu'à Jean-Baptiste[2], etc. » Paul, qui fait le

[1] Rom., x, 4.
[2] S. Luc, xvi, 16.

sujet de la dispute, avait dit : « Voilà que moi, Paul, je « vous déclare que, si vous vous faites circoncire, le Christ « ne vous sert de rien[1]. »

Augustin, dans sa lettre, avait marqué ce que saint Paul avait rejeté de mauvais chez les Juifs ; il ne dit pas ce qu'il en avait retenu de bon. Paul suivait, répondra Augustin, les cérémonies anciennes, quoiqu'elles ne fussent pas de *nécessité de salut*. Que veulent dire ces mots? Pourquoi observer des cérémonies qui ne font rien pour mener au salut? L'observation des cérémonies légales ne saurait être de ces choses indifférentes qui tiennent le milieu entre le bien et le mal, comme parlent les philosophes.

Entre deux docteurs si excellents, un désir de rapprochement était naturel. Jérôme le sent lui-même. « Après « tout, dit-il, il n'y a pas une grande différence entre votre « sentiment et le mien. Je dis que Pierre et Paul, par « crainte des Juifs, ont fait semblant de remplir les pré- « ceptes de la loi. Vous, vous prétendez qu'ils ont fait cela « charitablement, non par dissimulation, mais par affec- « tueuse compassion. Que ce soit crainte ou miséricorde, « il sera établi que les deux apôtres feignirent d'être ce « qu'ils n'étaient pas. »

Jérôme prie Augustin de lui pardonner cette petite discussion, qu'il a lui-même provoquée. Il ne veut pas être pris pour un docteur de mensonge, lui qui marche à la suite du Christ, *la voie, la vérité et la vie*. Il demande à Augustin de ne pas soulever contre lui le peuple qui l'honore comme son évêque, ce peuple qui l'écoute avec admiration, mais qui compte pour peu un homme au déclin de la vie, enfermé dans la solitude des champs et d'un monastère. « Cherchez, dit Jérôme à Augustin, cherchez d'autres

[1] Gal., v, 2.

« gens à instruire et à reprendre; quant à nous, nous « sommes séparés par une si grande étendue de terre et « de mer, que le son de votre voix nous parvient à peine; « et, si vous m'écriviez des lettres, Rome et l'Italie les « recevraient avant moi. »

On se souvient du désir d'Augustin de détourner Jérôme d'une traduction nouvelle de l'Écriture sur l'hébreu. Augustin lui disait : Ou les textes traduits par les Septante sont obscurs, ou bien ils sont clairs; s'ils sont obscurs, il est permis de croire que vous pouvez vous tromper vous aussi; s'ils sont clairs, les erreurs n'ont pas été possibles. Jérôme répond à Augustin par son propre dilemme. Les choses expliquées par tous les anciens interprètes des Écritures sont obscures ou bien sont claires : si elles sont obscures, comment Augustin a-t-il osé à son tour entreprendre l'explication de ce qu'ils n'avaient pu comprendre? si elles sont claires, il était inutile de travailler à mettre en lumière ce qui n'avait pu leur échapper, particulièrement sur les Psaumes, qui ont été le sujet de nombreux volumes des auteurs grecs, Origène, Eusèbe de Césarée, Théodore d'Héraclée, Asterius de Scythopolis, Apollinaire de Laodicée, Didyme d'Alexandrie. Chez les Latins, Hilaire de Poitiers, Eusèbe, évêque de Verceil, ont traduit Origène et Eusèbe de Césarée, et le grand Ambroise a suivi Origène. Pourquoi donc Augustin est-il revenu sur les Psaumes après tant d'illustres interprètes? — Avec une telle règle, il n'y aurait plus moyen d'écrire après les anciens. Jérôme n'a point songé à abolir les versions anciennes, puisqu'il les a corrigées et mises en latin, à l'usage de ceux qui n'entendent que cette langue; mais il a voulu rétablir les passages que les Juifs avaient supprimés ou altérés, et faire connaître aux Latins la vérité hébraïque tout entière. Nul n'est forcé de lire sa version nouvelle. On peut boire

délicieusement le vin vieux et mépriser le vin nouveau de Jérôme, c'est-à-dire son travail pour l'éclaircissement des anciens et l'intelligence des endroits qu'on ne comprenait pas. La malice des Juifs paraît préoccuper Augustin ; mais il ne faut pas croire que tous les Juifs de la terre ressemblent à ceux de la petite ville d'Afrique dont on a parlé. En terminant sa lettre, Jérôme prie Augustin de ne plus forcer au combat un vieux soldat qui se repose ; Augustin est jeune encore, il est placé sur une chaire pontificale : qu'il instruise les peuples, et qu'il enrichisse les greniers romains des nouvelles moissons de l'Afrique ; il suffit au pauvre Jérôme de parler bas dans un coin de monastère, avec quelque pécheur comme lui, qui l'écoute ou le lit.

Telle est cette réponse, où nulle question n'est omise, réponse éloquente où l'esprit, l'imagination, la force de la pensée, se mêlent aux fleurs des Livres divins, pour charmer et entraîner. Jérôme avait alors soixante-treize ans, et, sous ce front chauve, labouré par de profondes rides, dans cette poitrine amaigrie, desséchée, meurtrie par la pénitence, on sent tout le feu de la jeunesse. L'éloquence s'échappe ici de la bouche du vieux Jérôme, pareille à ces sources de Judée qui parfois sortent d'une terre aride et nue où la dévastation a passé.

Dans une petite lettre adressée à Augustin peu de temps après, Jérôme lui demande pardon de cette réponse à laquelle il a été si vivement sollicité ; ce n'est pas lui qui a parlé, c'est sa cause qui s'est défendue contre celle d'Augustin. Il l'invite à laisser là ces querelles, et veut que leurs lettres ne soient plus que des lettres d'amitié. Jérôme a repoussé avec le *style* un ami qui, le premier, l'avait attaqué avec l'*épée :* il appartient à la bonté et à la justice d'Augustin de donner tort à l'agresseur, et non pas à celui qui se défend.

La réponse d'Augustin en 405 est d'une grande importance. Elle est empreinte d'un esprit fin, d'une raison ferme et d'un noble amour de la vérité et de la justice. Jérôme voulait qu'Augustin *jouât* avec lui dans le champ des Écritures, de manière à ne pas se blesser l'un l'autre. L'évêque ne comprend guère ce jeu dans des recherches aussi sérieuses que celles de la vérité. Si quelque chose semble manquer d'exactitude dans les écrits des autres, il faut bien le dire, sous peine de perdre son temps en conférences inutiles; alors on s'expose à être accusé de *vouloir se faire une réputation en attaquant les grands hommes*, et de tirer une *épée trempée dans le miel.* Augustin ne cache pas à Jérôme que les livres canoniques sont les seuls dont il reconnaisse l'infaillibilité, et qu'il n'accepte les autres livres qu'après examen : Jérôme ne peut pas prétendre qu'on lise ses ouvrages comme ceux des prophètes et des apôtres.

Augustin persiste à soutenir que Paul a repris sérieusement l'apôtre Pierre, et qu'il n'a pu mentir dans cette Épître où nous trouvons ces paroles : « Je prends Dieu à « témoin que je ne vous mens point en tout ce que je vous « écris. » Paul a dit que Pierre ne marchait pas selon la vérité de l'Évangile; ce sont là des termes positifs. Pierre agissait de manière à obliger les Gentils à judaïser, et à faire croire que les cérémonies mosaïques étaient nécessaires au salut. Si Paul a fait circoncire Timothée, s'il a acquitté un vœu à Cenchrée, si, à Jérusalem, d'après le conseil de Jacques, il se conforme, avec des Nazaréens, aux usages de la loi, il ne veut pas faire entendre par là que les sacrements juifs opèrent le salut des chrétiens. Il veut seulement empêcher qu'on ne le soupçonne de regarder comme une idolâtrie païenne des choses que Dieu avait ordonnées pour les temps auxquels elles convenaient,

et qui étaient les ombres des choses à venir. On disait de lui, en effet, qu'il enseignait à se séparer de Moïse. Et c'eût été criminel que ceux qui croyaient au Christ se séparassent des prophètes du Christ, comme détestant et condamnant la doctrine de celui dont le Christ lui-même a dit : « Si « vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en moi ; car « c'est de moi qu'il a écrit. » Les Juifs qui accusaient Paul accusaient surtout en lui le véhément prédicateur de la grâce de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y avait pas de justification possible pour l'homme. Voilà pourquoi ils voulaient le faire passer pour un ennemi des divins préceptes de la loi.

Après la venue du Messie, les cérémonies de l'ancienne loi n'étaient ni bonnes ni mauvaises ; Paul, qui avait fait circoncire Timothée, ne fit pas circoncire Tite. Par là, il montrait que les observances légales n'étaient ni sacriléges ni nécessaires. Quoiqu'on ne dût pas les imposer aux Gentils, on ne devait pas les interdire aux Juifs comme quelque chose de détestable, mais les laisser mourir peu à peu, à mesure que la grâce du Christ aurait été prêchée. Il y a loin de la tolérance des cérémonies judaïques à l'opinion des cérinthiens, des ébionites et des minéens, qui ne croyaient pas le salut possible sans les observations de l'Ancien Testament. Augustin ne permettait à aucun Juif devenu chrétien d'observer sérieusement les cérémonies mosaïques. Paul et les autres chrétiens de la foi la plus pure devaient recommander véritablement les sacrements anciens, en les observant quelquefois, de peur que des observances d'un sens prophétique, gardées par la piété des Pères, ne fussent détestées par leurs descendants comme des sacriléges diaboliques. Depuis l'avénement de la foi, ces préceptes avaient perdu leur vie. Il fallait les conduire comme des corps morts à la sépulture, non point par dissi-

mulation, mais par religion, et ne pas les abandonner tout d'un coup aux calomnies des ennemis comme aux morsures des chiens. Si maintenant, ajoute Augustin, quelque chrétien, fût-il même né juif, voulait célébrer ces cérémonies, ce ne serait plus leur faire une pieuse conduite ni les porter dans la tombe, mais ce serait déterrer des cendres endormies et violer avec impiété la sainteté des sépulcres.

Augustin avoue qu'il ne s'était pas suffisamment expliqué en disant que Paul, dans l'observance des cérémonies judaïques, avait voulu montrer seulement qu'elles n'avaient rien de pernicieux. Il avait plus complétement développé sa pensée dans son ouvrage contre le manichéen Fauste. L'évêque d'Hippone se joint à Jérôme pour déclarer nuisible et mortelle aux chrétiens l'observation des cérémonies de l'ancienne loi.

La lettre d'Augustin, écrite avec un esprit de paix, offre un seul passage marqué d'une certaine intention ; c'est le passage où il est question de l'humble soumission de Pierre et de la courageuse liberté de Paul. Pierre a laissé un grand et saint exemple en souffrant d'être repris par un apôtre moins ancien que lui, et Paul n'a pas craint de résister aux anciens pour la défense de la vérité évangélique, sauf la charité fraternelle qu'on ne doit jamais blesser : il est plus admirable cependant de recevoir volontiers une réprimande que d'oser la faire. C'est avec son humilité qu'il aurait fallu défendre Pierre contre les calomnies de Porphyre, et cela eût mieux valu que de répondre à ses blasphèmes en supposant la dissimulation dans les Écritures. Lorsque Augustin a dit que Paul avait été Juif avec les Juifs, Gentil avec les Gentils, il n'a pas pu croire à une pensée de dissimulation de la part du grand Apôtre ; il a donné à entendre qu'il n'y avait pas plus de feinte dans ce

que Paul faisait pour se conformer aux Juifs, que dans ce qu'il faisait pour se conformer aux Gentils. Pour les gagner tous, Paul sut se faire tout à tous par affection et miséricorde.

Les dernières pages de la lettre exhalent un parfum de charité. On a induit en erreur Jérôme, en lui faisant croire que la lettre répandue à Rome et en Italie, avant d'être arrivée à Bethléhem, avait été détournée de son but par malignité. Augustin prend Dieu à témoin qu'il est resté étranger à tout cela. Les frères de Judée, s'ils sont des vases du Christ, ajouteront foi à sa protestation. Augustin demande de nouveau pardon à Jérôme s'il l'a offensé; il s'accuse d'avoir montré plus d'imprudence que de littérature, en rappelant le souvenir du prêtre Stésichore, devenu aveugle pour avoir mal parlé d'Hélène, et supplie qu'on le reprenne hardiment quand il le méritera. L'épiscopat est au-dessus de la prêtrise; « cependant « Augustin est, en beaucoup de choses, au-dessous de « Jérôme. »

Passant à une autre question soulevée dans cette correspondance, l'évêque d'Hippone reconnaît les grands avantages de la version de Jérôme faite sur l'hébreu. Il lui demande sa version des Septante et son traité sur *la meilleure Manière de traduire.* S'il ne fait pas lire dans les églises la traduction de Jérôme, c'est pour éviter le grand scandale qui troublerait le peuple du Christ accoutumé à la version des Septante, dans le cas où l'on voudrait introdruire quelque nouveauté dans l'explication du texte hébraïque.

Ainsi se termina la dispute entre les deux plus grands hommes de cette époque; et ce qui prouve la sainteté de Jérôme, malgré son impétuosité naturelle, c'est que, reconnaissant la vérité du côté d'Augustin, il se rangea à

son avis. Nous n'avons pas les lettres dans lesquelles le grand solitaire acceptait l'opinion de l'évêque d'Hippone; mais le docteur africain nous l'apprend dans une lettre[1] à Oceanus, ce Romain ami de Jérôme, écrite en 416; il cite l'ouvrage de Jérôme contre Pélage, publié sous le nom de *Critobule*, où le grand homme de Bethléhem juge peu d'évêques irrépréhensibles, *puisque saint Paul trouva quelque chose à reprendre même dans saint Pierre*. Augustin, pour ne pas se donner l'honneur de la victoire, dit que Jérôme s'est rangé du côté de saint Cyprien, qui, dans une lettre[2] à Quintus, exprime un sentiment conforme à celui du docteur d'Hippone. Dans la suite nous aurons occasion de retrouver toute la tendresse et l'admiration de Jérôme pour Augustin, sans nulle trace des dissentiments et des vives impressions du passé.

Notre analyse de la correspondance d'Augustin et de Jérôme a dû suffire pour montrer à la fois toutes les faces des questions agitées et la diversité des deux caractères. Nous avons peint ailleurs[3] la figure du grand solitaire dont nous avons cherché les traces en Judée, et que nous avons admiré dans ses violentes luttes avec lui-même, dans son génie et sa piété. Augustin, accoutumé à controverser dans toute la plénitude de la liberté, poussé par le seul amour du vrai, s'en va heurter tout à coup Jérôme, dont il paraissait n'avoir qu'une imparfaite idée; le malheur veut que toute l'Italie connaisse avant Jérôme lui-même une lettre de polémique adressée à l'illustre solitaire; puis les insinuations perfides font leur œuvre, et le saint vieillard de Palestine ne résiste que faiblement à sa fougue. Peu à peu il apprend à connaître le cœur et les intentions d'Au-

1 Lettre CLX.
2 Lettre LXXI.
3 *Histoire de Jérusalem*, tome II, chap. xxv.

gustin ; les nuages d'un doute injurieux s'effacent, et cette forte et impétueuse nature que le christianisme avait si merveilleusement domptée, s'adoucit à l'égard du tendre et pacifique génie d'Hippone. Jérôme, dans la discussion du fameux passage de l'Épître aux Galates, montre plus d'érudition que son adversaire ; Augustin eut le bonheur de rencontrer la vérité, et la gloire de la soutenir avec une grande élévation de raison, une constante fermeté d'idées, et ce long regard qui avait pénétré dans les dernières profondeurs du génie chrétien. Paul, qu'il citait toujours avec tant de complaisance et dont la puissante pensée avait en quelque sorte créé la sienne, Paul est présenté comme un homme capable de dissimuler, et le mensonge va s'introduire dans nos Livres saints ! Augustin s'en émeut ; il avait deviné le christianisme ; jeune encore, il trouve la vérité, dans cette circonstance solennelle, mieux que les vétérans de la milice du Seigneur. Il entre admirablement dans l'esprit de Paul, et la vérité religieuse l'inspire quand il dit qu'il fallait enterrer avec honneur la Synagogue.

Il était tout simple, en effet, que l'ancien monde hébraïque disparût peu à peu, à mesure que se levait le monde chrétien. La suppression du culte judaïque ne pouvait pas être soudaine. La nuit ne plie pas tout de suite ses voiles à l'approche du jour ; quelque temps encore les ombres obscurcissent le ciel du côté du couchant. Si telle est l'image des grandes institutions humaines, destinées à faire place à d'autres plus parfaites, à plus forte raison cela est-il vrai des institutions marquées du sceau divin. Par égard pour leur céleste origine, on doit leur dire un adieu respectueux. Le mosaïsme méritait de belles funérailles, et c'est ce qui explique la conduite des apôtres. Mais Pierre fit plus qu'il ne convenait ; il fut trop fidèle

au passé en obligeant les Gentils à judaïser, et c'est pour cela que Paul eut le courage de le reprendre, et Paul se montra alors le parfait interprète de la pensée chrétienne.

CHAPITRE XXIII

Cruautés des donatistes et bienveillante intervention de saint Augustin. — Les quatre livres contre Cresconius. — Émeute païenne contre les chrétiens de Calame. — Description de Calame.

405-408

A mesure que la double puissance du génie et de la modération d'Augustin relevait l'Église d'Afrique, les donatistes donnaient libre carrière à leurs passions jalouses et haineuses. Les circoncellions et leurs atroces imitateurs ne laissaient plus de paix aux catholiques. Les coups de bâton et les coups d'épée ne suffisaient pas à leur vengeance; ils avaient imaginé de brûler les yeux des fidèles avec de la chaux détrempée dans du vinaigre[1]. Ils avaient inventé des armes nouvelles pour accomplir des maux plus grands. L'évêque de Thubursy, tombé entre les mains de donatistes armés, n'échappa qu'avec peine à la mort. Maximien, évêque catholique de Bagaï, en Numidie (l'ancienne Bagasis), coupable de s'être mis en possession d'une basilique vendue judiciairement aux fidèles, faillit périr sous les coups des donatistes. L'autel qui lui servit de refuge fut renversé et l'écrasa de ses débris. Les bourreaux traînèrent dans la poussière le corps sanglant du pontife; le hasard voulut que la poussière amoncelée sur les blessures de l'évêque arrêtât le sang : c'est ainsi que Maximien

[1] Possidius et Lettre LXXXVIII[e] de saint Augustin. *Contra Cresconium donat.*, lib. III, n. 46.

conserva la vie. Les catholiques du lieu étant venus chercher leur évêque au bruit du chant des psaumes, les donatistes recommencèrent leur œuvre avec une rage nouvelle. Au milieu de la nuit, ils précipitèrent le pontife du haut d'une tour; il tomba sur un amas de fumier et ne périt point. Un pauvre homme et sa femme ramassèrent le martyr à la lueur d'une lampe, avec le projet de le céder aux catholiques, mort ou vif; ils espéraient en tirer profit. Maximien survécut à ses blessures; quand il eut recouvré ses forces, il s'en alla demander justice à l'empereur Honorius, à Rome, où s'était répandue, ainsi qu'à Constantinople, la nouvelle de sa mort : les fidèles des bords du Tibre crurent voir un martyr ressuscité.

Un prêtre du diocèse d'Hippone, appelé Restitutus, qui, de son propre mouvement, était revenu du parti des donatistes à la communion catholique, avait été en butte à d'horribles violences. Les donatistes l'arrachèrent de sa demeure, le battirent, le traînèrent dans un bourbier, et puis, voulant en faire un objet de risée, ils l'habillèrent de natte et le promenèrent aux yeux de la multitude. Le prêtre ne sortit des mains ennemies qu'après douze jours de persécution.

Possidius, évêque de Calame, s'acheminait vers une petite cité, appelée Figuli, pour visiter des catholiques et chercher à ramener à l'unité les chrétiens errants. On lui dressa une embuscade sur la route; il parvint à l'éviter, mais il retrouva ses ennemis dans le village de Lives. On mit le feu à la maison où était logé Possidius; l'incendie fut trois fois éteint et trois fois rallumé; à la fin, les habitants du village triomphèrent des flammes et des malfaiteurs, et l'évêque se sauva.

Augustin, le chef et l'âme de la lutte contre les donatistes, n'opposait à cette guerre odieuse qu'un esprit de

paix et le désir de rétablir l'unité dans un concile. Il inspirait sa miséricorde à ses frères dans le sacerdoce ou l'épiscopat. Crispinus, évêque donatiste de Calame, avait été convaincu d'hérésie devant le proconsul; il devait payer l'amende de dix livres d'or à laquelle les lois de Théodose condamnaient les hérétiques. Possidius, malgré le danger qu'il avait couru, intervint auprès du procureur ou juge[1] pour que l'amende de Crispinus fût légère; on eut égard à sa demande. Mais Crispinus eut la malheureuse idée d'en appeler à l'empereur, pour ne pas laisser s'établir un précédent qui soumettait les donatistes à la condition des hérétiques. Le résultat de cet appel fut une condamnation plus solennelle à l'amende de dix livres d'or prononcée contre Crispinus et ses pareils.

L'intervention des évêques catholiques et surtout la haute influence d'Augustin parvinrent à décharger les donatistes du poids de cette amende. Des députés du concile de Carthage, tenu le 26 juin 404, avaient demandé à l'empereur que la peine tombât seulement sur ceux dans le territoire desquels il se commettrait des violences contre les catholiques. Le complément de la peine était la privation du droit de tester et d'hériter. Cette résolution avait été inspirée par l'évêque d'Hippone, qui, contrairement à l'opinion d'autres évêques africains, ne voulait recourir à l'autorité impériale qu'afin de mettre les populations catholiques à l'abri des violences des donatistes. La plupart des autres pontifes étaient d'avis d'employer le pouvoir temporel pour forcer les donatistes à rentrer dans la communion catholique. En sollicitant en ces termes la mise en vigueur du décret de Théodose, on ne contraignait point à la foi par voie de politique, mais on invoquait le secours

[1] Cognitor.

des lois dans le dessein de protéger la vie, les intérêts, la liberté d'une portion considérable de sujets africains. Sous prétexte de tolérance, eût-il fallu donner aux méchants le droit d'opprimer les faibles? Nous tenons à constater la part d'influence d'Augustin dans le concile de 404, parce qu'elle fut glorieuse; le pontife d'Hippone fit triompher ses pensées de modération dans la grande assemblée épiscopale; il bannit de l'ordre spirituel l'intervention de la force politique, et ne songea à s'appuyer sur les lois que pour défendre des milliers de catholiques en butte à d'horribles fureurs.

Les plaintes de tant d'évêques frappés par les donatistes, et surtout la sanglante histoire de Maximien, évêque de Bagaï, avaient irrité l'empereur Honorius; les deux députés des conciles de Carthage, Théase et Évode, que Pétilien appelle les *coureurs* et les *émissaires des traditeurs*, eurent peu de succès avec la bienveillance de leur message; la mansuétude d'Augustin, qui avait prévalu dans le concile de Carthage, fut mal accueillie au milieu des vifs mécontentements de la cour impériale.

Des lois publiées en 405 et datées de Ravenne condamnaient énergiquement les donatistes et les classaient parmi les hérétiques. Dans les préliminaires des lois d'Honorius, on trouve, au sujet du baptême, ces paroles citées plus tard par Augustin : « Si le baptême doit être réputé défec-« tueux et nul parce que ceux qui l'ont administré sont « regardés comme des pécheurs, il faudra donc réitérer ce « sacrement toutes les fois qu'il aura été conféré par un « ministre indigne. Ainsi notre foi ne dépendra plus de la « disposition de notre volonté, ni du bienfait de la grâce « de Dieu, mais du mérite des évêques et des ecclésiasti-« ques. » — « Que ces évêques fassent mille conciles, disait Augustin aux donatistes, et s'ils répondent seulement

à ces lignes, nous nous soumettons à tout ce que vous voudrez. »

Les clercs et les circoncellions du diocèse des Cases-Noires, dans la Numidie, se livraient à de coupables violences. Le clergé catholique d'Hippone en souffrait; il s'en plaignit à Janvier, évêque donatiste de cette ville, dans une lettre datée de 406 et rédigée par Augustin [1]. Quoique Janvier, à cause de son grand âge, ne dût pas ignorer ce qui s'était passé, cette lettre lui rappelait les principaux détails du procès fait à Cécilien, et les échecs successifs de ses accusateurs. Les donatistes vaincus répétaient que leurs affaires ne regardaient pas l'empereur; mais ne furent-ils pas les premiers à traduire Cécilien devant Constantin, à solliciter les jugements des princes temporels? La lettre leur dit qu'ils se plaignent à tort des ordonnances impériales portées contre eux, et qu'ils sont victimes de leurs propres calculs. Ceux qui firent jeter Daniel aux lions furent jetés eux-mêmes dans la fosse terrible, après que le jeune prophète fut délivré : auraient-ils eu le droit de crier contre Daniel? Il en est de même des donatistes, qui s'en prennent à l'Église catholique, après que l'autorité impériale a prononcé contre eux. D'ailleurs, la nécessité de ne pas se laisser tout à fait écraser par les clercs donatistes et les circoncellions a seule déterminé les catholiques à s'armer des ordonnances des empereurs. A la fin de sa lettre, le clergé d'Hippone propose une conférence pour résoudre la question religieuse, ou supplie que le pays d'Hippone soit délivré d'intolérables brigandages.

Nous trouvons les mêmes plaintes et quelques-unes des mêmes idées dans une lettre d'Augustin de la même an-

[1] Lettre LXXXVIII.

née[1], adressée à Festus, officier de l'empire, possesseur de grands domaines aux environs d'Hippone. L'évêque insiste sur l'absurdité de se séparer du monde chrétien pour un fait qui ne peut être apprécié qu'en Afrique. Le parti de Donat anathématise toute la terre, parce qu'elle ne se prononce pas sur des crimes qu'elle ne connaît pas ! Il faudra rebaptiser toutes les nations, parce que des évêques africains sont accusés d'avoir livré les Écritures divines aux païens! Augustin parle de conversions sincères et durables obtenues par la crainte des lois; on ne se contente pas, dit-il, de battre le rempart de la mauvaise habitude par la terreur des puissances séculières, on travaille en même temps à édifier la foi. L'évêque exprime à Festus le désir de le voir mettre plus activement son crédit à ramener doucement les gens du pays d'Hippone, placés sous sa dépendance. L'année auparavant, l'évêque avait recommandé son cher troupeau d'Hippone à la vigilance de Cécilien, gouverneur de Numidie.

Nous avons parlé d'une lettre de Pétilien, évêque donatiste de Constantine, et de trois livres de réponse d'Augustin. Un grammairien donatiste, appelé Cresconius, après avoir lu le premier livre d'Augustin, entreprit la défense de Pétilien, et adressa son ouvrage en forme de lettre à l'évêque d'Hippone. Cresconius accusait l'éloquence d'Augustin d'égarer les intelligences faibles; il faisait un crime au grand docteur de sa puissante dialectique, qu'il regardait comme dangereuse pour la vérité. L'évêque d'Hippone lui répondit par quatre livres, en 406. Il commença par venger l'éloquence attaquée par le grammairien donatiste, qui avait appelé à son secours des passages de l'Écriture dont il altérait le texte. Le livre des *Proverbes* dit :

[1] Lettre XXXV.

« Vous n'éviterez point le péché en parlant beaucoup. » *Ex multiloquio non effugies peccatum* [1]. Cresconius avait substitué au mot *multiloquio* ces mots *multa eloquentia*. Or le bavardage et l'éloquence ne sont pas une même chose. L'un est un défaut, l'autre est une belle faculté. Si l'éloquence a été quelquefois employée à la défense des erreurs, ce n'est pas une raison pour l'accuser. Faudra-t-il proscrire les armes parce qu'il s'est rencontré des hommes qui les ont tournées contre leur patrie? Mais, dit Augustin à Cresconius, je crois que vous avez songé à accuser l'éloquence, parce que vous avez vu que je passais pour éloquent; vous avez espéré éloigner ainsi de moi ceux qui me lisent ou ceux qui m'écoutent, en leur inspirant de la défiance. — Cresconius a confondu ainsi l'éloquence avec cet art du sophiste que Platon aurait voulu proscrire de la cité et de la société du genre humain, et que l'Écriture avait déjà flétri : « Celui qui parle d'une façon sophistique, dit l'Ecclésiastique [2], est odieux. » Augustin dit à Cresconius que ce n'est pas sincèrement, mais par esprit de contradiction, qu'il a eu l'idée d'attaquer l'éloquence, lui qui a vanté l'éloquence de Donat, de Parménien et d'autres chefs de ce parti; combien elle eût été utile si elle avait coulé en aussi grand fleuve pour la paix du Christ, pour l'unité, la vérité, la charité! Cresconius lui-même ne s'est-il pas efforcé d'être éloquent contre l'éloquence?

Le grammairien donatiste s'était étonné de *l'orgueilleuse prétention* d'Augustin de vouloir terminer à lui seul une question qui avait déjà occupé tant d'évêques des deux partis sans résultat définitif. Augustin répond qu'il n'est pas seul dans la lutte, qu'il n'est pas seul à vouloir que cela

1 X, 19.

2 XXXVII, 23.

finisse, bien plus, à vouloir faire reconnaître que cela est fini. Cresconius jugeait infructueux les efforts de l'évêque d'Hippone. S'il avait pu voir jusqu'à quel point l'erreur s'était étendue sur l'Afrique, et combien peu il restait de donatistes en dehors de la paix catholique, il n'aurait pas déclaré inutiles les travaux des défenseurs de l'unité chrétienne.

Le donatisme, à bout de raisons, proclamait lui-même sa propre défaite, en voulant bannir toute dispute et mettre la dialectique en suspicion. Augustin répondait que le Christ, notre divin modèle, avait lui-même disputé avec les Juifs, les pharisiens, les saducéens; que les prophètes de l'ancienne loi avaient agi ainsi pour ramener, et que saint Paul avait disputé avec les Juifs et les Gentils. La dialectique, qui n'est que la science de la dispute, était en honneur parmi les anciens philosophes. Les docteurs donatistes engageaient à fuir Augustin comme dialecticien; il aurait mieux valu essayer de le réfuter. « J'examine votre « discours, celui-là même que vous m'avez adressé, dit « l'évêque d'Hippone à Cresconius; j'y trouve une parole « abondante et ornée, c'est là de l'éloquence; j'y vois de « l'adresse et de la subtilité dans la discussion, c'est là de « la dialectique : et cependant vous blâmez l'éloquence et « la dialectique. Si ces choses sont dangereuses, pourquoi « en usez-vous? Si elles ne le sont pas, à quoi bon vos re- « proches? » Le dialecticien digne de ce nom est celui qui sépare le vrai du faux, et non pas celui qui cherche à tromper avec des piéges subtils et des questions captieuses : il a besoin de l'appui divin pour atteindre à la vérité. Il amène les hommes, par voie de déduction et de conséquence, à ce qu'ils ignoraient ou à ce qu'ils refusaient de croire. Les dialecticiens n'ont rien de commun avec ces disputeurs à qui le Christ disait : « Pourquoi me tentez-

vous, hypocrites? » La doctrine chrétienne ne redoute pas la dialectique; le grand Apôtre n'eut pas peur des stoïciens, qui possédaient cet art à un rare degré. Le reste du premier livre *Contre Cresconius* est une démonstration de l'unité du baptême et de l'indépendance de son efficacité.

Le deuxième livre est une suite de l'examen de la lettre ou de l'ouvrage de Cresconius. Le grammairien, voulant avoir raison au moins une fois, s'était mis à soutenir que les partisans de Donat auraient dû s'appeler *donatiens* plutôt que *donatistes*, comme les partisans d'Arius se nomment ariens et ceux de Novat, novatiens. Augustin répond que Cresconius peut avoir raison, mais qu'il a trouvé le mot *donatiste* reçu en Afrique lorsqu'il a commencé ses travaux, et qu'il n'a pas eu l'idée de le changer. Il ajoute plaisamment que celui à qui on accorde tant d'éloquence ne sait pas encore décliner, et que désormais on ne doit plus craindre un homme qui a encore besoin de recevoir des leçons de grammaire. Cresconius ne voulait pas que les donatistes fussent appelés hérétiques, mais seulement schismatiques. Il n'y a pas hérésie, disait-il, lorsque la religion et les sacrements sont les mêmes, lorsqu'il n'y a aucune différence dans la pratique chrétienne. — Mais si nous avons les mêmes sacrements, s'écrie Augustin, pourquoi donc rebaptisez-vous? Vous vous séparez de nous sur la question du baptême, et par là vous êtes hérétiques. — Pétilien avait dit : « Il faut faire attention à la conscience « de celui qui donne, puisqu'elle doit purifier la conscience « de celui qui reçoit. » L'évêque donatiste de Constantine appliquait cette parole à l'administration du baptême. Cresconius l'avait défendue; mais Augustin ruine cette défense, et montre que c'est la vertu du Christ qui purifie, et non pas la bonne conscience de celui qui baptise. Cres-

conius invoquait à l'appui du donatisme le grand nom de Cyprien ; Augustin répond à ce sujet dans le sens que nous avons indiqué ailleurs. C'est par là qu'il termine son deuxième livre et qu'il commence son troisième. Ce troisième livre rappelle des faits importants dans la question du donatisme, soit pour la controverse, soit pour les brutalités souvent sanglantes que les catholiques d'Afrique eurent à subir.

Nous avons parlé des maximianistes, qui formaient une des sectes du parti donatiste. Maximien avait été élevé au siége épiscopal de Carthage contre le donatiste Primien, qui occupait ce siége. Le concile de Bagaï, composé de trois cents évèques de ce parti, condamna en 394 Maximien comme ennemi de l'Église, comme ministre de Dathan, Coré et Abiron, et condamna aussi les douze évêques qui avaient concouru à son ordination. Le quatrième et dernier livre d'Augustin *Contre Cresconius* est une réfutation du grammairien donatiste, par le seul examen de la condamnation de Maximien et de ses adhérents. Cresconius proscrivait la dispute ; mais il y avait eu dispute pour retrancher Maximien du sein de la communion donatiste. Les donatistes ne reconnaissent que le baptême conféré dans leurs rangs, et nient l'efficacité du sacrement administré par des mains qui ne sont pas saintes ; mais les maximianistes baptisés dans un schisme sacrilége (*schismata sacrilega*[1]) et qui sont revenus à la communion donatiste, n'ont pas été soumis à un nouveau baptême : pourquoi cette contradiction ? Augustin se sert ainsi de la cause de Maximien pour achever de mettre en déroute son adversaire. Dans l'ouvrage dirigé contre Cresconius, nous avons retrouvé beaucoup de choses que nous avions déjà vues dans

[1] Ce sont les termes de la sentence du concile.

les trois livres *Contre les Lettres de Pétilien :* cette répétition était inévitable, puisqu'il s'agissait de réfuter le défenseur de l'évêque donatiste de Constantine. En lisant les quatre livres contre le grammairien, nous admirions une intarissable abondance de preuves, d'interprétations et de pensées dans un sujet que l'évêque d'Hippone a traité si souvent et qu'il semble épuiser toutes les fois qu'il le traite [1].

La mort de saint Jean Chrysostome, le 14 septembre 401, à Comane, dans le Pont, où les exils l'avaient rejeté, affligea sans doute le cœur d'Augustin; il avait dû s'émouvoir des malheurs de cette grande victime des odieuses intrigues de la cour de Byzance, de cette belle intelligence qui représente tout ce que pouvait le génie grec devenu chrétien, admirable orateur, le plus grand de cette époque, et dont le temps ne fait que rajeunir la gloire. On sait que Rome se sépara de Théophile d'Alexandrie, coupable des malheurs du saint archevêque de Constantinople. L'Église d'Afrique crut devoir conserver la communion avec le patriarche d'Alexandrie par des considérations qui tenaient aux intérêts religieux des peuples.

En vertu des lois d'Honorius, du 24 novembre 407, le paganisme agonisant perdit le droit de célébrer ses solennités. Les païens d'une cité d'Afrique, Calame, ne tinrent aucun compte du décret impérial; ils célébrèrent, le 1er juin de l'année 408, leur fête solennelle, peut-être la fête de Flore. Mais ce qui fut plus grave, ils accablèrent d'outrages et de violences les chrétiens de la ville. Les troupes de danseurs de la fête passèrent devant la porte

[1] La *Revue* de saint Augustin (liv. II, chap. XXVII, XXVIII et XXIX) fait mention de trois écrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et dont l'examen eût trouvé ici sa place : ces trois écrits sont : 1° *Probationum et testimoniorum contra donatistas Liber unus;* 2° *Contra nescio quem donatistam Liber;* 3° *Admonitio donatistarum de maximianistis.*

de l'église pour insulter à la majesté de Jésus-Christ; ce qui ne s'était pas fait même au temps de Julien l'Apostat. Les clercs ayant essayé d'empêcher cette insulte impie, on fondit à coups de pierres sur eux et sur tous ceux qu'on trouva dans l'église. Au bout de huit jours, l'évêque de Calame notifia à l'assemblée de la ville les lois impériales, quoiqu'elles ne fussent ignorées de personne; mais l'exécution des lois réveilla la fureur populaire; on attaqua l'église à coups de pierres. Deux jours après, les magistrats de la cité refusèrent l'audience aux clercs qui demandaient mention de leurs protestations et de leurs plaintes dans les actes publics. Le même jour, une grosse grêle tomba sur la ville; les païens, voulant se venger de cet orage contre les chrétiens, les poursuivirent à coups de pierres pour la troisième fois. Non contents de les lapider, ils mirent le feu à leur église et aux maisons des prêtres; un de ces prêtres fut tué. L'évêque se sauva avec peine dans un trou d'où il entendait les cris de ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. Cela dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit bien avancée, sans que l'autorité s'occupât d'arrêter le désordre. Seulement un étranger se présenta pour délivrer quelques prêtres des mains des païens et arracher aux furieux beaucoup d'objets pillés.

Il y avait à Calame bien des douleurs à consoler, et aussi de la fermentation à apaiser parmi la population chrétienne. Augustin s'y rendit, et sa présence fut pour la ville tout entière comme une bénédiction. Les victimes oubliaient leurs maux, les projets de vengeance s'évanouissaient : tout semblait devenir meilleur en présence de tant de génie et de vertu. Les païens de Calame connaissaient la haute autorité et la modération du grand évêque d'Hippone; leurs chefs demandèrent à être admis auprès de lui pour détourner l'expiation terrible qui les menaçait; Au-

gustin ne refusa pas de les recevoir, s'entretint doucement avec eux, et, ne bornant pas son attention aux intérêts du moment, il leur fit entrevoir le chemin de Dieu dans ce langage à la fois suave et ferme qui remuait le cœur des peuples.

Nous songions à cette émeute païenne, à l'illustre Augustin traversant Calame en messager de paix, à son ami Possidius, qui avait là son siége, et dont le nom demeure impérissable en s'attachant à une pieuse biographie du grand évêque; nous songions aux fréquents voyage du docteur d'Hippone au milieu de ce peuple dont le cœur avait tant de peine à s'arracher au polythéisme, lorsque nous cherchions sur les hauteurs de Ghelma, à dix-huit lieues au sud d'Hippone, les vestiges de Calame, une des villes les plus importantes de la Numidie. Bâtie aux derniers penchants d'une montagne appelée *Maouna*, et dont le sommet est nommé *Selle de la jument* par les Arabes, Calame voyait la Seybouse couler à ses pieds du nord-ouest au sud-est. L'enceinte de la cité, formant un carré long assez régulier, présente une étendue d'environ deux mille cinq cents mètres. Le camp des Français s'élève sur l'emplacement de l'ancien castellum. Il est défendu par une muraille dont une portion appartient à divers âges anciens, et dont le reste a été construit à la hâte avec des pierres antiques à l'époque de notre occupation de Ghelma. A l'extrémité du camp, une belle ruine encore debout m'a semblé représenter la basilique de Calame; une nef, du couchant à l'orient, et deux chapelles latérales forment la croix latine. L'ancien théâtre de Calame, situé au nord-est de la ville, frappe l'attention du voyageur; les gradins, les loges, les passages par où entraient et sortaient les acteurs, sont d'une remarquable conservation. Nous voudrions ne pas dire que les Français ont enlevé les assises en marbre

des gradins pour restaurer les murs de leur camp. Le théâtre pouvait contenir environ douze cents spectateurs. Il est tourné vers le point où le paysage se déploie avec le plus de grâce, d'animation et d'éclat : de ce côté, les charmants contours de la Seybouse tracent un demi-cercle à travers une magnifique plaine, au pied de riantes collines qui perdent graduellement leurs riches teintes à mesure qu'elles s'élèvent, et dont la magnificence finit par se fondre dans le gris des montagnes à l'horizon. Les Grecs donnaient à leurs théâtres les plus beaux points de vue, et les Romains, qui avaient hérité de ce goût, le portèrent dans toutes leurs conquêtes.

La partie des anciens murs de Calame dont la trace seule existe, se présente sur deux mètres de largeur ; une forte maçonnerie unit les pierres. On remarque, de distance en distance, des vestiges de tours. La partie des murailles qui environne le camp français offre aussi des abris réservés aux défenseurs de la place; mais, construits à des époques postérieures, ils sont carrés au lieu d'être ronds. Trois époques, sans parler des travaux français, se montrent dans les murailles de Calame : la première époque romaine, dont les pierres cimentées, renversées par les révolutions et le temps, sont descendues aujourd'hui au niveau du sol ; la deuxième époque romaine, où le ciment romain apparaît moins, et qui nous présente de grandes pierres de taille, rangées solidement et avec art ; enfin la troisième époque, que nous croyons se rapporter à la domination des Vandales, et dont le caractère est grossier : les pierres de taille sont imparfaitement unies les unes aux autres et sans aucune trace de ciment ; des inscriptions, souvent renversées, placées çà et là dans les murailles, attestent l'ignorance de ceux qui, les derniers, ont remué ces pierres.

Deux arcades faisant suite l'une à l'autre attirent les regards et produisent un certain effet sur le point où l'enceinte de Calame se creuse et forme comme un grand ravin : à la vue de cet espace dépouillé, on sent qu'une ville a passé par là ; c'est comme le lit funèbre d'une cité.

Nous n'avons pas le temps de nous arrêter aux débris de colonnes, aux autels votifs, aux chapiteaux, aux inscriptions tumulaires païennes qui abondent à Calame[1] ; nous aimons mieux mentionner le chandelier et la croix [2] en bronze massif trouvés non loin de la cité romaine, et quelques inscriptions chrétiennes, dont l'une [3], sur une pierre de la muraille de Ghelma, brisée dans toute sa hauteur, redit les noms de *Vincent* et de *Clément, martyrs*. Ces souvenirs catholiques donnent en quelque sorte une patrie à nos frères de France que la conquête retient dans de lointains pays souvent déserts : ils nous charment et nous ravissent, pendant que nous remplissons la grande tâche à laquelle nous nous sommes dévoués [4].

Peu de temps après son retour à Hippone, Augustin reçut d'un vieillard païen de Calame, appelé Nectarius, une lettre qui sollicitait sa pitié en faveur des coupables. Le vieux Nectarius commence par dire qu'on aime sa patrie plus encore que sa famille elle-même, et, rappelant un mot tiré de *la République* de Cicéron, ajoute que l'homme de

1 Nous avons vu à Ghelma plusieurs médailles en cuivre, presque toutes à l'effigie de Constantin, trouvées sur l'emplacement de Calame. Nous avons vu aussi quelques médailles numides en plomb, représentant un cheval nu. On a trouvé à Ghelma une fort belle médaille en or, appartenant aux âges chrétiens.

2 La croix en bronze a été trouvée dans des fouilles près de la briqueterie, le 5 janvier 1843. Nous possédons un dessin de cette croix.

3 Cette inscription, qui est de six lignes, a plusieurs lettres entièrement effacées ou mutilées. Elle est fort difficile à saisir dans son ensemble.

4 Voyez dans notre *Voyage en Algérie, Études africaines*, le chap. XIV sur Ghelma ou Calame.

bien ne pense jamais avoir assez fait pour son pays. La vieillesse ne fait qu'accroître cet amour de la patrie ; ce n'est pas avec un homme tel qu'Augustin qu'il faut insister sur de semblables vérités. Nectarius aime Calame parce qu'il y est né, parce qu'il a eu le bonheur de faire quelque bien à la cité de son berceau. Il tremble sur les périls où l'ont jetée les égarements de son peuple. Mais voici qui est curieux dans la bouche d'un païen. Nectarius regarde comme un devoir pour un évêque de secourir les hommes, de les protéger et de demander à Dieu le pardon de leurs fautes. Il avoue que le tort du peuple de Calame est sans excuse; mais il conjure Augustin d'épargner aux coupables les dernières rigueurs et de ne pas laisser frapper les innocents. Augustin, dans une réponse [1] d'où nous avons tiré le récit des désordres de Calame, lui fit entendre que ce sont les bonnes mœurs et l'exécution des lois qui rendent les pays prospères; que Calame devait être punie, et que les beaux jours de sa patrie seraient ceux où les abominations païennes feraient place à la religion de Jésus-Christ. Quelles mœurs peut-on espérer avec un Jupiter adultère, avec une déesse Flore qui exige l'immolation de la pudeur? Augustin rappelle l'exemple du jeune homme d'une comédie de Térence, qui, brûlant d'une flamme illégitime, donna cours à sa passion après avoir vu dans un tableau l'adultère de Jupiter. Augustin convie le vieillard païen à tourner ses pas vers la céleste république des saints; il faut renaître par la foi et conquérir cette patrie où les fidèles, après l'hiver des travaux de cette vie, fleuriront dans les printemps de l'éternité. La nécessité de pourvoir aux sûretés de l'avenir oblige de punir les païens de Calame; mais pourtant on se souviendra de la modéra-

1 Lettre XCI.

tion chrétienne. L'évêque d'Hippone donne lui-même dans cette lettre un grand exemple de douceur ; Nectarius désirait une sorte d'enquête pour reconnaître les vrais coupables dans ces journées où aucun des païens n'avait fait son devoir. Augustin ne voudrait pas approfondir une affaire dont toute la vérité ne pourrait être arrachée que par des tourments.

CHAPITRE XXIV

Lettre à Vincent le Rogatiste. — Des peines temporelles portées contre les hérétiques.

Vincent, surnommé *le Rogatiste* parce qu'il appartenait à la secte de Rogat, dont il fut le successeur sur le siége de Cartenne, aujourd'hui Ténès, avait connu Augustin dans sa jeunesse à Carthage; il l'avait trouvé *ami du repos*, comme nous avons eu occasion de le dire. Il écrivit à l'évêque d'Hippone pour reproduire les griefs des donatistes contre les catholiques, griefs tant de fois réduits au néant. La réponse d'Augustin à Vincent (408)[1] est une des lettres les plus éloquentes du grand évêque; son étendue lui donne l'importance d'un livre. Elle est surtout célèbre par la question que le docteur y traite : la répression des hérétiques par les puissances séculières. Augustin, si modéré, si profondément pénétré du vrai génie chrétien, n'imaginait pas qu'on pût forcer personne à revenir à l'unité du Christ; sa première opinion, son opinion naturelle l'avait porté à ne vouloir d'autres armes que la parole et la raison : il craignait de n'obtenir par la violence que

[1] Lettre XCIII.

des hérétiques déguisés en catholiques. Longtemps il résista aux évêques qui soutenaient des idées contraires. A la fin l'expérience lui prouva ce que nul raisonnement n'avait pu lui prouver, et l'évêque d'Hippone se rendit à des sentiments différents, tout en n'oubliant jamais les devoirs de la charité chrétienne. Augustin fut témoin du retour sincère d'un très grand nombre de donatistes, retour accompli par les menaces des lois. Entrons avec Augustin au fond des choses, et mettons de côté pour un moment nos idées de tolérance philosophique au XIXe siècle : jugeons au point de vue d'une société chrétienne, et non pas au point de vue d'une société pour qui la religion n'est plus qu'une idée spéculative. Plaçons-nous en Afrique dans les premières années du Ve siècle.

Les donatistes vivaient nonchalamment sous l'empire de la coutume ; la force de la coutume est une chaîne qu'ils n'auraient jamais rompue si la peur des puissances séculières ne les avait excités et secoués. Cette inquiétude les portait à la recherche sérieuse de la vérité ; elle les pressait de s'enquérir de la valeur des doctrines pour lesquelles leur repos et leurs biens étaient menacés. Les donatistes avaient à se préoccuper de savoir si c'était pour la justice ou par entêtement qu'ils se voyaient près de souffrir. Dans la question agitée, il ne fallait pas un long examen ni un grand effort d'esprit pour s'assurer de la vérité ; il fallait savoir si réellement, d'après les divines promesses, l'Église devait être répandue par toute la terre, et si les nations chrétiennes de l'Occident et de l'Orient étaient coupables de ne pas savoir ce qu'on avait fait dans un coin de l'Afrique. Toute la question se réduisait à ces mots. La terreur des lois toute seule eût été impie ; l'instruction l'accompagnait : en même temps qu'on donnait l'éveil aux populations, on leur offrait les moyens de dis-

siper les ténèbres de leur erreur. C'est ainsi qu'on les amenait à bénir l'œuvre de Dieu, qui, après avoir fait plier les rois de la terre sous le joug de Jésus-Christ, se servait d'eux pour guérir les malades, aiguillonner les faibles et les paresseux. On amenait les donatistes à comprendre que l'unité de Dieu demande qu'on l'adore dans l'unité. L'Église ne cessait pas d'aimer; elle imitait Dieu lui-même, dont l'amour est grand pour les hommes, et qui mêle pourtant aux douceurs de ses enseignements la terreur de ses menaces.

Jésus-Christ a dit que nul ne vient à lui si son Père ne l'entraîne. Le cœur humain est ainsi fait, qu'il a besoin d'une sorte de violence pour aller au bien.

Vincent faisait observer à Augustin que ni le Sauveur ni les apôtres n'avaient jamais eu recours aux rois. L'évêque répond qu'à cette époque les rois de la terre n'étaient pas instruits de la vérité, et que les paroles de l'Écriture n'avaient point atteint leur accomplissement.

« Devais-je arrêter les conquêtes du Seigneur et me « mettre en opposition avec mes collègues? Fallait-il em« pêcher que les brebis du Christ, errantes sur nos mon« tagnes et nos collines, c'est-à-dire sur les hauteurs de « notre orgueil, fussent réunies dans le bercail de la paix, « où il n'y a qu'un seul troupeau et un seul pasteur? « Fallait-il que j'empêchasse que vous ne perdissiez vos « biens et que vous continuassiez à proscrire tranquille« ment le Christ? Fallait-il qu'on vous laissât faire, d'après « le droit romain, des testaments, et que vous déchirassiez « par vos calomnieuses accusations le testament fait à nos « pères de droit divin, ce testament où il est écrit : *Toutes « les nations seront bénies en votre race?* Pourquoi seriez« vous restés libres d'acheter et de vendre, pendant que « vous auriez osé diviser ce que le Christ a acheté en se

« laissant vendre lui-même? Pourquoi les donations faites « par chacun de vous demeureraient-elles valables, tandis « que la donation faite par le Dieu des dieux à son Fils, « de l'aurore au couchant, ne serait pas valable à vos « yeux? Pourquoi n'auriez-vous pas été exilés de la terre « où votre corps a pris naissance, pendant que vous exi- « liez le Christ du royaume conquis au prix de son sang, « d'une mer à l'autre, et *depuis le fleuve jusqu'aux extré- « mités du monde*[1]? Que les rois de la terre servent le « Christ, même en donnant des lois pour le Christ. Vos « ancêtres ont demandé aux rois de la terre que Cécilien « et ses compagnons fussent punis pour des crimes faux : « que les lions se tournent contre les calomniateurs pour « briser leurs os, sans que Daniel intercède pour eux, « Daniel, dont l'innocence a été prouvée, et qui a été « délivré de la fosse où ses ennemis périssent ; car celui « qui creuse la fosse à son prochain y tombera lui-même « en toute justice. »

Quand le glaive des puissances temporelles attaque la vérité, il est pour les forts une épreuve glorieuse, et pour les faibles une dangereuse tentation ; mais, ajoute Augustin, quand il est tiré contre l'erreur, il est pour les gens sages engagés dans l'erreur un avertissement salutaire.

Le reste de la lettre est une éloquente défense de l'Église catholique contre les donatistes et leurs sectes diverses. En rappelant les paroles si expresses des Livres divins : « L'entendez-vous? s'écrie l'évêque d'Hippone, c'est le « Seigneur qui parle ; ce n'est ni Donat, ni Vincent, ni « Hilaire, ni Ambroise, ni Augustin... et vous, vous « restez assis à Cartenne, et vous répétez avec une dou-

1 Ps. LXXI, 8.

« zaine de rogatistes : *Qu'il n'en soit rien, qu'il n'en soit « rien.* » Ailleurs le grand docteur met en regard l'autorité de Jésus-Christ répandue aux quatre coins de l'univers, et l'autorité d'*un certain Vincent caché dans un coin de la Mauritanie césarienne!* Il s'étonne de tout ce que peut l'*orgueil d'une petite peau cadavéreuse* [1], et jusqu'où peut se précipiter la présomption de la chair et du sang. Obligé de revenir sur l'illustre Cyprien, invoqué par les donatistes, Augustin finit par dire que « s'il y a quelque « chose à retrancher dans cette branche si féconde, le fer « du père de famille y a passé, et le feu du martyre l'a « consumé. »

La répression des hérétiques par la force matérielle est une mesure dont l'exécution serait aujourd'hui peu conforme aux vœux et aux pensées du monde chrétien. L'office de l'historien est d'expliquer les choses du temps passé. On a vu l'évêque d'Hippone protester contre les violences à l'égard des hérétiques ; il a fallu toute l'irrésistible puissance des faits pour modifier ses idées sur ce point. Parmi les donatistes, les uns demeuraient éloignés de la communion catholique par les menaces de ceux de leur parti ; les autres, peu soucieux de la sincérité de ces grands débats, ne se donnaient pas la peine d'ouvrir les yeux pour reconnaître de quel côté était la vérité; d'autres enfin vivaient dans la profonde nuit de l'ignorance. Des lois sévères suspendues sur la tête de tous vinrent rendre la liberté à la portion des donatistes dont le parti opprimait la conscience; elles imprimèrent l'énergie à des cœurs languissants saisis tout à coup de la peur de perdre des biens temporels ; et comme la lumière religieuse accompagnait la menace, le donatisme, réfléchissant avec liberté, vit s'effacer devant

[1] Quid non audeat typhus morticinæ pelliculæ?

lui les ténèbres qui lui cachaient la magnifique unité du christianisme et l'universalité de la foi[1].

Il est aussi une importante remarque dont il faut tenir compte, sous peine de ne rien comprendre à l'histoire religieuse de nos vieux siècles : c'est que le christianisme tenait aux entrailles mêmes de la société, c'est qu'on était bon citoyen quand on était bon catholique, et qu'en se séparant de la foi on se séparait en quelque sorte de l'État. L'unité religieuse faisait partie de l'unité politique de l'empire ; les hérésies étaient alors ce que sont les factions aujourd'hui. Les donatistes et les circoncellions, ces farouches auxiliaires du parti, déchiraient le sein de l'Afrique ; une moitié du pays était liguée contre l'autre moitié, qui ne se défendait pas, et les ennemis de la foi d'Augustin donnaient volontiers la main aux rébellions contre les empereurs. Les lois de Constantin, de Théodose et d'Honorius avaient donc, outre un intérêt de religion, un intérêt de société ; elles pourvoyaient au repos de l'empire. Les ordonnances parties de Constantinople, de Rome ou de Ravenne, avaient quelque chose du caractère de nos lois modernes dirigées contre les perturbateurs de l'État.

Nous désirons qu'il soit définitivement établi comme vérité historique que la répression des hérétiques par les peines temporelles fut l'œuvre de la politique impériale et non pas de l'Église ; la nécessité de se défendre arma les princes ; l'Église s'adressait à la conscience, mais ne touchait pas au corps de l'homme. Lorsqu'elle fut amenée à

[1] Les questions agitées en Afrique au sujet de la répression des donatistes au temps d'Honorius se sont reproduites, en France, au sujet de la contrainte des protestants sous Louis XIV. Les *nouveaux convertis* du dix-septième siècle refusaient d'aller à la messe pour les mêmes motifs dont se servaient les donatistes pour ne pas entrer dans l'unité catholique. L'Eglise de France, sous Louis XIV, s'inspira de la conduite de l'Église d'Afrique au temps de saint Augustin.

solliciter le maintien des lois répressives, ou même à solliciter des lois nouvelles, c'est qu'il importait de ne pas se laisser écraser par les violences de l'ennemi. Le vrai génie catholique éclate dans un fait solennel qui répond à tout : après trois siècles d'horribles persécutions, quand la foi de Jésus-Christ monte à l'empire avec Constantin chrétien, comment marque-t-elle sa bienvenue? Par la liberté des cultes proclamée à la face du monde, et l'histoire vous dira que cette liberté fut vraie.

Il est plus facile de crier à l'intolérance que de découvrir la raison des choses. Quand les passions s'offrent à nous avec leurs traces violentes, nous les déplorons; mais quelle époque n'a pas, sous des noms et des prétextes divers, des passions terribles dont le retentissement se prolonge péniblement dans l'histoire? Le philosophe vraiment digne de ce nom, au lieu de se traîner dans la vulgarité des déclamations, s'élève à des hauteurs d'où l'on aperçoit mieux les motifs des actions humaines et le sens des institutions.

Au temps où nous sommes, la religion, séparée moralement de l'État, et vivant de sa propre vie, n'est plus soumise à la triste condition de recourir à la force matérielle pour achever ses triomphes. Dégagée des liens temporels, elle a été rendue à son essence première et s'envole d'une aile plus légère d'un bout du monde à l'autre. Sa première gloire a commencé dans les souffrances et la pauvreté; c'est par les souffrances et la pauvreté que s'accompliront ses dernières conquêtes. O merveilleuse puissance des idées vraies! Elles n'ont pas besoin d'armées ni de lois impériales, et les cités leur ouvrent les portes sans que les béliers ébranlent leurs murailles. Les royaumes n'ont pas de frontières qui les arrêtent; elles passent, elles s'avancent, et les nations leur opposent en vain leurs limites;

elles ne suspendent leur marche ni devant la diversité des langues, des lois et des mœurs, ni devant les espaces infranchissables des montagnes, des forêts et des mers; elles sont à la fois patientes, infatigables et rapides, et leur course à travers la création ne finit que là où finit l'œuvre de Dieu.

CHAPITRE XXV

Saint Paulin et Thérasie. — Scrupules de saint Augustin sur la législation pénale. — Stilicon. — Intervention de saint Augustin en faveur des donatistes. — Nouvelles instances de Nectarius de Calame et réponse de l'évêque d'Hippone. — Tendre admiration de Sévère, évêque de Milève. — Les invasions des barbares. — Dioscore et saint Augustin. — Les païens de Madaure. — Longinien.

408-410

Entre Augustin, Paulin et sa femme Thérasie, il s'était établi une affectueuse correspondance pleine de charme. Augustin avait senti un vif attrait pour cet homme si doux, si lettré, si fervent, que ne purent retenir les emplois les plus élevés de l'empire, et qui, de concert avec sa femme, devenue désormais pour lui une sœur, vendit au profit des pauvres des biens immenses [1]. Paulin et Thérasie, dont les noms ne se séparaient point en tête des lettres adressées à l'évêque d'Hippone, ne trouvaient rien de plus grand, de plus admirable qu'Augustin. Il leur avait fait parvenir la plupart de ses ouvrages, et ne manquait pas de leur adresser chacune de ses productions nouvelles : la réception d'un livre d'Augustin était une pieuse fête pour Paulin et Thérasie. En 408, un ouvrage de ce grand homme, remis

[1] Nous avons parlé de saint Paulin de Nole dans l'*Histoire de Jérusalem*, tome II.

au saint personnage de Nole par un diacre d'Hippone appelé Quintus, renouvela ces joies dont rien ne surpasse la pureté. Paulin reçut l'ouvrage à Rome; il s'y était rendu après Pâques pour visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs. Il écrivit, à cette occasion, à l'évêque d'Hippone pour le remercier de lui avoir envoyé ces fleurs de son génie, dont le parfum lui faisait goûter quelque chose des délices du paradis. Paulin s'était imposé la privation de ne pas lire l'ouvrage à Rome, où le tumulte l'eût empêché de jouir pleinement de cette œuvre; il ne commença à l'ouvrir que lorsqu'il fut hors de Rome et dans sa première halte à Formes, aujourd'hui Formello, en revenant à Nole. Paulin parle de son impuissance à louer convenablement Augustin; un homme tout de terre comme lui ne dira rien qui réponde à la haute sagesse que Jésus-Christ a mise dans son docteur. Il fait l'éloge de Mélanie l'Ancienne, qui fut maîtresse de sa douleur en voyant mourir son petit-fils Publicola, et dont la courageuse fermeté eut Augustin pour témoin. Le grand docteur put comprendre mieux que personne le peu de larmes échappées des yeux de Mélanie, lui qui avait un cœur de mère en même temps qu'une mâle vigueur d'esprit. L'époux de Thérasie dit quelques mots sur l'occupation des élus dans le siècle futur; mais il demande à être instruit de ces mystères à venir par Augustin, qu'il appelle l'homme de Jésus-Christ, le docteur du peuple de Dieu dans l'Église de la vérité.

La réponse[1] de l'évêque d'Hippone fut confiée à des prêtres d'Afrique qui s'en allaient à Rome avec Possidius (année 408) pour demander justice à l'empereur à la suite des désordres de Calame. Augustin s'exprime avec beau-

[1] Lettre XCV.

coup d'affliction sur le motif du voyage de Possidius ; celui-ci aura le bonheur de voir Paulin tous les jours ; mais, au milieu de leurs maux, ce bonheur ne sera qu'une consolation pour les amis d'Augustin. L'évêque dit ailleurs [1] que le voyage de Possidius et de ses compagnons a été plutôt une fuite qu'un voyage. Le grand docteur voudrait bien passer la mer; mais les liens qui l'attachent au service des faibles ne lui permettent pas de s'éloigner d'eux, à moins que leurs besoins mêmes et leurs infirmités ne le demandent. Il touche dans sa lettre à diverses questions. La question de l'utilité des peines à prononcer contre les coupables lui fournit des observations où se montre un doute remarquable : quelles bornes faut-il garder dans ces châtiments, non-seulement par rapport à la qualité ou à la quantité des fautes, mais encore par rapport à la force et à la disposition de chacun? Qui sait si les peines prescrites ne nuiront pas au lieu de profiter? Quelles ténèbres, quelle profondeur, s'écrie Augustin, lorsqu'on veut sonder ces choses! Quant à lui, il ne saurait dire si la verge levée sur les pécheurs n'a pas empiré plus de situations qu'elle n'en a guéri. On expose un coupable à périr si on le punit ; on en expose beaucoup d'autres si on laisse sa faute impunie : quelles transes! quelles angoisses! « Qui êtes-vous, pour juger le serviteur d'autrui? « nous dit saint Paul ; s'il tombe ou s'il demeure ferme, « cela regarde son maître; mais il demeurera ferme, car « Dieu est tout-puissant pour l'affermir. » Jésus-Christ avait déjà dit : « Ne jugez point, et vous ne serez point « jugés. » Ces paroles et d'autres jettent Augustin dans des inquiétudes. Les ténèbres l'attristent ; il en trouve aussi dans les Écritures, où l'on ne marche qu'à tâtons. Les

[1] Lettre XCVIII, à Olympius.

Écritures offrent beaucoup plus de choses où nous cherchons ce que nous devons croire que de choses où nous rencontrons la certitude. Augustin observe admirablement que les hommes avancés dans la science spirituelle doivent se montrer fort retenus en matière religieuse avec les hommes qui vivent encore selon le monde. Il parle des obscurités qui nous cachent nos devoirs, des difficultés qui nous empêchent de les remplir, et dont la source est l'infinie variété des faiblesses et des replis secrets de nos cœurs. Le grand évêque demande à saint Paulin de dissiper ses doutes sur les points indiqués; s'il ne le peut pas lui-même, qu'il les soumette à quelqu'un de ceux que Dieu a pu rendre propres à exercer la médecine spirituelle, soit à Nole, soit à Rome, où saint Paulin a coutume de se rendre tous les ans.

Depuis le commencement de l'année 408, Alaric avait mis le pied en Italie; Stilicon fut accusé de l'y avoir attiré pour le faire servir à des projets d'usurpation. Ce soupçon lui coûta la vie. Le ministre d'Honorius périt à Ravenne le 23 août 408, de la main d'Héraclien, qui reçut en récompense le gouvernement de l'Afrique. Comme la mémoire de Stilicon était détestée, les hérétiques et les païens de l'Afrique répandirent le bruit qu'Honorius n'était pour rien dans les lois publiées contre eux et qu'elles avaient été l'œuvre personnelle de son ministre. Ces inventions troublaient le repos des catholiques africains. A la suite d'un concile tenu à Carthage le 13 octobre 408, deux évêques, Restitutus et Florentius, furent envoyés à l'empereur.

Augustin écrivit[1] à Olympius, un des officiers les plus

[1] Lettre XCVIII. Cette lettre, qui précéda évidemment la loi du 24 novembre 408, n'a pas pu être écrite à la fin de cette année; les Bénédictins,

considérables de l'empire, le même qui avait eu le courage de dénoncer les projets de Stilicon et qui mourut dans l'exil, assommé à coups de bâton ; il le priait de faire entendre sans retard aux ennemis de l'Église que la mort de Stilicon n'avait point ôté leur force à ces lois préservatrices, qu'elles n'avaient pas été l'ouvrage de celui dont on détestait la mémoire, mais de l'empereur lui-même, le fils de Théodose. Augustin exprimait ainsi les vœux de tous les évêques catholiques de l'Afrique, contre lesquels les donatistes ourdissaient des trames nouvelles depuis la mort du puissant ministre. Le 24 novembre 408, une loi fut publiée dans le de but maintenir les décrets relatifs aux donatistes.

A peu près à la même époque, le grand évêque répondait à diverses questions proposées par Boniface, évêque de Cataigne, questions relatives au baptême, à l'incertitude de la future conduite de l'enfant dont les parrains répondent pour les devoirs religieux. Dans ses raisonnements théologiques sur les sacrements, Augustin laisse échapper des mots dont les calvinistes ont fort abusé : « De même, « dit-il, que le sacrement du corps de Jésus-Christ est « son corps selon une certaine manière, et que le sacrement de son sang est son sang, de même le sacrement de « la foi est la foi [1]. » Ces expressions n'empêchent pas que le corps de Jésus-Christ ne se trouve joint au sacrement qui en est le signe visible. La doctrine d'Augustin sur la présence réelle est d'ailleurs fortement établie dans beaucoup de ses écrits.

Le conquérant qui se sentait mystérieusement porté à

dont il est si rare de rencontrer l'érudition en défaut, n'ont pas été exacts sur ce point; cette lettre à Olympius doit être de la fin d'octobre.

[1] Lettre XCIX.

détruire Rome, avait déjà ravagé plusieurs villes de l'Italie et forcé la métropole du monde à se racheter à prix d'or. Des bruits de malheur étaient parvenus en Afrique. Augustin, écrivant[1] à Italica, pieuse dame de Rome, lui demandait, aux derniers jours de 408, ce qu'il y avait de vrai dans les tristes nouvelles répandues au milieu des contrées africaines, afin de pouvoir se mettre en communauté de peines et d'épreuves avec les fidèles de la grande métropole.

En même temps l'évêque d'Hippone recommandait les donatistes à la clémence de Donat, proconsul d'Afrique; il le suppliait de ne pas proportionner les peines à la grandeur de leurs crimes, mais de les adoucir selon l'esprit du christianisme : il l'encourageait *par le sang de Jésus-Christ*. « Nous ne cherchons pas ici-bas, disait-il au proconsul, « à nous venger de nos ennemis, et quelles que soient nos « souffrances, nous ne devons pas oublier les prescriptions « de Celui pour la vérité et le nom duquel nous souffrons : « nous aimons nos ennemis, et nous prions pour eux. » L'évêque demande au proconsul d'oublier qu'il a puissance de vie et de mort, et de se souvenir seulement des prières qu'il lui adresse : ce n'est pas une petite chose de vouloir empêcher qu'on n'ôte la vie à ceux dont on désire le retour à Dieu. Les ecclésiastiques seuls portaient devant le proconsul les affaires qui regardaient l'Église; si le proconsul applique la peine de mort aux donatistes dont on aura à se plaindre, les prêtres et les évêques refuseront de traduire les coupables devant son tribunal, et les ennemis de l'Église, voyant que les catholiques aiment mieux se laisser ôter la vie que de la leur faire perdre par la sévérité des jugements, se déchaîneront contre eux en liberté. « Quand « même je ne serais pas évêque, ajoute Augustin, et quand

[1] Lettre C.

« même vous seriez encore plus haut placé que vous n'êtes, « je pourrais m'adresser encore à vous avec grande con- « fiance. » L'évêque désire qu'il n'y ait pas de condamnation sans explication ou conférence qui éclaire l'esprit du coupable. Il finit sa lettre par ces paroles, où sa nature douce et compatissante se révèle : « Quoiqu'il s'agisse de « ramener d'un grand mal à un grand bien, ce serait une « entreprise plus laborieuse que profitable, de réduire les « hommes par la force, au lieu de les gagner par voie d'in- « struction et de persuasion. »

Dans une lettre[1] au prêtre Deogratias, en réponse à des questions posées par un païen, Augustin, s'expliquant sur la destinée des âmes avant l'avénement de Jésus-Christ le *seul Sauveur,* dit ces belles paroles, dont la pensée a été reproduite tant de fois : « La différence des cérémonies, « selon les temps et les lieux, importe peu si ce qu'on « adore est saint, de même que peu importe la diversité « des sons au milieu de gens de diverses langues si ce « qu'on dit est vrai : il y a ici une seule différence, c'est « que les hommes peuvent, par un certain accord de so- « ciété, former des mots pour se communiquer leurs sen- « timents, et que les sages, en matière de religion, se « sont toujours conformés à la volonté de Dieu. Cette di- « vine volonté n'a jamais manqué à la justice et à la piété « des mortels pour leur salut, et si chez divers peuples il « y a diversité de culte dans une même religion, il faut « voir jusqu'où vont ces différences, et concilier ce qui est « dû à la faiblesse de l'homme et ce qui est dû à l'autorité « de Dieu. » Le Christ, dit encore Augustin dans cette lettre, est la Parole éternelle de Dieu, qui a toujours été et qui sera toujours la même, d'abord figurée par la loi

[1] Lettre CII.

mosaïque, puis réalisée par la loi chrétienne. Les Hébreux furent une nation toute prophétique.

Les désordres de Calame n'étaient point encore expiés ; les coupables ignoraient le sort qui les attendait ; mais des craintes vives régnaient parmi les païens de la ville. Le vieux Nectarius, au mois de mars 409, s'adressa [1] une seconde fois à l'évêque d'Hippone, dont il avait éprouvé déjà la miséricorde. Il lui parle de sa réponse à la première lettre, réponse où il avait cru retrouver Cicéron lui-même. Il a lu avec plaisir et reconnaissance ce qu'Augustin lui a dit de la religion, des hommages qui sont dus au culte du Dieu souverain, et de la céleste patrie. La merveilleuse ville que le grand docteur lui présentait comme but de ses efforts n'est pas fermée de murailles ; ce n'est pas même celle que des philosophes appellent la commune patrie, et qui n'est autre que le monde ; c'est celle que Dieu même habite, et avec lui toutes les âmes qui l'ont servi : nos pensées peuvent y atteindre, mais nos paroles seraient impuissantes à la décrire. Quoique cette invisible patrie doive être l'objet principal de notre ambition et de nos vœux, il ne faut pas pourtant négliger celle qui nous a vus naître, qui nous a nourris et formés, puisque, d'après plusieurs grands hommes, il y a dans le ciel d'éternelles demeures préparées pour ceux qui auront servi leur patrie sur la terre. Nectarius part de là pour revenir à sa ville de Calame, dont la destinée le préoccupe. Il dit que les coupables demandent pardon, et que, tous les péchés étant égaux selon l'opinion des stoïciens, le repentir doit les effacer tous également. Il trace la peinture d'une ville dont les citoyens sont traînés au supplice, et sollicite la générosité d'Augustin. « Que le Dieu souverain vous garde,

[1] Lettre CIII.

« ajoute-t-il en terminant sa lettre, qu'il vous conserve « comme l'appui de la loi et comme notre ornement. »

L'évêque d'Hippone, dans sa réponse[1] à cette lettre, demande à Nectarius à quoi bon la peinture d'une ville dont les citoyens sont livrés aux supplices, et quelles nouvelles ont pu le porter à de sinistres pressentiments; s'il sait que Possidius ait obtenu quelque chose d'aussi sévère contre les païens de Calame, pourquoi n'en informe-t-il pas positivement Augustin, qui travaillerait à empêcher l'exécution de pareils jugements? Augustin n'a jamais pensé qu'il fallût condamner les païens de Calame à la mort, ni même à la dernière misère; il se regarde comme outragé par certaines instances de Nectarius. Seulement, le vieillard de Calame doit trouver bon que les païens qui pillent les catholiques ou les tuent, et qui brûlent leurs maisons, soient au moins retenus par la crainte, non pas d'être réduits au sort de Quintius, de Fabricius ou de Rufin, deux fois consul, mais de perdre leur superflu. L'évêque explique que les peines infligées au nom du christianisme ont toujours pour but de rendre les hommes meilleurs. Augustin ignore l'issue de l'affaire de Calame; elle est dans le secret des desseins de Dieu. Augustin réfute ensuite l'opinion sur l'égalité des péchés : c'est en invoquant non pas les inspirations stoïciennes, mais les inspirations chrétiennes, que Nectarius parviendra à attirer la miséricorde sur Calame.

Les sollicitudes pastorales dans un temps de désordre, la lutte contre les donatistes, qu'il fallait à la fois vaincre et protéger, les sombres nuages qui chargeaient l'horizon de l'empire romain, répandaient de l'amertume sur les jours d'Augustin. Dieu était sa force et sa joie; mais par-

[1] Lettre CIV.

fois la nature humaine faiblit, même chez l'homme le plus saint, et les témoignages de l'amitié arrivaient alors à l'évêque d'Hippone comme des consolations. On dit qu'il ne faut accepter que la moitié des louanges d'un ami; mais quand ces louanges s'accordent avec la voix des contemporains, on doit les accueillir comme complétant le concert de tout un siècle. Sévère, évêque de Milève, qu'on appelait une moitié d'Augustin, tant ces deux âmes étaient unies, exprimait dans ses lettres [1] au pontife d'Hippone (409) le bonheur qui naissait pour lui de la lecture de ses ouvrages. Quelque douce que puisse être la présence d'Augustin, Sévère le possède plus en le lisant qu'en le voyant, car à la lecture il jouit paisiblement du grand docteur, et les agitations des affaires temporelles ne viennent pas le dérober à son amour. Il est ravi d'être si étroitement uni à Augustin, et de se voir en quelque sorte collé à ses mamelles pour recevoir ce qui coule de leur plénitude.

« O abeille de Dieu, lui dit-il, véritablement habile à « faire un miel plein du nectar divin, et d'où s'écoulent la « miséricorde et la vérité! Mon âme y trouve ses délices, « et s'efforce de réparer et de soutenir, à l'aide de cette « nourriture, tout ce qu'elle trouve en elle de misère et de « faiblesse. Le Seigneur est béni par votre bouche et par « votre fidèle ministère. Vous vous faites si bien l'écho de « ce que le Seigneur vous chante et vous y répondez si « bien, que tout ce qui part de sa plénitude pour venir « jusqu'à nous, reçoit plus d'agrément en passant par votre « beau langage, votre netteté rapide, votre fidèle, chaste « et simple ministère; vous le faites tellement resplendir « par la finesse de vos pensées et par vos soins, que nos

[1] Lettre CIX.

« yeux en sont éblouis, et que vous nous entraîneriez vers « vous, si vous-même vous ne nous montriez du doigt le « Seigneur, et ne nous appreniez à lui rapporter tout ce « qui brille en vous, et à reconnaître que vous n'êtes « aussi bon que parce que Dieu a mis en vous quelque « chose de sa bonté, que vous n'êtes pur, simple et beau, « que par un reflet de sa pureté, de sa simplicité, de sa « beauté. »

Sévère parle à l'évêque d'Hippone de ces fruits heureux qui naissent de la fécondité de son âme. Augustin nous porte à l'amour du prochain, qui est le degré par où on s'élève à l'amour de Dieu. Ces deux sentiments se tiennent. On est pour ainsi dire sur le bord de l'amour de Dieu quand on aime le prochain.

Augustin [1] se plaignait de tant d'éloges, quoiqu'ils fussent dictés par la sincérité. Lorsqu'il se voit loué par un ami, il lui semble qu'il se loue lui-même, et cela ne lui paraît pas soutenable. Les deux âmes d'Augustin et de Sévère n'en font qu'une. Sévère a pu se tromper en croyant voir dans Augustin ce qui n'y est point, comme on peut se tromper sur soi-même. Notre docteur voudrait qu'on lui épargnât de faire de longues lettres, afin que les loisirs de son épiscopat fussent employés à de plus utiles écrits. A son premier voyage à Hippone, Sévère pourra voir à combien d'ouvrages travaille Augustin au milieu des soins de son ministère, et sans doute alors il voudra lui-même empêcher que son ami ne soit détourné de tant d'œuvres commencées.

Cependant les Goths inondaient l'Italie, les Alains et les Suèves les Gaules, et les Vandales l'Espagne; les retraites de la piété n'étaient pas respectées au milieu des désastres

[1] Lettre CX.

des nations. Au mois de novembre 409, Augustin écrivait[1] sur ces calamités au prêtre Victorien, qui lui avait raconté les maux des serviteurs et des servantes de Dieu. L'évêque disait que ces désastres demandaient une abondance de larmes plutôt qu'une abondance de paroles. En attendant les invasions terribles, les clercs donatistes et les circoncellions, par leurs indomptables fureurs, faisaient l'office des barbares dans le pays d'Hippone. Augustin montrait le genre humain dans les désolations comme l'olive sous le pressoir : on en voyait sortir l'écume et la lie, c'est-à-dire les blasphèmes de ceux qui murmuraient contre la Providence de Dieu; on voyait couler aussi l'huile pure, c'est-à-dire les prières humbles et ferventes de ceux qui adoraient la justice et imploraient la miséricorde d'en haut.

Déjà commençaient à se faire entendre des voix contre le christianisme, qu'on accusait des malheurs du monde; Augustin répondra plus tard à ces injustes murmures dans *la Cité de Dieu*. Ses lettres à Victorien offrent des consolations tirées des saintes Écritures. Il raconte l'histoire d'une jeune religieuse, nièce de l'évêque Sévère, qui, dans le pays de Steffe, fut emmenée par des barbares. Ses trois ravisseurs, tous trois frères, à peine revenus dans leurs demeures, se virent frappés d'une dangereuse maladie; ils avaient une mère qui, ayant remarqué la pieuse ferveur de leur nouvelle captive, conjura la vierge chrétienne de prier pour eux afin d'obtenir la guérison des trois malades : la mère promettait en échange la liberté. La jeune fille pria, fut exaucée et rendue à sa famille sans que le souffle du malheur dans cette aventure eût altéré la virginale blancheur de sa vertu.

1 Lettre CXI.

Toutes les fois qu'Augustin espérait toucher une intelligence au profit de la vérité, sa bienveillance était sans bornes. Un Grec [1], nommé Dioscore, encore païen, frère de Zénobe, maître de mémoire de l'empereur, après avoir visité l'Italie et l'Afrique, allait s'embarquer pour les pays d'Orient, lorsqu'il eut l'idée d'adresser à l'évêque d'Hippone plusieurs questions tirées des dialogues de Cicéron. Dioscore n'avait trouvé ni à Rome ni à Carthage personne qui lui témoignât du goût pour la solution de ces problèmes philosophiques ou littéraires. Les écoles d'Italie et d'Afrique ne se souciaient plus de ces sortes d'études, qui étaient devenues le partage des écoles de la Grèce. Chose curieuse! il ne se trouvait pas à Hippone un seul exemplaire des œuvres de Cicéron. Dioscore avait ouï dire que la jeunesse de l'évêque d'Hippone s'était écoulée dans les études profanes. Le motif qui le poussait à solliciter la solution de ces problèmes, c'était la honte de passer pour incapable ou ignorant auprès des hommes qui pourraient l'interroger sur ces différents points. Le premier sentiment d'Augustin en recevant la lettre de Dioscore fut de la surprise : comment osait-on demander à un évêque de se détourner des devoirs importants de son ministère pour expliquer Cicéron ! Voyant ensuite que le principal but de cette demande était le désir d'obtenir les louanges des hommes,

1 Quelques annotateurs ont fait de ce Dioscore un jeune homme, et les mêmes auteurs pensent que c'est de la conversion de ce même Dioscore qu'il est question dans la lettre de saint Augustin à Alype, écrite en 429. Or, de deux choses l'une : ou, à l'époque de sa correspondance avec le saint évêque d'Hippone, Dioscore n'était pas un jeune homme, ou le Dioscore dont il s'agit dans la lettre de 429 n'est pas le même; car saint Augustin parle du Dioscore converti comme d'un vieillard : le jeune homme de 410 n'aurait pas pu être vieillard dix-neuf ans plus tard. Mais rien dans la lettre de Dioscore ni dans la réponse de saint Augustin n'indique que le Grec voyageur fût un jeune homme, et dès lors nous devons croire que c'est sa conversion qui est racontée dans la lettre de 429.

Augustin eut pitié de ce Grec lettré qui s'inquiétait si vivement d'être bien jugé dans le monde; il lui adressa au commencement de l'année 410 une lettre fort étendue [1] où sont examinés et démolis tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, et où Jésus-Christ s'élève comme la grande autorité devant laquelle doit disparaître l'erreur. Augustin était souffrant lorsqu'il reçut la lettre de Dioscore; il avait cherché du repos hors d'Hippone pendant quelques jours, et sa grande et belle réponse sortit de ce repos qui ne le mettait pas à l'abri de la fièvre. C'est dans cette lettre que le grand docteur parle pour la première fois de sa *tête blanchie* par les travaux religieux. Il avait alors cinquante-six ans. La parole touchante et forte du grand évêque ne retentit pas inutilement dans l'âme de Dioscore; elle n'eut pas tout de suite un effet décisif; mais dix-neuf ans plus tard, elle vibrait sans doute encore dans l'âme de Dioscore, lorsque des miracles répétés sur sa fille et sur lui-même le déterminèrent à accomplir son vœu de se faire chrétien.

En recherchant ce qui nous reste de monuments contemporains, nous sommes frappés du respect des païens pour l'évêque d'Hippone; ce respect était inspiré par le génie, mais surtout par la modération et la mansuétude d'Augustin. Aux tristes époques où les passions jouent un grand rôle, où la violence entre comme élément principal dans les affaires humaines, le spectacle d'une belle intelligence unie à une parfaite bonté a beaucoup d'attrait pour les peuples. Lorsque ceux qui admirent ainsi sont dans la nuit et que celui qui est admiré est une grande lumière, les rapprochements deviennent faciles et peuvent être féconds. On se rappelle que le fils de Monique avait étudié

[1] Lettre CXIX.

à Madaure ; les païens y étaient restés très-nombreux. La cité s'adressa à l'évêque d'Hippone pour une affaire particulière ; dans cette lettre, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, la cité païenne donnait à Augustin le nom de *père* et lui souhaitait le *salut dans le Seigneur*. « Notre très-honoré « seigneur, lui disait-elle, que Dieu et son Christ vous don« nent au milieu de votre clergé une longue et heureuse « vie ! » Ces respectueuses politesses révélaient une situation toute nouvelle chez les polythéistes de Madaure. Augustin leur répondit : nous avons sa lettre, dont la date n'est pas connue. Il saisissait une occasion de faire entendre la vérité à une population qui ne l'acceptait pas encore.

Augustin reproche à la ville païenne d'être tombée dans une contradiction en le traitant de *père* et en lui souhaitant le salut dans le *Seigneur*. Ce langage n'est permis qu'à des chrétiens ; or le porteur de la lettre, interrogé par l'évêque d'Hippone, a répondu que Madaure n'avait pas changé. C'est donc une moquerie, ajoute l'évêque, et l'on se joue du nom de Jésus-Christ ! Les paroles qu'il va adresser à Madaure seront pour elle une condamnation si ces paroles ne la ramènent pas. Le docteur, abordant la question chrétienne, parle des événements anciens et nouveaux accomplis selon la prédiction des Écritures, et propres à porter l'homme à la recherche de la vraie religion : la dispersion des Juifs sur la terre, la fin de la royauté parmi eux, les progrès immenses de la doctrine du Christ sorti du milieu des Hébreux, sont des témoignages qui invitent à penser. Les hérésies et les schismes mêmes ne sont quelque chose que parce qu'ils appartiennent au christianisme. L'évêque ne craint pas de montrer aux païens de Madaure quel vent de destruction a passé sur les idoles et leurs temples ; nul ne songe à relever les sanctuaires qui sont tombés ; il en est

de murés et auxquels nul ne prend garde; d'autres ont changé de destination. Les idoles sont brisées, brûlées ou enterrées. Les mêmes pouvoirs qui persécutaient les chrétiens, au nom des faux dieux, ont été vaincus non point par la résistance des amis du Christ, mais par leur patient courage sous la hache des bourreaux. La majesté souveraine s'est tournée contre les idoles, et s'agenouille devant le tombeau d'un pêcheur. Nulle prédiction n'a été vaine; le dernier jugement a été annoncé : il viendra aussi. Il n'y a plus d'excuse pour ne pas aller au Christ, quand tout proclame sa gloire. Le nom du Christ est dans la bouche de tout homme qui veut remplir un devoir ou s'élever à une vertu. Augustin définit ensuite Dieu et son Verbe, explique ce que c'est que l'Incarnation, et fait voir tout ce qu'il y a de merveilleusement puissant dans l'humilité d'un Dieu. Le docteur, en finissant, dit aux citoyens de Madaure que, sans leur lettre, il ne leur aurait pas parlé de Jésus-Christ; il les conjure de s'arracher à l'erreur, et les appelle non-seulement ses frères, mais aussi ses *pères*, en souvenir des leçons par lesquelles Madaure avait nourri sa jeune intelligence.

De telles paroles, tombant de si haut au milieu d'une ville presque toute païenne qui les avait provoquées, devaient remuer les esprits, faire naître des réflexions et tourner à la confusion du polythéisme. Sous quelque forme que se présentât l'intérêt de la vérité évangélique, Augustin en devenait le serviteur; il ne repoussait pas la curiosité elle-même, parce que la curiosité pouvait conduire à un examen sérieux. On a vu plus haut qu'il voulut bien écouter un païen, Dioscore, qui lui écrivait pour le consulter sur les dialogues de Cicéron; et Dioscore se fit plus tard chrétien. Nous ne savons pas si la correspondance d'Augustin avec Longinien put porter à la longue les mêmes fruits

religieux ; mais rien n'est plus attachant que l'échange de sentiments et d'idées entre le docteur chrétien et le philosophe païen. Trois lettres seulement nous sont restées de cette correspondance. Nous en donnerons la substance pour ajouter à tout ce que nous avons dit déjà sur la philosophie païenne à cette époque, sur la situation nouvelle à laquelle les intelligences étaient parvenues en dehors des vérités révélées.

Longinien habitait l'Afrique; il avait eu des entretiens avec l'évêque d'Hippone, qui le jugeait sincère et animé du plus vif désir de devenir un homme de bien. Augustin, dans une première lettre, rappelant un mot de Socrate, dit à Longinien que le désir d'être homme de bien ouvre une porte facile à toute science, mais que longtemps auparavant il avait été écrit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme*, et *votre prochain comme vous-même.* Ces deux commandements, selon Jésus-Christ, comprennent la Loi et les Prophètes. Longinien pensait qu'il fallait adorer Dieu; Augustin lui demande comment il faut l'adorer. Il lui demande aussi ce qu'il pense de Jésus-Christ, dont le philosophe paraissait avoir une grande idée, et s'il est d'avis qu'on puisse arriver à la vie heureuse par la voie chrétienne ou même uniquement par cette voie. Si Longinien n'y marche pas encore, est-ce par suite d'un doute ou bien d'un simple retard? Telles sont les questions qu'Augustin lui adresse comme un ami à son ami.

Voyons ce que Longinien va répondre à celui qu'il appelle *très-vénérable seigneur* et *très-saint père Augustin.* Il regarde comme un bonheur d'avoir reçu, lui tout indigne, une lettre de ce saint et grand homme; c'est comme un rayon de ses vertus qui est venu resplendir sur sa propre face. Augustin lui a imposé un grand fardeau en posant de

semblables questions à un homme de sa croyance, surtout en un temps pareil. Longinien fait profession de suivre une doctrine riche en préceptes de morale, préceptes qu'il déclare plus anciens que Socrate, plus anciens que les livres des Juifs, et dont il attribue la gloire à Orphée, à Agès, à Trismégiste, médiateurs lointains entre les dieux et la terre, au commencement des siècles, avant que l'Europe, l'Asie et l'Afrique eussent un nom. C'était le néoplatonisme avec son nouveau plan de se chercher des ancêtres au berceau de l'univers. Mais la foi vague du philosophe n'arrête point son enthousiasme pour Augustin. Il n'aperçoit rien dans les âges de comparable à l'évêque d'Hippone, à moins qu'on ne veuille tenir pour vrai l'idéal portrait tracé par Xénophon ; il jure qu'il n'a rien vu, rien entendu citer qui approche de l'évêque pour son profond et constant travail vers Dieu, pour sa pureté de cœur et sa fermeté de croyance. Augustin lui demande par quelle voie on arrive à Dieu : c'est à l'évêque qu'il appartiendrait de le lui apprendre ! Longinien ne possède pas encore tout ce qui doit l'élever vers le siége du bien éternel ; mais il s'occupe des provisions du voyage. Sa doctrine, fondée sur les traditions de ses pères, il la résume ainsi : la meilleure voie pour aller à Dieu est celle par laquelle l'homme de bien, pieux, juste et pur, victorieux des épreuves du temps, accompagné de ces dieux inférieurs que les chrétiens appellent des anges, pénétré des vertus, purifié par les expiations mystérieuses et les abstinences de l'unique, de l'incompréhensible, de l'infatigable Créateur, marche vers lui de toute l'impétuosité de l'esprit et du cœur. « Quant au Christ, ce Dieu formé de « chair et d'esprit, et qui est le Dieu de votre croyance, « par lequel vous vous croyez sûr d'arriver au Créateur « suprême, bienheureux, véritable, et Père de tous, je « n'ose ni ne puis vous dire ce que j'en pense : je trouve

« fort difficile de définir ce que je ne sais pas. » Longinien termine en disant que son seul mérite c'est son respect pour Augustin ; que le meilleur témoignage en faveur de sa vie, c'est son constant désir de ne pas déplaire à l'évêque d'Hippone, et qu'il recevra avec bonheur quelque lettre de lui qui lui apporte la lumière.

Cette lettre fut agréable à Augustin ; il loua, de la part d'un païen, la réserve du langage au sujet de Jésus-Christ, et accueillit avec joie le désir que lui exprimait Longinien de l'entendre sur ces questions. Le philosophe, dans sa lettre, ne croit pas que la piété du cœur suffise pour aller à Dieu ; il y ajoute la nécessité de la pratique extérieure des cérémonies anciennes ; Augustin lui demande pourquoi la nécessité de ces sacrifices si on est pur. Que reste-t-il à expier si on a passé des jours conformes à la vérité et à la justice? L'évêque signale à Longinien ces contradictions. Le problème qu'il lui présente d'abord, avant de s'engager plus avant dans le débat, c'est de définir en quoi consiste le bien vivre. Est-ce dans les pratiques religieuses comme conditions sans lesquelles il n'y a pas de sainte vie? Est-ce dans l'observance de ces cérémonies comme moyen de parvenir à bien vivre? La vie sainte et la fidélité aux pieuses pratiques sont-elles une seule et même chose? Ces questions, dont Augustin voulait faire une sorte de préface à toute controverse sur le christianisme, tenaient au christianisme lui-même. Il s'agissait de la foi et des œuvres, grandes matières traitées avec tant d'autorité par saint Paul.

Longinien répondit sans doute à l'évêque d'Hippone ; mais nous n'avons plus rien de cette correspondance si curieuse, si instructive pour l'étude de ce qui se passait alors dans une certaine région des intelligences. Longinien touche jusqu'aux limites du monde chrétien, et sa physio-

nomie change sous l'empire même de ses efforts pour rester ce qu'il est. En empruntant à la foi nouvelle le dogme d'un Dieu créateur, il laisse bien loin derrière lui toutes les doctrines antiques ; ses dieux, qui ne sont plus que des puissances médiatrices comme nos anges, n'ont plus rien de commun avec le système polythéiste. Il n'a pas d'immenses intervalles à franchir pour arriver à Jésus-Christ, le divin médiateur entre Dieu et l'homme. Les contemplateurs païens, qui avaient le cœur honnête et le goût du vrai, pouvaient-ils rester bien longtemps séparés du christianisme après un débat sincère et sérieux avec un aussi doux génie qu'Augustin ?

CHAPITRE XXVI

Le livre sur le Baptême unique. — Consentius. — Saint Paulin. — Attale. — Lettre de saint Augustin à son clergé et à son peuple. — Retentissement en Afrique de la prise de Rome par Alaric. — Sermon de saint Augustin. — Affaire de Pinien à Hippone.

410-411

Les combats contre les donatistes touchent à leur terme. Le livre *sur le Baptême unique* est un des derniers ouvrages de controverse où l'évêque d'Hippone réfute le parti de Donat. Pétilien de Constantine venait de composer un écrit *sur le Baptême unique*. Augustin était allé chercher un peu de repos dans une retraite voisine, lorsqu'un prêtre de ses amis, appelé Constantin, lui remit cet ouvrage en le conjurant d'y répondre. Un amas de calomnies à travers un grand fracas de paroles, tel était l'écrit de Pétilien. Le saint évêque consentit à descendre une dernière fois dans le champ du combat contre des adversaires dont il avait tant de fois triomphé. Il adressa son livre à Constantin. Nous

n'entrerons pas dans l'examen d'une œuvre qui redit avec des formes plus ou moins nouvelles ce que nous avons entendu de tant de manières. Pétilien soutenait l'unité du baptême, mais exclusivement en faveur du parti de Donat ; Augustin enseigne aussi cette unité ; mais il reconnaît la validité du baptême des hérétiques et des schismatiques. Ceux-ci ne peuvent pas plus anéantir le sacrement qu'ils ne pourraient anéantir Dieu. Augustin revient à Agrippinus de Carthage, à son successeur le grand Cyprien, aux soixante-dix évêques qui, réunis en concile sous la présidence d'Agrippinus, soutinrent l'inefficacité du baptême des hérétiques. Pétilien s'appuyait sur l'autorité de ces évêques, principalement sur le grand nom de Cyprien, et l'évêque d'Hippone redisait ce que nous avons vu ailleurs. Pétilien accusait gratuitement le pape Melchiade et plusieurs évêques catholiques d'avoir livré aux païens les Écritures saintes et brûlé de l'encens aux dieux ; Augustin venge leur mémoire [1]. Une phrase de ce livre renferme une petite inexactitude qui ferait croire que Félix d'Aptunge, poursuivi par les donatistes, avait été jugé après Cécilien de Carthage ; le saint évêque l'a rectifiée dans le deuxième livre, chapitre XXXIV, de la *Revue* de ses ouvrages.

Il n'est rien resté, croyons-nous, des ouvrages d'un contemporain d'Augustin, nommé Consentius, qui écrivit sur l'unité de Dieu et la Trinité des personnes divines. Dans une lettre placée en tête de ses travaux, il déclarait « que c'était par le poids des sentiments du saint évêque « Augustin qu'il prétendait fixer la nacelle flottante de « sa foi. » Consentius était originaire des *îles voisines de l'Afrique*, ce qui nous fait penser qu'il appartenait aux îles

[1] Le II[e] liv., chap. XXXV, de la *Revue* de saint Augustin, indique, après le livre du *Baptême unique*, le livre des *Maximianistes contre les donatistes*, qui est perdu.

Baléares. Sa lettre à l'évêque d'Hippone, datée de 410, nous a fourni le peu que nous savons de ce personnage, qui était apparemment laïque; il appelle Augustin *très-honoré seigneur* et *très-saint pape.* Consentius soumet au grand docteur des questions sur la Trinité, et s'adresse à lui avec d'autant plus de confiance qu'Augustin jouissait en ce moment du *repos de la solitude.* Il dit que le Père céleste, seul possesseur du secret des mystères et de *la clef de David,* a rendu Augustin capable de pénétrer, par la pureté de son œil intérieur, jusque dans le sanctuaire du ciel et d'y voir à découvert la gloire du Seigneur : à moins d'avoir Augustin pour guide dans la recherche de la nature de Dieu, les esprits n'oseraient s'élever si haut, et les yeux sont trop faibles pour soutenir l'éclat d'une si vive lumière. C'est à l'évêque d'Hippone qu'il appartient de percer la nuée obscure des mystères. Consentius aime mieux suivre avec soumission et foi l'autorité du grand docteur que de s'égarer en suivant la fausse lueur de ses propres pensées. Il désire un redressement public de ses erreurs sur ces hautes matières, afin que ses compatriotes des îles et tous ceux qui se trompent soient instruits et corrigés par le profond savoir et l'autorité d'Augustin. La lettre de Consentius est d'un style clair et facile ; sa latinité est meilleure que celle de la plupart de ses contemporains, et, pour la forme au moins, la perte de ses livres pourrait être regrettable.

Augustin, en commençant sa réponse [1], vante l'esprit de Consentius ; il voudrait que Consentius, qui n'est pas séparé de lui par une grande distance, se rendît à Hippone pour y lire les ouvrages d'Augustin dans les meilleures copies et communiquer à l'évêque toutes ses observations. Con-

[1] Lettre CXX.

sentius avait fort bien remarqué qu'on arrive à la vérité chrétienne par la foi plutôt que par le raisonnement : si l'on ne parvenait à la foi que par les savantes discussions, le bonheur éternel serait exclusivement réservé aux orateurs et aux philosophes. Augustin répond que Dieu ne hait point en nous la raison, cette prérogative par laquelle il nous a élevés au-dessus des animaux ; que la soumission religieuse ne doit pas nous empêcher de demander raison de ce que nous croyons, puisque sans la raison nous ne serions pas même capables de croire ; mais dans l'étude des doctrines du salut, la foi doit précéder la raison, et voilà pourquoi le prophète disait : *Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas*. La foi a ses yeux qui lui font voir en quelque sorte la vérité de ce qu'elle ne voit pas encore, comme ils lui font voir clairement qu'elle ne découvre pas encore ce qu'elle croit. Nous avons développé ces idées sur la raison et la foi dans l'examen d'autres ouvrages d'Augustin. L'évêque d'Hippone est, parmi les Pères, celui qui a le mieux et le plus constamment défendu les droits de la raison humaine dans la recherche de la vérité. Sa lettre à Consentius abonde en vues philosophiques sur la nature de Dieu. Augustin travaillait déjà à cette époque et depuis plusieurs années à son traité de la Trinité : les questions de Consentius l'avaient trouvé avec le regard attaché sur le mystère du Dieu en trois personnes.

Augustin avait dans le monde religieux quelque chose de l'autorité des prophètes dans l'ancien monde hébraïque ; on consultait les prophètes pour connaître les volontés de Dieu, on consultait Augustin pour connaître la nature de Dieu et tous les mystères de sa loi révélée. Quand les voyants d'Israël parlaient, on écoutait ce que Dieu disait en eux ou par eux ; quand l'évêque d'Hippone, sublime voyant du règne évangélique, éclaircissait les questions

difficiles et chassait la nuit par sa parole, on s'inclinait pieusement comme si on avait senti passer devant soi l'Esprit divin. Augustin, que nous pouvons appeler prophète de la vérité, puisque son regard perça tant de nuages, apparaissait comme un pèlerin du ciel qui, descendu un moment sur la terre, serait interrogé de toutes parts sur les secrètes merveilles d'une patrie inconnue.

Saint Paulin de Nole fut un de ceux qui aimèrent le plus à se rapprocher, par le cœur et l'intelligence, de cette belle étoile africaine qui répandait un jour si brillant. Il s'était établi, on le sait, un commerce de lumière entre Augustin et Paulin; l'évêque d'Hippone, bon pour tous, laissait voir une prédilection particulière pour ce saint ami qu'il n'avait jamais vu. Une lettre de l'évêque de Nole, de 410, renferme douze questions tirées des Psaumes, des Épîtres de saint Paul et de l'Évangile; Augustin y fit d'abord des réponses qui ne parvinrent pas à Paulin, et qui ne sont point parvenues non plus à la postérité; nous n'avons qu'une réponse de l'année 414, écrite dans le but de remplacer les lettres perdues.

Il était difficile que les questions religieuses qui partageaient en deux l'Afrique ne fussent pas de temps en temps soumises aux nécessités politiques de l'empire romain. On se souvient d'Attale, ce préfet de Rome, dont il avait plu à Alaric de faire un empereur : à la fin de 409, Attale, tout incapable qu'il était, tenta quelque mouvement pour s'assurer la possession de l'Afrique; les donatistes, ainsi que nous l'avons remarqué, s'offraient comme les auxiliaires de toute rébellion contre les empereurs; Attale avait jeté les yeux sur eux; mais Honorius, d'après les conseils de quelques hommes considérables, prévint les projets du nouvel empereur en rendant aux donatistes leurs églises et la liberté de faire ce qu'ils voudraient en religion. C'était re-

mettre tout en question et replacer les catholiques sous les coups de leurs ennemis. Mais cette situation ne dura que huit à neuf mois ; le concile de Carthage, en 410, demanda la révocation d'un édit désastreux pour l'Église d'Afrique ; il chargea quatre évêques, Possidius, Florentius, Præsidius et Benenatus, de porter sa prière à Honorius, qui, n'ayant plus rien à craindre d'Attale dépouillé de la pourpre impériale, publia contre les donatistes des lois d'une excessive sévérité.

Augustin était retenu à Carthage par le concile de 410, lorsqu'il adressa à son clergé et à son peuple une touchante lettre[1] où il les conjure de ne pas s'affliger de son absence, motivée par d'inévitables nécessités ; il reproche à ses frères tant aimés d'avoir manqué cette année à la pieuse coutume de vêtir les pauvres d'Hippone. Le bruit des ravages et des menaces d'Alaric avait rempli l'Afrique de terreur ; Hippone songeait à se fortifier et à se mettre en garde ; en l'absence de l'évêque, la charité, moins vive, avait négligé les pauvres. Augustin, dans sa lettre, engageait son cher troupeau à ne pas se laisser abattre par les coups de la main de Dieu sur le monde, mais à redoubler leurs bonnes œuvres. « De même, disait-il, qu'en voyant « tomber les murs de sa maison, on se retire, en toute « hâte, dans les lieux qui offrent un solide abri, ainsi les « cœurs chrétiens, sentant venir la ruine de ce monde par « des calamités croissantes, doivent s'empresser de trans- « porter dans le trésor des cieux les biens qu'ils songeaient « à enfouir dans la terre, afin que, si quelque catastrophe « arrive, il y ait de la joie pour celui qui aura abandonné « une demeure croulante. » En présence de tant de maux, les fidèles d'Hippone doivent se souvenir de cette parole de

[1] Lettre CXXII.

l'Apôtre : « Le Seigneur est proche, ne vous mettez en peine « de rien. »

Le bruit de la prise de Rome par Alaric [1] avait retenti en Afrique comme un immense coup de tonnerre. Les peuples étaient consternés ; d'horribles destinées apparaissaient devant eux. Les païens considéraient les calamités de Rome comme un argument en faveur des dieux exilés; les chrétiens courbaient la tête et n'osaient interroger la Providence. Augustin interrompit les murmures accusateurs des polythéistes et la stupeur muette des catholiques pour juger des hauteurs éternelles les événements humains et montrer quelle doit être la fermeté immobile des chrétiens au milieu des malheurs du monde. Les sermons du grand évêque sur la prise de Rome furent le développement éloquent de ces pensées. En apprenant comment un vrai disciple de l'Évangile reçoit les afflictions d'ici-bas, comment il garde sa sérénité au milieu des orages, les fidèles s'accoutumèrent peu à peu à regarder en face les désastres de l'Occident. Les païens, qui attribuaient la chute de Rome à la chute des dieux, trouvaient dans Augustin un redoutable adversaire; il prouvait que leurs accusations étaient des mensonges contre la raison et contre l'histoire, et faisait voir de lamentables calamités dans les âges antérieurs au christianisme. Il jetait ainsi dans des sermons la première idée de *la Cité de Dieu.*

Arrêtons-nous à un de ces sermons [2]; nous en reproduirons l'esprit dans une rapide analyse. Le prophète Daniel prie Dieu et confesse non-seulement les péchés de son peuple, mais ses propres péchés! Êtes-vous plus sage que Daniel? vous dirons-nous avec Ézéchiel. Daniel est un des

1 Alaric entra dans Rome la nuit du 24 août 410.

2 De urbis excidio. *Œuvres de saint Augustin,* t. VI; édit. Benedict.

trois saints personnages qui représentent les trois genres d'hommes que Dieu juge dignes de la délivrance quand de grands désastres tombent sur l'univers. Les deux autres personnages sont Noé et Job. Noé représente ceux qui gouvernent sagement l'Église comme il gouverna l'arche au milieu des eaux du déluge; Daniel est l'image de ceux qui vivent dans une sainte continence; Job, l'image des époux vertueux. Tout élevé qu'est Daniel, il a des péchés à confesser : l'orgueil de toute conscience doit en être brisé. Dès lors on ne s'étonne plus que Dieu fasse sentir au genre humain le fouet de son châtiment avant le jour de la suprême justice. On cite l'exemple de Sodome, qui n'eût pas péri si elle avait renfermé au moins dix justes. Rome, avec ses communautés religieuses, ses prêtres, ses nombreux chrétiens, ne renfermait donc pas dix justes pour la préserver du céleste courroux ! Augustin répond que le Seigneur, en demandant au moins dix justes à Sodome, menaçait de *perdre la ville* et non pas de la corriger. Or Sodome coupable périt tout entière; nul n'échappa ; le feu dévora toute chose; rien de pareil n'est arrivé à Rome. Rome est debout, et, de plus, combien d'hommes ont échappé au désastre ! que d'hommes ont été protégés par les autels chrétiens devenus d'inviolables asiles pour les vainqueurs !

« De terribles choses nous ont été annoncées, dit Au-
« gustin à son peuple ; il y a eu des incendies, des rapines,
« des massacres, des martyres d'hommes. C'est vrai, nous
« avons entendu dire beaucoup de choses, nous avons gémi
« sur tous les malheurs, nous avons souvent pleuré, c'est
« à peine si nous sommes consolés ; je ne disconviens pas,
« je ne nie pas que beaucoup de maux ne se soient accom-
« plis à Rome. Cependant, mes frères (que votre charité
« fasse bien attention à ce que je dis), nous avons écouté
« l'histoire du saint homme; après avoir perdu ses biens

« et son fils, il ne put garder saine sa chair, qui seule lui « était restée ; frappé d'une affreuse plaie de la tête aux « pieds, il était assis dans l'ordure, couvert de pourriture « et de sang noir, livré aux vers, en proie à d'atroces dou- « leurs. Si on vous annonçait qu'une cité est ainsi assise, « sans que plus rien de sain demeure en elle, souffrante « d'une horrible plaie, et que les vers y dévorent les vi- « vants comme ils ont coutume de dévorer les morts, « laquelle des deux villes trouveriez-vous la plus mal- « heureuse? celle-ci ou bien Rome après la dernière « guerre?... Job supporta sa misère, et sa patience lui « fut comptée comme une grande justice. Homme, ta « puissance n'est pas dans ce que tu souffres : c'est dans « ce que tu fais que se trouve ta volonté innocente ou « coupable. »

Augustin dit que tout ce que l'imagination peut produire en fait de tourments dans ce monde est bien léger à côté de la géhenne éternelle ; l'un passe, l'autre ne passe pas. Ceux qui ont souffert à l'époque de la dévastation de Rome ne souffrent plus ; et le mauvais riche souffre encore aux enfers. Quand l'homme devient meilleur par ses souffrances, elles sont pour lui une correction utile ; s'il ne devient pas meilleur, elles forment comme une double damnation. Le chrétien malheureux ne doit pas murmurer contre Dieu ni lui dire : Dieu, que vous ai-je fait? pourquoi donc je souffre ces choses? Mais plutôt il doit dire comme Job, tout saint qu'il était : *Vous avez recherché tous mes péchés, et vous les avez mis en réserve comme dans un sac cacheté.* Il y a eu à Rome cinquante justes, il y en a eu mille, si l'on considère les jugements humains ; il ne s'en est pas rencontré un seul, si l'on a égard à la règle de la perfection. Voyait-on à Rome quelqu'un de plus sage que Daniel, qui confessait ses fautes? Rome a été épargnée à cause des justes qu'elle renfermait.

Ceux qui sont morts dans la justice et la foi ont été affranchis des tourments humains et conduits aux divines consolations. Ils sont morts après la tribulation, ainsi que le pauvre de l'Évangile devant la porte du riche ; comme eux, le pauvre souffrit la faim et les blessures, et mourut; mais l'Évangile ajoute que des anges emportèrent le pauvre dans le sein d'Abraham. L'évêque d'Hippone montre les pieuses victimes de la guerre se réjouissant dans le ciel et rendant grâces à Dieu de les avoir mises à l'abri des tourments de la vie, des coups des barbares et des piéges du démon, de les avoir placées au-dessus de la faim, de la grêle, de l'ennemi, du licteur, de l'oppresseur. Augustin raconte ensuite les phénomènes arrivés à Constantinople dans la seconde année du règne d'Arcadius, effrayantes menaces qui, en quelques heures, multiplièrent les chrétiens, et que le docteur considère comme de grandes leçons pleines de miséricorde ; car la ville, un moment abandonnée par les habitants et l'empereur, ne souffrit aucun dommage. Il termine par un éloquent rapprochement entre les souffrances de Rome et les souffrances du Christ, le Roi des rois et le Maître des dominateurs.

C'est ainsi que l'Église consolait alors les nations aux jours des désastres ; il faut avouer qu'elle avait seule le secret de se faire doucement écouter du genre humain.

Augustin passa à Carthage les derniers mois de l'année 410. Les plus grands intérêts de l'Église d'Afrique pouvaient seuls le retenir loin d'Hippone, à une époque où les progrès des barbares inquiétaient son cher troupeau. Il ne revint au milieu des siens qu'au commencement de l'hiver, et trouva le peuple d'Hippone abattu et livré à des méchants qui voulaient le soulever contre son pontife[1].

[1] Lettre CXXIV, à Pinien.

Pinien, fils de Sévère, préfet de Rome, sa femme Mélanie et sa belle-mère Albine, illustres personnages romains, venus de la Sicile pour voir Augustin, étonnaient alors les fidèles de Thagaste par le spectacle de leur ferveur chrétienne et de leur humilité profonde. Ils avaient enrichi de plusieurs dons magnifiques l'église de Thagaste et fondé deux monastères, dont l'un renfermait quatre-vingts religieux, l'autre cent trente vierges. Le saint évêque aurait bien voulu se mettre en route pour prendre part à la joie religieuse de la ville où il était né. Au commencement de 411, il écrivait aux illustres et pieux voyageurs que le froid de l'hiver, intolérable pour sa santé débile, ne lui avait pas permis d'aller à Thagaste, que les pluies lui interdisaient maintenant ce voyage, et que pourtant, malgré le froid et les torrents, il volerait vers sa cité natale si les tribulations et les tristesses de son peuple ne lui faisaient pas un impérieux devoir de rester à Hippone.

Pinien et Mélanie, impatients de voir l'homme dont le nom remplissait le monde chrétien, se rendirent eux-mêmes de Thagaste à Hippone, et ce voyage devint un sujet de troubles pour Augustin. Voici cette affaire.

Le fils de Sévère, assistant à la célébration des saints mystères dans l'église d'Hippone, fut reconnu par le peuple. Tout à coup la multitude voulut avoir Pinien pour prêtre et sollicita à grands cris son ordination. Augustin, descendu de son siége, déclara au peuple qu'il n'ordonnerait point Pinien malgré lui, et que si les fidèles trouvaient moyen d'avoir Pinien pour prêtre contre son consentement, ils n'auraient plus Augustin pour évêque. Après ces mots, Augustin retourna à son siége. Un moment déconcertée par la déclaration de l'évêque, la multitude recommença ses bruyantes instances, ajoutant que si Augustin refusait d'ordonner Pinien, un autre évêque l'ordonnerait.

Augustin répondit à ceux dont il était entouré, qu'il avait promis à Pinien de ne pas l'élever au sacerdoce malgré lui, qu'il était le maître dans son église, et que nul évêque n'avait le droit de l'ordonner prêtre dans l'église d'Hippone sans son autorisation.

Cependant les cris redoublaient, et le saint évêque ne savait plus quel parti prendre. L'évêque de Thagaste, le vénérable Alype, vieil ami d'Augustin, était présent; des injures éclatèrent contre lui; on l'accusait sans doute de vouloir garder Pinien pour son église de Thagaste, afin de profiter de son opulence. Les inquiétudes d'Augustin étaient vives; dans le but d'épargner une profanation au lieu saint par quelque crime, il avait songé à se retirer; mais il craignait que la multitude échauffée, n'étant plus retenue par sa présence, ne se portât plus facilement à des violences; il se détermina à rester. Qui sait du reste si quelque furieux n'aurait pas osé mettre la main sur Alype, pendant que les deux évêques auraient traversé la foule pour sortir? Augustin souffrait beaucoup au milieu de ces horribles clameurs, lorsqu'un moine l'aborda de la part de Pinien; celui-ci désirait annoncer au peuple que si on l'ordonnait prêtre malgré lui, il quitterait l'Afrique. Augustin ne pensait pas que cette déclaration fût de nature à produire un bon effet; il alla lui-même trouver Pinien, et reçut la promesse que l'époux de Mélanie demeurerait à Hippone, pourvu qu'on ne le forçât point d'entrer dans la cléricature.

Augustin espéra que cette promesse dissiperait la tempête; il en fit part à son ami Alype; celui-ci, ne voulant prendre aucune responsabilité dans une décision qui pouvait déplaire à Albine, belle-mère de Pinien, supplia qu'on ne le consultât point là-dessus. Alors l'évêque d'Hippone se tourna vers le peuple, fit signe qu'il voulait parler, et, au milieu du silence, communiqua l'offre de Pinien, à la-

quelle l'époux de Mélanie devait ajouter l'autorité d'un serment. Le peuple, qui voulait avoir Pinien pour prêtre, ne se trouva point satisfait ; après une consultation de quelques instants, les chefs de la sédition demandèrent que Pinien promît d'entrer dans l'Église d'Hippone, si jamais il se décidait à accepter le sacerdoce. Augustin retourne auprès de Pinien, et lui propose cette seconde condition ; Pinien y consent. Augustin le déclare au peuple, qui se montre content. Il ne restait plus que la question du serment. Il y eut des pourparlers entre Augustin et Pinien, qui souhaitait qu'on précisât des circonstances, comme celle d'une invasion ennemie, où il lui serait permis de quitter Hippone ; Augustin lui fit observer que ce motif pourrait paraître au peuple le présage de quelque calamité ; qu'en cas d'invasion, chacun s'en irait d'Hippone, et qu'il serait mieux de ne pas en parler, Mélanie, qui était là, crut qu'il fallait prévoir le cas de maladies pestilentielles ; Pinien lui imposa silence sur ce point. On convint d'ajouter au serment de rester à Hippone ces mots : *si ce n'est en cas de besoin,* quoique l'évêque prévût que cette précaution serait considérée par le peuple comme un faux-fuyant destiné à le tromper.

En effet, la promesse de Pinien, dont un diacre donna lecture à haute voix, fut accueillie avec ravissement jusqu'à ces mots : *si ce n'est en cas de besoin,* d'où sortit un nouvel orage. Pinien ramena le calme par la suppression de ces paroles. Accompagné d'Augustin, il s'approcha du peuple, et dit qu'il s'obligeait par serment à l'exécution de la promesse que le diacre avait récitée ; il en répéta solennellement les termes. Le peuple répondit : *Dieu soit béni!* et demanda que Pinien signât sa promesse. On fit sortir les catéchumènes, et Pinien signa. Quelques fidèles exprimèrent au nom du peuple le désir que les deux évêques, Au-

gustin et Alype, signassent aussi. Au moment où Augustin commençait à écrire son nom, Mélanie s'y opposa ; la signature de l'évêque d'Hippone demeura inachevée ; personne n'insista pour en obtenir davantage.

C'est ainsi que les choses se passèrent. Augustin les raconta avec de longs détails, en y joignant les discours du peuple, dans un mémoire adressé à Albine ; ce mémoire ne nous est point parvenu ; nous avons composé notre récit avec les faits indiqués dans une lettre[1] de l'évêque d'Hippone à la belle-mère de Pinien, qui prit fort mal cette aventure. Albine, trompée par des rapports inexacts, croyait qu'Augustin avait provoqué le serment ; elle croyait aussi qu'une infâme cupidité avait poussé le peuple à ce mouvement.

Augustin, dans sa lettre, disait à Albine que le serment s'était fait en sa présence, mais qu'il ne l'avait pas provoqué ; que rien de semblable à la cupidité n'avait inspiré le peuple, puisqu'il ne pouvait participer aux trésors dont il aurait plu à Pinien d'enrichir l'Église d'Hippone, et qu'en définitive ces clameurs n'avaient eu pour but que l'œuvre de Dieu, car la consécration d'un prêtre est toujours une œuvre de Dieu ; ce n'est point l'argent de Pinien, c'est son mépris pour l'argent qui touchait le peuple d'Hippone ; ce même peuple s'était réjoui de posséder un évêque qui, en entrant au service de Dieu, renonçât à sa part d'héritage paternel ; c'étaient quelques arpents de terre. Augustin les donna à l'Église de Thagaste, son lieu natal, et les fidèles d'Hippone n'envièrent pas ce petit domaine. La pauvreté de Jésus-Christ paraissait aimable et pure, surtout dans Pinien, si comblé de richesses ; Augustin, évêque d'Hippone, après avoir tout quitté, a l'air d'être opulent ; le

[1] Lettre CXXVI.

patrimoine auquel il a renoncé n'égale pas la vingtième partie du bien de l'Église dont on le regarde comme seigneur. Mais placez Pinien à la tête d'une Église en Afrique, quelle qu'elle soit, il sera toujours pauvre en comparaison des biens avec lesquels il est né. Il y avait sans doute des pauvres parmi ceux qui demandaient Pinien pour prêtre, et ceux-là espéraient tirer de la pieuse famille romaine quelque soulagement à leur indigence : mais est-ce là ce qu'on peut appeler de la cupidité? On aime à voir Augustin prendre ainsi la défense de son peuple et le venger d'un odieux soupçon.

Du moment que le peuple d'Hippone n'a rien à voir aux trésors de Pinien, le soupçon de cupidité ne peut plus atteindre que le clergé et principalement l'évêque ! Augustin est admirable de douceur, lorsqu'il oppose à ces soupçons le désintéressement de son âme, pleinement connu de Dieu seul; lorsqu'au lieu de se plaindre, il ne songe qu'à guérir le cœur d'Albine, ce cœur malade, qui s'était laissé surprendre par des pensées injurieuses. Il prend Dieu à témoin que l'administration des biens de l'Église d'Hippone lui est à charge, qu'il la regarde comme une servitude, et qu'il voudrait s'en affranchir ; Dieu lui est aussi témoin qu'il croit Alype dans les mêmes sentiments, et qu'Alype ne mérite pas les outrages dont l'a accablé le peuple d'Hippone. Albine avait demandé au saint évêque s'il croyait qu'un serment obtenu par la force fût obligatoire ; Augustin s'était déjà formellement expliqué là-dessus, dans une lettre à Alype [1]; il répète à Albine qu'un chrétien, même en présence d'une mort certaine, ne doit pas faire servir à un mensonge le nom de son Seigneur et de son Dieu. Les chrétiens d'Hippone ne prétendent pas

[1] Lettre CXXV.

retenir Pinien en esclavage; il peut aller et venir selon ses besoins, pourvu qu'à chaque absence il soit en disposition de retourner à Hippone. Le séjour à Hippone n'est donc pas un bannissement pour Pinien, et s'il consentait à entrer dans la cléricature, le sacerdoce pourrait-il jamais être considéré comme un exil? Le serment contre lequel s'élève si vivement Albine a été, en dernier lieu, offert volontairement, et non pas arraché de force. Si un homme aussi considérable que Pinien oubliait son serment, cet exemple serait une grande leçon de parjure. Augustin n'a pas dû empêcher Pinien de jurer; il ne lui appartenait pas de laisser bouleverser son Église plutôt que d'accepter ce que lui offrait un homme de bien.

Il paraît que le fils de Sévère fut relevé de son serment; car il passa avec sa femme et sa belle-mère sept ans à Thagaste, au milieu d'une surprenante austérité, et ces pieux enfants de Rome terminèrent leurs jours à Jérusalem.

Le récit de la petite sédition qui éclata, à l'occasion de Pinien, dans l'Église d'Hippone, nous introduit dans les mœurs catholiques de ces vieux âges. Le peuple y forme comme une république qui a sa volonté, et avec laquelle l'évêque est obligé de traiter. L'intervention du peuple dans le gouvernement de l'Église africaine, intervention qui n'était pas un droit, mais un abus, renfermait des causes de désordre et de ruine. Quand la multitude s'écriait : *Ambroise évêque!* ou qu'elle poussait Augustin au sacerdoce, sa voix retentissait comme la voix de Dieu; mais combien de fois les intérêts les plus saints et les plus graves pouvaient se trouver compromis par les fantaisies passionnées de la foule!

CHAPITRE XXVII

Carthage et ses ruines. — La conférence de Carthage entre les catholiques et les donatistes. — Résumé des actes de la conférence par saint Augustin.

411-412

Jusqu'ici dans notre œuvre il n'est pas un nom de ville qui ait plus retenti que celui de Carthage, et ce nom retentira souvent encore au milieu de nos récits. C'est à Carthage que vont se réunir, pour la solution de la question des donatistes, les évêques de tous les points de l'Afrique chrétienne; efforçons-nous donc de nous former quelque idée de la grande cité qui posséda l'empire des mers dans l'ancien monde, fit trembler Rome et représenta une force si haute, un si vaste foyer d'activité et de génie.

Les ravages du temps et de la conquête ont profondément bouleversé l'emplacement de Carthage; les incertitudes des lieux refusent a la pensee du voyageur une reconstruction entière et précise de la seconde ville de l'univers. Mais il est des points qui éclairent et fixent l'esprit. C'est ainsi que la colline jadis couronnée par la fameuse citadelle Byrsa marque le milieu de l'emplacement de Carthage. La lagune au fond de laquelle s'élève l'industrieuse Tunis, avec ses cent mille habitants, et la mer au cap Kamart, forment une presqu'île; là, sur cette péninsule, depuis la côte de la Goulette jusqu'à Kamart, l'imagination relève les palais et les temples, les théâtres et les thermes de la capitale africaine.

Au temps de saint Augustin, des églises et des monastères couvraient le sol rempli des souvenirs de Didon et de Sophonisbe, de Syphax et de Masinissa, d'Annibal et de

Scipion. Un double port, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom, abritait les vaisseaux dominateurs des mers; rien de plus difficile à reconnaître aujourd'hui que les traces de ces deux ports : le temps s'est plu particulièrement à détruire ce qui fit surtout la puissance des Carthaginois. Des huttes de Maures, des débris dispersés, des figuiers, des caroubiers et des vignes, des touffes d'acanthe comme sur la colline d'Hippone, occupent la place de la ville proprement dite, qui se nommait *Megara*. Plus rien ne reste de ces murailles où pouvaient se loger trois cents éléphants et quatre mille chevaux, où l'on avait pratiqué des greniers, des entrepôts, de vastes casernes pour vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. Les seuls monuments de l'ancienne Carthage demeurés debout ou reconnaissables, c'est un amphithéâtre (l'amphithéâtre de *Leggem*), ce sont des cippes puniques, et des citernes dont la beauté frappe les voyageurs. L'aqueduc qui portait aux citernes l'eau des sources de Zauvan, à cinquante milles de Carthage, présente des arches de soixante-dix pieds de haut. A part ces ruines qui peuvent être nommées, l'emplacement de Carthage forme comme une profonde nuit; c'est la poussière d'un cadavre de géant. Il y a onze siècles que Carthage fut renversée par les Sarrasins, et depuis ce temps les barbares, maîtres du pays, n'ont pas cessé d'arracher des débris à l'illustre métropole. L'héroïsme et les malheurs d'une armée française ont rendu cette terre plus auguste, plus vénérable à nos yeux : la mort de saint Louis plane sur l'immense sépulcre de Carthage, comme le plus pur rayon de gloire [1].

[1] Tout le monde a lu le beau travail de M. de Chateaubriand sur Carthage dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Un long séjour à Tunis a permis à M. Falbe, consul général de Danemark, de réunir les documents les plus exacts et les plus complets sur l'emplacement de Carthage. M. Falbe a publié ses *recherches* dans un mémoire; il y a joint des planches qui renferment

Cette Carthage, détruite par Scipion, et qui n'avait offert à Marius que des cabanes et des ruines, s'était relevée sous Auguste ; c'est la ville rebâtie par Auguste et déjà florissante au temps de Strabon, qui vit Tertullien, Lactance, Victorin, saint Cyprien, la jeunesse de saint Augustin, ses travaux, ses combats glorieux. Elle n'offrait plus la magnificence d'autrefois ; mais elle avait encore des monuments, une population considérable et un centre d'études qui la rendaient digne des regards du monde.

De tous les pays soumis à l'empire romain, le pays d'Afrique était le plus riche et le moins difficile à conquérir ; les forces romaines ne s'y trouvaient pas considérables ; une bataille gagnée suffisait pour l'enlever. Soit qu'Alaric crût important de saisir l'Afrique, grenier de l'empire, soit qu'il n'eût encore rien d'arrêté sur la possession de l'Italie, il reste à peine quelques jours dans Rome tombée à ses pieds, et, sans songer à vaincre Honorius, qui tremblait à Ravenne, il tourne ses yeux vers l'Afrique. On sait comment la mort arrêta tout à coup le fier conquérant. Cette menace contre l'Afrique avait été pour Honorius un avertissement. Afin que cette contrée devînt une proie moins facile, il importait de recourir aux meilleurs moyens d'y rétablir l'unité religieuse. C'est ce qui explique l'ordonnance d'Honorius du 14 octobre 410, par laquelle les évêques catholiques et donatistes étaient convoqués à une réunion solennelle et décisive. Les intérêts de l'empire s'accordaient ici avec les intérêts de la foi chrétienne, et d'ailleurs la saine partie des populations donatistes, fatiguée de longs troubles, soupirait après un jugement suprême. Depuis plusieurs années, les évêques catholiques

un plan des ruines de Carthage, des vues et des croquis, des cippes puniques, des dessins de médailles. Plusieurs inscriptions puniques se trouvent traduites dans ce mémoire.

appelaient de leurs vœux ardents cette conférence d'où la paix devait sortir.

L'ordonnance du 14 octobre 410, adressée à Flavius Marcellin, est au nom des *empereurs* HONORIUS et THÉODOSE, *pieux, heureux, vainqueurs* et *triomphateurs*. C'est un mois et demi après la prise de Rome par Alaric que de tels titres étaient donnés à de faibles princes. Honorius proclamait le respect de la foi catholique comme le premier de ses soins ; il déclarait que le but de ses travaux dans la guerre et de ses méditations dans la paix était de maintenir la religion véritable ; il parle des donatistes qui déshonorent l'Afrique, la plus grande portion de son empire. L'empereur veut mettre un terme à leur schisme injurieux à la foi, pour ne pas encourir les reproches de la postérité. Il ordonne qu'une conférence solennelle établisse enfin la vérité, enlève leurs basiliques aux évêques donatistes qui ne se rendront pas à l'appel, et réunit de force leurs peuples. Honorius nomme Flavius Marcellin juge et souverain ordonnateur de la conférence.

Quelque temps après, Marcellin publia un édit qui annonçait les intentions de l'empereur, convoquait tous les évêques d'Afrique à quatre mois d'intervalle, promettait de rendre leurs basiliques aux évêques donatistes qui se réuniraient à Carthage, proposait aux donatistes de leur adjoindre un juge de leur communion, et affirmait, au nom de *l'admirable mystère de la Trinité* et du *sacrement de l'Incarnation*, qu'il s'en tiendrait sincèrement à l'examen des faits dans ce grand débat.

Aurèle, évêque de Carthage, et Silvain, primat de Numidie, par ancienneté d'ordination, adressèrent leur acceptation à Marcellin, au nom de tous les évêques catholiques ; ce fut Augustin qui rédigea la lettre [1]. Après s'être soumis

[1] Lettre CXXVIII.

à tous les règlements, les évêques catholiques empêcheraient leurs peuples de pénétrer dans la salle de la conférence; leur présence pourrait apporter du trouble : les peuples se contenteront du récit de ce qui se sera passé. Les évêques catholiques déclaraient que si les donatistes parvenaient à prouver l'anéantissement de la véritable Église sur la terre, de telle sorte qu'elle n'existât plus que dans le parti de Donat, ils étaient prêts à se démettre de leur dignité, et à se laisser conduire par ceux qui leur auraient révélé la vérité. Ils déclaraient, en outre, que s'ils confondaient les évêques du parti de Donat, ces évêques, réunis à l'unité de l'Église, pourraient conserver leur dignité. Il arrivera ainsi que beaucoup d'Églises africaines auront deux évêques; ces deux évêques rempliront alternativement les fonctions, et la place restera au survivant. Dans le cas où des populations n'aimeraient pas à avoir deux évêques à leur tête, ces deux évêques donneraient leur démission, et l'on procèderait à une élection nouvelle.

« Pourquoi ne ferions-nous pas à notre Rédempteur ce « sacrifice d'humilité? dit la lettre épiscopale; il est des« cendu du ciel pour revêtir un corps et nous en faire les « membres, et nous hésiterions à descendre de nos siéges « pour mettre un terme aux maux qui déchirent son corps « et qui en divisent les membres! C'est assez pour nous « d'être des chrétiens fidèles et soumis. Nous avons été « ordonnés évêques pour le compte du peuple de Jésus-« Christ, et nous abandonnerons l'épiscopat, si ce sacrifice « peut aider à rétablir la paix parmi les chrétiens. » On reconnaît ici la haute inspiration d'Augustin. Cette résignation des évêques catholiques de l'Afrique, consentie pour mettre un terme à des déchirements désastreux, est restée dans l'histoire comme un mémorable exemple d'ab-

négation chrétienne. L'Église de France, quatorze siècles plus tard, devait donner au monde un spectacle d'une égale grandeur morale. Le pape Pie VII, dans l'intérêt de la paix religieuse et de ses négociations avec le Premier Consul, demanda aux anciens évêques de notre pays une renonciation volontaire, et nos évêques se démirent de leurs siéges !

Les donatistes, qui, si souvent, avaient reculé devant des explications, se trouvèrent acculés à une grande épreuve qu'il fallait subir. Leurs évêques s'étaient tous rendus à Carthage le 18 mai 411 ; le primat les avait fortement stimulés ; on voyait parmi eux jusqu'à des vieillards se soutenant à peine ; les malades seuls restèrent dans leurs foyers.

Les évêques donatistes firent leur entrée dans la ville avec un pompeux appareil. De leur côté, les évêques catholiques avaient montré un pieux empressement ; mais ils étaient arrivés à Carthage humblement et sans fracas. Les évêques donatistes se trouvèrent au nombre de deux cent soixante-dix-huit ; les catholiques, au nombre de deux cent quatre-vingt-six ; l'âge ou la maladie avaient retenu chez eux cent vingt évêques catholiques. Soixante-quatre siéges catholiques étaient alors vacants ; ce qui nous offre un total de quatre cent soixante-dix évêchés catholiques en Afrique. Joignons-y les deux cent soixante-dix-huit évêques donatistes, et nous aurons pour l'Afrique, à cette époque, sept cent quarante-huit siéges épiscopaux. De plus, les donatistes prétendirent que beaucoup de leurs évêques étaient absents, et plusieurs de leurs siéges vacants. D'après ces calculs, il est aisé de comprendre qu'il y avait en Afrique des évêchés, non-seulement dans toutes les villes, mais encore dans des lieux de peu d'importance.

Il fallait préparer le peuple catholique de Carthage au

grand événement religieux qui réunissait dans cette métropole toute une légion de pontifes. Nul aussi bien qu'Augustin ne pouvait remplir une tâche semblable; l'évêque de Carthage la lui confia. Augustin prononça un sermon sur la paix, sujet heureusement choisi à la veille d'une assemblée formée pour rétablir l'union religieuse dans les contrées africaines. Ce sermon, où la langue de l'Église est si élevée, si grave et si douce, ne dut pas être écouté sans émotion; des larmes coulaient des yeux des auditeurs lorsque Augustin disait : « Priez pour les évêques, les évêques parleront et disputeront pour vous; faites des aumônes; les aumônes sont les ailes par lesquelles la prière s'élève jusqu'à Dieu. En travaillant ainsi pour la cause de l'Église, vous nous servirez peut-être plus que nous ne nous servirons nous-mêmes, car personne de nous ne compte sur ses forces pour triompher dans cette dispute, et notre espérance est en Dieu seul! »

La présence de cinq cent soixante-quatre évêques à la conférence pouvait amener quelque confusion. Marcellin ordonna[1] que chacun des deux partis se fît représenter par dix-huit évêques, sept pour parler, sept pour conseiller, quatre pour surveiller l'exactitude des notaires. Dans cet édit, Marcellin marquait le lieu de la conférence : les catholiques souscrivirent à cette décision; mais les donatistes écrivirent une lettre à Marcellin pour le supplier de leur permettre à tous d'assister à la réunion. Une telle demande parut aux catholiques comme un projet de faire échouer la conférence par le désordre; toutefois, pour ne pas condamner à l'avance des intentions, et dans un esprit de charité et de condescendance fraternelle, les catholiques déclarèrent à Marcellin qu'ils consentaient au désir des

[1] Second édit de Marcellin.

donatistes. Toutefois ils persistaient à se faire représenter à la conférence par dix-huit évêques, afin qu'on ne pût leur imputer le tumulte, si le malheur voulait qu'il en éclatât[1].

Enfin arriva le 1er juin; les destinées et la gloire de l'Église d'Afrique allaient se décider, les peuples étaient en suspens. On se réunit dans une salle des thermes Gargilianes[2], situés au centre de Carthage. Augustin, Aurèle, Alype, Possidius, Vincent, Fortunatus, Fortunatien, étaient les sept évêques chargés de prendre la parole au nom des catholiques; les donatistes avaient confié leur cause à Pétilien, à Émérite, évêque de Césarée, à Fortunius, évêque de Tubursy, Primitus, Prothasius, Montanus, Gaudentius, Adeodatus. L'épiscopat du schisme africain, rassemblé là tout entier, dut longtemps arrêter ses regards sur cet Augustin qui, depuis treize ans, combattait le parti de Donat avec tant de force et de génie, et qui venait à Carthage pour porter à l'erreur le dernier coup. La séance s'ouvrit avec un grand appareil et une imposante solennité. Un officier ayant demandé les ordres de Marcellin pour que les évêques entrassent dans la salle, les évêques s'avancèrent majestueusement. Dans un discours d'ouverture, Flavius Marcellin se reconnut indigne d'être établi juge au milieu de tant d'hommes vénérables par lesquels il conviendrait plutôt qu'il fût lui-même jugé; mais la cause qui les avait réunis allait être agitée sous les yeux de Dieu, les anges en seraient les témoins, et le juge n'avait que des faits à constater. On fit ensuite lecture de l'ordonnance d'Honorius, datée de Ravenne, des deux édits de Marcellin, des réponses des donatistes et des catholiques, et d'un

1 Lettre CXXIX.

2 In secretario thermarum Gargilianarum.

écrit (*mandatum*) par lequel les évêques catholiques, rassemblés dans l'église de Carthage, avaient choisi sept d'entre eux pour défendre la cause catholique et précisaient les points qui seraient la matière de la discussion. On lut aussi un écrit de ce genre rédigé par les donatistes. Le reste de la séance se perdit en chicanes.

Les donatistes élevèrent des doutes sur les signatures des évêques catholiques qui avaient nommé leurs représentants à la conférence; ces doutes amenèrent une vérification qui constata la sincérité des signatures des catholiques, et la fausseté de plusieurs signatures de donatistes qui avaient usé de la fraude pour faire croire à un plus grand nombre d'évêques de leur parti, présents à Carthage.

Dans la seconde séance, qui eut lieu le 3 juin, rien de sérieux ne fut entamé; tous les efforts des donatistes tendaient à gagner du temps comme pour reculer leur défaite; ils eurent l'idée de solliciter un délai, afin d'examiner à loisir les actes de la première séance et de se mieux préparer à la discussion; le président de la conférence leur accorda un délai de cinq jours, à la prière d'Augustin, et la troisième séance fut ajournée au 8 juin. Un bizarre incident marqua le début de la troisième séance; lorsque Marcellin eut prié les évêques de s'asseoir, les donatistes, par l'organe de Pétilien, imaginèrent de s'y refuser en invoquant l'Écriture, probablement parce que le juste ne doit pas s'asseoir au milieu des impies; les dix-huit évêques catholiques ne crurent pas devoir rester assis pendant que les deux cent soixante-dix-huit évêques donatistes étaient debout, et Marcellin lui-même, par respect pour les évêques, fit disparaître son siége.

Les donatistes auraient bien voulu, dans la séance du 8 juin, recommencer leurs chicanes; mais le grand évêque d'Hippone, impatient de voir la vérité sortir victorieuse de

la lutte, coupa court aux divagations stériles et amena ses adversaires à la question de savoir où était l'Église catholique. Chose curieuse! les donatistes avaient osé se plaindre qu'on les eût amenés à la cause! « Oh! qu'elle est forte la « vérité! s'écriait à ce sujet Augustin; sa force est plus « puissante que les chevalets et les ongles de fer pour « pousser à l'aveu de toute chose. » A de misérables subtilités, à des tergiversations perpétuelles, Augustin opposait une parole ferme, lumineuse et précise, et retenait dans la question ses adversaires toujours prêts à en sortir. Pétilien crut l'embarrasser en lui demandant s'il était, oui ou non, le fils de Cécilien. — Il est écrit, lui répondit Augustin, que notre père n'est pas sur la terre. Pourquoi me demandez-vous si je suis le fils de Cécilien? Si Cécilien fut innocent, qu'il s'en réjouisse comme je m'en réjouis; mais ce n'est pas dans son innocence que j'ai mis mon espoir. S'il fut coupable, il a été dans l'Église comme la paille sur l'aire, comme les boucs qui paissent dans les mêmes pâturages que les brebis, comme les poissons dans les filets : nous ne devons pas, à cause des méchants, déserter l'aire du Seigneur, briser les filets divins par la haine des divisions, et les tirer avant le temps sur le rivage!

Sur de nouvelles interrogations de Pétilien, l'évêque d'Hippone ajouta que Cécilien n'était qu'un frère dont il vénérait la mémoire, et que son père était Dieu, Christ et Rédempteur; que le Christ était le chef et la racine des catholiques, et non pas Cécilien Augustin dominait Pétilien et ses injures de toute la hauteur de la vérité. Les donatistes répétèrent les griefs et les objections auxquels tant de fois on avait répondu. Ils ne pouvaient faire autrement que de convenir que l'Église catholique était celle qui était répandue par toute la terre. Dès lors il ne restait plus à examiner laquelle des deux communions de l'Afrique

était en rapport avec les catholiques des diverses parties de l'univers ; le résultat de cet examen ne pouvait pas être douteux.

Les donatistes passèrent brusquement à l'affaire de Cécilien. Ils lurent un mémoire dans le but de prouver la mutuelle responsabilité morale des hommes d'une même communion, et la culpabilité de Cécilien, qui aurait dû rester seul après sa faute. Augustin ne laissa aucun des points de ce mémoire sans réponse, et montra, par l'Écriture et par l'autorité de saint Cyprien lui-même, que l'Église sur la terre serait toujours mêlée de bons et de méchants ; il fit voir que ce principe avait inspiré les donatistes dans leur conduite avec les maximianistes, et lorsque les adversaires, enlacés par ce souvenir, s'écrièrent qu'une *cause*[1] *ne nuisait pas à une autre cause, et que les fautes étaient personnelles.* « Cette réponse est courte, dit Augustin ; mais « elle est claire et précise en faveur des catholiques !... « Combien aurions-nous donné de montagnes d'or pour « arracher aux donatistes cette réponse ! » Ils prononçaient eux-mêmes leur condamnation. Ils établissaient par là que la culpabilité de Cécilien n'aurait pu porter aucun tort à l'Église. Mais on procéda à l'examen de la question de la culpabilité de Cécilien ; la production des pièces originales fit éclater son innocence, déclarée tour à tour par les jugements des conciles de Rome et d'Arles, et le jugement de l'empereur Constantin. L'innocence de Félix, évêque d'Aptunge, fut également proclamée. Ainsi toutes les questions se trouvaient résolues. Les évêques se retirèrent pour laisser Marcellin écrire sa sentence, et rentrèrent pour en écouter la lecture.

Le président de la conférence exprimait sa joie de la

[1] Nec causa causæ, nec persona personæ præjudicat.

guérison inespérée d'un mal aussi ancien, et proclamait l'innocence de Cécilien et de Félix ; il interdisait aux donatistes toute assemblée religieuse, et ordonnait que leurs églises seraient livrées sans retard aux catholiques, dont le triomphe avait été appuyé sur tant de preuves ; chaque évêque donatiste pouvait retourner chèz lui sans inquiétude pour se ranger ensuite sous la loi de l'unité ; ceux qui avaient sur leurs terres des troupes de circoncellions devaient tout faire pour les contenir, sous peine de voir ces terres occupées par le fisc ; il fallait que les fureurs insensées des circoncellions eussent un terme, autant dans l'intérêt du repos public que de la foi catholique. Marcellin disait aux évêques, en finissant, qu'un examen des actes de la conférence leur donnerait la pleine certitude que le parti de Donat avait été une erreur, et que Cécilien et les autres avaient été faussement accusés. Le président de l'assemblée de Carthage paiera cher la sincérité de sa sentence[1].

Ainsi Augustin achevait son œuvre contre les donatistes ; Alype et Possidius n'avaient pris la parole que pour des questions de formalités et pour des incidents ; l'évêque d'Hippone porta seul le poids de la conférence dans ce qu'elle eut de grave et de théologique ; en lisant les actes de la célèbre séance du 8 juin 411, nous avons admiré la présence d'esprit, la science profonde, le langage net et plein, l'angélique douceur de cet homme aux pieds de qui venaient mourir toutes les attaques, qui ne laissait aucune ombre autour de l'image de la vérité, et qui montra dans ce jour une patience grande comme son génie. Les peuples, et surtout les peuples donatistes, avaient oublié l'origine du schisme ; le grand but des habiles de ce parti était d'empê-

[1] On peut lire utilement François Baudouin, sur la conférence de Carthage en 411.

cher que le jour ne pénétrât dans les ténèbres de leur affaire; chaque rayon de lumière leur donnait de l'épouvante. Augustin, dans ses écrits, avait établi la vérité contre les donatistes, plus invinciblement qu'il ne put le faire dans la conférence; mais il est surprenant qu'au milieu de tant d'interruptions et d'interpellations, il ait eu encore la puissance de faire triompher les principes de la foi chrétienne. Le monde chrétien tenait les yeux attachés sur cette assemblée de Carthage; lorsque l'évêque d'Hippone voyait de pitoyables chicanes prendre la place des intérêts immenses de la foi : « On nous attend! s'écriait-il; « ce n'est pas seulement cette ville, c'est presque le genre « humain tout entier; on désire apprendre quelque chose « sur l'Église, et nous sommes là discutant des formules « de barreau et plaidant misérablement sur des riens! » On peut faire un rapprochement curieux. Ce fut en 311 que soixante-dix évêques, à Carthage, condamnèrent Cécilien sans l'entendre. Ce fut en 411 que deux cent soixante-dix-huit évêques donatistes furent condamnés à Carthage, après avoir été entendus!

Les actes de la conférence de Carthage offrent un remarquable caractère d'exactitude dans les plus petits détails. On ne saurait imaginer plus de soins et de précautions. Ils sont parvenus jusqu'à nous, sauf la dernière partie de la séance du 8 juin. Ces actes fermaient éternellement la bouche aux donatistes; mais leur extrême étendue en rendait la lecture bien difficile à la plupart des chrétiens. Nul ne songeait à remuer cette masse de pièces et de discours au profit des intelligences avides de savoir ce qui s'était passé. Augustin, chargé de travaux, faible de santé, fit un acte de zèle admirable[1] en touchant à ces comptes

[1] Lettre CXXXIX, à Marcellin; lettre CLXXXV, au comte Boniface.

rendus auxquels les donatistes avaient donné une fastidieuse longueur pour que personne n'eût le courage d'y chercher la vérité. Un abrégé avait été tenté; mais il était mal fait. Augustin voulut donc en rédiger un lui-même, et son travail, qui nous est parvenu sous le titre de *Breviculus collationis cum donatistis*, est une succincte et excellente exposition des trois séances de Carthage.

Comme nous l'avons dit, ce fut presque toujours Augustin qu'on entendit dans la défense de la foi en face des évêques donatistes; mais dans son travail d'abréviation il s'efface, et met sous le nom général des *catholiques* tous ses discours, toutes ses réponses. A l'aide de cet abrégé, à la fois substantiel et net, tout le monde en Afrique put connaître la vérité sur la conférence avec les donatistes. Les évêques catholiques eurent soin d'en répandre des milliers de copies. Les plus zélés d'entre eux décidèrent que, chaque année, au temps du carême, on lirait dans leurs églises les actes de la conférence [1]. L'empereur Honorius autorisa ces actes par une loi du 30 août 414.

La vérité, dans cette question, perçait les yeux des aveugles, comme dit Augustin [2], et pénétrait de force dans les oreilles des sourds. Le schisme n'aurait pas pu se prolonger durant tant d'années si les chefs du parti de Donat avaient temoigné la moindre sincérité. Le jour où ils furent contraints de s'expliquer, ils furent vaincus. Il ne restait plus aux catholiques qu'à tirer parti de la victoire et à aider les peuples donatistes à s'échapper des liens de ceux de leurs pasteurs qui se révoltaient contre l'évidence en semant des mensonges. Beaucoup d'évêques donatistes, à l'exemple des plaideurs qui ont perdu leur procès, firent

[1] Le livre des *Gestes avec Emeritus*.

[2] *Actes de la Conférence*.

courir le bruit et cherchèrent à persuader à leurs populations que les catholiques avaient gagné Marcellin à prix d'argent. Des évêques catholiques, réunis en concile à Zerte, en Numidie, adressèrent à ce sujet aux donatistes une lettre[1], qui fut rédigée par l'évêque d'Hippone. Cette lettre, écrite le 14 juin 412, rappelait la fraude que les évêques donatistes avaient commise à Carthage en inscrivant dans leur *mandement* des noms de collègues absents ou morts; elle indiquait en quelques pages les traits les plus saillants de la conférence, et, à la fin, raillait les accusateurs des catholiques et de Marcellin.

« Si nous devons la sentence du juge aux présents que « nous lui avons faits, disaient les pontifes catholiques, « quels présents avions-nous donc faits aux évêques dona- « tistes pour les obliger, non-seulement d'avouer, mais « même de justifier par tant de pièces tout ce que nous « soutenions contre eux? » Les pontifes de la foi invitaient les chrétiens du schisme à revenir dans l'unité que Dieu aime, à lire ou à permettre qu'on leur lût les actes de la conférence : les donatistes, après cela, auront-ils le droit d'imputer aux catholiques les coups de la loi?

Peu de temps après, Augustin publia un livre adressé aux donatistes[2]; le grand évêque y faisait un dernier et puissant effort pour ouvrir les yeux des populations schismatiques trompées par leurs évêques. Il montrait la vérité catholique claire comme le soleil, non pas née en Afrique, mais partie de Jérusalem et répandue à travers le monde; Augustin donnait des voix aux Églises du Pont, de la Bithynie, de l'Asie Mineure, de la Cappadoce, à toutes les Églises d'Orient, et ces voix redisaient au parti de

1 Lettre CXLI.

2 *Ad Donatistas, post collationem, liber.*

Donat : Nous ne savons pas ce que vous avez dit ; pourquoi ne communiquez-vous pas avec nous ? pourquoi nous faites-vous un crime de ce que nous n'avons pu connaître ?

L'évêque d'Hippone tirait un grand parti de ces paroles échappées à la conscience des évêques donatistes : *Une cause ne nuit pas à une autre cause, et les fautes sont personnelles ;* il les développe de manière à faire toucher du doigt, même à des enfants, la vérité contre les donatistes ; puis il revient sur le mélange des bons et des méchants en ce monde, sur les conditions qui font le martyre. Les donatistes, on le sait, se proclamaient martyrs, mais *martyr* veut dire témoin, et les témoins du Christ, ce sont les témoins de la vérité. Il ne suffit pas de souffrir, il faut souffrir pour la justice. Augustin, plein de charité et d'onction, invite ces populations endormies à sortir d'un long sommeil. « Mettez-vous d'accord avec la paix, leur dit-il, « attachez-vous à l'unité, ayez égard à la charité, cédez à « la vérité. » En parlant de la difficulté de tirer de leur erreur les évêques donatistes, Augustin dit que l'argile où ils ont mis le pied est si épaisse et qu'ils y sont tellement enfoncés qu'on ne peut les en arracher. L'évêque d'Hippone repasse rapidement les principaux points des disputes de la conférence de Carthage ; il nous apprend que les débats furent clos la nuit, que la sentence de Marcellin fut rendue la nuit. « Mais, ajoute-t-il, cette sentence resplen- « dissait de la lumière de la vérité. » Les donatistes s'étaient plaints d'avoir été enfermés dans les thermes Gargilianes comme dans une prison, ce qui donne occasion à Augustin de nous apprendre que la salle de la conférence, loin d'être une prison, était un vaste espace inondé de lumière et d'une agréable fraîcheur au milieu des ardeurs du mois de juin en Afrique.

Augustin écrira plus tard sur les donatistes encore quelques lettres et remontera parfois encore sur la brèche[1], dans l'intérêt de l'unité religieuse: en 418, il disputera[2] à Césarée avec Emeritus, évêque donatiste de cette ville, en présence de la multitude des fidèles; en 420, il réfutera en deux livres[3] deux lettres de Gaudentius, évêque donatiste de Thamugade[4]; mais dès ce moment nous pouvons considérer comme finie l'œuvre d'Augustin contre les donatistes. Ses écrits avaient fait l'éducation de tous les esprits en Afrique pour la question du schisme; la sentence prononcée à Carthage le 8 juin 411 fut comme la conséquence solennelle tirée des ouvrages du pontife d'Hippone. Après la conférence dont il avait été l'âme, l'inspiration et la gloire, il ne recula devant aucun soin, aucune fatigue, pour que les populations égarées recueillissent les fruits de la vérité. Un pareil retour, une telle révolution dans les mœurs et les habitudes ne pouvait s'accomplir soudainement; il fallut des années : le bienveillant génie d'Augustin présida à cette reconstruction morale. La victoire des catholiques à Carthage fit pousser un dernier cri de haine aux circoncellions; la vengeance arma leurs bras; un prêtre fut tué à Hippone. Augustin eut la sainte joie de voir tomber peu à peu le mur de mensonge qui tenait la moitié de l'Afrique séparée de la foi chrétienne; l'unité évangélique se refaisait, la justice et la paix se donnaient le baiser divin, la grande famille chrétienne de l'Afrique se reconstituait : on se retrouvait frères après un siècle de division! Et cette

[1] La *Revue* de saint Augustin nous parle d'un *Livre contre Émérite, évêque des donatistes, après la conférence;* ce livre est perdu.

[2] *De Gestis cum Emerito liber unus.*

[3] *Contra Gaudentium libri duo.* Les ouvrages contre les donatistes forment le IXe vol. des *Œuvres de saint Augustin.*

[4] Thamugade, sur la route de Lambèse à Constantine, offrait, au temps de Bruce, un arc de triomphe et un temple, tous les deux d'ordre corinthien.

union magnifique était surtout l'œuvre d'Augustin. Jamais un plus grand bien n'honora les efforts d'un homme. C'est ainsi que l'Église d'Afrique monte avec Augustin au plus haut point de sa gloire.

CHAPITRE XXVIII

Consolations à Proba. — Histoire de Firmus. — Le livre sur le Don prophétique des démons. — Lettres à Volusien et à Marcellin. — Intercession de saint Augustin en faveur des donatistes

411-412

L'Orient était couvert des débris du naufrage de l'empire romain. On sait quels furent les gémissements de saint Jérôme en apprenant les calamités des bords du Tibre, et avec quel soin pieux il recueillit en Palestine les vivantes ruines échappées aux barbares [1]. L'Afrique semblait être un sûr asile; elle avait vu arriver un grand nombre de fugitifs emportant avec eux les biens qui leur restaient. Le temps n'était plus où la fierté romaine ne pouvait supporter des revers, où le cœur se brisait à la vue des maux de la patrie, où, loin d'elle, tout paraissait amer et triste, tout paraissait indigne d'amour. La plupart des Romains fugitifs ne songeaient qu'à demander des joies aux trésors qu'ils avaient pu dérober à la conquête; ils s'en allaient promenant leurs vices, ces vices dont Salvien [2] nous fait une si énergique peinture. L'ombre de leurs ancêtres généreux eût bien souffert en voyant des enfants de Rome, après la chute de la patrie, se précipiter dans les plaisirs, et remplir de leurs transports joyeux les théâtres de Carthage! *Le peuple romain meurt, et il rit*, disait Salvien [3]. Ceux qui

1 *Histoire de Jérusalem*, t. II.
2 *De la Providence*.
3 *Ibid.*, liv. VII.

portaient dignement le poids du malheur ne se rencontraient que parmi les chrétiens; les pensées éternelles leur avaient donné la mesure des douleurs humaines; ils se consolaient de leurs désastres avec un crucifix à la main, et ce sont ceux-là qui représentaient le plus noblement Rome tombée.

Comme la cupidité rongeait les âmes, les chefs politiques devaient en être particulièrement atteints. Héraclien, ce maître de l'Afrique, qui obtint son poste pour avoir rempli à l'égard de Stilicon le rôle de bourreau, et qui donnait l'exemple de toutes les turpitudes, vendit cher sa protection aux fugitifs romains. Il leur fit regretter plus d'une fois de ne s'être pas résignés à la domination des Goths. Augustin, dont le crédit était presque aussi grand que sa charité, intervint souvent pour défendre les faibles et soutenir leurs droits; mais que peut la plus sublime et la plus sainte influence sur un cœur tombé trop bas? Les consolations religieuses de l'évêque et ses conseils avaient une plus irrésistible efficacité que ses prières aux grands; il ne les refusait à personne. En 411, Augustin écrivait à une des victimes de la cupidité d'Héraclien, à Proba, surnommée Faltonie, veuve d'un préfet du prétoire, et mère de trois consuls[1]. Proba n'était parvenue qu'au prix des plus grands sacrifices à garder l'honneur de sa fille Julienne, à laquelle l'évêque d'Hippone adressa plus tard un livre *sur le Veuvage*, et l'honneur de sa fille Démétriade, dont le nom est célèbre dans les annales religieuses de la première moitié du ve siècle.

Proba avait demandé à Augustin de vouloir bien lui écrire quelque chose sur la prière; l'évêque le lui avait promis; l'accomplissement de cette promesse donna lieu

[1] Probin, Olybrius et Probe.

à une de ses plus belles lettres [1]. L'évêque d'Hippone disait à l'illustre et pieuse dame romaine que, malgré les anathèmes et les sentences de l'Évangile, les riches pourraient aussi entrer dans le royaume des cieux ; une parole de Jésus-Christ, qui avait effrayé ses disciples sur le sort du genre humain, proclama l'impossibilité du salut des riches ; mais le Sauveur ajouta : Ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu. Cette lettre nous offre de douces paroles sur les consolations qu'on peut tirer des gens de bien. Dans la pauvreté et l'affliction, dans les douleurs du corps ou de l'exil, dans quelque misère qu'on soit, si l'on a auprès de soi des gens de bien qui sachent pleurer avec ceux qui pleurent et se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, qui aient un langage en harmonie avec chacun de nos besoins, alors l'amertume des maux s'adoucit, leur poids devient moins lourd, et nous nous trouvons assez forts pour triompher de nos épreuves. Augustin ne veut pas qu'on oublie que Dieu seul est la source et le père de toute consolation. Tant que nous sommes dans les ténèbres de cette vie mortelle, loin du Seigneur et de la patrie, marchant dans l'obscurité de la foi et non pas dans la claire vision, nous ne devons pas perdre de vue notre pauvreté ; l'âme chrétienne ne cessera pas de prier. En attendant le lever du jour et la lumière de l'étoile du matin, l'âme tient son regard attaché sur les saintes Écritures comme sur un flambeau posé en un lieu obscur. L'évêque appelle cette vie une vie mourante, véritable terre déserte, sans chemin et sans eau, malgré les consolations passagères qu'on s'y donne, malgré la foule des voyageurs avec qui l'on marche, et l'abondance des faux biens dont on y jouit. Augustin, arrivant à la prière, cette *mystérieuse affaire* qui se traite

[1] Lettre CXXX.

plutôt par des gémissements et des larmes que par des paroles, enseigne à l'illustre Romaine ce qu'on doit demander à Dieu, et lui montre que tous nos besoins sont renfermés dans l'Oraison dominicale. Ce n'est pas la longueur du discours, mais le mouvement du cœur. qui doit faire durer la prière. Les prières des solitaires d'Égypte étaient fréquentes, mais courtes; c'étaient des élans vers Dieu. Les solitaires craignaient que la ferveur de l'âme ne vînt à s'affaiblir dans une oraison trop prolongée. Le saint évêque conjure Proba de prier pour lui.

Une pieuse correspondance s'était établie entre Augustin et Proba. Dans une de ses lettres, la mère de Julienne exprimait à l'évêque les ennuis d'une âme que sa captivité dans un corps mortel entraînait vers la terre; ainsi courbée et affaissée, l'âme se porte plutôt vers les objets d'en bas que vers l'objet unique placé dans les hautes régions, et principe de tout bonheur. Augustin, répondant à cette lettre au commencement de l'année 412, cite l'Écriture[1], qui nous montre l'âme appesantie par le corps corruptible: cette maison de terre abat l'esprit, qui est fait pour beaucoup penser. Le divin Maître, dont la puissante parole redressa une femme courbée depuis dix-huit ans[2], est venu pour nous rendre capables de comprendre ce chant de nos saints mystères: *Haut les cœurs*[3] *!* et pour nous faire dire avec vérité: *Nous tenons nos âmes élevées vers le Seigneur*[4] *!* Augustin termine en rendant grâces à Proba de l'intérêt bienveillant qu'elle prenait à sa santé toujours débile.

Possidius rapporte, sans date précise, un fait curieux qui pourrait correspondre à l'époque où nous sommes dans

1 Sag., IX, 15.
2 Luc, XIII, 12.
3 *Sursum corda.*
4 Préface de la messe.

ce travail. Un jour, tandis que Possidius et tous ses frères du monastère d'Hippone étaient à table, Augustin, l'homme de Dieu, leur dit : « Vous avez dû remarquer qu'aujour-« d'hui à l'église le commencement et la fin de mon sermon « se sont produits d'une façon contraire à mes habitudes ; « car j'ai laissé inachevé ce que j'avais d'abord entrepris « d'expliquer et de montrer. — En effet, lui répondirent « les frères, nous avons été tout surpris. — Je crois, pour-« suivit Augustin, que Dieu, entre les mains de qui sont « nos personnes et nos discours, a voulu se servir de notre « oubli et de notre distraction pour instruire et ramener « quelque âme errante au milieu de son peuple. Comme « j'étais occupé à creuser une question dans ses profon-« deurs les plus cachées, tout à coup j'ai passé à un autre « sujet ; j'ai terminé mon discours, bien plus en combat-« tant les manichéens, dont je ne me proposais pas de par-« ler, qu'en traitant la question que j'avais en vue de « résoudre. »

Un ou deux jours après que ces paroles furent échangées à table, voilà qu'un étranger arrive au monastère, se jette aux pieds d'Augustin en présence des frères, et le conjure de prier Dieu avec tous ses pieux amis pour obtenir le pardon de ses péchés. Il confesse qu'il a suivi jusque-là, et depuis plusieurs années, la doctrine des manichéens ; qu'il leur avait, inutilement pour lui-même, donné beaucoup d'argent, ainsi qu'à leurs élus, et que le dernier discours de l'évêque l'a tiré de ses erreurs et fait catholique. Cet homme s'appelait Firmus ; il était commerçant. « Le véné-« rable Augustin et nous tous qui étions présents, dit « Possidius, ayant demandé à cet homme de quelle partie « du discours il avait été particulièrement satisfait, il nous « fit une réponse qui nous remplit de surprise et d'admira-« tion pour les profonds desseins de Dieu en faveur du

« salut des âmes, et nous glorifiâmes son saint nom. Nous « bénîmes Dieu, qui opère le salut des âmes quand il veut, « comme il veut, par le moyen de ceux qui le savent et de « ceux qui ne le savent pas. » Firmus renonça au commerce, et se prépara au sacerdoce; au temps où écrivait Possidius, le nouveau catholique remplissait les fonctions de prêtre dans les pays d'Occident.

Pour ne pas interrompre notre récit des derniers coups portés contre les donatistes, nous n'avons rien dit d'un livre d'Augustin *sur le Don prophétique des démons* [1], dont la composition se place vaguement entre l'année 406 et l'année 411. Un jour de la semaine de Pâques, beaucoup de chrétiens laïques se trouvant le matin réunis chez l'évêque d'Hippone, on parlait du christianisme, de la merveilleuse science des païens et des démons qui paraissaient doués de la connaissance des choses futures. Chacun se mêlait à la conversation; des objections étaient faites au nom du paganisme, et l'évêque y répondait. Il écrivit, avec le souvenir de cette conversation, un livre de quelques pages. On avait cité le renversement de la statue et du temple de Sérapis à Alexandrie, à la suite de l'édit de Théodose, renversement annoncé d'avance par les démons. Augustin répondit qu'ils pouvaient prédire cet événement et d'autres de ce genre, si Dieu le voulait. Un des assistants fit observer que ces sortes de prédictions étaient donc bonnes et saintes, puisque Dieu les permettait; l'évêque prouva que le Dieu puissant et juste pouvait permettre l'accomplissement de choses mauvaises, comme l'homicide, l'adultère, le vol, etc., l'accomplissement de choses contraires à la religion dans laquelle il veut être adoré. Recueillons quelques traits du livre sur les esprits du mal.

[1] *De Divinatione dæmonum liber unus.*

Les démons, avec leurs corps aériens, sont supérieurs aux hommes, qui ont des corps de terre; ils surpassent en vitesse les hommes, les bêtes des bois, les oiseaux du ciel; grâce à leur pénétration et à la rapidité de leurs mouvements, ils savent et annoncent beaucoup de choses plus tôt que nous, qui sommes enchaînés par des liens pesants. La longue vie des démons leur donne une expérience que nous ne pouvons avoir nous-mêmes avec la brièveté de nos jours. La merveille de quelques-unes de leurs œuvres leur a valu l'adoration des hommes. Toutefois rien, dans les priviléges des démons, ne doit nous faire envier leur sort; serait-ce leur puissance physique? mais envierez-vous le chien, si habile à découvrir la bête cachée et à la livrer au chasseur? le vautour, qui vient de si loin sur un cadavre qu'il a senti? l'aigle, qui, de la hauteur sublime de son vol, aperçoit le poisson nageant au sein des mers, se précipite, l'arrache des eaux et l'emporte dans ses serres? envierez-vous tant d'animaux qui, paissant à travers une foule d'herbes mauvaises pour eux, ne touchent à rien de nuisible, tandis que nous tâtonnons et nous craignons de cueillir des plantes funestes? Quant à la faculté des démons d'annoncer beaucoup de choses à l'avance, nous ne devons pas les confondre avec les lumières de la vérité *la plus vraie;* des adolescents vertueux sont préférables à d'indignes vieillards, malgré leur longue expérience; le médecin marquera longtemps à l'avance l'issue d'une maladie; le nautonier prédira des tempêtes; l'homme des champs vous dira ce que deviendront tels arbres et tels fruits : ils passeront pour prophètes aux yeux d'un ignorant, et cependant ils peuvent être des hommes pervers! Le sage méprisera les œuvres des démons comme leurs prophéties. Il sait que des hommes aux mœurs dépravées exécutent chaque jour des tours qu'on a de la peine à croire. Que de choses étonnantes

exécutées par les funambules, les mécaniciens, les gens de la place publique ! que de merveilles dans les arts !

Les démons peuvent corrompre l'air, donner de mauvais conseils aux hommes attachés à la terre, et connaître les dispositions humaines, même celles qui sont restées dans la pensée intérieure. Augustin avait dit que les démons démêlaient les sentiments par des signes corporels qui demeuraient cachés pour nous; dans sa *Revue* [1], il se reproche sur ce dernier point une affirmation trop absolue, et avoue qu'il est bien difficile, sinon impossible, de se prononcer là-dessus. L'évêque d'Hippone, après avoir caractérisé le genre de prophéties échu en partage aux démons, montre l'immense distance qui le sépare des divines prophéties manifestées par les anges et les voyants d'Israël. Ici c'est l'immuable vérité qui parle; les anges et les prophètes ne trompaient pas et n'étaient pas trompés; il n'en est pas de même des démons : ils sont soumis à une puissance plus haute, qui peut déjouer leurs méfaits et les faire mentir; leurs oracles demeurent incertains, et de plus ce n'est pas le bien, ce n'est pas la vérité, c'est le mal et l'erreur que les démons soufflent aux oreilles et au cœur des mortels. Les prophètes de Dieu avaient annoncé la ruine du polythéisme; à la veille du renversement des statues et des temples, le démon de Sérapis a pu révéler quelque chose à ses adorateurs, comme pour leur recommander, en s'en allant, sa divinité menacée. Il était écrit [2] : « Le Seigneur prévaudra contre eux, il exterminera tous « les dieux des nations de la terre. »

« Que nos ennemis raillent notre ignorance et notre folie, dit Augustin dans les dernières lignes de son livre, et qu'ils vantent leur doctrine et leur sagesse. Ce que je

[1] Liv II, chap. xxx.
[2] Sophon., II, 11.

sais, c'est que nos railleurs sont en plus petit nombre cette année que l'année dernière. Depuis que les nations ont frémi et que les peuples ont médité des choses vaines contre le Seigneur et son Christ, quand ils répandaient le sang des justes et dévastaient l'Église; depuis ces grandes persécutions jusqu'à ce jour, le nombre de nos ennemis diminue sans cesse. Les oracles de notre Dieu, qui s'accomplissent tous les jours, nous rendent forts contre leurs attaques et leurs railleries superbes. Dieu nous dit par son prophète : « Écoutez-moi, ô mon peuple! écoutez-moi, vous « qui savez le jugement, vous qui gardez ma loi dans votre « cœur : ne craignez point les outrages des hommes; ne « vous laissez point vaincre par leurs insultes; ne vous « préoccupez pas trop de ce que maintenant ils me mé- « prisent. Le temps les consumera comme un vêtement; « ils seront mangés comme la laine par la teigne; mais ma « justice demeure éternellement. » Qu'ils daignent lire ces choses, ajoute Augustin, et lorsque leurs contradictions nous seront parvenues, nous leur répondrons autant que Dieu nous aidera. »

Cette fin nous place au cœur du christianisme poursuivant énergiquement le cours de ses victoires sur l'ancien monde, malgré les blasphèmes et les plaintes injurieuses de ce monde expirant, et nous montre Augustin debout sur les hauteurs évangéliques, servant d'instrument à Dieu pour établir la vérité. Nous avons analysé ce que dit l'évêque d'Hippone sur les démons, pour constater quelles étaient sur ces matières les idées catholiques du ve siècle; ce sont encore les idées catholiques d'aujourd'hui. La démonologie occupe une assez grande place dans les doctrines de Plotin et de Porphyre; parmi les idées qui avaient cours dans les régions philosophiques, Augustin a accepté celles que ne condamnaient pas les saintes Écritures et les

enseignements chrétiens. Si nous nous occupions ici de démonologie, nous aurions à parcourir un cercle immense de vieilles imaginations chez tous les peuples; la mythologie, symbolisation universelle de la création, aurait sa part dans une excursion de ce genre. Mais un traité pareil n'a que faire dans notre œuvre. Il nous suffit de constater que, depuis les premiers temps de l'univers jusqu'à nos jours, et dans toutes les contrées connues, les peuples ont cru aux démons. Le mosaïsme, le christianisme, l'islamisme, le bouddhisme s'accordent sur ce point : l'Égypte et la Judée, la Grèce, l'Afrique, l'Inde, le Japon, la Chine, l'Amérique, ont proclamé l'existence des mauvais génies.

Chaque fois que l'occasion s'en est rencontrée, nous nous sommes attachés à montrer les païens réfléchissant sur la religion nouvelle, posant des questions diverses dont ils attendaient la solution, cherchant à s'instruire à fond de ce grand débat qui s'agitait entre le Dieu crucifié et les dieux brillants de l'Olympe. Volusien, encore païen, oncle de la jeune Mélanie, fille d'Albine, parlait en 412 [1] à l'évêque d'Hippone d'une conversation qu'il avait eue avec des amis païens comme lui; après avoir causé de rhétorique, de poésie et de philosophie, leur entretien était monté beaucoup plus haut. L'un d'eux, prenant la parole, avait demandé s'il ne se trouvait là personne qui fût versé dans la doctrine du christianisme, et qui pût résoudre des difficultés dont son esprit était occupé; nul n'avait répondu à son appel, et cet homme avait exposé ses doutes. Comment croire que le Créateur, le Maître du monde, se soit enfermé dans le sein d'une Vierge? Celui que l'univers ne peut contenir aurait été caché dans le corps d'un enfant soumis à toutes les infirmités de notre nature? Et ce Dieu-

[1] Lettre CXXV.

enfant ne serait parvenu à l'âge viril qu'en passant lentement par les divers degrés de la vie? Le Roi de toute chose était donc alors absent de son trône? Cet homme-Dieu aurait eu besoin de sommeil et de nourriture. Aucun signe proportionné à une aussi grande majesté ne l'aurait révélé au monde; car les démons chassés, les malades guéris, les morts ressuscités, sont peu de chose pour un Dieu, puisque des hommes en ont fait autant.

Ainsi parlait le païen; il aurait voulu aller plus avant. On interrompit son discours et on se sépara, avec le projet d'interroger sur ce point des personnes éclairées, afin de ne pas s'aventurer légèrement dans le secret des divins mystères. C'est pour la solution de ces problèmes que Volusien écrivit à l'évêque d'Hippone : « Votre renommée, lui di-
« sait-il, est intéressée à la solution de ces difficultés; l'i-
« gnorance se tolère en d'autres évêques sans dommage
« pour la religion ; mais quand on vient consulter l'évêque
« Augustin, on est fondé à croire que tout ce qu'il ne sait
« pas n'est pas dans la loi. »

Marcellin, que nous avons vu présider la conférence de Carthage, écrivit[1] à Augustin pour appuyer la demande de Volusien; il suppliait l'évêque de résoudre pour le compte de plusieurs païens les difficultés sur le mystère de l'Incarnation, et surtout d'avoir en vue ceux qui ne reconnaissaient dans les œuvres de Jésus-Christ rien de supérieur aux œuvres d'Apollonius et d'Apulée. Marcellin ajoutait d'autres difficultés proposées par Volusien lui-même. Pourquoi, disait Volusien, pourquoi Dieu, s'il est le même que celui qui était adoré sous l'Ancien Testament, veut-il maintenant un nouveau culte? Il y a du désordre et de l'injustice à changer ce qui est bon. La diversité du culte de l'an-

[1] Lettre CXXXI.

cienne loi et de la loi nouvelle nous donne l'idée d'un Dieu inconstant et léger. Volusien disait encore que la doctrine de Jésus-Christ ne saurait convenir aux États, puisqu'elle défend de rendre le mal pour le mal, et qu'elle nous ordonne, après avoir frappé sur une joue, de tendre l'autre, et de donner notre manteau quand on veut nous ôter notre robe, etc. La pratique des maximes de la religion chrétienne serait donc funeste aux empires. Toutes ces difficultés avaient été proposées en présence d'un des principaux habitants des environs d'Hippone; celui-ci parlait avec ironie du génie d'Augustin, qu'il accusait de n'avoir pu répondre suffisamment à ces mêmes questions. Marcellin conjure l'évêque de traiter ce sujet sérieusement, parce que beaucoup de gens attendent la réponse : « Au temps où nous sommes, dit Marcellin, vous ne pouvez rien faire de plus utile à l'Église. »

Augustin répondit [1] à Volusien; c'était répondre aux païens ses contemporains. Cette lettre si vivement désirée est complète; l'évêque nous apprend qu'en ce moment il se trouvait assez libre des affaires du dehors; il était heureux d'employer son loisir à la solution de difficultés qu'il avait lui-même appelées.

Augustin reproche à Volusien de lui avoir adressé trop de louanges; quoique ces louanges naissent d'un grand fonds d'amitié, il les repousse et prie le frère d'Albine de les lui épargner. « Telle est, dit-il, la profondeur des let-
« tres chrétiennes, que j'y découvrirais chaque jour de
« nouvelles choses, lors même qu'avec un meilleur génie
« et avec l'application la plus soutenue j'y aurais consacré
« tout mon temps depuis ma première enfance jusqu'à
« l'extrême vieillesse; on ne rencontre pas ces grandes

1 Lettre CXXXVII.

« difficultés pour arriver à comprendre ce qui est néces-
« saire au salut ; mais après que chacun y a vu sa foi, sans
« laquelle il n'y a ni piété ni bonne vie, il reste à pénétrer
« tant de choses obscurcies par les ombres des mystères ;
« une si profonde sagesse est cachée, non-seulement dans
« les paroles des Écritures, mais encore dans ce qu'elles
« expriment, que les esprits les plus pénétrants, les plus
« désireux d'apprendre et qui ont passé le plus d'années à
« cette étude, éprouvent la vérité de ce mot de l'Ecclésias-
« tique : *Lorsque l'homme croira avoir fini, il ne fera que*
« *commencer*[1]. »

Augustin reprend ensuite une à une toutes les questions. Dieu, en se faisant homme, n'a pas pour cela abandonné le gouvernement de l'univers ; il n'en a pas transporté le soin dans le corps qu'il a revêtu. Ce sont là des conceptions grossières. Quand on dit que Dieu remplit l'immensité, ce n'est pas à la façon de la lumière, de l'air ou de l'eau. Il est partout, sans qu'aucun lieu le contienne ; il vient sans sortir d'où il était ; il s'en va sans sortir d'où il vient. Si l'homme ne comprend pas son Dieu, s'il le méconnaît, qu'il se considère lui-même. L'âme ne vit que dans son corps, et pourtant elle sent ce qui est hors de son corps. Nous voyons les astres semés dans le ciel si loin de nous ; or voir n'est-ce pas sentir ? Faudra-t-il dire pour cela que l'âme est dans le ciel aussi bien que dans son corps, ou qu'elle sent au delà du lieu où elle vit ? Voilà déjà un mystère que nous offre le sens de la vue. Il en est de même de l'ouïe, qui entend du bruit au loin, et qui nous fait vivre en quelque sorte là où nous ne sommes pas. Que sera-ce si nous réfléchissons à l'action de notre âme, intelligence pure qui s'élance à travers l'infini ? Pouvons-nous alors trouver in-

[1] Eccli., XVIII, 6.

croyable que le Verbe divin ait pris un corps semblable au nôtre, sans rien perdre de son immortalité et de sa nature éternelle, sans déchoir de sa puissance, sans abandonner le soin et le gouvernement de l'univers, sans sortir du sein de son Père, c'est-à-dire de cette lumière inaccessible où il habite en lui et avec lui? Ce Verbe, cette parole ineffable de Dieu, gardez-vous de la concevoir comme une parole qui passe.

Le Verbe de Dieu demeure ce qu'il est : il est tout entier partout. Dire qu'il vient ou qu'il s'en va, c'est dire qu'il se montre ou qu'il se cache; visible ou caché, il est toujours présent comme la lumière est présente aux yeux d'un aveugle aussi bien qu'aux yeux d'un homme clairvoyant, comme la même voix est présente aux oreilles d'un sourd aussi bien qu'aux oreilles d'un homme qui entend. La parole humaine demeure ainsi entière; elle est entendue d'une seule personne, comme de deux personnes, comme d'une multitude, sans que le son de la voix se partage entre tous et se distribue à la manière de l'argent ou de la nourriture. Pourquoi donc le Verbe de Dieu, qui subsiste éternellement, ne serait-il pas à l'égard de toute chose ce qu'est à l'égard des oreilles la parole fugitive de l'homme?

Le peu d'étendue du corps de Jésus-Christ enfant ne doit donc pas nous faire craindre qu'une aussi grande majesté que celle de Dieu y ait été resserrée; la grandeur de Dieu n'est pas une grandeur d'étendue, mais de vertu et de puissance; aussi s'est-il plu à faire éclater ses merveilles dans les plus petites choses. Sa Providence n'a-t-elle pas donné un sentiment plus exquis aux fourmis et aux abeilles, qu'aux ânes et aux chameaux? N'a-t-elle pas donné à un aussi petit organe que la prunelle la vertu de parcourir en un moment la moitié du ciel? C'est cette puissance qui a fait sortir le corps d'un enfant du sein de Marie, sans porter

atteinte à sa virginité, comme plus tard elle fit entrer dans le cénacle, les portes fermées, ce même corps devenu grand.

L'Homme-Dieu, en se soumettant à toutes nos infirmités, a voulu prouver qu'il était véritablement homme, ce qui n'a pas empêché les opinions hérétiques contre sa nature humaine. Dieu a élevé l'homme jusqu'à lui, mais sans sortir de lui-même et sans cesser d'être ce qu'il est. Ceux qui demandent raison de ce mystère devraient nous expliquer auparavant notre propre nature. De même que la personne d'un homme est l'union d'une âme et d'un corps, de même la personne du Christ est l'union d'un Dieu et d'un homme. La première merveille s'accomplit tous les jours pour multiplier le genre humain; la seconde s'est accomplie une seule fois pour le sauver. Le Verbe de Dieu est venu instruire les hommes en confirmant les paroles des prophètes, en confirmant aussi ce que les philosophes et les auteurs païens avaient dit de vrai. Les hommes étaient tourmentés du désir d'arriver à Dieu; mais ils avaient imaginé l'entremise et le culte des puissances aériennes, des démons, qui se faisaient passer pour anges de lumière. Jésus-Christ leur enseigna qu'on pouvait aller à Dieu sans recourir à des puissances intermédiaires; il leur apprit que Dieu était si près d'eux et si accessible à leur piété, qu'il daignait s'unir à l'homme.

Quant aux œuvres de Jésus-Christ et aux œuvres de ceux qui l'ont précédé, voici les pensées d'Augustin. Apulée s'est défendu de magie. Les magiciens d'Égypte furent vaincus par Moïse. Le législateur et les prophetes du peuple hébreu ont annoncé la venue de Jésus-Christ; ils n'en parlaient pas comme d'un personnage qui dût les égaler ou les surpasser en miracles, mais comme du Seigneur et du Dieu de tous, fait homme pour l'amour des hommes. Si Jésus-Christ a opéré des miracles pareils à ceux des prophètes, c'est

qu'il lui convenait d'accomplir par lui-même ce qu'il avait fait par eux. Mais le Sauveur accomplit des merveilles qui lui furent particulières : il naquit d'une vierge, il se ressuscita lui-même, il monta au ciel. De tels signes ne suffisent-ils pas pour prouver un Dieu? Le Verbe n'a pas créé un monde nouveau en témoignage de sa puissance divine; mais il a fait quelque chose de plus grand peut-être que d'avoir créé un nouveau monde : en s'unissant à l'homme, il lui a donné une vierge pour mère, il a passé de la mort à l'immortelle vie et s'est élevé au-dessus des cieux! Cela n'est pas arrivé, dira-t-on. Mais alors que répondre à ceux qui méprisent les miracles ordinaires et refusent de croire les plus grands ?

L'évêque d'Hippone raconte en quelques mots l'origine du peuple hébreu, sa multiplication merveilleuse en Égypte, son établissement dans le pays de promission, l'avénement du Sauveur prédit de point en point, les travaux, les espérances, les persécutions des premiers chrétiens, qui se répandent jusqu'aux extrémités de la terre. Les chrétiens, obscurs, ignorants, grossiers, instruisent les plus illustres génies, triomphent des orateurs les plus élégants. « Au « milieu de l'alternative des malheurs et des prospérités « des temps, dit Augustin, ils ne cessent de pratiquer la « patience et la tempérance; le déclin du monde, à ces « époques extrêmes, l'approche du dernier âge sollicité « par la lassitude des choses humaines, ne font que redoubler leur foi, parce que cela aussi a été prédit : ils attendent l'éternelle félicité de la cité céleste. »

L'évêque rappelle ensuite la dispersion des Juifs, la naissance des hérésies, qui se couvrent cependant du nom de Jésus-Christ, et s'écrie que nul esprit réfléchi ne saurait se méprendre sur le caractère d'événements semblables. Les livres des philosophes et les lois des plus sages

républiques n'offrent rien de comparable à ces deux préceptes, qui, d'après Jésus-Christ, renferment la Loi et les Prophètes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout « votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, « et votre prochain comme vous-même. » Le langage des Livres saints, si l'on excepte les passages où se rencontrent de mystérieuses profondeurs, est le langage d'un ami qui s'adresse à un ami ; lorsque l'Écriture se cache sous des figures, elle ne cesse pas d'être simple ; elle n'emprunte pas ses expressions de ce qu'il y a de plus savant et de moins connu, ce qui pourrait effrayer les personnes de peu de savoir, comme on voit les pauvres n'oser approcher des riches quand trop de magnificence les environne. Les obscurités de l'Écriture cachent des vérités exprimées clairement en d'autres passages ; elles ont pour but d'exciter en nous le goût de la vérité, qui s'affaiblirait dans une étude trop facile. Nous nous sentons entraînés à déchirer les voiles qui s'offrent à nous, et les vérités ainsi découvertes nous deviennent nouvelles, quoique nous les connaissions déjà.

Nous avons reproduit avec soin tout ce qu'il y a de remarquable et d'important dans cette belle lettre à Volusien. Le lecteur a dû être frappé de la manière dont l'évêque d'Hippone rend compte du mystère de l'Incarnation. Quelle magnifique abondance d'images pour faire toucher aux plus petites mains les plus hautes vérités du monde religieux ! Il est impossible d'imaginer plus de clarté avec autant de profondeur. Augustin marche d'un pas ferme à travers la nuit du mystère, comme si tous les anges du ciel éclairaient sa course. La réponse à Volusien fut un événement ; elle détermina sans doute la conversion de plus d'un païen. Il est des chrétiens de notre temps qui sont aussi chancelants sur le mystère d'un Dieu fait homme que les

païens du temps d'Augustin, et la parole du grand évêque ne leur sera pas inutile.

Il restait à résoudre les objections renfermées dans la lettre de Marcellin sur l'abolition de l'ancienne loi, sur la doctrine évangélique, qu'on supposait contraire au bien des empires, sur la supériorité des miracles d'Apollonius et d'Apulée. Augustin répondit[1] à Marcellin.

On ne doit pas, dit-on, changer ce qui est bon et surtout ce que Dieu a fait. Le changement d'une chose ne suppose pas qu'elle soit mauvaise, mais seulement qu'elle ne convient plus. La vie de l'homme et la vie des empires sont pleines d'exemples de cette vérité. Dieu, qui connaît l'homme mieux que l'homme ne se connaît lui-même, n'a pas voulu révéler tout de suite le dernier mot de sa loi religieuse; il s'est borné à faire pressentir et prophétiser la perfection de la loi; il a proportionné ses révélations aux besoins et aux progrès de ses créatures. Tout immuable qu'il est, Dieu, selon chaque époque et chaque révolution, ajoute et enleve, abolit, augmente et diminue, jusqu'a ce que le cours des siècles, en formant toute chose selon les divers temps, et coulant avec un ordre admirable comme un grand et harmonieux poëme, s'achève et nous fasse passer de cette vie, qui est le temps de la foi, à la pleine contemplation de Dieu. Cette pensée d'Augustin, que nous avons retrouvée plus d'une fois dans ses livres, est d'une frappante beauté : on ne peut juger de plus haut les révolutions humaines et les œuvres de Dieu. L'evèque d'Hippone dit qu'un homme ne serait pas accusé de légèreté ni d'inconstance pour faire autre chose le matin et autre chose le soir, autre chose ce mois et cette année, autre chose un autre mois et une autre année : de même on ne

[1] Lettre CXXXVIII.

saurait reprocher à Dieu d'avoir demandé des sacrifices différents dans les premiers et les derniers temps du monde; il n'a fait que placer dans la variété des âges, et pour l'instruction des hommes, des institutions mystérieuses, conformes aux mœurs et aux besoins des siècles. Mais ces changements divers se trouvaient, dès le commencement, dans les desseins de Dieu.

Les païens, qui soutenaient l'incompatibilité entre la pratique chrétienne et le gouvernement des empires, n'étaient pas difficiles à réfuter. Augustin passe en revue les diverses objections. L'oubli des injures exclurait-il l'ordre dans la cité? Mais les historiens latins[1] n'ont-ils pas parlé des vieux Romains qui aimaient mieux pardonner les injures que d'en tirer vengeance? De tels sentiments les ont-ils empêchés de faire d'une république petite et pauvre la plus grande et la plus riche république de l'univers? Cicéron[2], louant les mœurs de César, n'a-t-il pas dit que César n'oubliait que les injures? Ce noble dédain pour la vengeance, c'est ce que l'Évangile appelle *ne pas rendre le mal pour le mal.* Quelle heureuse et puissante république que celle où tous les citoyens mettraient constamment en pratique l'oubli du mal! L'union des cœurs serait le fondement d'une république vraiment chrétienne; cette union n'eût pas été possible chez les païens, qui adoraient des dieux en guerre les uns contre les autres. Il ne faut pas prendre à la lettre ces préceptes de l'Évangile : Si on vous frappe sur une joue, tendez l'autre joue; Si on veut vous ôter votre robe, donnez encore votre manteau; Si quelqu'un veut vous forcer de faire mille pas avec lui, faites-en deux mille ; le but de ces préceptes, c'est de nous porter à la patience et de nous inviter à vaincre le mal par le bien.

1 Salluste.
2 Pro Ligario.

D'ailleurs, une telle manière de supporter les outrages ou les violences serait une grande leçon qui porterait infailliblement des fruits d'union et de fraternité parmi les hommes. Ce qui prouve qu'il suffit de pratiquer l'enseignement moral de l'Évangile, c'est que Jésus-Christ lui-même n'a pas suivi à la lettre ces préceptes; frappé sur une joue chez le grand prêtre, il a dit : « Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Saint Paul, frappé par l'ordre du prince des prêtres, lui répondit : « Dieu vous frappera, muraille « blanchie! » Sous l'inspiration évangélique, la guerre elle-même pourrait garder de la charité : on ne ferait la guerre que pour ramener les vaincus à la justice. L'Évangile n'a pas interdit la profession des armes. Saint Jean, répondant aux soldats qui viennent le consulter, se borne à leur dire : « Ne faites ni violence ni fraude, et contentez-vous de votre paie. » Qu'on nous donne une république composée de chrétiens remplissant tous leurs devoirs : on aura l'ordre, l'honneur et la prospérité.

L'évêque d'Hippone ne dit qu'un mot d'Apulée, dont les païens d'Afrique voulaient placer les miracles au-dessus des miracles de Jésus-Christ. On prétend qu'Apulée accomplit de grandes merveilles par la force de la magie; or Apulée a déployé beaucoup d'éloquence pour prouver qu'il n'a jamais été magicien. Augustin fait observer que le philosophe de Madaure, malgré le merveilleux pouvoir qui lui est attribué, ne put jamais parvenir à aucune charge dans la république, à aucune dignité dans la magistrature; il lui fallut vaincre, à force d'éloquence, une rude opposition pour arriver seulement à se faire dresser une statue dans la ville d'Oca, où il s'était marié.

Ainsi la parole d'Augustin éclairait et secouait le paganisme; elle renversait les objections dont s'armait le mauvais vouloir ou l'ignorance, triomphait des hésitations,

fortifiait les bonnes résolutions naissantes, et obligeait toutes les renommées, toutes les doctrines anciennes, toutes les philosophies à courber la tête devant le Christ. Quelques années auparavant, un autre grand évêque, Chrysostome [1], parlant du haut de sa chaire de Constantinople, avait pu s'écrier avec vérité : « Que sont devenues les « philosophies de Platon et de Pythagore et des maîtres « d'Athènes? Elles sont vaincues. Que sont devenues les « doctrines des pêcheurs et des fabricants de tentes? Elles « éclatent plus que la lumière du soleil, non pas seulement « en Judée, mais chez les peuples barbares. »

A la même époque où le génie d'Augustin expliquait ou justifiait le christianisme auprès des païens dont le cœur flottait encore incertain, sa charité veillait sur le sort des donatistes vaincus à Carthage. Il recommandait à Marcellin [2] de se souvenir qu'il était un juge chrétien et qu'il devait être à la fois juge et père. Il y a des crimes de circoncellions à punir; mais l'humanité impose des devoirs. Ces crimes doivent être regardés moins comme des sujets de vengeance que comme des plaies qu'il faut guérir. Augustin invite Marcellin à continuer à ne faire usage ni des chevalets, ni des ongles de fer, ni du feu, pour arracher la vérité de la bouche des coupables, mais à se contenter des verges, châtiment dont les pères usent envers leurs enfants, les maîtres envers leurs écoliers, et *souvent même les évêques dans les affaires qui se traitent devant eux.* Ce dernier détail nous donne quelque idée de la justice épiscopale dans ces temps où beaucoup d'affaires se traduisaient devant les évêques.

Augustin écrivait dans les mêmes sentiments au proconsul Apringius. Des circoncellions et des clercs donatistes

1 *Sancti Chrysostomi Opera,* t. XII, p. 512.
2 Lettre CXXXIII.

avaient attaqué deux prêtres catholiques d'Hippone, Restitute et Innocent ; ils avaient assommé l'un dans une embuscade, et enlevé l'autre de sa maison pour lui arracher un œil et lui couper un doigt avec une pierre tranchante. Les coupables avaient avoué leur crime ; Augustin supplie le proconsul, au nom de la miséricorde de Jésus-Christ, de ne pas les punir de mort. Il lui répugne que la justice rende le mal pour le mal avec des chrétiens, et demande que les coupables ne reçoivent ni la mort ni aucune mutilation. On pourrait les condamner à quelque ouvrage utile. Augustin va jusqu'à dire que si les coupables sont trop sévèrement punis, il s'en plaindra et en appellera.

L'évêque d'Hippone, infatigable dans sa miséricorde, s'adressa aussi à Marcellin [1]. Il demandait les actes, c'est-à-dire les déclarations mêmes des coupables pour les faire lire dans son église d'Hippone, afin de porter la lumière dans l'esprit de ceux qui garderaient des illusions sur le parti de Donat. Si le proconsul refuse d'avoir égard à sa prière, Augustin demande qu'on laisse au moins les coupables en prison, pour qu'il ait le temps d'obtenir leur grâce. L'Église tire sa gloire des souffrances des serviteurs de Dieu ; le sang des ennemis ôterait au martyre quelque chose de sa splendeur. Augustin parle des affaires de toute nature dont sa vie est accablée, et qui l'enlèvent à ses travaux.

Après la lecture de ces passages et de tant d'autres qui ont été reproduits dans cet ouvrage, croit-on que des écrivains modernes aient essayé de montrer Augustin comme un homme dur, impitoyable envers les hérétiques, comme le *patriarche des chrétiens persécuteurs* [2] ? La charité chré-

[1] Lettre CXXXIX.
[2] Barbeyrac, préf. du *Traité du droit de la nature et des gens,* traduit de Puffendorf.

tienne dans sa plus tendre et plus persévérante énergie a été transformée en un fanatisme cruel! On a vu de la colère et de la haine dans cette âme pleine d'amour pour les hommes, et d'où s'échappent avec une prodigieuse abondance tous les trésors d'une douce pitié. Oh! combien nous serons payés de notre laborieuse tâche si nous parvenons à dissiper des préventions, à rectifier des erreurs sur le caractère du grand évêque d'Hippone, si nous faisons aimer ce doux et bienveillant génie autant qu'il mérite de l'être!

CHAPITRE XXIX

Commencements du pélagianisme. — Pélage et Celestius. — Concile de Carthage en 412. — Le traité des Mérites et de la rémission des péchés, et la lettre sur le Baptême des enfants.

Augustin a attaché son nom à la défense de la vérité dans ce qu'elle offre de plus important et de plus haut. Nous l'avons vu aux prises avec le manichéisme : il s'agissait de la nature de Dieu et de la création du monde ; il s'agissait de cette grande question de l'origine du mal qui a tant tourmenté la pauvre tête humaine. Puis il s'est armé contre le donatisme, qu'il a terrassé après tant de laborieuses luttes. Le donatisme était une question africaine, une question purement locale ; mais il se liait aux principes les plus fondamentaux de la foi chrétienne : l'unité, l'universalité. Le donatisme supprimait d'un côté la tradition catholique et les antiques promesses faites à toutes les nations ; de l'autre, il supprimait la miséricorde envers les faibles, la fraternelle compassion pour les fautes, et introduisait dans l'Évangile toute la dureté du génie africain. On peut dire qu'Augustin fut un vivant miracle de bonté : Africain lui-même, il sauva l'Église de son pays de ses

propres violences. Pour que nulle erreur capitale ne demeure sans garder l'empreinte de ses coups, l'évêque d'Hippone, avant de quitter ce monde, frappera l'arianisme, qui niait la divinité de Jésus-Christ; mais dès ce moment Augustin va tourner ses forces contre une doctrine dont le triomphe eût été l'anéantissement de la religion chrétienne. Nous voulons parler du pélagianisme; Augustin le combattra pendant vingt ans, il en triomphera, et son dernier effort sur la terre sera un dernier coup porté contre les pélagiens.

L'homme éprouve de la joie à se grandir lui-même; il lui plaît de faire illusion à sa faiblesse par l'énergie de sa volonté. Il nous en coûte tant de confesser notre infirmité, notre impuissance, la stérilité de la plupart de nos efforts! Les jours de l'homme (il est triste de le dire) sont comme de perpétuelles funérailles de nobles désirs et de beaux élans. « Le corps rabat la sublimité de nos pensées, dit Bossuet [1], et nous attache à la terre, nous qui ne devrions « respirer que le ciel. » La philosophie du Portique ou le stoïcisme fut une magnifique flatterie adressée à l'orgueil humain; Zénon, dont la gloire est d'avoir établi vigoureusement la loi du devoir, exagéra nos forces en enseignant à l'homme qu'il pouvait se suffire à lui-même. Il fut un prodige d'audace, et c'est par là qu'il a régné. Zénon se rendit agréable aux hommes en leur donnant des préceptes supérieurs à leur nature; et comme son but était de les pousser à la vertu, il eut pour complice quelque chose que nous voudrions appeler le beau côté de l'orgueil. Un de ses disciples [2] lui disait dans un hymne en son honneur, après sa mort: « De ta mâle raison, de ton génie audacieux « naît une doctrine, mère de l'intrépide liberté. » Cette

1 *Traité de la concupiscence*, chap. II.
2 Zénodote.

intrépide liberté était une sorte de toute-puissance pour triompher des épreuves de la vie et accomplir le bien. La vertu austère et superbe, puisée aux sources du Portique, devint, aux mauvais jours de Rome, un asile contre les oppresseurs. Le *Manuel* d'Épictète et le traité *des Devoirs* de Cicéron furent écrits pour l'honneur du stoïcisme.

Il y avait dans la doctrine de Zénon une sorte de pressentiment de l'austérité chrétienne : ce mépris des joies de la terre et des voluptés sensuelles prophétisait l'Évangile. Aussi ne sommes-nous pas étonné de voir, vers la fin du IIe siècle, le Sicilien saint Pantène, le maître de saint Clément d'Alexandrie, surnommé, à cause de sa douce éloquence, l'*Abeille de la Sicile,* passer des doctrines de Zénon à la croix de Jésus-Christ. A son retour des Indes, où il était allé prêcher l'Évangile, Pantène, simple catéchiste à l'école chrétienne d'Alexandrie, dont il avait été le chef avant saint Clément, protégea la première jeunesse d'Origène; il exerça sans doute quelque influence sur l'esprit du fils de Léonide, et peut-être Origène lui emprunta-t-il, en les exagérant, ces idées plus zénoniennes que chrétiennes, développées dans le traité *des Principes*, qui l'ont fait regarder comme un des Pères du pélagianisme [1]. La philosophie stoïcienne s'était mêlée aux sentiments évangéliques dans les monastères d'Orient; un cénobite grec du IVe siècle, saint Nil, disciple de saint Chrysostome, crut pouvoir livrer à ses frères de la solitude le *Manuel* d'Épictète, moyennant quelques suppressions ou corrections; un célèbre moine de la même époque, Évagre de Pont, qui vécut sous la discipline de Macaire au monastère de Nitrie, tomba dans l'erreur

[1] Origène a dit pourtant dans son VIIe livre *Contre Celse :* « La nature « humaine n'est pas suffisante à chercher Dieu en quelque façon que ce « soit, et à le nommer même, si elle n'est aidée de Celui-là même qu'elle « cherche. »

stoïcienne, si nous en croyons saint Jérôme et saint Jean Climaque. L'orgueil du génie grec avait ainsi pénétré dans les déserts de la Thébaïde, auprès de ces hommes accoutumés à triompher de leur nature.

Durant ce IVe siècle, de sourdes rébellions contre le dogme du péché originel se montre en Orient. Un évêque de Mopsueste, Théodore, né à Antioche, écrivain ecclésiastique des plus féconds, et dont il n'est resté qu'un seul ouvrage [1], produisit, sur la déchéance primitive, des doctrines qui furent repoussées par la piété catholique contemporaine. Enfin ces doctrines arrivèrent, pour la première fois, dans le monde chrétien d'Occident, avec Rufin le Syrien, disciple de l'évêque Théodore, et ami de saint Pammaque. Rufin trouva à Rome l'homme qui devait leur donner son nom : cet homme était Pélage. Anastase occupait alors la chaire de saint Pierre.

Si nous écartons les fabuleuses narrations des écrivains anglais, il nous restera peu de choses sur l'origine de Pélage : tout ce que nous savons, c'est qu'il sortit de la Grande-Bretagne ; nous ignorons même son nom véritable ; *Pélage* n'est que la traduction grecque d'un surnom (*Morgan*) qui veut dire *mer* en langue celtique. On a disserté pour savoir si Pélage était moine ou laïque. Nous pouvons conclure des indications contemporaines qu'il était moine, sans appartenir à aucun degré de la cléricature. Et c'est parce que Pélage n'était pas ecclésiastique qu'Orose n'aurait pas voulu le voir assis dans une assemblée de prêtres au concile de Diospolis, en 415. Augustin est celui de tous les contemporains qui paraît avoir jugé Pélage avec le plus d'impartialité ; le calme de son esprit lui permettait de rendre justice à tous. L'évêque d'Hippone accorde à

[1] Le *Commentaire sur les Psaumes.*

l'*homme de la mer* un génie subtil, pénétrant et fort, une ardente et véhémente éloquence. Pélage parlait avec puissance, et pourtant il parlait difficilement ; son élocution était aussi laborieuse que son style, qui manquait de charme et d'élégance, et révélait peu d'étude des belles-lettres. Aussi pense-t-on que Pélage emprunta une plume plus littéraire et plus élégante que la sienne pour rédiger la lettre adressée à la vierge Démétriade ; on l'a tour à tour attribuée à saint Augustin, à saint Ambroise et à saint Jérôme.

Le moine breton avait une grande taille et une structure herculéenne ; saint Jérôme, qui cédait parfois au désir de diminuer le mérite de ses adversaires, l'appelle un chien des Alpes, gros et gras, plus capable d'écraser par sa pesanteur que de déchirer par ses morsures, et le représente comme appesanti par la nourriture écossaise [1] ; Orose, qui avait beaucoup vu Pélage en Palestine, en a parlé dans son *Apologétique* [2] ; le portrait qu'il en trace est assez conforme aux couleurs de saint Jérôme. Il nous apprend que Pélage était eunuque et borgne, qu'il portait fièrement la tète sur de larges épaules, et que, grâce à l'usage immodéré du vin et des viandes, il avait une face pleine et luisante. Orose voit dans Pélage un Goliath d'un prodigieux orgueil, fier de sa corpulence, se croyant capable de tout faire par lui-même, chargé de riches vêtements, et cherchant la perfection d'une vie sans tâche au milieu des douceurs de la table et du sommeil. Nous trouvons dans le recueil des *Lettres* de saint Isidore de Péluse une lettre écrite à un moine appelé Pélage ; le pieux et savant solitaire égyptien accuse ce moine d'intempérance, et lui reproche une vie

1 Scotorum pultibus prægravatum. *Præf. in Jerem.*

2 *Liber apologeticus de arbitrii libertate.* C'est en 415 ou 416 qu'Orose jugeait ainsi Pélage.

vagabonde de monastère en monastère. Saint Jean Chrysostome écrivait en 407 : « Le moine Pélage m'a causé une « grande douleur, etc. » Si ce Pélage est l'hérésiarque breton, il s'était montré de bonne heure dans les pays d'Orient. Ce qu'il y a de mieux attesté, c'est son long séjour à Rome ; saint Jérôme l'y avait vu sous le pontificat de Damase. Pélage, par l'origine de l'Église de son pays, avait subi l'influence grecque ; il parlait grec lui-même, et peut-être avait-il lu les ouvrages des disciples de Zénon ; il était préparé à recevoir, sur la nature de l'homme, les opinions d'Origène, de Théodore de Mopsueste et de Rufin le Syrien. Celui-ci dut être étonné de la prompte adhésion de Pélage à ses doctrines.

La vie de Pélage à Rome gardait toutes les apparences d'une vie chrétienne. Sa prédication, à la fois touchante et pleine de feu, lui avait fait une renommée. C'est ainsi que le moine breton obtint d'abord l'amitié des plus illustres et des plus saints personnages de son temps, Augustin, Paulin de Nole, Jean Chrysostome, etc., avec lesquels il correspondait. Deux jeunes gens, Timase et Jacques, s'étaient consacrés à Dieu d'après les exhortations de Pélage. Il connut Rufin à Rome, probablement dans l'année 400, et commença, quatre ou cinq ans après, à répandre secrètement l'erreur nouvelle sous le voile d'une fausse vertu. Son hypocrisie fit accepter le poison à plusieurs dames romaines. Trois livres *sur la Foi de la Trinité* et un livre de morale intitulé *les Eulogies* [1], écrits en latin, avaient établi la répuation de Pélage en 404. Quelques paroles tirées des *Confessions* d'Augustin, citées avec éloge par un évêque, devant le moine breton, lui arrachèrent le secret de sa pensee : « Seigneur, disait le pontife d'Hippone, com-

[1] Gennade. Saint Jérôme a trouvé des hérésies dans les *Eulogies* de Pélage. Saint Augustin appelle cet ouvrage le livre des *Chapitres*.

« mandez-nous ce que vous voulez ; mais accordez-nous ce « que vous nous commandez[1]. » Ces mots avaient excité l'indignation de Pélage ; ainsi le *serpent breton*, comme l'appelle saint Prosper[2], se découvrait à l'occasion d'un écrit de l'homme qui devait l'écraser.

Toutefois Pélage semait son erreur avec habileté et discrétion ; il reniait au besoin les disciples qu'il avait mis en avant. Il quitta Rome peu de temps avant la conquête d'Alaric, se rendit en Sicile, où il enseigna sa doctrine, et toucha aux rivages d'Hippone à la fin de l'année 410 ; il ne fit que passer dans cette ville et n'y prêcha point, comme s'il eût voulu respecter le siége d'Augustin absent. Le grand docteur, qui avait désiré voir Pélage avant d'écrire contre ses erreurs, était retenu à Carthage par les préparatifs de la conférence solennelle avec les donatistes ; il le vit dans la capitale de l'Afrique au commencement de l'année 411 ; le moine breton ne fit qu'un court séjour à Carthage ; il s'en alla en Égypte et en Palestine. C'est à cette époque, à la fin de 411 ou au commencement de 412, que nous placerons une courte lettre d'Augustin[3] adressée à Pélage en réponse aux louanges dont celui-ci l'avait comblé. L'évêque d'Hippone remercie le moine breton de l'amitié qu'il lui a témoignée ; il lui souhaite les biens éternels et se recommande à ses prières. Mais nous croyons reconnaître dans ces lignes rapides une sorte de réserve, le simple accomplissement d'un devoir de politesse et comme une crainte secrète de trop s'avancer.

Pélage n'avait pas été seul à produire à Rome des doc-

[1] *Confess.*, liv. X.

[2] *Poëme contre les ingrats :*

> Dogma quod antiqui satiatum felle draconis,
> Pestifero vomuit coluber sermone Britannus.

[3] Lettre CXLVI.

trines qui renversaient la base chrétienne; il avait pour compagnon, dans cette œuvre de propagation, Celestius, originaire de Campanie, eunuque de naissance [1], esprit vif, sorti du barreau pour entrer dans la vie monastique. Pélage, plus fin et plus adroit que Celestius, enseignait avec d'habiles ménagements; Celestius niait ouvertement le péché originel dans ses écrits comme dans ses discours, et, grâce à sa hardiesse et à son élocution facile, il s'était placé à la tête [2] des nouvelles doctrines. Il paraît que sa parole manquait de correction; ce qui faisait dire à saint Jérôme que Celestius se promenait, non pas sur les épines des syllogismes, comme le répétaient ses disciples, mais sur les épines des solécismes. Celestius et Pélage étaient partis de Rome en même temps; le moine de Campanie resta à Carthage pendant que le moine de Bretagne prenait le chemin de l'Orient. Le désir d'être élevé au sacerdoce conduisit Celestius auprès de l'évêque Aurèle; mais il fut dénoncé au pontife par le diacre Paulin, auteur d'une *Vie de saint Ambroise*, qui avait rempli les fonctions de procureur de l'Église de Milan. L'évêque de Carthage, devant lequel Paulin avait accusé Celestius, assembla dans cette ville un concile pour juger la question.

Celestius soutenait qu'Adam avait porté seul le poids de son péché, et que l'homme en naissant se trouve dans le même état qu'Adam avant sa chute; tout en niant que la faute d'Adam eût passé dans sa postérité, il pensait que les enfants devaient recevoir la rédemption par le baptême, ce qui impliquait contradiction : la rédemption sans la rémission d'aucun péché n'a pas de sens. Celestius soutint aussi à Carthage que le premier homme avait été créé mortel;

[1] Vincent de Lérins l'appelle pour cela *prodigiosus*. *Commonit.*, cap. xxxiv.
[2] Saint Jérôme.

que, même en demeurant innocent, il aurait connu le trépas, et qu'ainsi la mort n'était point pour l'homme une suite de la prévarication d'Adam. Selon lui, l'ancienne loi ouvrait le royaume des cieux aussi bien que la loi nouvelle; avant l'Évangile, il s'était rencontré des hommes sans péché. Telles sont les opinions sur lesquelles dut se prononcer le concile de Carthage, tenu au commencement de l'année 412.

Les doctrines de Celestius furent condamnées. Voici le principal canon [1] de ce concile : « Quiconque dit qu'il ne « faut point baptiser les petits enfants nouvellement nés, « ou qu'il les faut baptiser en la rémission des péchés, « sans qu'ils tirent d'Adam un péché originel qu'on doive « expier par la régénération, d'où il s'ensuit que la forme « du baptême qu'on leur donne en la rémission des péchés « n'est pas véritable, mais fausse, qu'il soit anathème. » Celestius, frappé d'excommunication, en appela au jugement de l'évêque de Rome; toutefois, au lieu d'aller droit au pape Innocent Ier, il se dirigea vers Éphèse, où il reçut la prêtrise en trompant la bonne foi de l'évêque; chassé d'Éphèse après avoir été reconnu, il prit la route de Constantinople, d'où l'expulsa l'évêque Atticus; d'expulsion en expulsion, il retourna à Rome, où le pape Innocent confirma le jugement du concile de Carthage. Nous le verrons plus tard surprendre la protection passagère du pape Zozime.

Augustin ne put assister au concile de Carthage qui condamna Celestius. Mais, selon la remarque de Bossuet [2], il avait jeté les fondements de la condamnation des pélagiens dans un sermon [3] prononcé à Carthage peu de temps

1 Can. 2.
2 *Défense de la trad. et des SS. Pères.*
3 Serm. CCXCIV.

auparavant. « Il ne faut point, disait Augustin, mettre en « question s'il faut baptiser les enfants : c'est une doctrine « établie il y a longtemps avec une souveraine autorité « dans l'Église catholique. Les ennemis de l'Église en de- « meurent d'accord avec nous, et il n'y a point en cela de « question. » Augustin ajoutait que le baptême était donné en rémission des péchés : « L'autorité de l'Église notre « mère le montre ainsi ; la règle inviolable de la vérité ne « permet pas d'en douter : quiconque veut ébranler cet « inébranlable rempart, cette forteresse imprenable, il ne « la brise pas, il se brise contre elle... C'est une chose « certaine, une chose établie. On peut souffrir les erreurs « dans les autres questions qui ne sont point encore exami- « nées, qui ne sont point affermies par la pleine autorité « de l'Église : on peut dans cette occasion supporter l'er- « reur ; mais il ne faut pas permettre d'en venir jusqu'à « renverser le fondement de la foi. » L'Église d'Orient s'accordait sur ce fondement de la foi avec l'Église d'Occident, et l'évêque d'Hippone dit dans ce sermon, en termes formels, que « les peuples mêmes auraient couvert de « confusion ceux qui auraient osé le renverser. »

L'anathème contre Celestius fut la première condamnation des pélagiens. On commençait par frapper au nom de l'Église universelle ce qu'il y avait de plus capital dans ces erreurs, afin de prémunir les peuples.

Après le concile de Carthage, les membres les plus capables du clergé catholique de l'Afrique tournèrent leurs pensées vers ces questions nouvelles. Chacun s'en occupa. Mais, au début de la grande lutte, un nom vint retentir sur toutes les lèvres : ce fut le nom d'Augustin. L'admiration de l'Afrique chrétienne désignait l'évêque d'Hippone pour répondre.

On lui envoya de Carthage un relevé des assertions qui

avaient blessé les oreilles catholiques, et le traité *des Mérites et de la Rémission des péchés* ne tarda pas à paraître. Marcellin était de ceux qui sollicitèrent la plume d'Augustin; le grand docteur lui adressa l'ouvrage contre les pélagiens.

Dans le premier livre de ce traité, Augustin examine d'abord si la mort a été la peine d'une faute, ou si elle était une condition de la nature de l'homme. Il prouve par l'Écriture que la sentence de mort a été portée après la désobéissance; Celestius disait qu'il fallait entendre par cette sentence la mort morale qui suit le péché; mais Augustin répond qu'il s'agit de la mort du corps, car Dieu dit à l'homme coupable : « Tu es terre, et tu iras en « terre [1]. » Ce n'est pas l'âme qui peut s'appeler poussière. Si le premier homme était demeuré fidèle, il eût gardé son corps, mais ce corps aurait été revêtu d'immortalité; il n'aurait pas eu besoin de passer par la mort pour parvenir à l'heureuse incorruptibilité promise aux saints. Il ne faut pas croire qu'à force de vivre, ce corps, fait de terre, eût subi l'atteinte des ans, et qu'il eût été conduit à la mort par la vieillesse. Si, par la volonté divine, les vêtements et les chaussures des Hébreux ne s'usèrent point dans le désert, quoi de surprenant que le Créateur eût conservé jeune et beau le corps de l'homme resté soumis à sa loi, jusqu'au moment où il lui aurait plu de le faire passer de la terre au ciel? Le témoignage de saint Paul est formel sur la question de la mortalité humaine; le grand apôtre parle du *corps qui est mort à cause du péché* [2]; il parle aussi du Christ *en qui tous seront vivifiés* [3], et ceci répond à Celestius, qui niait la résurrection spirituelle des hommes par la médiation

[1] Gen., III, 19.
[2] Rom., VII, 10-13.
[3] I Corinth., XV, 21, 22.

du Sauveur. Augustin établit avec l'Écriture que la justification d'un seul a servi à la justification de tous, comme la faute d'un seul avait entraîné la condamnation de tous, et que l'obéissance du Dieu-homme a réparé le mal accompli par la rébellion du premier homme.

Celestius soutenait à la fois que le baptême remettait le péché, et que la faute d'Adam n'était point retombée sur sa postérité; l'usage universel de conférer le baptême aux enfants était donc une accusation portée contre eux. Pour échapper à l'interprétation catholique du baptême des enfants, on se jetait dans une interprétation absurde et misérable. Le grand docteur s'arrête, muet d'effroi, devant l'abîme des jugements de Dieu, qui permet qu'un enfant reçoive le baptême, et qu'un autre enfant ne le reçoive pas; il admire la profondeur des trésors de la science divine, qui ouvre et ferme ainsi le céleste royaume sans que les mérites personnels le déterminent. Nous avons un sens trop petit pour discuter la justice des rigueurs de Dieu. Augustin repousse par l'Écriture l'opinion philosophique qui suppose des fautes et des mérites dans une vie antérieure à la vie présente. Les hommes arrivent avec une intelligence inégale, avec d'inégales dispositions pour le bien, et, si nous voulons expliquer la justice d'en haut par des conjectures de notre esprit, nous bâtissons des fables. La diversité des vocations humaines est un fait constant devant lequel on ne peut que s'écrier : ô profondeur! *o altitudo!* La mission du Christ libérateur, rédempteur, illuminateur, est la seule réponse admissible à tous ces mystères de la destinée de l'homme. Dans un passage tiré d'un *très-petit livre* [1] écrit par l'un de ceux qui enseignaient de *profanes nouveautés*, et cité par l'évêque d'Hippone, il

[1] *Libello brevissimo.* Ce petit livre était probablement de Celestius.

était dit que les enfants morts sans baptême avaient le salut et l'éternelle vie, parce qu'ils n'étaient coupables d'aucun péché : Augustin fait voir avec une surabondance de preuves que la *renaissance* [1] dont parle l'Évangile est une rénovation ; qu'une rénovation implique l'idée de quelque chose de vieux dont on se débarrasse, et que cette vétusté c'est celle du vieil homme qui doit être crucifié pour faire périr la chair de péché. Jésus-Christ est le médiateur sans lequel nulle réconciliation n'est possible entre Dieu et l'homme tombé.

Le second livre *des Mérites et de la Rémission des péchés* est une réponse aux opinions qui prétendaient qu'il y avait eu sur la terre et qu'il y aurait encore des hommes exempts de toute faute. « Si nous ne le voulons pas, nous ne péchons « pas, disaient les adversaires. Dieu ne prescrirait point à « l'homme ce qui serait impossible à l'humaine volonté. » Mais ils ne voient donc pas que, sans un secours surnaturel, toutes les forces de notre vouloir sont quelquefois impuissantes à triompher d'un mauvais désir ! C'est en prévision de cette fatale faiblesse que Dieu faisait dire à son prophète : « Tout vivant ne sera point justifié en votre « présence [2]. » C'est pour cela que le Sauveur lui-même nous a appris à prier, nous a donné des préceptes de miséricorde, et nous a recommandé de dire au Père qui est aux cieux : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; ne nous in- « duisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. » Le mal demeure dans notre chair, non point dans notre chair telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, mais telle qu'elle a été viciée par une chute primitive. Dieu, qui est la lumière de l'homme intérieur, nous aide à accomplir le

[1] Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu, non intrabit in regnum Dei.
[2] Ps. CXLII, 2.

bien. Nous lui disons avec le psalmiste : « Donnez moi l'in-« telligence pour que j'apprenne vos commandements[1]. » Ceux qui, confiants dans leur libre arbitre, dédaignent la prière, sont plus enténébrés que le pharisien fier de ses bonnes œuvres et de sa perfection, mais qui rendait au moins grâces au Seigneur de ne l'avoir pas fait comme le reste des hommes. Le pharisien ne souhaitait rien de plus pour son avancement dans la justice; cependant, par ses actions de grâces, il avouait qu'il avait tout reçu de Dieu.

L'évêque d'Hippone, examinant la question de l'impeccabilité de l'homme ici-bas, établit la différence entre pouvoir ne pas pécher et ne pas pécher. Augustin avoue que l'homme, par son libre arbitre et avec la grâce de Dieu, pourrait ne pas pécher; mais il ne pense pas que cela arrive. « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, « nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point « en nous. » Ainsi parlait saint Jean dans sa première Épître[2]. « Il n'y a personne de pur, disait Job, non pas « même celui qui n'aura vécu qu'un jour. » On voit sur la terre des hommes justes, grands, prudents, continents, miséricordieux, supportant avec calme les maux du temps; mais ils ne sont point sans péché, et parmi eux il n'en est pas un qui ne songe à recourir à la prière.

Les adversaires invoquaient à leur appui les paroles où le Sauveur veut que nous soyons parfaits, comme notre Père céleste est parfait, et les paroles où le grand Apôtre nous dit qu'il a combattu un bon combat, gardé la foi, achevé sa course, et qu'il lui reste la couronne de justice. Augustin montre avec évidence qu'on ne peut pas conclure de ces passages qu'un homme soit sans péché. Il ajoute que

1 Ps. CXVIII, 73.
2 Chap. I, 8.

l'homme pourrait mener une vie exempte de faute, mais que l'homme ne le veut pas. L'ardeur de nos désirs se mesure sur la conviction plus ou moins vive où nous sommes que l'objet de nos désirs est un bien. L'ignorance et la faiblesse nous empêchent d'accomplir le bien et de nous abstenir du mal. C'est la grâce de Dieu qui nous révèle ce que notre infirmité nous cache ; elle nous fait trouver une délectation à ce qui ne nous charmait pas auparavant. Il n'est pas de faute humaine dont la cause puisse remonter à Dieu. C'est l'orgueil qui est la cause de tous les vices humains. Pour guérir l'orgueil de l'homme, un Dieu humble est descendu miséricordieusement vers lui. Augustin, dans ce deuxième livre, pose les fondements de cette doctrine de la grâce, qui est restée la doctrine de l'Église, savoir, que toute bonne volonté est un don de Dieu ; que chacune de nos bonnes œuvres est une inspiration de Dieu ; il parle de la *délectation victorieuse* [1] par laquelle nous sommes déterminés à l'accomplissement du bien. Cette doctrine de la grâce, soutenue et développée avec tant de puissance par l'évêque d'Hippone, appartient d'ailleurs à saint Paul, qui disait : « Qu'avez-vous, que « vous ne l'ayez reçu? Si donc vous l'avez reçu, pourquoi « vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas « reçu [2]? »

Augustin explique comment nous sommes morts en Adam et comment nous sommes appelés à ressusciter en Jésus-Christ, et revient avec des formes nouvelles sur des idées déjà exprimées dans le livre précédent. Les ennemis de l'Église disaient : « Si la mort du corps est arrivée par « le péché, nous ne devrions plus mourir après la rémis- « sion des péchés que le Rédempteur nous a accordée. »

1 Victricem delectationem. *De Merit. et Remiss. peccat.*, lib. II, num. 32.
2 I Corinth., IV, 7.

Augustin répond qu'après la rébellion primitive, l'homme ayant été condamné à manger son pain à la sueur de son front sur une terre qui produirait des ronces et des épines, et la femme ayant été condamnée à enfanter dans la douleur, il faudrait donc se demander aussi pourquoi, après la rémission des péchés, le travail subsiste encore, la terre produit encore des épines, et la femme continue à enfanter dans la douleur; mais là ne se borne pas la réponse du grand docteur. Il dit qu'avant la rédemption ces peines-là furent les supplices des pécheurs, et qu'après la rédemption elles sont les combats et les épreuves des justes. Quant à la mort, la rémission des péchés nous aide à triompher de sa grande terreur; la mort nous a été laissée pour être l'occasion d'une lutte glorieuse Si c'était peu de chose que de vaincre avec la foi la terreur de la mort, la gloire des martyrs ne serait pas aussi grande, et le Sauveur n'aurait pas dit dans son Évangile : « Personne ne peut avoir un plus « grand amour que de donner sa vie pour ses amis [1]. » C'est là une belle manière de montrer pourquoi, après la réparation de la faute d'Adam, père de la mort, la mort est restée sur la terre.

Dans les deux livres de ce traité, Augustin ne prononçait ni le nom de Celestius ni le nom de Pélage. Peu de temps après qu'il eut achevé ce travail, les *Commentaires* de Pélage sur les Épîtres de saint Paul lui tombèrent entre les mains. Parvenu à l'endroit où le grand Apôtre dit que le péché et la mort sont entrés dans le monde par un seul homme, et qu'ils sont devenus le partage de tous les hommes, le commentateur breton ne reconnaissait point chez les enfants le péché originel. Augustin écrivit à Marcellin pour réfuter cette énormité; sa lettre forme le troi-

1 Saint Jean, xv, 13.

sième livre du traité *des Mérites et de la Rémission des péchés*. L'évêque d'Hippone ne connaissait alors Pélage que par la première renommée qu'il s'était faite à Rome ; il mêle à son nom quelques louanges. Il l'appelle *un saint homme, d'après ce qu'il a entendu dire, un chrétien qui n'est pas peu avancé*[1].

« Ceux qui sont contre la souche du péché, disait Pélage, « s'efforcent de la combattre de cette manière : si, disent- « ils, le péché d'Adam a nui à ceux qui ne pèchent pas, la « justice du Christ doit servir aussi à ceux qui ne croient « pas. » C'est ainsi qu'on arrivait à nier le péché originel, sans lequel l'édifice du christianisme s'écroule. Augustin demande à ses adversaires à quoi sert, selon leur opinion, la justice du Christ aux enfants baptisés ; pour peu qu'ils soient chrétiens, ils ne peuvent nier qu'elle ne serve à quelque chose. Ils sont forcés de convenir que le baptême fait passer les enfants au nombre des croyants, et ne peuvent méconnaître sur ce point le sentiment universel de l'Église. « De même donc, dit Augustin, que l'esprit de « justice de ceux par lesquels les enfants renaissent leur « communique la foi, qu'ils n'ont pu avoir encore de leur « volonté propre, de même la chair du péché de ceux par « lesquels ils naissent leur communique une faute qu'ils « n'ont pu contracter dans leur propre vie. Et comme « l'esprit de vie les régénère fidèles en Christ, ainsi le « corps de mort les avait engendrés pécheurs en Adam. « Cette génération-ci est charnelle, celle-là est spirituelle ; « l'une fait fils de la chair, l'autre fils de l'esprit ; la pre- « mière, fils de la mort, la seconde, fils de la résurrec- « tion, etc. » Cette distinction nous donne la clef de tout le mystère de la foi chrétienne. Les pélagiens soutenaient,

1 Viri, ut audio, sancti, et non parvo provectu christiani. Cap. I.

d'un côté, que la justice du Christ ne sert de rien quand on ne croit pas, et, de l'autre, avouaient que le baptême sert de quelque chose aux enfants. Ou ce dernier aveu n'a pas de sens, ou le baptême, selon même les pélagiens, établissait les enfants au nombre des croyants. Il n'était donc pas nécessaire d'avoir la foi de sa volonté propre pour participer à la justice de Jésus-Christ.

L'évêque d'Hippone renvoie à ses deux livres précédents pour la réponse aux autres insinuations de Pélage contre le péché originel. « Si quelques-uns, dit le docteur, jugent ce « travail trop court et trop obscur, qu'ils s'arrangent avec « ceux qui le jugent trop long; et s'il en est qui ne com-« prennent pas ces choses, que je trouve dites avec clarté « pour la nature des questions, qu'ils n'accusent ni ma « négligence ni la pauvreté de mon esprit, mais plutôt « qu'ils prient Dieu de leur en donner l'intelligence. » Augustin était le plus humble des hommes, et nul sentiment d'orgueil n'avait inspiré ces paroles; le grand docteur recommandait tout simplement la prière à défaut de pénétration.

Pélage, dans son *Commentaire* de saint Paul, avait laissé des traces de son astucieux génie. Pour échapper à la responsabilité de ses doctrines et aussi pour tromper les catholiques sur sa foi, il exposait les erreurs nouvelles comme des bruits qu'il avait recueillis, et non pas comme des sentiments personnels. Aussi Augustin ne croit pas que le moine breton partage des opinions si contraires à la vérité évangélique; il continue à l'appeler un *homme bon et louable*[1], *un homme excellemment chrétien*[2]. L'évêque d'Hippone suppose que Pélage a reproduit ces idées pour solliciter des réponses contre elles, pour ouvrir la discussion sur

[1] Bonum ac prædicandum virum.
[2] Vir ille tam egregie christianus.

ces points. Il cite une objection tirée de l'origine de l'âme, grande question dont la solution est restée incertaine : si la chair seule et non point l'âme se transmet depuis Adam, la chair seulement mérite la peine; car il serait injuste de dire qu'une âme née aujourd'hui, et point du tout née d'Adam, porte le poids d'un aussi ancien péché qui lui est étranger!

Cette subtilité, quand même elle serait irréfutable en elle-même, s'évanouirait aux yeux d'Augustin devant les témoignages si évidents, si nombreux, des Évangiles et des apôtres qui établissent le dogme du péché originel. Entre chrétiens, ces preuves-là sont sans réplique. Augustin parle à Marcellin d'une épître de saint Cyprien sur le baptême des enfants[1] qu'il peut lire s'il veut, et qu'il ne manquera pas de trouver à Carthage où résidait le noble ami de l'évêque d'Hippone. Dans cette épître, l'illustre pontife de Carthage s'opposait à ce qu'on ne baptisât lés enfants que le huitième jour de leur naissance, en mémoire de l'antique loi de la circoncision; son opinion et celle de tous ses collègues dans l'épiscopat, exprimées dans un concile, ne prescrivaient aucun délai pour le baptême des enfants; le concile jugeait qu'on ne devait refuser à aucun nouveau né la grâce et la miséricorde de Dieu. Le Seigneur a dit dans son Évangile : « Le Fils de l'Homme n'est pas venu perdre « les âmes des hommes, mais les sauver. Autant qu'il est « en nous, s'écrie Cyprien, il ne faut laisser perdre aucune « âme si c'est possible. » Il résulte de ces derniers mots que, selon le sentiment du grand Cyprien et des autres évêques, il serait funeste et mortel, non-seulement pour la chair, mais pour l'âme même d'un enfant, de sortir de ce monde sans le sacrement du baptême. C'est donc l'âme

1 De baptizandis parvulis.

qui se trouve atteinte par l'effet de la rébellion primitive.

Augustin invoque l'opinion de saint Jérôme, dont il prononce le nom avec de grandes louanges; le solitaire de Bethléhem, dans son *Commentaire sur Jonas*, en parlant du jeûne imposé à tous les habitants de Ninive, même aux enfants, disait : « Nul homme n'est sans péché, quand « même sa vie ne serait que d'un jour. Si les étoiles ne « sont pas pures devant Dieu, combien moins le seront le « ver et la pourriture [1], et ceux qui demeurent enchaînés « au péché d'Adam ! » Si nous pouvions interroger ce savant homme, ajoutait Augustin, que d'écrivains et d'interprètes des Livres sacrés il nous citerait, qui ont professé sur ce point le même sentiment! Ils l'avaient reçu des Pères et l'ont transmis à la postérité.

« Moi-même, poursuit l'évêque d'Hippone, quoique j'aie « beaucoup moins lu que ce grand homme, je ne me sou- « viens pas d'avoir entendu des chrétiens exprimer un « sentiment contraire, non-seulement dans l'Église catho- « lique, mais encore dans quelque hérésie, dans quelque « schisme que ce soit; je ne me souviens pas d'avoir lu « autre chose dans ceux qui suivaient les Écritures cano- « niques, qui pensaient ou qui voulaient les suivre. Je ne « sais donc pas d'où a pu sortir tout à coup cette erreur. « Il n'y a pas longtemps, pendant que j'étais à Carthage [2], « j'avais entendu quelques mots en l'air sur ce que les en- « fants n'étaient pas baptisés pour obtenir la rémission « des péchés, mais pour être sanctifiés en Christ. Je crus « devoir ne rien dire, et ce n'est pas sur cela que se por- « tait alors ma sollicitude; je mis ces choses au nombre de « ce qui est fini et mort. Et voilà qu'aujourd'hui on les dé- « fend avec chaleur contre l'Église, voilà qu'on les recom-

1 Job, xxv, 5, 6.

2 Probablement en 411, à l'époque de la conférence avec les donatistes.

« mande à la mémoire par des écrits, voilà enfin qu'elles « sont devenues un sujet de discussion, à tel point que nos « frères nous consultent, et que nous sommes forcés de « disputer et d'écrire ! »

Ce curieux passage exprime bien la naissance d'une opinion nouvelle, à laquelle d'abord on prend à peine garde, qui grandit et monte peu à peu, et qu'il faut enfin sérieusement combattre. Ces quelques mots de pélagianisme qui avaient frappé, en courant, l'oreille d'Augustin à Carthage, au milieu des apprêts de la solennelle conférence avec les donatistes, devaient fournir le sujet des grandes luttes de l'évêque d'Hippone jusqu'à sa mort.

Après avoir parlé de Jovinien, qui, au milieu de ses erreurs, avait maintenu le dogme du péché originel, Augustin reproduit cette objection de Pélage : « Si le baptême « efface l'ancienne faute, ceux qui naissent d'un père et « d'une mère baptisés doivent être affranchis de cette « faute : un père et une mère baptisés n'ont pas pu trans- « mettre à leurs enfants ce qu'ils n'avaient pas. » Le grand docteur prie ceux qui font cette objection de lui expliquer comment il se fait que les fils des circoncis naissent avec le prépuce ; comment il se fait encore que la paille séparée du bon grain avec tant de soin demeure dans le fruit né du pur froment. Les partisans de cette idée pourraient soutenir de la même manière qu'il suffit, pour être chrétien, de naître de parents chrétiens ; ils ne devraient pas croire que les enfants eussent besoin de devenir chrétiens. Mais les adversaires admettaient la nécessité du baptême pour devenir membre de Jésus-Christ ; si donc ils confessent qu'on n'est pas chrétien par le seul fait qu'on naît de parents chrétiens, ils doivent confesser aussi qu'on n'est pas pur par le seul fait qu'on naît de parents purifiés par le baptême. Pourquoi, ajoute Augustin, ne naît-on pas chrétien

avec des parents chrétiens? c'est que ce n'est pas la génération, mais la régénération qui fait les chrétiens : de même, tous sont pécheurs en naissant, et tous, en renaissant, deviennent purs. C'est ainsi que les parents, purifiés du péché originel, peuvent transmettre ce qu'ils n'ont pas. Augustin nous met en face du mystère, nous conduit jusqu'à une certaine profondeur, et puis, quand l'obscurité devient impénétrable, il nous invite à nous souvenir que nous ne sommes que des hommes[1].

Des hérétiques ont soutenu qu'Augustin avait enseigné la nécessité de l'eucharistie égale à celle du baptême; par suite de cette prétendue doctrine qu'on disait être celle de toute l'antiquité ecclésiastique, les Bohémiens proclamèrent la nécessité de communier les petits enfants. Ils furent condamnés par le concile de Bâle. Une décision semblable sortit du concile de Trente, qui, en parlant de la coutume ancienne de donner la communion aux petits enfants, déclare « que comme les Pères ont eu de bonnes raisons de « faire ce qu'ils ont fait, aussi faut-il croire sans aucun « doute qu'ils ne l'ont fait par aucune nécessité de salut. » S'il se rencontre des passages d'Augustin dont on a pu abuser, il en est de nombreux et de formels qui attestent que le baptême suffit pour le salut. En lisant les trois livres *des Mérites et de la Rémission des péchés*, nous étions frappé des témoignages de la vraie doctrine de l'évêque d'Hippone; nous voyions en beaucoup d'endroits que *le baptême place les enfants au nombre des croyants*[2]*; qu'on ne fait autre chose dans le baptême des enfants que les incorporer à l'Église, c'est-à-dire de les unir au corps et aux membres du Christ*[3].

1 Nos homines esse meminerimus.
2 Unde coguntur parvulos baptizatos in credentium numero deputare.
3 Nihil agitur aliud, cum parvuli baptizantur, nisi incorporentur Ecclesiæ, id est Christi corpori membrisque socientur. Lib. III.

Ceux qui ont essayé d'attaquer la tradition de l'Église ont beaucoup parlé de la prétendue erreur de l'antiquité sur la nécessité de communier les petits enfants. Bossuet a victorieusement démontré que toute la théologie de saint Augustin dont s'armaient les ennemis de l'Église concourt avec celle de saint Fulgence, son disciple, à nier dans l'eucharistie une nécessité égale à celle du baptême [1].

Nous ne craignons pas d'entrer dans les détails les plus sérieux de la science chrétienne; notre siècle, au milieu des merveilles de son génie, est assez ignorant en religion. Le XVII[e] siècle s'est montré sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, bien plus fort que nous. Sous Louis XIV, la France n'était pas sevrée de gloire, et l'intelligence ne se croyait pas déshonorée par l'étude des matières religieuses: les gens du monde connaissaient les Pères de l'Église; le gentilhomme et la grande dame suivaient des discussions auxquelles presque tous nos salons ne comprendraient rien aujourd'hui. De nos jours, la politique a pris dans notre société la place qu'y occupait la religion; elle nous a fait des mœurs où l'élévation du cœur et de la pensée ne laisse pas sa marque. Les discussions religieuses portent avec elles une grandeur morale que n'ont pas les autres discussions; Dieu, l'infini, l'âme humaine dans ses élans vers le ciel, les bases du christianisme, qui répondent au monde moral tout entier, les raisons de notre foi, ce sont là de nobles sujets d'entretiens et de disputes. Pour causer de religion, il faut être instruit; pour causer politique, il suffit d'avoir lu le journal du matin ou du soir: ceci pourrait expliquer le triomphe de la politique au milieu de nous. Nous ne désirons point que le citoyen demeure indifférent aux destinées de son pays: malheur aux nations chez qui mourrait

[1] *Déf. de la trad. et des saints Pères.*

le patriotisme, ou qui se laisseraient conduire comme des troupeaux! mais nous voudrions que la société française, par un retour qui ne serait pas une décadence, s'appliquât, comme au grand siècle, à ces hautes et belles matières qu'on ne néglige pas sans se diminuer soi-même. Les discussions politiques, si elles devenaient l'occupation exclusive de nos salons et de nos foyers, nous apparaîtraient comme ces vents du midi qui atteignent la pureté de l'air, brûlent les fleurs et dessèchent les courants d'eau vive. Nous aimerions que l'Histoire de saint Augustin pût contribuer à ramener dans notre pays le goût des études religieuses, de ces études qui épurent le cœur en le détachant des choses fugitives, donnent du sérieux et de la force à la raison humaine, reculent l'horizon de la pensée et élargissent les ailes du génie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

Tours. — Impr. Mame.

